# LA BARRIÈRE[1]

PREMIÈRE PARTIE

Sur la pelouse rectangulaire et longue, roulée, taillée en rosse, où vingt parties de tennis venaient d'être jouées à la ois, deux équipes seulement, huit jeunes hommes, huit jeunes lles, continuaient de lutter et de se disputer la victoire dans le *rnament* de Westgate on Sea. Des équipes, en vérité. Aucun rme ne convenait mieux que celui-là à ces groupemens que habileté sportive avait formés, à ces amateurs de la raquette de la balle que, dans l'ordinaire de la vie, la fortune distin-ait d'avec les professionnels, mais qui leur ressemblaient à tte heure, par la précision et la vigueur des mouvemens, par absorption de l'esprit dans l'effort physique, l'oubli de toute quetterie et de toute politesse vaine. Ils jouaient avec le sen-ent passionné que donne un art longtemps étudié. Chez eux, rgueil d'un coup heureux, l'appréhension, le dépit, l'admira-n jalouse, le désir de vaincre, dominaient l'instinct même de jeunesse. Pas un mot n'était échangé. A l'ouest de la prairie, mblé dans une allée, le long de la haie, un public assez mbreux, choisi, presque entièrement féminin, regardait. étaient quelques grandes dames qui avaient leur habitation aux virons, des baigneuses installées pour l'été dans les villas de côte, de vieilles filles pauvres, errantes et dignes, comme il abonde en Angleterre, et qui venaient de Westgate, de Bir-gton, de Minster, de Deal, d'autres coins encore de ce Kent

réputé pour son climat tiède et pour son air excitant et léger Toutes ces personnes avaient été présentées les unes aux autres, soit qu'elles fussent des invitées, soit qu'elles fissent partie du club de tennis de Westgate. Elles formaient un groupe fermé, lié par un rite, une sorte d'aristocratie passagère où beaucoup d'entre elles étaient fières de se montrer. Le ton de la conversation était enjoué. Les jeunes filles et les joueurs qui avaient été éliminés du tournoi s'arrêtaient un moment, et se mêlaient à cette petite cour mondaine, où une femme surtout était entourée, adulée et comme royale. Puis, ils se dirigeaient vers une cabane, située au milieu du rectangle, que divisait une haie de fusains, et autour de laquelle étaient disposées des tables pour le thé.

— A tout à l'heure, lady Breynolds?... Je suis sûre, chère lady Breynolds, que Réginald va gagner!...

Assise dans un fauteuil de jardin, habillée d'une robe de serge bleue très serrée, qui faisait valoir sa taille demeurée mince, les cheveux encore châtain blond et séparés en bandeaux, mode de coiffure qu'elle avait adopté dans sa jeunesse, et qu'elle n'avait jamais changé, les traits du visage parfaitement réguliers, cette grande femme était grande dame, non pas sans le savoir, mais sans s'y appliquer. Bien qu'elle approchât de la cinquantaine, elle demeurait belle et intéressante à regarder, exemplaire parfait d'une race, d'un milieu, d'une influence consciente d'elle-même et acceptée. Son visage, peu mobile, avait une expression réservée, et l'on devinait que la maîtrise de soi, la réflexion, l'exacte bienséance, le sentiment du rang, — non pas l'orgueil, ni la vanité, mais le sentiment de la hiérarchie, — formaient chez elle une habitude de toute la vie. Son accueil n'était pas sans grâce. Elle avait dû avoir dès la jeunesse cette jolie façon d'incliner la tête, et d'arrêter, sur celui qu'elle saluait, ce regard attentif et rapide qui signifiait : « Vous êtes reconnu; votre nom, votre famille, les conversations échangées il y a huit jours, deux mois, trois ans, cinq ans, tout cela est inscrit dans l'honorable mémoire de Cecilia Fergent, lady George Osberne Breynolds. » Avec quelques dames, qui avaient mis leur chaise près de la sienne, en demi-cercle, et qui pouvaient se croire, en ce moment, de son intimité, elle se montrait gaie et vraiment jeune encore. Elle causait avec vivacité. La belle droiture de sa vie riait dans son rire. Conversation banale d'ailleurs, et qui avait pour sujet tout ce monde passant des promeneurs. Parfois,

souvent même, lady Breynolds regardait son fils, qui ne la regardait jamais, absorbé par la passion du jeu où il voulait vaincre. Alors, les deux yeux d'un bleu si clair, auxquels des cils très menus ne faisaient point d'ombre, ces yeux dont le regard était tout d'un jet, tout d'une coulée, s'emplissaient d'une admiration vive, intrépide et maternelle. Ils finirent même par ne plus quitter le carré d'herbe où Réginald disputait la suprême partie contre un élève de Cambridge. Les spectateurs se taisaient au bord de la pelouse; des ombrelles se relevaient, des bustes se tendaient en avant. Des femmes, une à une ou se donnant la main, s'avançaient pour mieux voir, et passaient entre les filets tendus, sans hâte pour ne rien troubler, graves, le cœur battant. Quelques joueurs novices, assis sur l'herbe, les coudes sur les genoux relevés, le menton dans les paumes des mains, avaient les lèvres pincées par l'émotion et le front barré par une ride. On entendait nettement le bruit de détente des raquettes frappant les balles. Une automobile passa au large, sur la route, et son ronflement grossit, diminua, fusa et s'éteignit sans que personne eût tourné la tête. Tout à coup des cris de victoire s'élèvent, clairsemés parce que le lieu est « select; » on agite les mains en l'air; des amis traversent la pelouse au galop de course, d'autres au grand pas militaire.

— Bien joué! Bien joué, Réginald!

Personne n'est plus occupé à causer, à boire le thé, personne ne somnole. Un homme rassemble toute l'attention éparpillée. Il est le héros. Les joueurs et les joueuses du club, leurs amis et amies, le considèrent avec émotion. Son nom est prononcé par tous ceux et toutes celles qui n'ont pas voulu crier : « Réginald! » Quelqu'un dit : « Il me rappelle le jeu de l'honorable Alfred Lyttelton, autrefois. Même souplesse. C'est dommage qu'il appartienne à l'armée des Indes. Il deviendrait champion. » Lui, à peine la dernière balle lancée, entendant : « Hurrah! » il a eu un sourire bref et plein, une sorte de remerciement à la vie, à la lumière du printemps, à l'air qui vient tout vierge de la mer, par-dessus la barrière de petits sapins, de fusains et de lauriers; il a cherché, un instant, autour de lui, la jeune fille qui lui a servi de second, bien inférieure, évidemment, mais de bonne volonté, adroite, aimable, il l'a remerciée d'un geste de la main, et aussitôt après, le visage redevenu grave, Réginald Osberne Breynolds a rapidement saisi la veste que lui tendait

un collégien émerveillé. Par-dessus la chemise, il a endossé un vêtement de flanelle ample, rayé noir, jaune et rouge ; il a resserré la ceinture de soie noire qui retenait le pantalon de flanelle blanche, et à pas allongés, entouré d'une douzaine de jeunes gens et de jeunes filles qu'il dépassait d'une demi-tête, il est venu saluer sa mère. Il a serré la main que celle-ci lui tendait, il a mis, dans son empressement à saisir cette main et à la lever jusqu'à la hauteur du cœur, dans la pression respectueuse de ses doigts, dans la durée de cette caresse, dans son regard très fier, très heureux, il a mis ce qu'il avait à dire. Elle, de son côté, n'a pas donné souvent un *shake hand* aussi énergique. Mais le visage n'a reflété que le sentiment qu'il est permis de laisser voir à la foule, que la fierté d'avoir un fils très beau et très fêté, et elle a simplement dit :

— Mon cher enfant, je suis bien contente que vous ayez gagné ! Je suis fière de vous !

Et le jeune homme, reprenant sa souple et longue allure, s'est dirigé vers la cabane, là-bas, le long de la haie de fusains. Lady Breynolds s'est levée, a fermé son face-à-main d'écaille qu'elle a passé à sa ceinture, a fait un signe des yeux à quelques intimes, et, prenant congé des autres, escortée d'une partie de sa cour, elle s'est mise à marcher lentement, vers les tables de thé.

Autour des tables, les joueurs étaient déjà groupés, quatre ou six ensemble. Les jeunes filles servaient le thé ; les jeunes gens, depuis qu'ils avaient laissé tomber la raquette, commençaient à s'apercevoir qu'ils avaient de jolies voisines. L'heure du dîner n'étant pas venue, ils échappaient encore à l'étiquette, ils étaient moins des hommes du monde que des camarades de sport, libres de s'asseoir de travers, les jambes croisées ou étendues, le buste renversé sur le dossier du fauteuil, ou bien penché en avant ; de se taire ou de parler ; de partir sans prendre congé. Aucun d'eux ne témoignait un zèle excessif de conversation. Ils restaient graves avec nonchalance ; ils écoutaient les joueuses coiffées de bérets, et répondaient d'un mot juste, drôle, chuchoté le plus souvent, et qui faisait rire tout le cercle ; ils laissaient s'agiter les femmes, créatures faibles et nerveuses, qui diminuent toujours le sérieux d'un sport, et dont le vrai rôle est de charmer les vainqueurs. Pas de galanteries trop directes, d'ailleurs ; pas de phrases étudiées à l'adresse d'une voisine. Mais si l'une des jeunes filles, un peu jolie ou d'allure hautaine,

levait les bras pour rattacher ses cheveux, vantait le jeu d'un partenaire ou d'un adversaire, ou s'approchait pour tendre une assiette de gâteaux ou de toasts, alors un éclair passait, dans les prunelles de ces jeunes léopards aux aguets.

— Je pense, Réginald, que vous avez félicité Mlle Marie Limerel? Elle a très bien joué.

Et comme Réginald répondait, simplement, sans le moindre pathétique : « Oh! yes! » lady Breynolds, ne jugeant pas que la louange fût assez complète, ajouta :

— Oui, très bien, très bien.

— Comme une Anglaise, madame? dit une voix d'un beau timbre, souple, presque basse, où la nuance d'ironie était indiquée à peine, tandis qu'éclataient la jeunesse, la gaieté saine, l'aisance d'un esprit exercé et prompt.

C'est peu de chose que la musique de quatre mots. Mais une âme peut s'y révéler harmonieuse et maîtresse.

Réginald qui causait avec son ami Thomas Winnie, — un lourd garçon, coiffé d'une casquette à carreaux, visage de palefrenier sans avenir et esprit scientifique tout à fait éminent, — jeta un regard sur sa mère, assise à la droite de la table, puis sur Mlle Limerel assise à gauche. En passant de l'une à l'autre, ses yeux ne changèrent pas d'expression. Ils n'exprimaient que l'attention rapide d'un homme qui est obligé de répondre et veut se montrer bien élevé.

— Pas mieux qu'une Anglaise, dit-il; autrement, mais très bien, en effet.

Et il se pencha vers son ami, auquel il racontait des incidens de la vie de garnison aux Indes. On entendit quelques mots : « J'avais acheté à un coolie, pour presque rien, un gros chien pariah jaune, difficile à apprivoiser... » Une jeune Anglaise redemanda du thé. Deux jeunes gens vinrent prendre congé de lady Breynolds. L'officier ne fut plus mêlé à la conversation générale, souvent brisée, qui se tenait autour de la table.

La lumière faiblissait à peine et s'attardait dans le ciel, car on était à la fin du printemps. Mais ses rayons venaient obliquement et ne touchaient plus que la pointe des vagues de la mer, la courbe des collines, les branches des arbres, le dos élargi d'une haie où frissonnaient des feuilles nouvelles. Les jeunes filles qui se levaient, dans cette coulée ardente du soir, si elles étaient blondes, devenaient subitement couleur d'or, et elles

riaient en se détournant. M^lle^ Limerel, s'étant dressée pour prendre un sac, sur le dossier d'un banc voisin, fit trois pas, la tête et les épaules baignant dans cette nappe de soleil couchant. Lady Breynolds, qui n'était pas artiste, mais qui était facile à amuser, malgré son air majestueux, dit :

— Oh ! regardez ! La brune Mary transformée en Vénitienne ! Vous êtes étrange ainsi. N'est-ce pas, Dorothy ?

Oui, la couleur de ces cheveux traversés de soleil était extraordinaire, mais l'admirable, c'était autre chose : c'était l'harmonie du geste, la souplesse de la taille qui se dressait et se penchait, des épaules, des bras tendus, l'espèce de consentement de tout le corps pour exprimer, dans le plus simple mouvement, la grâce d'un être fier et d'une race vieille et fine. Personne n'en fit la remarque, même tout bas, bien que plusieurs eussent senti le charme. La jeune fille à laquelle s'adressait lady Breynolds, une Anglaise d'une vingtaine d'années, qui avait des yeux de gazelle rêveuse, un teint d'orchidée rose, mais qui venait de jouer cinq parties de tennis avec une fougue et une endurance extrêmes, Dorothy Polly, à demi couchée dans le fauteuil d'osier, la nuque appuyée, répondit dédaigneusement :

— Je ne trouve pas que cette étrangeté lui aille bien.

— Vous êtes difficile !

Marie Limerel paraissait avoir, en effet, une chevelure de pourpre. Elle avait des cheveux d'un châtain sombre et secrètement ardent, d'un ton de vieux cœur de noyer, relevés en couronne, un peu ondés, et que la lumière transperçait et changeait en or rouge ; on l'eût dite coiffée de fougères d'automne ou d'algues marines. Ce ne fut qu'un moment. La jeune fille se courba de nouveau en riant, les yeux tout éblouis, et, pour dire adieu, pour serrer les mains tendues, resta volontairement dans la nappe d'ombre que la haie projetait sur la pelouse.

Réginald se leva, quand M^lle^ Limerel salua lady Breynolds, et, avant de lui serrer la main, enleva prestement la minuscule casquette de laine rayée qui faisait partie de la tenue de sportsman, et qu'il ne quittait que par égard pour les usages français.

— A demain soir, dit-il. *Good bye!*

Trois ou quatre autres *good bye* partirent du groupe ; d'autres des groupes voisins, et tel est le pouvoir d'une certaine grâce, qu'il y eut une accalmie, un silence dans la bande diminuée des buveurs et des buveuses de thé, qui accompagnèrent du regard,

avec des pensées différentes, Mlle Limerel, retournant à Westgate. Elle était assez grande, sans égaler pourtant la haute taille de lady Breynolds. A l'angle de la cabane, elle tourna, s'inclinant sans s'arrêter devant quelques personnes qui lui faisaient un signe d'amitié. La flamme du jour et sa joie avaient quitté les arbres. On vit encore un peu de temps Mlle Limerel s'éloigner et diminuer dans la clarté sans éclat, le long de la haie; on vit sa nuque mince, d'une blancheur mate et dorée comme un pétale de magnolia, la courbe ferme de sa joue, sa main qui tenait la raquette et jouait avec elle. La jeune fille marchait vite. La richesse de son sang, l'affinement de sa race, la décision de son esprit, étaient inscrits dans le rythme de sa marche. Elle disparut, au bout de la pelouse, là où l'avenue tourne entre les massifs. Quelques joueurs s'attardèrent encore auprès des tables desservies. Mais le nombre en fut bientôt très restreint. Réginald et son ami demeurèrent, même après que lady Breynolds, qu'un valet de pied était venu prévenir, eut quitté le terrain du club. Les deux jeunes hommes causaient librement, ou plutôt, l'un parlait, et l'autre écoutait avec une passion contenue et sans geste. Thomas Winnie se bornait à encourager son ami d'un « yes » approbatif, ou à jeter une interrogation. Il écoutait, les yeux baissés, le visage congestionné, tant son imagination, peu exercée, peinait pour suivre le récit. Par momens, son émotion s'exprimait en mouvemens brefs du menton et des lèvres, tirés en bas par un mors invisible. Rarement il levait les paupières, et on aurait pu voir alors son admiration, son amitié dévouée, à la vie et à la mort, pour ce Réginald, assis sur le même banc à dossier, et qui disait ses souvenirs de l'Inde, d'une voix ferme, la tête haute, les yeux clairs à l'horizon.

— Alors, ç'a été rude?

— Très rude. J'étais envoyé, seul officier blanc, avec un détachement du 16e Rajput Regiment, pour faire une reconnaissance dans les hautes vallées qui sont à l'extrémité de la province d'Assam. Le pays était entièrement ignoré, magnifique, terrible aussi, à cause des pluies qui ont l'air de vouloir fondre la montagne, et des peuplades mongoles, qui sont d'une extrême cruauté, ennemies de l'Angleterre, ennemies des Hindous, ennemies entre elles. Région de jungle et de forêts, région des lianes, du caoutchouc, du camélia, du laurier, de la végétation à feuilles coriaces et luisantes. Je m'avançai dans cet inconnu, et, après

trois semaines, je pus établir un camp, pour reposer mes hommes, sur une éminence autrefois fortifiée, au milieu d'une vallée ronde comme une cuve et peu boisée. Un des côtés de cette sorte de réduit de guerre était formé de blocs massifs d'un édifice ruiné, temple sans doute, et les trois autres côtés, que je fis réparer, étaient défendus par des pieux fichés en terre, et des troncs d'arbres reliés par des lianes. Au bas coulait un torrent. Nous avions eu des alertes jusque-là, mais depuis le jour où nous avions pris possession de cette position abandonnée, aucun incident. Les rapports signalaient quelques huttes seulement, le long du torrent, et des indigènes isolés, qui avaient fui à la vue de nos soldats. J'en profitai pour explorer les environs. Je laissai le commandement de mes trente hommes à un sous-officier, un certain Mulvaney, qui porte justement le nom d'un des héros de Kipling.

— Ah ! oui, Kipling : a-t-il été là ?

— Non, personne que moi n'y a pénétré. Accompagné de deux hommes, j'allai devant moi, en chassant ; je traversai un col de montagnes, et je descendis dans une vallée bien plus vaste, peuplée, en partie cultivée, où je fus accueilli par un Européen, un missionnaire qui vivait là, depuis vingt ans, sans que personne, du moins dans l'Assam, s'en doutât.

— Anglais?

— Non, Français, et de l'Église romaine. Il avait civilisé une population de plusieurs milliers d'hommes ; il avait construit une église, tracé des routes, défriché un large espace autour du village ; il était le chef, non seulement de fait, mais de droit, reconnu par les populations voisines, que ses hommes avaient repoussées par la force. C'était un homme très grand, très maigre, il avait une longue barbe brune, grisonnante. Je passai deux jours avec lui, non pas sous son toit, car il logeait dans la plus pauvre hutte de tout le village, mais chez un habitant riche, et puis, dans la jungle. Ah ! la belle chasse qu'il me fit faire ! Je ne sais pas, mon cher, si vous avez entendu parler de ces chasses où les rabatteurs, portant chacun un panneau de filet, se répandent sur une circonférence immense, et, marchant tous vers le centre, arrivent à former une véritable clôture, un parc où toutes sortes de bêtes sont enfermées. L'arche de Noé ! Nous étions postés à l'unique ouverture par où le gibier, repoussé pas les cris, les filets, et les drapeaux des traqueurs.

pouvait fuir. Et, en vérité, nous n'avions que le temps de prendre des carabines chargées et de faire feu : bêtes féroces et pauvres rongeurs effarés, bêtes souples, bêtes hurlantes, bêtes qui se dressaient contre nous et bondissaient, tous les pelages, toutes les ailes coulant comme une rivière...

— Il tirait, lui aussi?

— Sans manquer un coup de carabine. J'ai vu des cerfs et des loups-cerviers, des lièvres et un tigre que j'ai tué, moi qui te parle; j'ai vu des renards, des sangliers, tous les oiseaux des herbes; j'ai vu aussi deux hommes, qui s'étaient glissés jusqu'à nous, et qui se levèrent, à trois pas dans la jungle. S'ils avaient voulu!... Mais j'étais protégé. Ce fut un plaisir royal, que peu de grands chasseurs ont connu ou connaîtront... Mais deux jours après!

— Une chasse plus sérieuse, n'est-ce pas?

— Terrible! Je regagnai mon poste. Il était temps. Toute une peuplade s'était réunie, en arrière, et se préparait à nous attaquer. L'attaque eut lieu, en effet : nous fûmes enveloppés par des ennemis plus féroces que les bêtes que je venais d'abattre. Pendant deux semaines, nous avons tenu dans ce blockhaus, abrités derrière des troncs d'arbres ou des pierres disjointes. Nous avions contre nous la saison chaude, la soif, la faim, l'attaque répétée d'ennemis nombreux, agiles, et je voyais venir la dernière heure, quand un matin, une troupe d'alliés inespérés se jeta sur les barbares et pénétra jusqu'à nous, ayant à sa tête l'abbé, que j'avais reconnu à sa taille et à ses gestes. Il amenait avec lui des vivres. Je lui dois d'être ici. Mais quand j'ai voulu le remercier, je me suis heurté au refus le plus singulier que j'aie éprouvé dans ma vie.

— Que lui proposiez-vous?

— Ce qu'il aurait voulu. J'ai parlé d'indemnités.

— Eh bien!

— Il a ri. J'ai parlé de faire un rapport à mes chefs, d'obtenir une récompense pécuniaire, une lettre officielle du gouvernement anglais. Il est devenu grave, et il a dit : « Non, monsieur, aucun honneur pour moi. » Je lui ai proposé de signaler sa belle action au gouvernement français; alors, il m'a mis la main sur le bras, il m'a interrompu rudement, et il avait des larmes en même temps dans les yeux... Nous voyez-vous, tous deux, dans une sorte de niche, réduit à chauves-souris, creusé au sommet

d'un temple si vieux que les blessures de la pierre ne se distinguaient plus des sculptures; nous voyez-vous, assis, les pieds pendant au dehors, dominant tout le creux de la vallée d'où montait une odeur de fleur et de pourriture? Nous étions les chefs. J'étais dans la joie de la délivrance; mes soldats chantaient sous les arbres, à cinquante pieds plus bas. Ils se turent, parce que l'heure de manger était enfin venue, et j'avais devant moi la nuit bleue commençante. Je me sentais une si grande reconnaissance pour ce sauveur si brave, si courageux, si dénué de toute ambition, que je fus offensé de ses refus, et que je le pressai, parlant de mon honneur qui ne permettait pas que le salut de mes hommes et le mien fût considéré comme peu de chose; je m'emportai; je dus lui dire des mots qui le froissaient. Quand j'eus fini, il me dit : « C'est bien, vous m'obligez à la confession la plus cruelle. Je l'ai méritée. Gardez-moi le secret de mon nom. Voilà vingt ans que je vis parmi ce peuple, et j'espère mourir à son service. Mais, avant de venir aux Indes, pendant plusieurs mois, en Europe, j'ai été un prêtre indigne; j'ai péché contre les vœux de mon sacerdoce. Toute ma vie depuis lors est une expiation. Vous comprenez, maintenant, jeune homme, que je ne veux pas diminuer la rigueur de cette pénitence; que ce que vous me proposez va contre mon salut. Laissez-moi vous dire adieu. Vous ne pourrez plus vous souvenir de moi sans vous souvenir de ma faute, et vous m'avez contraint, à jamais, à garder de la confusion, plus que de l'orgueil, du service que je vous ai rendu. C'est bien ainsi. Adieu. » Et il repartit, le lendemain, sans que je l'eusse revu. Je vous avoue, mon ami, que je suis resté très fortement impressionné par cette rencontre.

— Qu'est-ce qu'elle prouve? Que les romains ont des prêtres qui ne peuvent tenir leurs vœux.

— Elle prouverait plutôt le contraire, puisque de telles expiations suivent la faute, et qu'elles sont volontaires. Non, vous ne me comprendrez pas. Il faudrait avoir vu ces yeux que tant de larmes avaient lavés et creusés. C'étaient comme les galets au bord des cavernes où la mer a passé. J'étais devant un mystère de purification. Je me sentais infiniment au-dessous de cet être renouvelé. Je voyais quelque chose de plus héroïque et de plus émouvant que l'innocence : le pardonné. J'avais envie de m'agenouiller, de lui demander de me bénir.

— Lui, un sacrilège!

— Qui est celui qui n'est pas un repenti?

Le visage carré de l'ami de Réginald fut secoué par un rire bref et sans gaieté. Un peu de flamme passa, dans l'ombre des sourcils.

— Vous plaisantez, je suppose?

— Non.

— Je ne vous croyais pas poète à ce degré-là, Réginald! Et qu'est-ce que vous avez fait? Avez-vous plié les genoux, devant ce prêtre?

— Non, j'ai dit une prière, avec lui.

— Laquelle? Je serais curieux de le savoir.

— Je ne sais plus... Il y a de cela quinze mois, et, depuis lors.

— Eh bien? depuis lors?

— J'ai des idées que je n'avais pas.

Thomas Winnie se tut un long moment. Il était peiné, mécontent, humilié un peu, et cependant, toute l'amitié de ces deux jeunes hommes s'était avivée dans leur dissentiment même. Il chercha une formule, eut de la peine à la trouver, et, tendant la main :

— Il y a des accidens de voyage. Vous êtes ici pour vous en remettre. Ça passera. Combien de temps encore avant de retourner aux Indes?

— Cinq mois. Peut-être obtiendrai-je un supplément de congé.

L'ami dut songer que cinq mois étaient un remède. Il n'avait pas à s'immiscer plus avant dans les secrets de la liberté d'autrui. Il ajouta seulement :

— Moi, je déteste leur prêtraille.

La poignée de main la plus énergique qu'ils se fussent jamais donnée, ils l'échangèrent un peu plus loin, à l'entrée de Westgate, car chacun d'eux était invité à dîner, ce soir-là, dans une maison différente. Il faisait un commencement de nuit, mais très claire, et l'ombre était scintillante, et les nuages allongés au-dessus de la mer charriaient encore un peu de lumière. Peut-être étaient-ce les vagues, partout soulevées par le vent frais, qui rejetaient à la nuit tant de rayons brisés.

Marie Limerel était rentrée chez elle, c'est-à-dire dans la villa très modeste, — un seul étage élevé sur un rez-de-chaussée,

un minuscule jardin devant, un carré de gazon tondu en arrière, — que sa mère avait louée, pour huit guinées par semaine, dans Westgate bay avenue. Elle était montée dans la principale chambre qu'allongeaient un peu les bow-windows ouvrant sur la rue, et elle avait trouvé sa mère qui retirait d'un placard, et étalait sur le lit, avec une complaisance tendre, une robe de mousseline blanche. La pensée maternelle, qui modelait si souvent le visage de Mme Limerel, qui le faisait grave, inquiet, rêveur, s'épanouit en douceur lorsque Marie entra.

— Bonjour, maman! Vous avez vu la petite au couvent?

— Oui.

— Va bien?

— Parfaitement.

— Pauvre chou! Je l'ai abandonnée aujourd'hui. Tiens! vous avez une lettre?

— Assez curieuse.

— De qui?

— Ton oncle.

— Ah!

Marie embrassa sa mère, et lui tendit l'enveloppe qu'elle avait aperçue en entrant, sur la table de toilette. Toutes deux, elles s'assirent, d'un même geste souple, serrées l'une contre l'autre, sur le divan recouvert de cretonne, tout près de la fenêtre. Le bec de gaz, allumé au-dessus d'elles, en arrière, éclairait les pages blanches, et laissait dans une demi-lumière, qui les rendait presque du même âge, le visage de la mère et celui de l'enfant. Elles ne lurent pas tout de suite.

— Félicien est reçu, dit la mère.

— Ah! tant mieux!

— Le premier au concours.

— Que je suis contente pour lui! Il a tant travaillé pour entrer dans cette carrière diplomatique! Mon oncle a tant fait de démarches, tant invité à dîner!

— S'il n'avait fait que cela! Hélas! il a aussi tant changé d'opinions!

— Que voulez-vous? maman, il essayait d'être différent de lui-même pour servir son fils... A présent, il me semble qu'on vient de m'annoncer que « l'opération a parfaitement réussi. » Je ne suis pas ravie, mais je suis contente. Vous ne le croyez pas

Mme Limerel rabattit sur ses genoux la main qui tenait la

feuille de papier, et considéra un instant sa fille, le temps infiniment court qu'il faut à une mère pour lire sur le visage de son enfant; puis, ayant acquis la certitude qu'elle cherchait, et dissipé un doute, elle sourit. Elle n'avait gardé de son bonheur passé que cette manière tendre de sourire à ses deux enfans. Elle aurait pu être encore très jolie, si elle l'avait voulu. Mais elle ne le voulait plus. Elle n'était jeune que pour Marie et pour Édith.

En ce moment, la parenté était éclatante entre l'enfant et la mère. Ces deux fronts droits, si purs et si fermes, enveloppés de cheveux sombres, qu'elles relevaient presque de la même façon, et qui avaient des reflets en spirale, d'un or profond, comme des traînées de sève; ces beaux sourcils étroits dont l'arc était parfait; ces dents d'un émail laiteux; cette blancheur de teint où le sang n'affleurait nulle part et se devinait partout riche et ardent; cette bouche fine, spirituelle, florentine par la courbe nette et longue, parisienne par le retroussis naturel, aux deux coins, et ces cous menus, aisés, et cette souveraineté d'un regard qui n'est jamais sans pensée : que de signes qui affirmaient, sous les ressemblances physiques, le partage des mêmes dons de l'esprit et de la même sensibilité! La jeune fille était cependant beaucoup plus robuste que sa mère, et elle était plus grande, bien que, assises et pressées l'une contre l'autre, elles parussent en ce moment presque de la même taille.

— Eh bien? dit M^me^ Limerel, pourquoi ne lis-tu pas?

La jeune fille ne changea pas d'expression; aucun mouvement ne modifia l'harmonie de son visage au repos, mais quelque chose de la lumière intérieure qui l'éclairait se retira, et ce fut comme lorsque la mer quitte une plage. Elle dit :

— Je devine.

— Tu attendais cette lettre?

— Non, simplement elle ne m'étonne pas.

— Il est question de toi, en effet.

Marie se mit à lire, vite, la lettre où son oncle, M. Victor Limerel, donnait d'abord des détails sur les santés qui lui étaient chères, la sienne, celles de sa femme, de son fils, et sur le concours pour les carrières diplomatiques et consulaires, où Félicien Limerel venait d'être classé premier. Les yeux devinrent alors plus attentifs, et firent plus lentement le chemin qui les menait et les ramenait d'un bord à l'autre des pages. « Félicien est donc un homme à présent, continuait M. Limerel; il a un métier, la

jeunesse, toutes les aptitudes qui peuvent assurer le succès; nous sommes disposés, moi et sa mère, à le laisser se marier. Il a toujours déclaré qu'il se marierait dès qu'il serait sorti de la période des examens. Nous y voici. Qui épousera-t-il? Vous pensez bien que je m'en suis déjà préoccupé, et que notre embarras n'est que celui du choix. Je souhaite, je veux qu'il fasse un beau mariage, et vous me connaissez trop bien pour croire que j'hésiterai à définir l'expression. J'entends par là un mariage très riche, qui réunira, en outre, bien entendu, les conditions de monde et d'honorabilité que nous pouvons exiger, mais très riche. J'ai trop travaillé pour ne pas vouloir cette récompense de ma vie : le bonheur de mon fils. Ma femme, je ne vous le cache pas, serait moins exigeante que moi; c'est une sentimentale. Que n'êtes-vous à Paris, ma chère Madeleine? Je serais heureux de causer avec vous de cette question grave, et de faire appel à votre raison si droite. Nous ne sommes pas d'accord, bien souvent, sur des points de détail, mais je suis certain qu'au fond vous serez ici de mon sentiment. Vous avez trop d'expérience, vous avez trop d'affection pour Félicien, pour que je doute, un seul moment, que votre conseil, éclairé et désintéressé, ne me seconde dans cette circonstance. Il aura beaucoup d'influence sur l'esprit de ma femme. Il en aurait aussi peut-être sur celui de mon fils. Quand revenez-vous? J'espère que vous ne vous éterniserez pas au bord de la mer anglaise? Rassurez-moi là-dessus, et dites notre meilleur souvenir à mes nièces, qui doivent être roses à l'envi l'une de l'autre. Six semaines de Westgate! Reconnaîtrons-nous encore Marie après ce long séjour? etc. »

— Eh bien! qu'est-ce que tu penses?

— Que mon oncle est un homme d'affaires, qui, comme tel, se croit toujours très fort, et croit les autres très naïfs. C'est cousu de fil et même de cordonnet blanc.

— Dis toute ta pensée, que je voie si nous devinons la même chose?

— J'en suis sûre. On essaye de marier Félicien, mais mon cousin ne montre pas d'enthousiasme pour la jeune fille très riche que lui présente mon oncle. Il fait des objections, et on compte sur vous pour les réfuter. Il aime ailleurs, c'est infiniment probable.

M[me] Limerel mit la main sur le bras de Marie; leurs yeux se rencontrèrent, et leurs âmes mêmes.

— Marie, Félicien ne t'a jamais dit qu'il t'aimait?

— Jamais nettement. Avec les cousins, on ne sait pas, au moins pendant longtemps. C'est une espèce à part, entre frères et amoureux. Il a toujours été très affectueux avec moi. Quand nous sommes parties, il était très triste, et c'est pour cela que je crois qu'il m'aime.

— Son père a l'air de le croire aussi.

— Évidemment.

— Eh bien! petite, si Félicien te disait qu'il t'aime, est-ce que... est-ce que tu l'épouserais?

La jeune fille se leva. Elle était délicieuse d'émotion et de jeune gravité, de trouble avoué et combattu tout ensemble. Elle imaginait cette scène, elle entendait les mots de tendresse, et elle voyait le visage mince, étrangement inquiet, de l'homme qui les disait. Mais une puissance souveraine luttait contre ces apparences. Quelque chose de très fort, de très subtil, de très noble, disait d'autres mots, et dans l'âme jeune allait encore plus avant. Marie répondit :

— Il y aurait une question bien grave entre nous.

La mère fit un signe d'assentiment. Elle devait avoir une confiance entière dans la droiture et l'énergie de cette fille de vingt ans ; elle devait être de celles à qui peu de paroles suffisent, parce qu'une longue habitude de penser en commun les explique et les garantit, car elle ne chercha pas à interroger au delà. Elle dit simplement :

— Eux et nous, est-ce bien une famille que nous formons? Nous nous recevons, nous dînons les uns chez les autres, mais nous ne nous entendons sur rien d'essentiel. Le bruit des querelles est supprimé, mais le malaise, l'argument, le reproche ne sont-ils pas vivans au fond de chacun? En vérité, nous sommes liés par les convenances, c'est-à-dire par la puissance des autres sur nous. Je crois qu'après un certain nombre d'années, toute famille s'est accrue de quelques amis qui sont devenus des parens, et se diminue de quelques parens, qui deviennent des relations.

L'appel du petit gong japonais pendu dans le vestibule, et que rudoyait une cuisinière irlandaise, venue de Londres, fit descendre dans la salle à manger M^me^ Limerel et sa fille.

Pour la première fois depuis trois ans qu'Édith était pensionnaire, elles avaient loué une villa, elles faisaient un séjour à Westgate. La raison qui avait déterminé M^me^ Limerel à faire

cette dépense révélait une habitude de compter, et de « raisonner son plaisir, » qui est un trait de la vieille bourgeoisie de France. Mme Limerel, devenue veuve à vingt-huit ans, — son mari, capitaine d'artillerie, avait été tué par une explosion, dans l'incendie d'une usine de pyrotechnie, — était revenue, de la ville méridionale qu'elle habitait alors, à Paris, où elle avait été élevée, où elle avait presque tous ses parens et toutes ses relations. La fortune, non pas grande, mais suffisante, qu'elle possédait, lui avait permis de vivre largement, de donner beaucoup, plus tard de recevoir un peu, et de conserver le seul luxe qu'elle eût regretté : une voiture. « L'équipage, » comme disait M. Victor Limerel, grand amateur d'automobiles, passait comme un souvenir dans les rues de Paris, et ceux qui le voyaient devaient songer à quelque douairière, ample et poudrée, que n'était pas du tout Mme Limerel. C'était un coupé de bonne fabrique, capitonné de soie grenat, et traîné par une jument gris pommelé, qui n'avait jamais eu de poulain, mais si maternelle d'œil, d'allure, de ventre et de croupe, qu'on la déclarait nécessairement poulinière, quand on l'apercevait dans les rues, sur les boulevards, trottant de l'avant, galopant de l'arrière, saluant en mesure, de son encolure puissante, Paris indifférent. Or, au commencement de l'année, la poulinière s'étant couronnée, Mme Limerel s'était décidée à la vendre ; elle avait vendu aussi le coupé grenat, licencié Joseph, et déclaré à Marie : « Petite, je prendrai désormais des fiacres, et nous ferons des voyages. »

Le voyage à Westgate, la location de la villa de Westgate bay avenue inauguraient le régime nouveau.

Après le dîner, les deux femmes voulurent se promener, et, comme elles faisaient presque chaque soir, gagnèrent le bord de la mer. La petite ville qui n'a point de pauvres, et qui écarte systématiquement le peuple des trains de plaisir, s'assoupissait dans la paix soigneusement entretenue dont elle vit, comme d'autres vivent du bruit. Les avenues, plantées d'arbres et bordées de maisons basses, n'avaient guère de passans. Mais presque partout, au milieu de chaque habitation, les grandes baies avançantes du salon, toutes leurs glaces baissées et comme dépolies par l'écran des stores, luisaient d'une lueur de veilleuse. Là chaque famille achevait le rite du dîner, en prenant du café et en consultant le journal. De loin en loin, au coin d'une rue, un terrain rectangulaire et tout en herbe rase, avec une mince

plate-bande de fleurs, comme un liséré, le long des murs. L'air venait du large. Il était frais, il avait une verdeur agréable, une saveur piquante, remontante et grisante. De grandes écharpes de brume, verticales, et qu'on aurait dites suspendues aux étoiles, balayaient de leurs plis extrêmes, silencieusement, la terre et la mer qui était unie.

M$^{me}$ Limerel et Marie gagnèrent la route qui suit la côte, et qui monte, depuis la plage jusqu'à Ledge Point, entre de belles villas et les pelouses plantées de massifs de fusains. Elles aimaient ce haut observatoire au-dessus de l'estuaire de la Tamise. A des distances inappréciables, dans les brumes, sur le gris lamé des courans qui aiguisent les proues, des navires étaient assemblés, invisibles : flottes du roi, flotte de pêcheurs, cargos qui attendaient l'heure pour se diriger vers Chatham, ou vers Londres. Une grappe de faibles étincelles remuait dans les ténèbres. Seules, elles indiquaient qu'il y avait là des bateaux, des hommes, la vie. Tout en arrière, les lampes électriques des quais de Margate illuminaient une mince surface de la mer et un palais fantastique, dont les colonnes, les fenêtres, les dômes étaient en feu, et semblaient flotter sur les eaux. M$^{me}$ Limerel avait coutume de penser tout haut quand elle se promenait avec Marie. Leur intimité parfaite laissait à chacune la liberté des mots, des gestes, des jugemens, par où s'affirmaient deux natures voisines, mais non semblables. Elles se comprenaient à merveille, et les silences ne les séparaient pas.

— Je suis lasse du confortable anglais, Marie ; ces gens-là recherchent trop leurs aises.

— Peut-être, mais nous les voyons à la retraite ou en vacances, ici. Il faudrait les voir au travail pour les juger. Ils ont gagné audacieusement ce qu'ils dépensent en rentiers égoïstes. Tenez, je suis entrée, hier, avec Dorothy, chez Mrs Milney... Vous voyez là-bas, la belle villa de briques dont les cheminées sont blanches,... et j'ai compris l'origine de ce luxe.

— La *business*, comme toujours...

— Oui, mais à Honolulu. Le petit salon est tapissé de belles aquarelles qui représentent les exploitations de la famille Milney. Le vieux Samuel, que nous voyons, chaque après-midi, partir avec son groom pour les terrains de golf, dépense dans le sport les restes d'une vigueur qui a résisté trente ans à la vie de planteur océanien ; deux de ses frères sont encore là-bas, et John

Prim, le neveu, va partir... Ils mangent, mais ils ont fait la chasse, la chasse dangereuse souvent.

— Tu les aimes, avoue-le donc!

— Je les comprends, ou du moins je commence à les comprendre, ce qui n'est pas la même chose, maman.

— Plus que moi.

— Vous ne jouez pas au tennis, et vous refusez des thés. Moi, je vais partout, et je m'y habitue très bien, à cette liberté-là.

— Et eux, les Anglais, comment les trouves-tu?

— Pareils à nous.

— Ne fais pas de paradoxe, ma petite : tous les livres que j'ai lus disent le contraire. Pareils à nous!

— Avec des habitudes qui diffèrent, oui. Parmi les hommes surtout, j'ai reconnu plusieurs Normands, ce qui n'est pas étonnant; plus de Gascons que vous ne le croiriez; des Auvergnats; peu de gens de l'Ile-de-France, mais quelques-uns. Un Anglais de bonne famille et qui est sorti de l'île, c'est souvent un beau type d'homme.

— Ah! Marie, que je te sens Française, quand je te vois au milieu d'eux!

— Et moi donc!

— Pas autant que moi, j'en suis sûre! Moi, je pense avec délice à notre appartement de l'avenue d'Antin; je rêve d'entendre passer le tramway de Montrouge.

— Le rêve sera vite réalisé : nous allons partir. Moi, je regretterai un peu tout ceci;... voyez...

Elles étaient arrivées à la pointe de Ledge, là où la route tourne et descend. La seconde plage de Westgate, celle qui est à l'ouest, et les autres qui suivent en festons, découpant les falaises crayeuses, fuyaient en lignes à peine dessinées par le clair des étoiles. Le roulement de la mer montante emplissait la nuit, et courbait en mesure les herbes des talus. Mme Limerel fit un geste de la main, désignant ces belles villas, bâties en retraite le long de la pente.

— Le plus intéressant, partout, ce sont les âmes. En découvres-tu, toi qui joues et qui causes depuis six semaines avec tout ce monde d'Anglais et d'Anglaises désœuvrés?

— J'en devine quelques-unes.

— C'est beaucoup. Par exemple?

— La petite Dorothy. C'est clair comme une fontaine.

— Qu'est-ce que cela durera ? Et puis?

— Réginald Breynolds.

— Oh ! celui-là, un cow-boy bien élevé ! Il a été merveilleux, m'as-tu dit, cette après-midi. Mais tu crois que c'est une conscience ? Tu es sûre?

— Tourmentée, maman.

— Oh ! mademoiselle ! Est-ce qu'il vous a fait des confidences ?

Un rire léger répondit d'abord. Puis les lèvres qui ne mentaient pas reprirent la courbe longue accoutumée.

— Il faudrait qu'il fût bien malheureux pour se confier à une femme. Nous n'avons échangé que des balles de tennis. Cependant, j'ai su par Dorothy qu'il était mal avec son père, ou du moins qu'il y avait eu des scènes très vives entre eux.

— Et la cause ? Tu la sais ?

— Religieuse.

— Toujours. Plus tu vivras, plus tu reconnaîtras que la lutte la plus âpre, dans le monde, n'est pas pour l'argent, mais pour ou contre les âmes. Je me dis souvent qu'il n'y a pas eu d'époque plus théologique que celle-ci, plus travaillée, dans les profondeurs, par les courans qui se contrarient ou se côtoient. Où est la famille qui a la paix complète, religieuse ou irréligieuse?

— C'est vous, moi et Édith.

— Pauvre chérie ! Elle dort déjà, à cette heure-ci.

— Pas encore, voyez : les fenêtres sont encore éclairées.

M[me] Limerel et Marie avaient traversé la ville, à cette extrémité ouest où elle a peu d'épaisseur, et elles revenaient par la route qui franchit la ligne du chemin de fer, et que bordent des terrains gazonnés, loués pour le sport. Au delà, loin encore, sur le ciel pâle, se levait la longue silhouette du pensionnat et du couvent des Oiseaux, maison de France en exil ; puis, c'était une grande bâtisse de brique rouge, une pension anglaise ; puis des lignes d'arbres faisant draperie, et qu'on aurait pu prendre pour une forêt si, parmi les hachures sombres, çà et là, une lucarne n'avait lui, un reflet, un rayon, indiquant une habitation cachée dans les parcs.

— Un autre regret, disait Marie, c'est de quitter Édith en quittant Westgate. Elle sera délicieuse, cette petite.

— Je le crois. Elle est habituée maintenant. Elle comprend que nous achetons très cher, au prix d'une souffrance, toi et

moi, l'abri qu'elle a ici, l'air qu'elle respire, la pleine santé de son âme et de son corps. Oui, cette Édith menue, longue et blonde...

— Tandis que je suis menue, longue et brune.

— Elle ressemble à ton père. Et toute rousselée.

— Tiens! la lampe s'éteint. Édith dort entre les rideaux blancs.. Mère Noémi doit passer, comme une petite ombre aux pieds de feutre, et regagner sa chambre... Édith bien-aimée!

La lueur pâle qui barrait la façade, au deuxième étage et au premier, avait disparu. La pensée d'Édith demeura entre la mère et la sœur aînée qui rentraient, calmes, dans la nuit tendre. Elles s'aimaient d'un amour presque égal, l'une étant mère, et l'autre n'ayant pas encore d'amour.

Le lendemain soir, vers quatre heures, dans le bel éclat adouci d'un jour qui avait été clair depuis l'aube, dans le silence alangui d'un dimanche anglais, une automobile vint prendre les deux Françaises, à la porte de leur villa, et les emmena dans la direction du sud. Mme Limerel, en souvenir de « l'équipage, » recommanda au chauffeur d'aller lentement. A peine trois quarts d'heure de voyage, sur de belles routes étroites : d'abord, un plateau cultivé, presque sans arbres, dont les pentes lointaines, de deux côtés, s'abaissaient vers la mer; puis une dépression du sol, de grands espaces d'herbes divisés en pâtures par des lignes de fil de fer et de poteaux, chenal abandonné anciennement par l'Océan aux graminées; enfin des collines solidement nouées les unes aux autres, quelques-unes boisées, d'autres labourées et où le vent, passant sur les guérets en arc, lève de la poussière comme sur le dos des houles. La limousine, arrivée au bas d'une de ces collines, s'engage dans un chemin montant que bordent des tailles clairsemées; elle entre sous la futaie, passe devant une porterie plus moussue que la forêt, et plus humide; elle roule sur le sable fin, dans le demi-jour des branches, et, subitement, une maison apparaît, au fond d'une grande clairière verte qu'enveloppent des futaies houleuses et bleues: un quadrilatère de murs en brique, très ajourés par les fenêtres, très estompés par les coulures de pluie, et que dominent des tours carrées, rouges aussi, trois sur chaque façade, plus hautes d'un étage, et crénelées à leur sommet qui est en pierre blanche. Douceur des pierres anciennes et des lointains boisés! Joie étonnée des yeux,

qui reçoivent tout à coup la lumière des hauteurs! C'est Redhall. L'automobile vient se ranger devant le perron; Mme Limerel et Marie traversent le vestibule, puis la galerie, qui ressemble à une serre où il y aurait des tableaux anciens et des bibelots au lieu de fleurs. Elle n'est séparée des pelouses que par de larges vitrages, tantôt de verre blanc, tantôt de verre coloré, fragmens de verrières gothiques. On voit, très loin, un groupe de joueurs de golf, à la lisière des bois, à l'entrée large d'une ligne. Quelqu'un joue du piano, dans le salon, une médiocre musicienne: les doigts sautillent et l'air est tout à fait pauvre. Le valet de chambre ouvre la porte, et la musique continue un moment, et Dorothy se dresse et se retourne. Elle est plus rouge que si elle venait de gagner le « tournament » de tennis. « Oh! Mary! oh! madame Limerel! Je joue si mal! » Elle accourt, elle embrasse son amie française, elle donne la main à Mme Limerel. Son corsage blanc est remonté, et ses cheveux ont l'air de vagues qui déferlent.

— Et je suis seule! dit-elle. Tout le monde est dehors: lady Breynolds doit se promener aux environs du lac, avec Mr et Mrs Hunter Brice, et Mrs Donald Hagarty; sir George montre ses chiens à Fred Land.

— Ça doit amuser Mr Land!

— Oh! quelle chose l'amuse et quelle chose l'ennuie vraiment?

— Ses confrères.

— Peut-être. Mr Robert Hargreeve, Cuthbert Hagarty jouent au golf avec les deux filles de Mrs William Hunter Brice. Et je suis ici. Voulez-vous que nous rejoignions ceux qui se promènent?

Elles sortirent, par l'une des portes vitrées de la galerie, tournèrent la façade nord de Redhall, passèrent le long du saut-de-loup qui défend, de ce côté, le jardin de fleurs des Breynolds, puis s'engagèrent parmi les châtaigniers géans, contemporains du château, et elles descendirent, ombres menues et sans bruit, perdues dans le grand espace, sous les arbres qui avaient été plantés pour ne croiser leurs branches qu'après deux siècles. Les feuilles de l'an passé achevaient de mourir, rassemblées par le vent, moulées par l'hiver sur la surface de l'avenue verte, où elles demeuraient blondes. Mme Limerel marchait entre les deux jeunes filles. Elles prirent la première allée qui coupait la châtaigneraie et qui s'enfonçait, en ligne courbe, dans les futaies de chênes. En un quart d'heure, elles étaient auprès de

lady Breynolds, qui avait voulu venir jusque-là pour voir le progrès de ses rhododendrons. Celle-ci, du haut de la berge, montrait le lac, en forme d'ellipse, autour duquel les rhododendrons s'étageaient en houles, en gradins inégalement épais, mais sans brisure. Ils avaient étouffé toute autre végétation Ils enserraient l'eau verdâtre des plis soulevés de leurs feuilles et du fouillis de leurs racines où les renards sont à l'abri.

— Malgré le soleil de ces jours derniers, pas une pointe violette encore! En juin, et même à la fin de mai quelquefois, à l'époque où nous sommes, c'est une vision de paradis, ces pentes toutes violettes, cette eau, ces futaies qui font cadre, et le ciel au-dessus.

— Je suis sûr que l'Inde n'a pas de merveille égale, dit Mr Hunter Brice, personnage athlétique, qui traînait la jambe en marchant, et que ce rappel de goutte empêchait de se livrer à d'autres sports que la promenade... Je trouve que notre ami Réginald n'a pas une admiration assez vive... Il est muet aujourd'hui.

— Oh ! il a ses jours, répondit lady Breynolds ; il admire, il aime ce coin du parc...

Mais en disant cela, elle éprouvait sûrement quelque ennui, car la physionomie, devenue sérieuse, ne répondait plus au ton de la phrase. Cette femme, si bien habituée au commandement de soi-même, n'était pas parvenue à se faire obéir de tout son corps à la fois, et la voix avait suivi l'ordre, tandis que le visage exprimait une souffrance. Heureusement, M^me^ Limerel arrivait. Une voix de fauvette en fête, celle de Dorothy, faisait se retourner lady Breynolds, qui reprit aussitôt la complète maîtrise de ses nerfs, et accueillit M^me^ Limerel et Marie avec sa belle courtoisie simple, qui plaisait comme une œuvre d'art et comme une attention.

— Nous avons le temps de faire avant le dîner le tour des futaies. Si M^me^ Limerel ne craint pas la marche, partons. Je vais vous montrer mon troupeau de bœufs d'Écosse et mes antilopes.

Dorothy retint Marie par le bras, et, montrant Réginald, qui remontait la berge du lac, parmi les rhododendrons, elle dit, assez haut :

— Vous serez peut-être plus heureuse que moi, Marie : je n'ai pas pu dérider Monsieur, depuis ce matin.

Elle murmura, à l'oreille de son amie :

— Il y a sûrement quelque chose de grave dans cette mai-

son. Réginald est malheureux. Et moi, voyez-vous, il ne me croit pas assez sérieuse pour se confier à moi... Bonjour, Hamlet! Je vous amène une belle étrangère, qui est digne de connaître les tristesses du royaume de Danemark.

Réginald serra vigoureusement la main des deux jeunes filles, et offrit à Dorothy une branche cueillie à la cime d'un arbuste, et qui portait, la première de toute l'immense bordure, une fleur non épanouie, pareille à une pomme de pin toute ponctuée de flammèches pourpres. Déjà Mrs Hunter Brice, qui avait deux filles, se détournait pour voir quelle petite comédie de jeunesse, amoureuse peut-être, se jouait derrière elle. Dorothy partit en courant pour rattraper le groupe des promeneurs. Et Réginald demeura en arrière, avec Marie.

— Je serais content de causer avec vous, en effet.

Marie ne répondit pas. Mais elle se mit à marcher à côté de Réginald, lentement, sur la terre sablonneuse et légère de l'avenue. Le groupe formé par lady Breynolds, M^me^ Limerel, Mr et Mrs Hunter Brice, Mrs Donald Hagarty et Dorothy, était déjà à la distance où un chasseur ordinaire ne tire plus un perdreau. Elle regardait la nappe des eaux, vivantes de reflets et de vent, dont elle s'écartait peu à peu, et que voilait l'épaisseur grandissante des futaies. Réginald se tenait à sa gauche, et assurément ce n'était pas de sa voisine qu'étaient occupés ses yeux, qui semblaient suivre, dans le lointain et en avant, un de ces songes tristes qui passent toujours là-bas, un peu au-dessus de la terre. Marie ne pouvait deviner quelle souffrance il allait lui avouer, mais le don inné de la pitié, la crainte de ne pas savoir répondre, une gratitude qui était plus grande que le reste, formaient son émotion et occupaient tour à tour son esprit. Réginald croisa les bras, geste qui lui était familier quand il discutait, et il dit :

— Thomas Winnie n'est pas venu, aujourd'hui.

Cela signifiait, et Marie le comprit aussitôt : « Thomas Winnie aurait reçu mes confidences, s'il avait été ici. Je vous parle, à vous, parce qu'il n'est pas près de moi. » Elle répondit, sans qu'il se fût expliqué davantage :

— Il est votre ami le meilleur.

— Oui... Il s'est passé quelque chose de grave, ici, ce matin.

— Quoi donc?

— J'ai refusé d'aller à l'office avec ma famille

Marie leva les yeux vers son compagnon de promenade. Depuis qu'il avait commencé de parler, tous les traits de cette figure d'homme, si régulière au repos, s'étaient ramassés et durcis. Il regardait maintenant à terre.

— Pardonnez-moi. Je ne comprends pas pourquoi cela est grave. Nous sommes obligés, nous catholiques, d'aller à l'église chaque dimanche, mais vous ne l'êtes pas, vous, d'aller au temple.

— Sans doute ; mais mon père voulait. Je n'ai pas voulu.

— Et alors?

— Nous étions déjà en lutte, depuis un temps. Il est autoritaire. C'est son caractère, et son droit, d'ailleurs. Je ne l'accuse pas, croyez-le...

Il marcha plusieurs pas, sans achever sa pensée, puis il dit :

— La mésintelligence, l'incompréhension entre nous s'est aggravée. Le moment approche où je serai en demeure de céder ou de rompre.

— Vous craignez qu'il ne revienne sur ce sujet?

— Pas de la même manière. Il ne se répète jamais. J'ai peur que ce soir, dimanche, il ne se passe autre chose.

— Mais, que puis-je faire pour vous?

Il répondit, d'un ton mécontent, et la tête tournée vers les broussailles de gauche :

— Je ne demande jamais conseil, veuillez en être sûre, j'aime à agir par moi-même, sous ma responsabilité. Et cela est bien ainsi. Mais la difficulté où je me trouve est nouvelle pour moi... Votre avis me servirait peut-être...

Marie eut un geste de doute, la main levée, effaçant les mots.

— Pourquoi pas votre mère?

— Elle ne comprendrait pas.

— Miss Violette Hunter Brice, qui me semble sérieuse, ou Dorothy Polly, que vous connaissez d'enfance?

— Non. Je vous ai choisie parce que vous avez une conscience lumineuse.

Il eut une espèce de rire intérieur, qui ne modifia pas l'expression du visage, mais qui changea le ton de la voix.

— ... Et aussi parce que vous nous quitterez, et que cette faiblesse ne me sera pas rappelée.

Elle sourit, d'un sourire léger, qui ne dura pas.

— Bien, dit-elle, vous pouvez me parler.

Mais Réginald avait eu tant de mal à se décider à prendre

conseil, et conseil d'une femme, qu'il ne dit rien, et continua de marcher jusqu'à un banc de bois placé au carrefour de quatre avenues de la futaie. Il s'assit, et Marie se mit à côté de lui. Les avenues étaient désertes, descendantes tout autour, et la brume, toujours voisine en pays anglais, effaçait vite les lointains, sauf en avant, où la lumière des espaces libres, le reflet des prairies ensoleillées, pénétrait sous les voûtes, et dorait les feuilles. Il se courba, les deux mains appuyées sur ses genoux. Il était ainsi plus petit qu'elle, qui demeura droite. Et elle attendit, priant pour ne pas se tromper.

— Voici, dit-il, comment cela est venu. J'ai été élevé ici, d'abord. Mon père, très rude comme il convient à un homme, mais plus peut-être qu'il ne convient à un père, — je vous demande pardon de vous exprimer cette pensée ; ne croyez pas que je veuille manquer de respect, mais il faut que vous compreniez ; — ma mère, très tendre, mais occupée par ses devoirs de maîtresse de maison, d'une maison ancienne ; des domestiques stylés à la manière d'autrefois, mais presque tous indifférens à tout, sous l'appareil de la déférence ; des fermiers qui sont de simples entrepreneurs, qui n'ont rien de cet attachement pour le sol que vous devez croire, vous autres Français, une vertu très répandue dans nos domaines féodaux : tel a été le milieu de ma petite jeunesse. Je ne parle pas de mon frère, qui n'est venu au monde qu'au moment où je quittais Redhall. Dans ce monde de vieille Angleterre, et aussi dans l'autre domaine de mon père, la terre du Lancashire, j'ai eu la formation première d'un lord du XVIII^e^ siècle : le cheval, le bain, le jeu, les psaumes. Religieusement, j'ai été voué à l'exactitude dans les rites de la religion anglicane, et à la détestation, non pas de toute autre religion, mais du catholicisme. Mon père et ma mère laissaient faire, simplement, pour moi, ce qu'on avait fait pour eux. Ils eussent approuvé qu'on me donnât, comme un de mes premiers livres de lectures, le *Book of martyrs*, de Fox ; ils eussent renchéri, de très bonne foi, sur les commentaires que faisait ma gouvernante, essayant de m'expliquer la *Story of liberty*. Je ne sais pas si vous connaissez ces deux livres ?

— J'ai vu le premier sur des tables ; je ne sais que le nom du second.

— Tous deux représentent les catholiques comme des hommes sanguinaires, persécuteurs, dangereux, vraiment barbares. L'*His-*

*toire de la liberté* est une longue accusation contre eux. Bien que je fusse très jeune, j'avais parfaitement commencé à haïr les catholiques. Mon père, d'ailleurs, ne prononçait ce mot qu'avec mépris. Il disait « la sanguinaire Mary. » Je m'étonnais de voir que nous avions à la maison une lingère irlandaise. Et, comme elle était très bonne avec moi, et depuis de longues années au service de ma mère, je m'imaginais qu'elle était bien heureuse d'avoir fui son pays de misère et d'horreur. Entre elle et une négresse achetée sur un marché d'esclaves et amenée en Europe, il y avait, dans ma pensée d'alors, une grande ressemblance de destinée.. Je m'excuse de vous dire ces idées d'enfant. Je suis venu de l'injustice ; j'entends d'une injustice involontaire, d'une grande prévention contre les idées catholiques. Mon père est demeuré tel qu'il a toujours été.

— Et lady Breynolds ?

— Ma mère aussi ; mais elle n'a pas le même caractère. Je l'ai fait souffrir, cela est sûr, mais devant mon père, elle prend ma défense. Elle vit en souriant au monde, avec le drame de ma vie au fond du cœur... Tenez, en ce moment, là-bas, si elle a rencontré la harde de cerfs, elle les montre, elle dit : « Voyez, nous avons reçu les premiers animaux, il y a dix-sept ans, de notre ami lord Llandovery ; » elle pense, au fond de son cœur : « Quel doute affreux ! Réginald contre son père, contre le passé de la race ! Est-ce possible ? » Elle souffre, elle ne me comprendrait pas ; elle me pardonnerait plutôt. Je lui ai échappé bien jeune, à treize ans, quand il a été décidé que j'irais à Eton. J'étais déjà depuis longtemps résolu à être soldat, quand j'ai dit : « Je veux être officier. Je veux me battre, je veux traverser l'Afrique comme Stanley. » Mon père approuvait. Ma mère essayait d'être aussi fière que lui ; elle l'était avec beaucoup de peine.

— Je la comprends.

— Vous voyez donc que j'ai eu la mère la plus droite, la plus affectueuse, mais que la séparation a eu lieu trop tôt pour que l'intimité s'établît entre nous sur des questions de conscience, à supposer même que cela pût s'établir. Tout le reste a été commun : j'ai deux cents lettres de ma mère. J'ai été la plus tendrement suivie de ses relations, son orgueil, plus d'une fois sa joie. Le travail intérieur que je vais vous dire est demeuré mon secret.

Marie vit passer très loin, dans la clarté des prairies, le groupe des promeneurs et des promeneuses qui revenaient sans

doute vers le château, et elle étendit la main comme pour dire : « Pourquoi n'êtes-vous pas ici, vous à qui cette âme angoissée devrait appartenir ? » Puis le bras retomba lentement, et elle ne parla pas.

— Pendant mon séjour à Eton, et un peu plus tard quand je fus à l'École militaire de Sandhurst, j'ai eu des heures de foi très vive. Les êtres jeunes aspirent à Dieu. J'entendais quelquefois les discours des meilleurs pasteurs de l'Église officielle, et d'autres aussi. J'y trouvais de l'éloquence, et des pensées élevées; mais je constatais que la vie du Christ sur la terre ne se rapprochait pas de moi, que rien ne me la faisait imitable et voisine. Je vivais moralement sur les principes que j'avais entendu développer et que j'avais vu appliquer chez nous, il est juste de le dire, et dont le principal était : « Chercher la vérité; suivre la vérité; s'attacher à la vérité. » Ces belles formules ennoblissaient ma volonté, mais je les sentais vagues, imprécises. Je me demandais : « Où est la vérité, puisque je n'agis pas toujours comme les autres? Puis-je en tout la déterminer? Elle ne peut recevoir de moi son caractère, et ce n'est donc que ma bonne foi, et sans doute mon aveuglement qui est mon principe? » Je souffris, par momens, dans ma raison, et aussi dans mon cœur, comme je vous l'ai dit, parce que le modèle divin ressemblait trop à une idée, et n'était pas assez un ami présent.

— C'est beau, ce que vous dites.

— Ne vous hâtez pas de me juger, car vous seriez déçue. Je suis entré dans une église catholique, pour la première fois, à Farnborough, qui est près de Sandhurst, et pour la première fois j'ai vu des religieuses catholiques à l'hôpital italien de Queen's Square : des grandes cornettes...

— Des filles de la charité de Saint-Vincent?

— Oui. Et ce qui m'a le plus ému, ce sont les religieuses, parce qu'elles étaient naturelles dans la pureté et dans la charité. Elles n'avaient pas la préoccupation de paraître virginales : elles l'étaient; ni dévouées de tout leur être au service des pauvres malades : elles l'étaient. Les chants de votre Église, et la discipline que j'apercevais en toute chose, que je savais être identique par toute la terre, m'ont donné l'impression d'une organisation très grande, très forte, dont je ne faisais pas partie. Vers cette même époque, pendant les vacances de l'École militaire, j'ai lu des livres de controverse, surtout de ceux qui ré-

futent l'erreur romaine. Ils ne m'ont pas tiré de l'angoisse, aussi tenace que les fièvres des pays d'Orient. Je suis parti pour rejoindre mon régiment aux Indes, mon régiment blanc, vous comprenez? Et un an après, j'obtenais mon « transfert » dans un régiment indigène, ce qui avait toujours été mon désir. Eh bien! j'ai eu là, sans doute, beaucoup de fortes journées d'action, sans une idée ou un rêve. Mais j'ai eu tant d'heures inactives aussi, toutes de souvenir, de méditation! Vous ne sauriez imaginer quelle a été la plus torturante préoccupation de mon esprit; vous avez vécu dans la quiétude de la foi...

— La paix, oui; la quiétude, non. Ce n'est pas de notre temps.

— Je veux dire que rien ne vous a paru digne d'être sérieusement défendu, parmi les idées qui fondent votre croyance. Une jeune fille, chez vous surtout, reçoit sa foi toute faite, et n'en change pas.

— Vous vous trompez : si elle en change moins que les hommes, c'est qu'elle la connaît mieux, et qu'elle la défend mieux.

— Alors, vous soupçonnez l'état d'une âme qui ruine elle-même la foi qui lui a été transmise. Je m'efforçais là-bas, dans la jungle, et dans les montagnes infestées d'ennemis sauvages, de me faire une opinion sur le point qui a été tant débattu entre vous et nous, sur votre dogme de la présence réelle. Cela me semble être le cœur, anémié ou chaud, de la religion. J'étais très ému de ce fait que pas une de nos Églises n'enseigne la présence réelle. Certains fidèles y croient. Mais il n'y a point d'enseignement de cette doctrine; et cependant, je lisais dans saint Jean : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. » Je lisais dans l'apôtre Matthieu, vous vous souvenez : « Le pain que je donnerai pour la vie du monde est ma chair. » Mon angoisse était grande. Pourquoi retrancher ces textes? Comment les expliquer autrement que par la présence réelle? J'en arrivais, peu à peu, à ce dilemme qui a occupé mon esprit, l'a troublé, l'a brisé pendant des mois de solitude : si le catholicisme n'est pas la vérité, toutes les Églises chrétiennes sont fausses, à plus forte raison; tout le christianisme est une illusion de centaines de millions d'hommes, parce qu'il m'apparaissait, ce catholicisme, non comme l'objet de ma foi, mais comme la perfection certaine du christianisme, son maximum d'énergie, son maximum dans la familiarité divine, son achèvement et sa fleur.

— Avez-vous prié, pour que Dieu vous aidât?

Réginald répondit, après un moment d'hésitation :

— Oui, mais je n'ai pas votre croyance. Dieu n'a pas répondu. J'ai détruit la foi que j'avais, et je ne l'ai pas, l'autre. Il m'est impossible de me considérer comme faisant partie de la communauté religieuse dans laquelle j'ai été élevé, et, en même temps, si je songe à ce que je viens de nommer la perfection du christianisme, à votre foi romaine, toutes les images, toutes les défiances, toutes les imprécations dont j'ai été pénétré, surgissent et revivent. Et, — je vous fais mes excuses de vous dire cela, mais il faut que vous connaissiez mon état d'esprit, — je me demande si le signe de la croix n'est pas le signe de la Bête; je pense à la Babylone corrompue; je vois se dresser le fantôme de la *Scarlet woman;* je récite de mémoire l'apostrophe de George Borrow, le distributeur de Bibles, dans un autre livre de ma jeunesse, *The Bible in Spain*, quand il dit : « Pape de Rome! Je crois que vous êtes aussi méchant que jamais; mais vous n'avez plus de puissance. Vous êtes devenu paralytique, et votre massue a dégénéré en béquille. » Puis je m'effare, je m'épouvante, en songeant que peut-être les hommes ont enduré tant de souffrances, soutenu des guerres, bravé des haines, accepté des humiliations, obéi, aimé, levé les yeux au ciel, pour une illusion magnifique et vaine... Pardonnez-moi mon langage...

Les lèvres sérieuses, les lèvres qui avaient déjà remué tout bas, dirent simplement :

— Je prierai pour vous.

Il ne s'occupait pas d'elle, mais de lui-même. Elle tenait la place de Thomas Winnie, et sa qualité de femme, son âge, son charme ne changeaient ni le cours des pensées de cet homme troublé d'une inquiétude supérieure, ni leur logique, ni leur expression âpre. Cependant, quelque sensibilité profonde s'émut en lui, — sensibilité religieuse aussi, — quand Marie Limerel eut dit : « Je prierai. » Il répondit, le regard encore tout plein de ses pensées en détresse :

— Je vous suis très reconnaissant, oui, très. Et, à présent que vous connaissez que je ne fais plus partie de l'Église de mon père, ni même d'aucune Église, donnez-moi le conseil. Supposez que ce soir, ou demain, peu importe, mon père me demande d'affirmer par un mot, ou par un geste, que je suis encore attaché à cette Église, que devrai-je faire? Où est la loyauté?

Il attendit, s'écartant un peu pour mieux voir le profil recueilli de cette jeune fille qui allait juger, et ces lèvres qui allaient prononcer un arrêt. Elles s'ouvrirent, et elles dirent :

— Pourquoi ne pas vous abstenir, puisque votre conscience vous a déjà dicté cette solution-là, ce matin?

— Ce serait la rupture définitive avec mon père. Il ne comprendra pas, il ne pardonnera pas mon insubordination.

— Votre liberté.

— Oui, ma liberté. Mais elle lui paraîtra un aveuglement, une ingratitude. Et moi, je n'aurai pas même la joie d'avoir sacrifié un bien tel que l'affection de mon père à une vérité dont je serais convaincu. Je serai celui qui dira : « Je ne vois pas la vérité où vous croyez la voir, et je ne la vois pas ailleurs. » N'est-ce pas rude, cette attitude que rien de positif ne commande?

— Vous avez l'obligation, avant tout, de ne pas mentir.

— C'est juste.

— Moi, je ferais comme je vous ai dit.

Réginald se tut un moment, et dit, lentement :

— Je le ferai.

Il demeura un peu de temps le regard fixé à terre, puis le visage se détendit, par ordre d'une volonté qui avait repris sa hardiesse. Réginald se leva, et sa voix sonna sous les arbres.

— Nous aurons manqué le thé, et je vous fais bien mes excuses. Revenons vite. Misses Hunter Brice avaient tellement le désir de vous connaître! Elles m'en voudront. Elles vont m'accabler. Et il y en a une qui doit être une personne vindicative : miss Violette ressemble à une fée...

— Vraiment?

— A une fée enveloppée dans le nuage des tulles changeans. Vous verrez...

Par l'avenue, sous les dômes aigus des chênes, les deux jeunes gens revenaient vers le château. Ils essayaient d'oublier, en reprenant la conversation du monde, les mots si intimes et si nobles qu'ils venaient d'échanger, le sujet émouvant dont leur esprit ne pouvait encore se déprendre. Ils marchaient vite; ils exagéraient l'admiration que leur causait le soir tombant; ils tâchaient de rire, et toutes ces paroles vaines, et ces gestes, et ces éclats inutiles, tout cela voulait dire : « Nous sommes désormais redevenus étrangers. » Ils ne pouvaient cependant plus l'être, tout à fait, l'un pour l'autre.

Personne ne fut surpris de l'absence prolongée de Marie Limerel. Il y eut quelques présentations, car les joueurs de golf étaient rentrés. Le thé avait été servi, et les domestiques enlevaient et rangeaient, le long des murs, les petites tables encore chargées de *buttered toasts*, de *muffins*, de sandwiches, et de tous les *tea-cakes*, au carvis, au chocolat, au madère, au sherry. On commença de causer, mais la conversation fut vite interrompue par l'entrée du maître de la maison et de Fred Land. Mrs Donald Hagarty demanda :

— Est-ce que, par hasard, sir George a osé soutenir son vieux paradoxe, que le Kent est un pays favorable à la chasse au renard ?

— Non, je deviens vieux, je me range.

— Je suis sûre, du moins, que vous avez présenté vos chiens comme supérieurs aux meilleures meutes du Kent et du Sussex, à l'East Kent, à la Tickham, à la meute célèbre de lord Leconfield? Oui, n'est-ce pas? Avez-vous convaincu notre ami?

— Lui? Il comprend tout, et il n'aime rien.

— Excepté les livres ?

— Les siens!

La voix du vieux gentleman farmer, rouillée par la brume, la pipe et le porto, riait encore, bonnement, en cascade discrète, lorsque les fortes lèvres d'orateur de Fred Land répliquèrent :

— Pas même. Je ne me relis pas, de peur de me trouver illisible. La pensée n'est qu'un moment, que le moment d'après recouvre : tombeaux qui se superposent. Je vous assure, mon ami, que je considère un de mes livres comme une chose beaucoup moins importante que la recette d'un gâteau pour le thé, que j'aurais eu le bonheur d'apprendre à lady Breynolds.

En parlant, le célèbre professeur de l'Université de Londres s'inclinait et fermait les yeux, mais sa tête magnifique ne se modelait jamais entièrement selon les mots qu'il disait, et toujours quelque trait du visage, soit le regard, soit les lèvres, soit les plis du front, abritait une pensée autre, une réserve, une contradiction, une indifférence, un mépris. Qui le voyait avait le sentiment d'une puissance grande et mal connue. Il avait dans le port de la tête, dans le modelé impérieux des arcades sourcilières et du front, dans le large nez, dans le désordre des cheveux en couronne, quelque chose du lion. Son large masque rasé était si dominateur, si exceptionnel d'intelligence et de

force, qu'on oubliait de regarder le corps qui portait ce chef monumental. Et ce corps était de moyenne taille, un peu gros, épaissi par l'âge, sauf les mains fines, minces et blanches, si jolies encore qu'il les ornait l'une et l'autre d'une bague précieuse. Avec lui, sir George faisait le tour de l'hôte, dans le salon où ses invités étaient maintenant au complet. Il ne donnait pas l'impression de profondeur, mais d'une vigueur de corps entretenue jusqu'à la limite où elle devient surprenante, d'un esprit caustique, pratique, pour qui la politesse est un office, une charge héréditaire, le premier sport de noblesse, et qui s'en acquitte avec l'aisance des longues habitudes, et le regret léger de ne plus être au plein air. On ne remarquait point en lui ce quelque chose de ralenti dans la parole ou dans le geste, qui est la marque de la mort. Il était habillé d'un complet de grosse laine verdâtre, veston, gilet, culotte, qu'il appelait son armure, et chaussé de brodequins à clous. Des bandes de laine chamois serraient ses mollets nerveux, qu'on voyait frémir d'un petit tremblement à chaque pas qu'il faisait, comme les jambes d'une bête de sang dont on modère l'allure. Il s'arrêta, un instant, à l'angle du salon, devant Réginald, et, d'un regard, avec un orgueil secret, il mesura cette haute stature de son fils.

— Qu'avez-vous fait, cet après-midi ? Je ne vous ai pas vu?

— Je me suis promené avec M^lle^ Limerel.

— Vous ne pouviez mieux faire.

Il continua son inspection mondaine, trouvant un mot de plaisanterie facile et un peu distante toujours, pour les deux filles de Mrs W. Hunter Brice, qui causait du Labour party avec Fred Land résigné; pour Mrs Donald Hagarty, couperosée, solitaire, et souriant à tous les mots qu'on lui disait ; pour ses amis qu'il plaisanta plus librement, le maigre Robert Hargreeve qui professait le tamoul et parlait mal l'anglais, en bégayant; pour le jeune Cuthbert Hagarty, fiancé depuis quelques jours, et qui écoutait une conversation sévère bien qu'animée, entre son père, membre des Communes, libéral, et le vieux W. Hunter Brice, protectionniste, tory, guerrier et administrateur de deux compagnies de chemins de fer. Sir George prit part à la discussion, non seulement sans effort, mais avec plaisir. On le vit au feu de son regard. C'était un combatif, un entêté, et vraiment un homme complet dans un mérite borné. Il avait vingt ans de plus que lady Breynolds. On eût dit que sa tête était de marbre

blanc, coloré d'un peu de rose aux lèvres et de beaucoup de bleu pâle par les veines saillantes du cou, du front, des tempes dégarnies. Physionomie bourrue, autoritaire, impatiente : un nez comme une figue, gros du bout; une bouche tirée en bas, et des plissures nombreuses, des moulures, des bourrelets mobiles dans la peau flasque sous le menton; un collier de barbe courte rejoignant les cheveux en couronne, jaunes et blancs, plantés en houppes, et, sous les sourcils très longs, très fournis, deux petites perles bleues, frémissantes, vibrantes, vernies souvent par une larme qui ne tombait jamais, et qui était de vieillesse et non d'attendrissement. Ses amis disaient de lui : « Quand sir George mourra, l'Angleterre perdra le plus Anglais de ses fils. » Il était de la vieille Angleterre, attaché à tout usage, à son rang, à son Église, parce que tout cela, pour lui, faisait partie de la Constitution. Le « plus vieux que lui » le dominait Il refusait une nouveauté, dès qu'elle lui semblait opposée à cet ensemble, et l'épithète de national lui suffisait pour ne pas examiner les raisons qu'on invoquait autour de lui contre ce qu'il avait vu faire ou penser. Son amitié était fidèle, son inimitié également. Personne, dans sa maison, ne discutait ses ordres, ou ne s'avisait même de se les faire expliquer, car il pardonnait les négligences, mais non l'indiscipline, les protestations, les observations, ce qu'il nommait la révolte. Sa confiance dans son pays était d'ailleurs sans bornes et émouvante. Lisant chaque jour le *Times*, afin de mieux connaître toutes les supériorités de l'Angleterre, et le progrès de l'Empire dans le monde, il refusait, d'ordinaire, de reconnaître les fautes de son parti, ou de son pays. Quand, par exception, il apercevait une fissure du temple, il la bouchait aussitôt avec un aphorisme, et disait : « Je n'ai aucune crainte, aucune ; le peuple, ici, a du bon sens. » On ne l'avait jamais vu pleurer. Dans les quelques circonstances douloureuses qu'il avait traversées, mort de sa mère, — la vieille femme était morte à Redhall, — maladie grave de lady Breynolds après la naissance de son second fils, sir George s'était enfermé dans ses appartemens, il n'avait parlé à personne, et quand il était sorti enfin, on avait remarqué qu'il avait changé, maigri, pâli, et que la souffrance morale, par conséquent, avait prise sur ce cœur très caché.

Le soir tombait. A travers les baies du salon, on voyait, sur les cimes et sur les lisières des futaies, le reflet fauve du soleil.

Lady Breynolds se leva, et les invités montèrent dans les chambres qui leur avaient été désignées, pour se reposer et s'habiller. Quelques minutes avant huit heures et demie, ils traversèrent de nouveau la galerie illuminée, et se réunirent dans le salon, les hommes en habit, les femmes en robe ouverte, et, sans doute, toutes les robes n'étaient pas à la dernière mode de Paris; miss Violette Hunter Brice avait jugé bon de s'envelopper dans les plis mousseux d'une écharpe de tulle de soie vert d'eau, qui criblaient de reflets ses épaules, son cou, sa longue figure blonde, et qui lui donnaient une ressemblance voulue avec les fées et les héroïnes de l'imagerie romantique; sa mère exhibait des manches trop bouffantes; mais, si le goût n'était pas toujours parfait, les toilettes, les bijoux, les coiffures avaient quelque chose de personnel et d'habituel; les hommes portaient le frac noir avec la même aisance que la veste de sport, et leurs pantalons, un peu courts sur leurs souliers découverts, laissaient voir des chaussettes de nuances nouvelles dont il était évident que plusieurs d'entre eux étaient fiers. Le puissant M. Fred Land, lui-même, n'avait point dédaigné d'appliquer son intelligence à ces menus détails de sa tenue d'homme du monde. Il avait dû dormir. Son visage, qui n'était jamais vide de pensée, semblait avoir fait son plein d'expression, de malice, d'ironie, de grognerie, d'humour et de paradoxe. Comme un manomètre, il indiquait que l'esprit était sous bonne pression. L'honorable Donald Hagarty arriva le dernier, un peu rouge, suivant sa femme qui se mordait les lèvres de confusion, et les serrait jusqu'à les réduire à l'état de petit noyau. Le steward se présenta, entre les deux battans de la porte qu'un valet de pied venait d'ouvrir, et les invités, traversant la salle où l'on servait chaque jour le premier déjeuner, se rendirent dans la grande salle à manger.

Marie, placée à l'un des bouts de la table, entre Cuthbert Hagarty qui parlait peu et le maigre bibliothécaire Hargreeve, que l'écharpe verte de miss Violette Hunter Brice attirait et rendait loquace, eut le loisir d'observer, et elle le fit en songeant aux confidences qu'elle avait reçues. Depuis le moment où Réginald l'avait quittée, en rentrant de la promenade, il ne lui avait pas adressé la parole, et ne s'était plus même occupé d'elle. Elle l'apercevait, devant elle, à l'autre extrémité de la table, causant avec Dorothy Polly. Il ne semblait ni inquiet, ni même distrait. Il parlait avec cette gravité tranquille, cette im-

passibilité apparente qui est un résultat de l'éducation anglaise, et considérée comme une preuve de maîtrise de soi-même; il avait l'air, penché vers sa voisine, d'une grande puissance qui met sa force au service d'une petite principauté, qui condescend à écouter, à dire une partie infime, mais précieuse, de ce qu'elle pense; puis, tout à coup, la jeunesse détendait ce masque d'homme; pour un mot, une idée, un souvenir, elle accourait, elle passait sur cette bouche solide qui devenait fine, songeuse; elle passait dans les yeux bleus, qui s'ouvraient plus largement, et, tantôt rieuse, tantôt impatiente, contredisante, elle donnait son complément de vie et de beauté à ce visage si nettement sculpté. En vérité, Réginald était un des trois hommes de forte personnalité assis autour de la table. Les deux autres étaient son père et Fred Land. Son père, qui mangeait copieusement et avec allégresse, entre deux bouchées levait sa tête menue, mal commode, impérieuse, relançant d'un mot sans profondeur, mais bien trouvé, chacun des convives, comme il faisait, à cheval, au milieu de sa meute, quand il malmenait un piqueur. Fred Land, muet pendant le premier service, entretenait sa voisine, la belle Mrs W. Hunter Brice, d'un sujet qui l'intéressait sûrement lui-même, puisque tout l'intéressait, et il était prêt, on le devinait au regard vif qu'il promenait autour de la table, à saisir ou à provoquer l'occasion de parler pour tous. Il représentait le tempérament impérialiste; tandis que sir George était, comme les sociétés du pays, « limited, » d'une nature aussi passionnée, mais plus insulaire et réduite, en toute chose, à des vues plus étroites.

— Certainement, lady Breynolds, dit le bibliothécaire Hargreeve, et ses longues dents demeurèrent à nu pendant plus de deux secondes, comme s'il plaisantait; certainement, le livre de M. Demeter Keiromenos sur les écrivains grecs contemporains est un livre estimable.

— Épithète pauvre, dit Fred Land, mais juste.

— Écrit en anglais? demanda sir George.

— Pas encore.

— Alors, j'attendrai pour ne pas le lire. Eh! eh! que pensez-vous de ce temps perdu? Les affaires pourraient aller aussi bien qu'elles vont, si toute cette littérature n'existait pas.

— Platon l'avait dit pour les poètes, répliqua Fred Land. On peut le répéter pour les critiques de M. Keiromenos. Il y a des

pays trop petits pour nourrir une littérature. La Grèce contemporaine en est un. Mais l'art en général, cher sir George, c'est la première force d'un État, avant l'armée, avant la marine, avant le commerce. Aucun État n'est tout à fait grand, s'il n'a reçu d'un art ses lettres de civilisation. Il y a des lords parmi les nations, sir George, et des baronets, et des gentlemen, comme il y a des porteurs de fardeaux et des cokneys.

— Vous croyez au pouvoir des écrivains?

— Si je n'y croyais pas, je ne serais pas l'un d'eux.

— Bien répondu! Mais alors, pourquoi les attaquez-vous? Pas un de nos romanciers, j'en suis sûr, n'a trouvé grâce devant vous.

— Parce que je les aime, sir George. Je les avertis, je leur donne de bons avis gratuits; je suis le *whip* de leur corporation. D'ailleurs, je ne les critique pas tous. Vous exagérez mes mérites.

Plusieurs voix de femmes protestèrent. En riant, lady Breynolds jeta deux noms; miss Violette Hunter Brice trois; la petite Dorothy un. Et ce fut un moment de grande satisfaction pour Fred Land, que rien ne réjouissait plus que le témoignage de son impopularité. Il répéta les noms, lentement, comme s'il goûtait et savourait ses victimes.

— Il se pourrait, fit-il. J'avoue que chacun de ceux-là n'a guère eu à se louer de moi.

— Que leur reprochez-vous? demanda Hargreeve. Plusieurs ont du style, un style aisé...

— Ils écrivent comme ils parlent, n'est-ce pas? Et c'est une bonne manière, en effet, quand on ne parle pas mal, mon cher...

Pendant que toute la table écoutait, le critique improvisa un paradoxe amusant sur la prose anglaise, « langue de sport et langue d'affaires, où presque rien ne résonne plus de la musique du vers, » puis, s'interrompant au milieu d'une période, et redevenant grave tout à coup:

— Tenez, vous demandez ce que je reproche à ceux-là? Eh bien! je souhaiterais qu'ils vissent mieux nos périls!

— Parce que?

Les domestiques mettaient sur la table les assiettes de vieux Chine rapportées par un ancêtre de sir George, et un des trésors de Redhall.

— Parce que, sir George, nous sommes touchés par l'esprit de sédition.

Le baronet se mit à rire, à petits coups, et il arrêta ses deux perles bleues dans la direction de Fred Land.

— Adam l'était déjà. Tranquillisez-vous. Nous ne sommes pas, comme nos voisins, — je vous demande pardon, madame, — des esprits de peu d'équilibre. J'ai toujours eu confiance dans le bon sens du peuple anglais, et je n'ai jamais été trompé. Quelle nouveauté si grande apercevez-vous? L'agitation des masses, je l'ai toujours connue, plus ou moins. De quelle espèce est-elle donc pour que vous la croyiez nouvelle?

— Elle n'est plus pour le bien-être seulement, dit Hargreeve.

— Elle est politique, dit Fred Land.

— Elle est aussi religieuse, dit une voix.

Tout le monde se tourna vers Réginald Breynolds. Il ne songeait pas à plaire ou à paraître brillant; il était sur la défensive, impassible et le front un peu haut, les yeux devant lui, cherchant qui le contredirait, comme il eût attendu une balle au jeu, avec la même tension d'esprit, et de tout le buste penché en avant. Sir George fit une moue dédaigneuse.

— Quelle sottise dites-vous, Réginald? Les ouvriers ne s'agitent pas pour un *Credo*. Le shilling tient la place d'honneur, en tout cela. Je ne comprends pas.

— Je ne parle pas des revendications populaires, d'ordre économique ou social, pour lesquelles j'éprouve une sympathie naturelle...

— Pas moi! Naturelle! Si elle l'était, je la partagerais!

— Si vous lui permettiez de s'expliquer? interrompit lady Breynolds.

— Il y a autre chose, reprit la voix un peu frémissante de son fils, un désordre, un élément mauvais, qui fermente plus ou moins partout. Il est chez nous aussi. Je le vois. C'est la conjuration contre les âmes, l'effort pour les tirer toutes en bas, la colère contre celles qui montent, ce que je nomme la Révolution essentielle. Je pense quelquefois que si l'Angleterre est attaquée, c'est à cause de l'Hostie qu'elle voit déjà se lever sur les collines...

— Poète! interrompit Fred Land; vous êtes poète, et la poésie mène loin!

— Jusque-là, elle était laissée à sa torpeur. Mais elle avance dans le divin. Les sacremens s'y multiplient. Et la guerre est

commencée à la grâce qui la pénètre. Voilà ce que je crois!

— Il n'est pas poète, mon cher, dit sir George s'adressant à Fred Land ; il est fou. Dites-moi, Réginald, serait-ce le papisme que vous appelez divin?

— J'ignore de quelles vérités l'entière vérité est faite, et j'ignore son nom. Mais certaines choses auxquelles je n'avais pas pris garde, je les vois à présent. Pour moi, la question religieuse prime tout, non seulement en droit, mais dans la vie universelle, dans celle de chacun. Lui, toujours Lui, injurié, nié, adoré ! Jamais Il n'a été plus présent dans le monde. Le nom de Jésus-Christ est moins souvent prononcé qu'à d'autres époques; il est sous-entendu dans les moindres actes, il est là, en amour ou en haine. Ne croyez-vous pas que ce drame nouveau du Calvaire doive s'achever par la Résurrection glorieuse?

La bravoure de ce jeune homme, qui parlait selon son âme inquiète, était si simple, elle se produisait dans un domaine où les convives l'avaient si fréquemment rencontrée, qu'ils écoutèrent gravement, plus ou moins remués. Marie Limerel aurait voulu qu'il la regardât, en ce moment, et qu'il comprît combien elle l'approuvait. Mais il avait achevé sa réponse, et s'était remis à causer, sans le moindre trouble apparent, avec Dorothy Polly.

Fred Land, qui avait peu de goût pour les controverses religieuses, s'était penché, lui aussi, vers sa voisine. Sir George se borna à dire :

— Il aurait fait un pasteur excellent, ne trouvez-vous pas?

Mais le ton avec lequel il disait cela prouvait que la contrariété était vive, le ressentiment très profond. L'effort commun ne parvint pas à ramener la banalité première des conversations. Sir George se hâta, plus que d'ordinaire, d'interroger du regard lady Breynolds; le maître et la maîtresse de maison se levèrent ensemble. Toutes les femmes se levèrent aussi de table, et, conduites par le baronet, quittèrent la salle à manger. Les hommes, debout, regardaient ces toilettes en mouvement, qui se rassemblèrent en grappe lumineuse, près de la porte, et disparurent. Sir George revint à sa place. Les domestiques apportèrent une bouteille de porto, et la boîte d'argent où étaient empilées, dans des compartimens égaux, les cigarettes d'Égypte, de Turquie et de Russie, — l'heure du cigare ne devant venir que beaucoup plus tard.

Les verres furent remplis, les invités se rapprochèrent de sir George, les voix prirent immédiatement un autre ton, le ton majeur des hommes qui sont délivrés d'une contrainte, et qui n'oseraient pas le dire, et qui affirment cependant de quelque manière leur satisfaction. Fred Land redoutait-il l'humeur de son hôte? Cherchait-il à distraire les esprits d'une querelle entre père et fils, dont il devinait, mieux que personne, que la violence s'accroîtrait dans le silence? Il se hâta de taquiner Robert Hargreeve, à propos de certaines révélations scandaleuses qui avaient paru dans les journaux. On assurait que la moralité des étudians, ici et là, dans certains collèges célèbres, avait singulièrement diminué. Le bibliothécaire prit aussitôt la défense des collèges; l'honorable Donald Hagarty, son fils qui venait d'achever ses études, Mr W. Hunter Brice qui avait été, — il y avait longtemps, — un brillant élève d'Eton et d'Oxford, protestèrent également. Réginald écoutait, comme ceux qui suivent leur propre pensée, en ayant l'air de goûter ce que disent les autres, tandis qu'ils reçoivent seulement les sons et laissent tomber le sens. Sir George, droit, le dos appuyé au dossier de sa chaise, regardait obstinément, devant lui, sur la table, ce gobelet de cristal, coloré de rouge, de fauve et de feu par le vin, et de vingt étoiles tremblantes par la flamme des bougies. Contrairement à tous les usages, il se recueillait à la fin du repas. Tout à coup, quelqu'un le vit prendre le verre, et, d'un mouvement rectiligne et rapide l'élever à la hauteur des yeux. Et ce quelqu'un pâlit. C'était Réginald. Sir George dit:

— C'est aujourd'hui dimanche, et, selon le vieil usage d'Angleterre, entre amis, je porterai deux santés.

Il s'arrêta un instant. Sa main ne tremblait pas plus que celle d'un jeune homme. Il reprit:

— *Gentlemen, the King!*

Tous les gobelets, pleins de porto, répondirent, et formèrent une couronne portée par sept bras d'hommes, sept bras d'Anglais loyaux. Les convives burent d'un trait, et, sur un signe, les domestiques remplirent encore les verres. D'un geste plus lent, sir George leva de nouveau son verre, et il dit, avec une force plus grande, chaque mot effaçant au passage les rides de sa mâchoire et les rejetant jusqu'aux joues:

— *And now, the Church!*

Cette fois, tous les gobelets répondirent, moins un. Tous,

moins un, furent levés en l'honneur de l'Église d'Angleterre. Et sir George n'approcha pas son verre de ses lèvres, et il continua de le tenir haut, et de regarder en avant, mais tout son esprit, tout son sang se jetaient à droite, du côté où était le convive qui n'avait fait qu'allonger la main, et n'avait pas touché son verre. Plusieurs, qui avaient commencé de boire, s'arrêtèrent. Il n'y eut que le vieux W. Hunter Brice qui but jusqu'au fond, et qui dit : « Excellent ! » mais d'un ton si bas, que le mot tomba comme mort sur la table, dans le silence. Tout geste cessa. La petite face pâle de sir George était devenue livide. Au bout de son bras, la liqueur fauve commença de trembler, et deux gouttes tombèrent. Alors il abaissa le bras, posa le verre sur la nappe, et sans baisser la tête, il ferma un moment les paupières. Tous, précautionneux ou hardiment, ils regardaient Réginald Breynolds, son visage jeune, que la volonté rendait impassible, et la main allongée sur la nappe et qui demeurait entr'ouverte, arrêtée dans son élan, les doigts prêts à se replier sur la tige de cristal. Le baronet ne se détourna pas. Il se dressa debout, repoussa la chaise violemment, et dit :

— Rentrons !

Mais aussitôt, il se ressaisit. Il songea qu'il manquait aux convenances, passa la main sur son front, et essaya de sourire.

— Pardon, mes amis, dit-il, j'oubliais que vous n'avez pas fumé.

Il prit une allumette, et, l'ayant frottée sur une plaque de grès, l'approcha de la cigarette que son plus proche voisin tenait entre les doigts. Il y eut un grand silence. Quelques bribes de tabac flambèrent. L'ami ne porta pas la cigarette à ses lèvres. L'allumette s'éteignit. Tous les hommes se levèrent alors

RENÉ BAZIN.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

# LA FANTAISIE SUÉDOISE

## SELMA LAGERLÖF

Un écrivain suédois qui admirait, autant qu'il le redoutait, le sens critique des Français, me disait : « En France, vous écrivez pour des ennemis; en Suède, nous écrivons pour des amis. » Il aurait dû ajouter : « Et surtout pour le meilleur de nos amis qui est nous-même. » Les écrivains suédois ne s'adressent point à un public qui les chicane sur la qualité de son plaisir et dont l'esprit mondain aiguise le jugement et souvent émousse la sensibilité. Ce sont des isolés qui, en charmant leur solitude, distraient des solitaires. Leur génie grandit seul sur les bords d'un lac désert. L'eau lui renvoie l'image de ses fleurs La terre résonne d'un bruit sourd et doux au choc de ses fruits mûrs. Il se voit et s'écoute longuement au milieu du silence.

Quand je passai à Falun, je visitai Selma Lagerlöf (1). Sur la place, où aboutissent des rues interminables de pignons bas et rouges, elle habitait le plus bel appartement de la ville, qu'elle avait loué, me dit-elle, à très bon marché, parce que personne dans le pays ne possédait de rideaux assez grands pour les fenêtres. Elle y vivait retirée au fond de ces larges pièces, dont la clarté des jours de neige amortissait le luisant de leurs parquets, songeuse, et les trois quarts du temps étendue sur un canapé. Le silence qui l'entourait, la vieille place dominée par le

(1) Selma Lagerlöf a publié *La Légende de Gösta Berling* (1891); *Les Liens Invisibles* (1894); *Les Miracles de l'Antechrist* (1897); *Les Reines de Kungahalla* (1899); *La Légende d'un Vieux manoir* (1899); *Jérusalem* (1901-1902); *Les Légendes du Christ* (1904); *Le Voyage merveilleux de Nils Holgersson* (1906-1907).

clocher en cuivre de la reine Christine, et que sillonnaient parfois sur leurs patins muets des ombres d'enfans, sa mère très âgée dont les pas s'étouffaient au seuil de sa chambre comme au seuil d'un laboratoire magique, tous ces détails, et d'autres encore, concouraient à me donner l'impression d'une solitude qui s'offre à elle-même des divertissemens inépuisables. L'auteur célèbre et populaire de *Gösta Berling*, des *Liens invisibles*, de *Jérusalem*, n'éprouvait aucun désir de suivre dans le monde le sillage de son œuvre. Elle fuyait les réceptions flatteuses. Elle se dérobait aux invitations enthousiastes. C'était moins par modestie ou par timidité que pour ne pas interrompre la musique qu'elle jouait à ses rêves. Cette musique, cet accompagnement mystérieux d'une âme qui s'amuse, nous ne l'entendons point mais nous en soupçonnons le rythme au pas capricieux de ses récits. Elle forme autour de son œuvre comme un horizon chantant dont le bruit ne vient pas jusqu'à nous, mais d'où s'élance la divine fantaisie.

Selma Lagerlöf est la reine de la fantaisie, dans un pays dont l'imagination n'a jamais eu la puissance qui ne s'acquiert que sous l'armure de la discipline, et que sa sincérité a toujours rendu inhabile aux prestiges étourdissans de la rhétorique. Chez nous, la fantaisie n'est qu'un des travestis brillans et légers du bon sens le plus aimable et de la raison la plus fine. Nous sommes logiciens comme le diable; mais il ne nous déplaît pas de déguiser notre logique en folie. Choisissez les œuvres les plus aériennes du génie français : un conte ou une fable de La Fontaine, une comédie de Marivaux ou de Beaumarchais, un roman de Voltaire, le théâtre de Musset, les petites nouvelles de Daudet, et pesez ce qu'elles renferment de volonté, de maîtrise, de dialectique, de calcul dans les proportions et dans les effets, et, si j'ose dire, « de plus lourd que l'air. » C'est à la fois exquis et solide. Comme l'écrivain connaissait bien son public! Alors qu'il semblait n'obéir qu'à son humeur capricieuse, il sentait mille regards arrêtés sur lui. Son ingénuité n'était qu'une malice dont il savait que nous ne serions pas dupes, mais dont il était sûr que nous lui serions reconnaissans. Il ne se met jamais dans son œuvre au point de s'y confondre. Avant tout, il s'efforce de plaire et subordonne son plaisir à celui des autres. Voulez-vous de la vraie fantaisie, de la fantaisie prime-sautière et sauvage? Vous en trouverez chez le plus germanique et le moins équilibré

de nos Romantiques, chez le pauvre Gérard de Nerval; mais les feux follets n'en sont peut-être que les lueurs vacillantes d'une raison qui s'éteint.

Le Suédois demande à ses romanciers de lui conter des contes plus étranges ou plus divertissans que ceux qu'il se conte à lui-même pendant la monotonie de ses hivers et l'insomnie de ses étés. Il n'exige ni rapidité, ni sobriété, ni aucune de ces qualités que réclament les gens pressés par la vie ou les gens qui ont hâte d'avoir lu pour discuter sur ce qu'ils viennent de lire. Dans son existence si pauvre d'événemens, il n'a besoin ni des simplifications de la logique, ni de ses rigoureuses vraisemblances. Il adore l'inattendu, la sensation vive, le mystère, le surnaturel qui flotte sur la nature comme les elfes du brouillard, les aventures dans des forêts que personne n'a foulées, la poésie des égaremens à travers les marécages au bout desquels on retrouve enfin le bon chemin du foyer. Mais, peu soucieux de vérité générale, il tient beaucoup aux vérités particulières. Il admet les rêveries les plus folles, pourvu qu'elles lui apportent dans les plis de leurs voiles l'odeur de sa terre et qu'elles en laissent tomber des souvenirs précis de sa vie quotidienne.

Sous le chaume de Löfdala, le grand violoniste Lilliécrona, dont l'humeur nomade et fantasque a fait naguère le désespoir de sa femme et de ses enfans, est revenu parmi les siens (1). Au dehors, les rafales soulèvent des colonnes de neige qu'elles entraînent au milieu des champs dans une ronde vertigineuse. Mais lui, assis au coin du feu sur un escabeau tout luisant d'usure, tour à tour conteur et musicien, devant sa maisonnée attentive et ravie, il court les aventures et galope à travers le monde jusqu'aux étoiles. « Et toute la vie devenait haute, belle et riche, au rayonnement de cette seule âme. » Il semble qu'en écrivant ces mots Selma Lagerlöf ait elle-même défini son influence de bienfaitrice. Elle a enrichi, embelli, exhaussé la vie intérieure de sa grande maisonnée nationale. Mais, sur le vieil escabeau des sagas, tenez pour certain qu'elle jouit encore plus du plaisir qu'elle se donne que de celui qu'elle épanche autour d'elle. Dépositaire par un décret providentiel de la fantaisie suédoise, elle en vit d'abord, et tout son art en est imprégné; puis, comme elle est moraliste, elle en a compris au point de vue

(1) *L'Hôte de Noël* dans le Recueil des *Liens invisibles*.

moral les dangers et les vertus, si bien que nous pouvons successivement étudier ce que doivent à cette fantaisie et son œuvre d'artiste et sa conception du monde.

*
* *

Son œuvre lui doit des défauts qui ne sont pas plus marqués chez elle que chez la plupart des écrivains suédois, mais que le voisinage de beautés supérieures fait ressortir davantage : une composition molle et lente, une complaisance exagérée pour certains *leit motiv*, dont je dirais qu'ils ressemblent à des accords de musicien négligemment plaqués dans les intervalles de l'inspiration, un manque de perspective, une abondance qui, au lieu de se resserrer vers la fin du récit, se répand et s'enlize comme si elle s'embarrassait de tous les détails qu'elle n'a pu déposer au cours de son voyage. Selma Lagerlöf n'embrasse pas de vastes ensembles ; elle les divise et les morcelle. Ses romans ne sont que des séries de nouvelles qui peu à peu s'organisent en roman. Elle y laisse toujours des portes entr'ouvertes par où se glissent de nouveaux personnages ; et, sitôt qu'une nouvelle figure se montre, elle paraît s'y attacher au point d'en oublier les autres. Il n'est pas rare qu'elle rencontre d'admirables idées poétiques : il est plus rare que l'idée maîtresse se dégage de son récit sans être légèrement déformée ou obscurcie par des idées parasites.

Deux condamnés ont gagné la forêt (1) : l'un, paysan riche, qui a assassiné dans un banquet un moine insolent ; l'autre, fils d'un naufrageur et d'une sorcière, accusé d'un vol dont il a pris la responsabilité pour sauver son père et tromper le bourreau. Ces deux hommes se réunissent, habitent la même caverne, veillent réciproquement sur leur vie. Le fils de la sorcière est un païen ; il connaît le Christ et les Saints, mais comme on connaît les dieux d'un pays étranger. Son ignorance de toute idée morale effraie son compagnon qui, touché de l'admiration qu'il lui inspire, entreprend son éducation religieuse et dresse devant ses yeux l'image d'un Dieu juste et vengeur. Il en résulte que le néophyte conçoit l'horreur du crime dont son évangéliste a ensanglanté ses mains. Il voudrait sauver l'âme qui a éclairé la sienne et ne rêve plus qu'affreuses expiations pour celui qui

(1) *Les Proscrits* (*Liens invisibles*).

lui a révélé les tortures de l'Enfer. Mais il ne voit qu'un moyen de lui assurer le salut éternel : c'est de le trahir; et, obligé de se défendre, il finit par le tuer. « Je l'ai tué parce qu'il m'apprit que le fondement sur lequel repose le monde s'appelle la Justice! »

Je comprends que ce sujet ait tenté Selma Lagerlöf; mais encore fallait-il se décider entre les différentes idées qui pouvaient en ressortir. Voulait-elle nous prouver qu'un homme qui s'est mis hors la loi n'a pas le droit de prêcher le respect de cette loi, ou que, s'il le fait, il tord lui-même la corde autour de son cou? Voulait-elle nous montrer qu'une religion, enseignée brutalement à des êtres mal préparés, les jette de leur amoralité inoffensive dans toutes les perversions du fanatisme? Ces deux idées ne s'excluaient pas; mais elles ne s'affirment pas assez nettement pour qu'à travers les visions charmantes et les longs épisodes de son récit nous en suivions la marche, et pour qu'aux dernières lignes nous ne demandions pas avec une sorte d'inquiétude ce qu'il signifie. Est-ce une attaque contre la religion qui corrompt la nature? Est-ce une amère raillerie contre la conception de la justice qui fait d'un innocent sauvage un délateur et un criminel?

Jamais ces pensées révolutionnaires n'ont effleuré l'âme de Selma Lagerlöf. Sa fantaisie l'emporte : voilà tout. Lorsque nous essayons de juger des œuvres étrangères, nous devons nous défier de la logique à laquelle nous avons accoutumé de tant sacrifier. Dans les reproches que je lui adresse, je crains d'en apercevoir l'ombre étroite et rigide. En tout cas, les inégalités de son art tiennent à la nature même de la fantaisie, souverainement indépendante, irrégulière et individuelle. Et, par le privilège des plus heureux génies, il lui arrive de choisir des sujets où ses défauts deviennent des qualités. S'agit-il de ressusciter la vie légendaire d'une vieille province ou de suivre à travers la Suède un enfant qui chevauche des oies sauvages? La mollesse de sa composition n'est plus qu'une habile souplesse; la lenteur de son récit lui donne un charme odysséen ; ses redites, l'accent sincère des vieilles sagas; le manque de perspective, l'attrait naïf et somptueux de l'art décoratif. Son habitude de découper une histoire en scènes et en tableaux indique moins un procédé artistique que la marche naturelle et impressionniste de la fantaisie. Ses contes fabuleux n'atteignent pas en perfection

littéraire la *Légende de saint Julien l'Hospitalier;* mais ils ne trahissent jamais le laborieux effort qui consiste à suppléer aux intuitions de la rêverie par les déductions de l'intelligence. Ses nouvelles modernes en reçoivent une grâce poétique, un peu lointaine, comme si nous reconnaissions tout à coup nos contemporains transformés en personnages de vitraux. C'est bien à des vitraux que me fait songer l'œuvre de Selma Lagerlöf. Que le ciel de Suède me paraît charmant en se teignant de leurs couleurs : ciel d'hiver où elles allument des reflets d'aurore boréale; ciel de sous-bois qu'elles illuminent d'apparitions fantastiques; ciel d'été dont elles concentrent les lueurs irréelles sur de réelles figures!

Mais l'éclairage du Midi ne leur convient pas. La fantaisie de Selma Lagerlöf perd à voyager, sauf peut-être quand elle retrouve aux carrefours de Jérusalem la trace des paysans suédois. Je n'aime ni les *Miracles de l'Antechrist*, où elle s'est flattée de peindre la Sicile et les Siciliens, ni ce qu'elle a rapporté de l'Italie. Si j'en avais le loisir, cette partie de son œuvre m'offrirait cependant un curieux sujet d'étude; car j'essaierais d'y préciser ce qui, dans l'esprit méridional, reste fermé aux esprits du Nord, et d'y montrer combien toutes les documentations, et même la connaissance intellectuelle d'un pays, sont insuffisantes quand on veut en tirer un roman, c'est-à-dire une œuvre vivante qui, en sa qualité d'œuvre vivante, doit plonger dans l'instinct. Selma Lagerlöf, malgré sa bienveillance, n'a guère compris que la gesticulation et l'exubérance de paroles des Méridionaux; et elle n'en a guère fait que des fantoches. Si elle a su, dans une page des *Miracles* assez puissante dresser le personnage du Pape, probablement de Léon XIII, elle a faussé dans une de ses *Nouvelles* celui de sainte Catherine de Sienne (1).

Étrange contresens! Les hagiographes et la correspondance de la Sainte lui fournissaient sa matière. Un jeune homme de Pérouse, accusé d'avoir mal parlé du gouvernement de Sienne, est condamné à mort; et, dans la prison, où son désespoir use ses griffes sur des pierres insensibles et sur des gens plus insensibles que les pierres, il demande qu'on lui amène la jeune fille dont la réputation de sainteté remplit déjà toute la ville. Elle vient, l'apaise, obtient de lui qu'il se confesse et communie, lui

(1) *Sainte Catherine de Sienne* (*Reines de Kungahalla*).

promet de l'assister jusqu'au bout de la terrible épreuve. En effet, elle lui tient la tête au moment où le bourreau frappe. Le sang rejaillit sur sa robe. Mais, à cette minute tragique, Jésus lui apparaît, qui recueille dans son flanc ouvert l'âme du supplicié; et, au retour de cette exécution, elle dicte pour son confesseur Raymond de Capoue une lettre dont je doute qu'on trouve l'équivalent dans toute la littérature mystique. Jamais le mystère de la Rédemption par le sang n'a inspiré une plus ardente frénésie d'amour et, si j'ose dire, un plus sublime enivrement. « Mon père, j'ai reçu une tête dans mes mains, et j'en ai ressenti une douceur que le cœur ne peut comprendre, la bouche raconter, l'œil voir, l'oreille entendre (1)... »

Cette sainte fille, née peuple et robuste, et qui, avant de se macérer dans les pénitences et de s'épuiser dans les jeûnes, « prenait facilement sur ses épaules la charge d'un cheval et la portait en montant très vite deux grands escaliers (2), » cette prodigieuse visionnaire, d'une étonnante lucidité, dont la parole tendre ou rude et toujours décisive se gravait du premier coup dans les âmes et s'inscrivait au livre d'or de la langue italienne, s'est changée, sous la baguette de Selma Lagerlöf, en une petite personne menue, une petite vierge bavarde qui raconte au misérable condamné ses visions et son mariage mystique avec Notre-Seigneur. « C'était la dernière nuit du carnaval. Les balcons semblaient des cages bariolées accrochées aux murs des grands palais... Je vis une verte prairie où la mère de Dieu était assise parmi les fleurs; et, sur ses genoux, Jésus jouait avec des lys... » Cette prairie-là, ne la cherchez pas autour de Sienne: vous la rencontrerez en Dalécarlie, pour peu que vous suiviez les petites paysannes illuminées qui sortent du prêche. Le dernier jour du Carnaval, où, selon le récit qu'elle en fit plus tard à Raymond de Capoue, s'accomplirent ses noces, Catherine ne vit point de prairie; mais le Christ entra dans sa chambre avec la Vierge, saint Jean l'évangéliste, saint Paul, saint Dominique, et le prophète David, « qui tirait de sa harpe des sons d'une extrême douceur » Et ce fut un tableau comme celui où les peintres siennois nous peignent le Couronnement de la Vierge.

Certes, je ne conteste point à un romancier le droit de modifier

(1) *Lettres* de Sainte Catherine, traduites par E. Cartier (t. II. Lettre CXLIII).

(2) *Vie de Sainte Catherine de Sienne*, par le B. Raymond de Capoue (livre I, ch. X).

la vérité historique et d'en soumettre les élémens aux jeux de son inspiration. Mais je me demande pourquoi Selma Lagerlöf, qu'on ne peut accuser de mièvrerie, et chez qui, au contraire, la sensibilité féminine se relève d'un goût nettement marqué pour les brutalités audacieuses, a ici rapetissé et comme affadi un sujet dont la beauté dramatique, et, même à ne le regarder que par son côté profane, dont la couleur barbare devaient séduire en elle l'héritière des vieilles sagas scandinaves. Notez qu'on la sent très sincèrement touchée de la légende qu'elle a lue et qu'elle a vue peinte dans les églises de Sienne et dans la maison de Sainte Catherine. Mais je crois que les gens du Nord sont souvent tentés d'affaiblir jusqu'à la puérilité le caractère méridional, comme ils sont toujours portés à représenter le catholicisme sous des formes enfantines. Ils ont le sens du mystère, mais non du mystère qui se cache derrière des apparences harmonieuses et éclatantes. Le mystère est pour eux inséparable de l'indécision et du crépuscule.

J'entends ce que Selma Lagerlöf me répondrait. Pourquoi voulez-vous que je me forme de Sainte Catherine l'idée que vous vous en formez logiquement d'après ceux qui l'ont connue? Les héros n'ont-ils pas cet avantage que notre fantaisie peut s'en façonner des représentations aussi diverses que nous différons nous-mêmes les uns des autres, sans qu'on puisse dire, si toutefois nous sommes émus d'un sincère amour, qu'aucune d'elles soit fausse? Ne sont-ils pas la substance merveilleuse dont nous alimentons notre vérité intérieure et dont nous faisons, les uns de la douceur, les autres de l'énergie? Exigez-vous du soleil qu'il produise les mêmes effets sur tous les êtres qui se réchauffent à sa lumière? J'ai besoin que ma Sainte Catherine ressemble un peu aux petites filles de mon pays. Elle est aussi vraie que votre Siennoise, puisque mon cœur reçoit d'elle un égal bienfait... Mais, au lieu de me répondre, Selma Lagerlöf me renverrait sans doute à son beau conte d'*Astrid* (1).

Le vieux barde Hjalte entretient pendant des jours et des jours une jeune princesse d'Upsal et sa jeune esclave du roi de Norvège, Olaf Haraldson. Toutes les deux recueillent les mots de Hjalte « comme s'ils étaient des fils de soie; » et chacune d'elles dans sa pensée en tisse « comme un gobelin brillant »

(1) *Astrid* (*Reines de Kungahalla*).

une image du Roi. La princesse le voyait haut et couronné, assis sur un trône que soutenait un Troll dompté. Un manteau rouge brodé d'or lui descendait des épaules aux pieds. Il avait dans sa main, non une épée, mais de Saintes Écritures. Blanc comme de la cire, son visage luisait encadré de longues boucles. La paix et la piété resplendissaient dans ses yeux. Un éclat surhumain rayonnait de cette pâle figure. « Mais Astrid, la blonde esclave, qui avait éprouvé le froid et la faim et supporté bien des peines, et qui pourtant remplissait la maison de son rire et de sa gaîté, s'imaginait le Roi tout autrement. Chaque fois qu'on parlait de lui, elle croyait voir le fils du bûcheron qui, le soir, sortait de la forêt la hache sur l'épaule. « Je te vois ! Je te vois si bien ! disait Astrid à l'image. Tu n'es pas haut de taille, mais large d'épaules, et souple et léger. Quand tu as passé toute la journée dans l'obscurité des bois et que tu atteins la route, tu te mets à rire et à sauter, et le dernier bout du chemin, tu le fais en quelques bonds... Je te vois ! Tu as un visage blanc et rose et une ligne de taches de rousseur à travers le nez. Dès que tu aperçois ta cabane, tu lèves ton bonnet, tu découvres ton front. Ne conviendrait-il pas à un roi, ce front-là ? Ne pourrait-il pas, ce front-là, porter le heaume et la couronne ?... » Si le barde Hjalte avait vu ces deux images, sûrement il les eût louées l'une et l'autre. Toutes deux ressemblaient au Roi, eût-il dit, car c'est le privilège du roi Olaf d'être un jeune homme dru et gai en même temps que le héros de Dieu ! »

Il ne nous convient pas d'être moins sages que le barde Hjalte. J'avouerai seulement que je préfère la fantaisie de Selma Lagerlöf quand elle se déploie dans les horizons familiers de sa terre natale. Je l'aime surtout, cette fantaisie si légère, lorsque je la sens nourrie de réalité.

Dans sa nouvelle *Les Proscrits*, Tord le meurtrier regarde ses mains comme pour y chercher les chaînes qui l'ont traîné jusqu'au meurtre de son ami. « Mais ces chaînes étaient forgées de rien, du jour vert dans les roseaux, du jeu des ombres dans les bois, du chant de la tempête, du bruissement des feuilles et du charme des rêves. » Il en est de même des chaînes dont Selma Lagerlöf nous captive. Élevée au milieu des lacs et des forêts dans la petite ferme où elle logea plus tard son violoniste Lilliécrona, je ne dirai pas qu'elle aime la nature en tant que cet amour suppose chez l'artiste une exploitation très consciente et

très savante du paysage. Mais la nature continue d'agir en elle et de se mêler indissolublement à tous ses sentimens et à toutes ses pensées. Les bois, les eaux dormantes, les vents, les fleurs, les pierres sont la trame éternelle où courent ses rêves. Elle ne peut les en séparer et ne s'arrête point à la décrire. J'ai visité les communes dalécarliennes et vermlandaises qui furent le théâtre de ses principaux personnages; et j'ai senti fortement qu'ils n'avaient pu vivre que là. J'en reconnaissais les paysages pour les avoir vus renversés dans le miroir de leurs songes. En ce sens, sa fantaisie, toute personnelle qu'elle soit, le serait moins que l'imagination de George Sand et de nos Romantiques qui s'écartent à chaque instant du groupe de leurs créatures et jouissent seuls, en poètes et en peintres, des accidens de la route. Selma Lagerlöf ne le fait presque jamais. Il n'existe à ses yeux aucune démarcation tranchée entre le monde conscient et le monde inconscient. L'homme et la nature échangent perpétuellement des reflets et des signes. « A travers l'espalier des roses grimpantes, j'apercevais le petit lac qui reposait et clignotait vers le soleil. Il était trop petit et trop bien encadré pour se gonfler en vraies vagues; mais, à chaque frisson sur sa face grise, des milliers d'étincelles jaillissaient et scintillaient comme si ses profondeurs étaient remplies d'un feu qui ne pouvait s'échapper. Notre vie d'été lui ressemblait, tranquille, immuable; mais, au moindre petit coup de vent, quel scintillement et quel éclat (1)! » Ce n'est ici qu'une comparaison; mais cette continuelle et instinctive assimilation de nos sentimens et des aspects de la nature justifie le titre de *Liens invisibles* que porte un de ses recueils, et finit par nous pénétrer d'une sorte d'animisme universel où la pensée devient un paysage et le paysage une pensée. Je ne connais pas d'auteur scandinave qui ait rendu d'une manière aussi vivante et aussi spontanée les intimes relations de l'esprit et des choses.

Cependant elle semble souvent, et jusque dans ses récits les plus graves, s'abandonner à des souvenirs personnels et au caprice de sa rêverie. Mais elle s'est si profondément identifiée avec ses personnages qu'alors même qu'elle parle en son propre nom, ce sont encore leurs idées qu'elle exprime et leurs obscures sensations. Voici un vieux pêcheur qui, à la suite d'un rêve, se croit

(1) *Parmi les Roses grimpantes* (*les Liens invisibles*).

obligé de se remarier et qui se rend à la ville pour y publier ses bans (1). Le chemin passe à travers des pâturages marécageux et des prés salés où le vent s'amuse. Une légende prétend que les habitans du hameau de pêche sont si riches qu'ils pourraient le couvrir sur toute sa longueur de belles pièces d'argent. Au souvenir de cette légende, la fantaisie de la conteuse appareille et s'élance, pavoisée de flammes légères. « Le charme étrange que cela donne au sentier! Brillant comme le ventre d'un poisson, tout en écailles blanches, il serpenterait entre les touffes de careiche et les flaques d'eau d'où monte le coassement mélancolique des rainettes. La pâquerette qui décore cette terre abandonnée de l'homme se mirerait sur des monnaies polies, et, de leurs épines tendues, les chardons les protégeraient. Quelle résonance y prendrait la voix du vent quand il joue dans les tiges de roseaux et dans les fils du téléphone!... » Le passage est d'une vivacité et d'une fraîcheur salines. Nous emboîtons allégrement le pas du vieux Mattson. Mais il sait la légende aussi bien que nous; et, si Selma Lagerlöf jette au milieu de son récit cette jolie strophe lyrique, ce n'est pas uniquement pour son plaisir. Elle ne fait que traduire la songerie confuse du bonhomme, « qui eût sans doute éprouvé quelque douceur à poser ses lourdes bottes de mer sur de l'argent sonore. »

Je définirais volontiers sa fantaisie une sympathie délicieusement agile. Elle s'insinue dans les cœurs les plus noués, dans les esprits les plus durs, comme dans les choses les plus vulgaires, et les échauffe jusqu'à en volatiliser la poésie secrète. Elle n'a point d'ironie; mais elle se permet l'humour qui se distingue de l'esprit en ce qu'il n'implique de notre part aucune supériorité sur ceux dont nous nous égayons. Son humour est à base de gravité morale. Les infirmités du cœur humain n'excitent pas plus sa verve que les infirmités du corps. Mais elle sourit des ridicules qui sont comme les ombres de nos vertus; elle en croque les gestes fantasques et l'allure bizarre sur la route qu'éclairent tour à tour l'honnête soleil et le malicieux clair de lune.

Ce qu'elle aime surtout, c'est le contraste si suédois de la mobilité de la vie dans l'immobilité des vieux usages. Les rites où, depuis des centaines d'années, les paysans canalisent leurs

(1) *Le Portrait de la Mère* (*Liens invisibles*).

sentimens et leurs pensées, lui causent un plaisir dont elle renouvelle sans cesse, et toujours avec le même bonheur, l'expression pittoresque. Elle en comprend l'importance et la valeur. Elle admire dans ces immuables existences l'empreinte des vertus fossiles que les siècles y ont déposée. Une jeune femme a été abandonnée par son mari Le bruit s'en répand. Aussitôt les voisines se rassemblent chez elle; et une scène s'organise dont les détails sont réglés de temps immémorial. La jeune femme, toute à son deuil, ne doit s'occuper de rien. Elle se tient au milieu de la cuisine, blonde et douce « avec sa grâce de colombe. » Une voisine empressée vaque aux soins du ménage, apporte les tasses, met du bois sur le feu, découpe la pellicule de poisson séché dont on éclaircit le café, pleure un peu et s'essuie les yeux. « Les bonnes femmes du quartier s'étaient assises le long du mur. Leurs mains rudes reposaient tranquillement sur leurs genoux. Leurs visages hâlés se creusaient de rides profondes. Leurs lèvres minces et pressées se fermaient obstinément sur leurs gencives dégarnies. *Elles savaient comment il faut se conduire dans une maison que le malheur a frappée et veillaient à ce qu'on observât dignement les bienséances. Elles célébraient comme un office ou comme un jour férié l'abandon de cette pauvre femme qu'elles avaient le devoir de consoler* (1). » Un sourire passe évidemment sur les lèvres de la conteuse; mais elle se garderait bien d'égratigner d'une facile moquerie ce respect des bienséances, cette salutaire contrainte qui donne plus de noblesse à nos douleurs et à nos joies. On sent que, si elle était là, elle n'agirait pas autrement que les bonnes femmes du quartier, dont l'attitude impersonnelle représente ce que la sagesse humaine a d'impersonnalité et semble associer à l'infortune de l'individu la sympathie des générations antérieures.

Non seulement elle connaît, pour les avoir pratiquées, toutes les coutumes qui nouent ainsi le passé au présent et qui font de la Suède un pays de traditions persistantes; mais elle n'ignore aucun des chemins rapides ou détournés par où l'on pénètre dans l'esprit des humbles, car elle est humble elle-même, en ce sens que ses plus beaux dons d'artiste ne sont que des facultés populaires portées jusqu'au génie. Consultez les annales de la charité : vous y constaterez que toutes les belles œuvres ont été

(1) *Un Roi déchu* (*Liens invisibles*).

créées par des pauvres qui savaient mieux que personne les besoins des pauvres et qui étaient plus riches que personne en amour de la pauvreté. Selma Lagerlöf adore les légendes, non comme nos artistes littéraires qui en font une exposition de miniatures et de joailleries. Elle les adore comme les enfans, comme les bonnes femmes, comme les plus simples d'entre nous, pour leur grande générosité et pour leurs miracles de justice. Rien, dans ce genre, ne me paraît plus fastidieux que l'affectation de l'ingénuité et les jeux élégans du pastiche. L'auteur pense-t-il que je m'intéresserai à des choses dont ses artifices et ses coquetteries m'avertissent qu'il s'estime très détaché? Et, s'il se propose de m'administrer une leçon de morale, qu'ai-je à faire de tout ce bric-à-brac d'insincérité? Il ne me traite ni en enfant, ni en égal. Je conviendrai pour lui plaire que ses phrases sont jolies, qu'il a du style et surtout des lettres. Mais je veux que l'auteur d'histoires fabuleuses y apporte ce que j'appellerai la bonne foi de l'imagination, qu'il me mette en communion d'esprit et de sentiment avec ceux qui y ont cru ou qui peuvent y croire, et qu'il n'y cherche pas une misérable occasion de dépenser beaucoup d'esprit pour nous prouver que les saints et les martyrs n'en ont pas.

Quand je lis Selma Lagerlöf, les légendes me sont racontées de la même façon que les gens du peuple me les raconteraient, s'ils avaient *le don*. Je les vois avec leurs yeux; et il se trouve que je ne les ai jamais mieux vues. Plus tard j'en jouirai littérairement. Elles n'ont d'abord excité en moi que le fonds commun d'imagination et de sensibilité d'où sont sortis, depuis trois mille ans, les chefs-d'œuvre populaires. Dès les premiers mots, je suis pris. Les débuts de ses romans et de ses nouvelles sont des jaillissemens de verve heureuse et dramatique. Ses personnages se pressent et s'agitent, tous distincts, tous vivans. Entre mille détails, elle choisit ceux qui donnent la vie et qui, toujours très simples et en petit nombre, ne sont guère plus analysables que le mystère de la vie. Ils se gravent aussi bien dans la mémoire de l'enfant que dans celle de l'homme mûr. C'est une attitude, un geste, un mot, qui éclate au milieu du récit fantastique, comme la parcelle brillante de vérité dont nous fascine un doux mensonge, et qui offre à la croyance du lecteur la réalité terrestre dont elle a besoin pour s'enraciner. Un chasseur de l'ancien temps découvre sous une grotte sauvage une

belle fille endormie, que la montagne semble mettre à ses pieds comme un très noble et très riche présent (1). Sera-t-elle sa femme ou son esclave? Il décide qu'elle sera sa femme; mais il se dit qu'une fois chrétienne et civilisée, elle rougirait au souvenir de sa nudité, et, avant de l'emporter, il l'enveloppe de sa pelisse d'ours... « Comme il poursuivait sa route, il sentit qu'on soulevait son chapeau aux larges bords. La jeune fille, réveillée et tranquillement assise dans ses bras, voulait voir qui l'emportait. Il allongea le pas et ne dit rien. *Elle dut remarquer que le soleil lui brûlait le front; car elle tint le chapeau comme un écran; mais elle ne le lui reposa point sur la tête et, muette, elle continua de contempler son visage...* » Je goûte infiniment cette fantaisie qui, à travers les aventures les plus chimériques, garde toujours les mouvemens vrais et la simplicité gracieuse de la nature. Ses personnages ne se guindent pas dans la fixité hiératique où, par une imitation assez niaise de la gaucherie des Primitifs, tant d'écrivains de ce genre immobilisent les leurs, persuadés que c'est ainsi qu'on fait du naïf et du vieux. Ils ont la souplesse et la variété, les alternatives de brusquerie et de douceur des êtres réels. Elle ne renchérit pas sur le sombre éclat des scènes barbares : elle les affronte sans faiblesse; je retrouve même en sa peinture des passions la rudesse paysanne et impulsive des âmes scandinaves. Mais je retrouve surtout et partout le détail de terroir, si savoureux et si topique. Un jeune roi chevauche le long des prés salés par un jour brumeux d'automne. Jamais sa jeunesse et sa royauté ne lui ont paru plus mornes et plus grises que sous cette grise humidité qui le transit jusqu'à l'âme. A ce moment, il s'engage dans une grande prairie. « Si c'eût été la saison printanière, il y aurait vu paître des troupeaux de vaches et de moutons; mais aujourd'hui la prairie était déserte et boueuse... » Sous l'habit de ce roi suédois, reconnaissez le paysan. De beaux troupeaux paissant une belle prairie : voilà qui dissipe les humeurs noires et qui réconforte le cœur des jeunes hommes!

Mais Selma Lagerlöf sait que le lecteur n'aime et ne retient que ce qu'il achève lui-même de créer. Les descriptions implacablement exactes ressemblent aux jouets d'un mécanisme parfait dont les pauvres riches tuent l'imagination de leurs enfans. Elle

(1) *La Saga de Réor* (*Liens invisibles*).

mêle, avec un tact infaillible, les traits précis qui stimulent notre faculté créatrice aux traits généraux et volontairement vagues qui lui permettent de s'exercer. Ce mélange d'exactitude et d'indécision, ces coups de lumière dans un crépuscule vaporeux, font d'elle une puissante évocatrice de fantômes. Lorsque Sigrid la Superbe aborda à la cour du saint roi Olaf, tous les dieux du paganisme scandinave y rentrèrent avec elle. La nuit de son arrivée, le passeur d'Elfbacken fut plus occupé qu'il ne l'avait jamais été. Coup sur coup, on le hélait de l'autre rive : il y allait et ne voyait personne; mais il entendait des pas autour de lui, et son embarcation s'emplissait au point qu'elle menaçait de couler. C'étaient les Lutins et les Gnomes qui revenaient en Norvège. L'œuvre de Selma Lagerlöf est comme le bac de son passeur d'Elfbacken, chargée d'invisibles et de revenans que nous entendons glisser et dont nous sentons le poids sur notre cœur. Lorsqu'ils prennent une figure, rien à mon avis ne surpasse dans ces récits leurs surprenantes apparitions. Selma Lagerlöf les revêt d'une chair qui n'est plus qu'une pâleur phosphorescente; elle leur prête des mouvemens aussi précis que les nôtres, mais qui en diffèrent par leur silence et leur flexibilité; elle nous donne la sensation de l'air impalpable et froid qui les enveloppe. Et ce n'est point par des mots qu'elle obtient ces effets; c'est uniquement par la persistance et la sincérité de sa vision.

Sa longue nouvelle, *L'Argent de Monsieur Arne*, dont les premières pages sont remplies d'une mystérieuse épouvante, nous raconte l'histoire d'un assassin aux pas duquel s'attache l'ombre de la jeune fille qu'il a égorgée, une ombre transparente et grise qui flotte le long des chemins de neige et qui se penche vers lui comme pour lui parler à voix basse. Elle le suit partout, sans haine, sans désir de vengeance, mais *obligée de le faire*, avec la lassitude d'une âme épuisée et altérée de sommeil. Quelle admirable trouvaille, qui individualise un fantôme! L'idée de cette morte, ne poursuivant son meurtrier que pour obéir à une loi plus forte que lui et plus implacable qu'elle, nous saisit par son étrange beauté. C'est ainsi qu'on rajeunit de vieilles histoires. Un matin, l'hôtesse de la taverne, où le misérable fréquente, voit à sa porte une jeune fille en robe grise, les yeux baissés, les bras serrés autour du corps, les traits fins et diaphanes comme le cristal, et qui lui demande de servir chez elle. L'hôtesse la conduit dans une petite pièce éclairée

seulement d'une lucarne qui donnait sur la salle commune. La jeune fille y entre aussi doucement et silencieusement que dans la tombe. « Elle resta là toute la journée, ne parla à personne, ne toucha pas à la nourriture placée devant elle. On n'entendit aucun bruit de vaisselle. Chaque fois que l'hôtesse tendait sa main vers la lucarne, elle recevait des plats, des gobelets et des tasses absolument nets; mais, quand elle les prenait, ils étaient si glacés que la chair de sa main en semblait entamée. Elle frissonna et se dit : « C'est comme si je les prenais de la main même de la mort. » Ce spectre glacial, incolore et charmant, qui rôde dans le réalisme pittoresque d'un petit port danois du XVI<sup>e</sup> siècle bloqué par les glaces, et qui frôle des bourgeois cossus, des pêcheurs en guenilles et des grands seigneurs aux pourpoints bouffans et aux chapeaux à plumes, me produit à la longue une indéfinissable impression de malaise et d'angoisse. Je ne voudrais pas écraser Selma Lagerlöf sous des comparaisons ambitieuses ; mais j'éprouve quelque chose de semblable devant le Christ des Pèlerins d'Emmaüs où Rembrandt, selon l'expression de Fromentin, a rendu ce je ne sais quoi d'un vivant qui respire et qui, certainement, a passé par la mort. D'ailleurs, pourquoi reculer devant ces rapprochemens lorsqu'ils nous aident à classer les esprits en de grandes familles? On peut appliquer à la fantaisie de la romancière scandinave ce que le même Fromentin disait du clair-obscur chez le peintre hollandais, « qu'il ajoute un attrait aux beautés morales et donne une grâce aux spéculations de la conscience. »

L'art dont Selma Lagerlöf évoque les morts et les fantômes ne lui est point inutile quand elle nous peint les âmes qui, dans leurs crises, sont, elles aussi, pleines de tombeaux entr'ouverts et de revenans mélancoliques ou impérieux. A la lueur des mots qui sont alors échangés, les traits du caractère se détachent comme des arêtes de montagne au milieu du brouillard. Nous devinons la masse de sentimens, de réflexions, de douleur et d'instinct qui sont en dessous et que nous n'avons pas besoin de mesurer plus distinctement. En voulez-vous un exemple ? L'enfant des Sander vient de mourir (1). C'est l'heure du déjeuner. Le maître de forges est assis dans sa salle à manger où il mange seul, selon son habitude. Sa femme est là qui pleure. On parle

(1) *L'Épitaphe* (*les Reines de Kungahalla*).

de l'enterrement, et, tout à coup, Sander dit à sa femme : « Je ne veux pas que cet enfant-là soit mis dans mon tombeau. » « A ces mots, les yeux d'Ebba devinrent subitement secs. Toute sa petite forme se rapetissa de peur, et un tremblement la saisit : « Que dis-tu? que dis-tu? » — « Ça me gêne. Père et mère y reposent. Le nom de Sander est sur la pierre. Je ne veux pas que l'enfant y soit. » — « Ah ! c'est ça que tu as trouvé! dit-elle en frissonnant. Je savais bien que tu te vengerais un jour ! » Il rejeta sa serviette, se leva de table, et se dressa devant elle large et haut. Ce n'était nullement son intention de faire passer sa volonté par beaucoup de paroles... « Je ne cherche pas le moins du monde à me venger, dit-il sans élever la voix. C'est simplement que je ne peux pas souffrir cette chose-là. » — « Tu parles comme s'il ne s'agissait que de le changer de lit ! Puisqu'il est mort, peu lui importe. Mais moi, je serai une femme perdue. » — « J'y ai songé; mais je ne peux pas. » — « Alors, pourquoi m'as-tu pardonné? » gémit-elle... »

Connaissez-vous beaucoup de dialogues qui éclairent en moins de mots une situation plus dramatique et deux caractères plus tranchés? J'ai là tout ce qu'il me faut pour reconstruire tout un passé. L'homme, le maître, est taciturne, inébranlable, orgueilleux et dur, mais dur sans méchanceté. Il a pardonné, parce qu'il n'a pas voulu s'avouer atteint et aussi parce que son sentiment à l'égard de la femme se complique d'une indulgence méprisante pour sa faiblesse et pour ses défaillances. Mais, durant cinq ou six ans, le cruel souvenir l'a rongé; et, maintenant que l'enfant adultérin est mort, sa volonté se cabre devant l'horreur d'imposer ce mensonge à ceux qui dorment dans son tombeau de famille. Il a consenti par orgueil à mentir aux vivans. Dût son foyer en être éclaboussé, il ne peut pas mentir à ses morts. Quant à la femme, j'ignorerai toujours les circonstances de sa chute. Ce n'est pas la faute qui nous intéresse, c'est le chemin qui y mène et celui qui en sort. Rien que son attitude, ses larmes, son effroi, son cri, m'indique suffisamment sur quels sentiers de ronces et de misère ses petits pieds ont couru. Elle était honnête et sentimentale; sa tendresse l'a égarée; son honnêteté l'a reprise; et comme toutes les femmes pour qui l'oubli est si facile, elle ne demandait qu'à oublier. Aimait-elle son enfant? Je n'en sais rien, et peut-être n'en sait-elle rien elle-même. Mais elle tient à la considération; elle tremble à l'idée du

déshonneur qu'elle a côtoyé et dont la peur rétrospective double sa terreur présente. Le pardon distant de son mari l'a moins rassurée que ne l'eussent fait de la colère et des coups. Elle m'apparaît dans cette maison froide comme une pauvre petite loque solitaire et frémissante.

Dirai-je que Selma Lagerlöf s'élève souvent jusqu'à cet art sobre, dépouillé, d'une intensité si profonde et d'un sous-entendu si riche? Elle s'y élève quelquefois. Et de tous les traits que lance un artiste, il suffit, pour lui mériter la gloire, que quelques-uns vibrent au cœur noir de la cible.

***

Parmi les personnages de Selma Lagerlöf, je n'en vois qu'un seul qui lui inspire une véritable répulsion. Ce n'est pas un criminel. Elle n'excuse pas les criminels ; elle ne les idéalise pas; mais d'ordinaire, ceux qu'elle nous présente ne le sont que par hasard et sous une telle impulsion qu'ils éveillent en elle un sentiment de pitié et parfois même un intérêt romantique. Ce n'est pas un de ces maniaques sombres et méchans, comme elle nous en a peint dans sa *Légende de Gösta Berling;* car, si méchans qu'ils soient, elle ne peut s'empêcher d'admirer les inventions dont ils ont diversifié les jours ternes et gris de l'existence; elle sait gré à Barbe-Bleue des cauchemars qu'il lui a donnés. Ce n'est pas un faible ni un pusillanime : elle est trop femme pour maltraiter la faiblesse, et trop intelligente pour demander à des âmes chétives un impossible effort. On la sent toujours prête à examiner gravement les sophismes dont se paient nos petites lâchetés. Elle les remue d'un doigt délicat et d'un œil attentif, comme si elle espérait y découvrir une bonne raison d'indulgence ou de bienveillance; — et elle l'y découvre quelquefois. Non; le seul personnage qui trouve moyen de la rendre ironique et presque aussi cruelle qu'un de nos romanciers réalistes, c'est un beau jeune homme sage, raisonnable, pratique, dont la dignité est aussi raide que son faux-col, les sentimens aussi empesés que les deux coques de sa cravate, les idées aussi correctes que les poils de ses favoris blonds, l'esprit aussi nu que son menton rasé. Il appartient à « la populace bien élevée » d'Ellen Key. Il dénigre tout ce qui sort de la règle. S'il veut épouser la fille d'un boulanger, une exquise petite créature qui a plus de fantaisie dans l'ombre des cils que lui dans toute

sa personne, c'est beaucoup moins par amour que par infatuation de soi-même. Il s'admire d'aimer au-dessous de lui; et il se flatte qu'on lui en sera toujours reconnaissant. Il est sot, mais d'une sottise qui ne va pas sans vilenie, car sa présomption recouvre une telle absence de dignité et une si misérable défiance de la vie qu'il n'attend son bonheur que de l'aumône dédaigneuse d'un parent riche. Selma Lagerlöf a horreur de ces natures ingrates dont on ne saurait pas plus tirer un éclair de poésie qu'une goutte de sang d'un animal empaillé. Elle méprise et déteste les êtres incapables d'ajouter, ne fût-ce qu'un liard, au trésor d'imaginations sur lequel vit l'humanité.

Nous possédons un royal pouvoir, celui de transfigurer, par la magie de notre rêve, et sans la défigurer, la réalité qui nous entoure. Cette réalité n'est jamais mauvaise en soi, puisqu'elle offre toujours à ceux qui l'observent et qui l'approfondissent des élémens dont il leur est permis de composer du bonheur ou, à défaut de bonheur, une mélancolie très douce, supérieure à la joie. La beauté de l'existence, c'est d'abord d'exister. L'optimisme se fonde sur le miracle de la vie. Le vieil ermite Hatto, enragé contre la méchanceté des hommes, conjure Dieu de les anéantir (1). Il a fait vœu de tenir son bras tendu vers le ciel du matin au soir jusqu'à ce que le destructeur de Sodome et de Gomorrhe exauce sa prière. Et son bras est noueux, ridé, sec et gris comme une branche de saule; mais il ne s'incline pas au vent du désert; et de petites bergeronnettes, trompées par l'apparence, sont venues nicher dans cette main stable et pleine d'anathèmes. Leur activité, leur patience, leur amour et les premiers pépiemens du nid vont insensiblement toucher le cœur du féroce ennemi des hommes. La merveille de la vie éclose entre ses doigts convertira sa haine en pitié, sa pitié en tendresse. Il n'insulte déjà plus les femmes qui lui apportent des figues et du lait ; et ces femmes qu'il épouvantait commencent à lui sourire. Il comprend maintenant que Dieu puisse ne pas haïr les créatures qui sont toutes blotties dans sa main puissante.

Cependant le vieil Hatto ne s'était point forgé l'illusion des vices et des cruautés dont pâtit la société humaine. Les hommes travaillent souvent à justifier ses imprécations. Alors qu'il tenait dans sa paume ouverte et sous ses doigts recourbés le nid des

(1) *Le Nid de Bergeronnettes* (*Liens invisibles*).

bergeronnettes, un épervier fondait du haut des airs, et le rugueux cénobite n'eut que le temps de le saisir avec son autre main libre et de lui tordre le cou. Pourquoi la nature elle-même nous propose-t-elle à chaque instant l'exemple de la rapacité, du meurtre et de l'injustice? Selma Lagerlöf n'aborde point l'insondable problème du mal dans l'univers. Elle se remet à Dieu de nous en fournir, le jour qui lui conviendra, l'explication tant désirée. Ce qu'elle nous répète, c'est qu'il nous a départi la force de surmonter toutes les embûches du désespoir.

Du temps que Jésus et Judas étaient encore enfans, ils s'amusaient un jour devant leurs maisons voisines à façonner des oiseaux dans la souple et molle argile que leur avait donnée le potier d'en face (1). Mais les oiseaux de Judas étaient mal faits et ne lui disaient rien, tandis que Jésus entendait les siens lui raconter des choses admirables de leur pays imaginaire. Le soleil brillait dans de petites flaques d'eau entre les pavés inégaux de la rue. Jésus y plongea la main et la passa tout humide sur ses oiseaux de terre qui en gardèrent des reflets de diamant. Judas essaya de l'imiter; mais le soleil glissait entre ses doigts, et, furieux, il piétina ses oiseaux, puis se mit à briser ceux de Jésus. Et Jésus en larmes s'écriait : « Envolez-vous donc! Envolez-vous! » Les oiseaux s'envolèrent... Nous aussi, nous pétrissons dans l'argile; mais cette argile nous parle-t-elle au cœur? Sommes-nous capables de la peindre avec un rayon de soleil et de lui communiquer le souffle de la vie? Tout est là. Nous le pouvons, grâce à l'amour et à la fantaisie.

Quand, après avoir publié des nouvelles et des romans qui assuraient sa gloire en Suède et commençaient à répandre son nom à travers l'Europe, on apprit que Selma Lagerlöf préparait lentement un ouvrage pour les Écoles Primaires, quelques-uns de ses amis ne cachèrent pas leur surprise. Ils attendaient un nouveau chef-d'œuvre; et voici qu'elle entreprenait un livre d'enfant, une espèce de géographie de la Suède, qui, par son sujet même, ne semblait point destiné à sortir des frontières. Mais elle ne se préoccupait que de l'intérêt des petites âmes suédoises. *Le merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* n'enseigne pas seulement, aux enfans, la faune, la flore, les ressources et les beautés de leur pays; il leur révèle combien tout ce qu'ils

(1) *A Nazareth* (*Légendes du Christ*).

voient autour d'eux, à leurs pieds ou sur leur tête, contient de poésie mystérieuse, et mérite leur amour, et réserve à leur fantaisie d'intarissables richesses. Selma Lagerlöf est comme le gardien légendaire du mont Kullen qui, certains jours, laisse la montagne s'ouvrir et en découvre aux yeux des passans les veines d'argent et d'or. J'envie pour les écoliers de France un livre conçu dans cet esprit et que sa valeur littéraire rende du soir au lendemain parfaitement classique. Mais je doute un peu qu'il reçût l'approbation de nos illustres pédagogues. Nous élevons la jeunesse dans le goût des vérités tangibles. Nous ne voulons pas en connaître d'autres. Que nous sommes austères ! La science, j'entends la science officielle, a dressé ses batteries autour de nos écoles primaires et de nos collèges. Défense aux oiseaux d'argile de parler et de s'envoler ! Il est nécessaire et hautement moral que l'enfant sache tout de suite qu'ils ne sont que de la poussière inanimée et de quoi cette poussière est faite. On traite l'imagination en ennemie, car elle a créé les dieux, paraît-il, et elle pourrait y revenir ou en créer encore. Mais elle se rit de ses iconoclastes en les forçant, sur le champ de bataille où ils la combattent, d'ériger cette monstrueuse et puérile idole qu'ils nomment l'Infaillible Raison.

Si Selma Lagerlöf choisit ses personnages de préférence parmi les paysans, les pêcheurs, et les petits de ce monde, c'est précisément parce qu'ils ont conservé plus intacte la faculté de croire et de projeter sur la réalité les rayons colorans de leur fantaisie. Elle écrit aussi pour des gens que presque rien ne distrait de leur solitude et que tout ramène aux sortilèges de la vie intérieure. J'ai interrogé plus d'un habitant de ces déserts du Nord et de ces bourgades dispersées à travers la forêt et la plaine. Ce qu'ils redoutent aux approches de l'hiver, c'est bien moins la tempête et les grands froids que l'inexorable isolement, la monotonie des jours si peu distincts des nuits, le brouillard d'ombre qui s'infiltre jusqu'à leur âme et, l'une après l'autre, en éteint toutes les lumières. Passe encore s'ils ont une famille ou si, de temps en temps, un mendiant nomade vient frapper à leur porte. Mais la vieille Agneta de Selma Lagerlöf restait seule et vivait au flanc d'une montagne dont la neige blanchissait les crevasses et les dents pointues (1). Comme il n'y avait personne

(1) *La Vieille Agneta* (*Liens invisibles*).

sur la vaste terre à qui sa vie pût donner de la joie, son cœur s'engourdissait, et son esprit s'épouvantait à l'idée que les damnés, suivant une ancienne croyance, enduraient leur supplice sur les glaciers éternels qui surplombaient sa cabane. Mais un jour elle a vu leurs ombres infatigables chassées et torturées par le vent ; et la compassion l'a envahie pour ces pauvres morts qui ne demanderaient qu'un peu de chaleur. De l'instant où ce sentiment est entré dans son âme, l'horreur de la solitude en est sortie. Elle filait péniblement à la quenouille sa vie quotidienne. Désormais elle doublera sa tâche avec allégresse, afin de pouvoir entretenir, durant toutes les nuits, dans la première pièce de sa maison grande ouverte, le feu des trépassés. Superstition grossière, dirait la Raison, inutile charité ! Il n'y a pas de charités inutiles. Ce sont ces feux-là qui attiédissent la froide atmosphère du monde. Entre l'âme de la vieille Agneta, qui triomphe de son épouvante et qui s'exténue à soulager les damnés, et celle d'un martyr de la science qui s'est dévoué au bien de l'humanité, avons-nous le droit d'établir des degrés de perfection? Qui sait si le martyr de la science n'a pas obéi à des visions aussi chimériques que la superstitieuse bonne femme du fjell suédois?

Les solitaires ne sont pas les seuls pour qui l'illusion soit aussi nécessaire que le pain de chaque jour. D'ailleurs, on rencontre dans la société des hommes des solitudes aussi effrayantes que sous les forêts et au pied des montagnes. L'Impératrice Marie-Thérèse est venue visiter les Flandres Occidentales et le pauvre peuple des dunes (1). Toute la journée, elle a vu des ports ensablés, des marais mal desséchés, des cabanes déchiquetées par la tempête, des églises englouties. Les hommes découragés n'osent plus braver les flots, tant ils ont peur que leur naufrage n'entraîne la ruine irrémédiable de leur famille. L'un d'eux fait-il un héritage? Il abandonne les travaux commencés pour ne pas y aventurer son cher argent. Découvre-t-on un banc de morues? Ceux qui l'ont découvert, d'amis qu'ils étaient, deviennent ennemis acharnés. L'Impératrice comprend qu'il leur faudrait quelque chose sur quoi compter, et qui ne s'épuisât pas, et que nul ne pût découvrir. Elle les réunit et leur annonce qu'elle a décidé de leur laisser son trésor à la con-

(1) *Le Trésor de l'Impératrice* (*les Reines de Kungahalla*).

dition qu'on lui promette de ne l'ouvrir qu'après avoir consulté le peuple tout entier et seulement au cas où la misère serait trop forte. Elle exige que chacun d'eux lui jure de ne pas chercher à savoir qui le détient; et, s'ils ne l'ont point employé, ils le légueront à leurs descendans. De ce jour, les habitans des dunes n'ont cessé de creuser et de bâtir. A chaque phare qu'ils ont érigé, à chaque port qu'ils ont curé, à chaque digue qu'ils ont construite, ils se sont dit : « Si notre propre argent ne suffit pas, nous recourrons à notre gracieuse Impératrice. » Mais leur propre argent a toujours suffi. Nul n'a vu ce trésor, sauf les matelots en perdition, car il flotte devant eux sur les vagues comme un signe qu'ils ne doivent point désespérer dans la mort pour leur femme et pour leurs enfans. C'est, disent-ils, une imitation de la cathédrale de Vienne en or pur. Sur ses côtés toute l'histoire de l'Impératrice est gravée dans l'albâtre le plus transparent. A la pointe des quatre tourelles étincellent les quatre diamans que l'Impératrice arracha de la couronne du Sultan turc... Telle est la parabole que le Père Verneau a racontée aux mineurs en grève de Charleroi dans un sermon où, sous peine de tumulte, il s'était engagé à ne nommer ni Dieu, ni la Providence. Ils en ont compris le sens ; et son évêque, qui l'a mandé pour l'entendre de sa bouche, le félicite ; mais, au moment de le congédier, il l'arrête : « Dites-moi, Père Verneau, ce trésor?... Il existe?... » Et le Père Verneau lui avoue que c'est un petit coffre aux montures de fer, que le curé de Blankenberghe tient en sa garde, et où il peut y avoir « vingt beaux thalers à l'effigie de Marie-Thérèse. »

Supposez cette nouvelle traitée par Anatole France, et qu'il en fasse un chef-d'œuvre comme son *Procurateur de Judée*. J'ignore s'il y mettrait plus d'art que Selma Lagerlöf et s'il la composerait d'une façon très différente. A vrai dire, je ne le crois pas. Elle n'en changerait pas moins de sens et de figure. Nous devinerions, sous cette prose voltairienne où a passé le romantisme, le sourire du philosophe pour qui toute religion n'est qu'une mystification et qui en considère les humbles dupes du haut de son indulgente ironie. Je serais étonné qu'il ne prêtât pas un peu de ses sentimens d'encyclopédiste affiné à son Impératrice Marie-Thérèse, et que son Père Verneau ou son curé de Blankenberghe ne nous apparût pas avec la bouche riante, les yeux vifs et les trois mentons de l'abbé Jérôme Coignard. Car enfin, cette

Impératrice ne s'est-elle pas divertie de la crédulité humaine? Ne spéculait-elle pas sur la naïveté des pauvres gens qui s'imaginaient qu'elle se dépouillerait de son trésor? Selma Lagerlöf ne nous autorise pas un instant à la juger ainsi : elle est trop convaincue que les mensonges bienfaisans ne sont que des intuitions du cœur et comme les jeux divins de l'éternelle vérité. Son Impératrice est restée longtemps à genoux dans l'église, suppliant Dieu qu'il lui permît de secourir les habitans de la côte; et, quand elle leur a parlé, ses larmes se sont mêlées aux leurs. C'est à son insu, « grâce à la sagesse impériale déposée dans son cœur de Régente, » qu'elle a réussi au delà de ce qu'elle avait espéré. Quant au Père Verneau, un petit moine desséché, mal tenu, mal rasé, j'avoue que le fond de sa pensée m'échappe. Lorsque l'évêque, d'abord amusé de son aveu, se reprend et s'écrie : « Ose-t-on comparer un pareil coffret à la Providence? » je ne saisis pas exactement l'accent dont il répond avant de se glisser hors de la chambre : « Toutes les comparaisons pèchent. Monseigneur, toutes les pensées des hommes sont vaines. » Nous pourrions discuter sur l'état d'esprit du Père Verneau. Qu'est-ce à dire, sinon que Selma Lagerlöf, entraînée par sa fantaisie créatrice, donne souvent à ses personnages, d'un geste ou d'un mot, la profondeur énigmatique de la vie?

Les mêmes réflexions s'imposent, mais avec plus de force, si l'on songe à sa nouvelle intitulée *L'Oncle Ruben*. Un enfant de trois ans s'endormit un jour sur un perron de pierre, attrapa un refroidissement et mourut. La mère en conçut un de ces chagrins qui défient le temps ; et aucun de ses autres enfans ne fut jamais plus présent à sa pensée que le petit Ruben. Ni ses frères, ni ses sœurs ne pouvaient s'asseoir sur un escalier ou sur une balustrade, qu'elle ne leur rappelât sa mort; et, son image grandissant avec eux, ils la parèrent de toutes les vertus qui justifiaient à leurs yeux la préférence de leur mère. Quel merveilleux enfant il devait être pour que la mère l'aimât ainsi! Ils comprenaient qu'ils ne pourraient ni l'égaler ni le remplacer. Toutefois ils s'y efforcèrent; et, lorsque la mère les quitta, le petit Ruben était devenu pour eux le symbole de la vie honnête et laborieuse, de la piété filiale et du touchant souvenir des années difficiles. « Ce fut sous cette forme qu'il glissa dans la vie de ses neveux et nièces. L'amour maternel l'avait rendu grand, et l'action des grands hommes s'exerce de génération en génération »

Mais les neveux et les nièces eurent maille à partir avec l'oncle Ruben. L'exemple de ce maudit oncle s'interposait toujours entre eux et leur plaisir favori. Impossible de descendre l'escalier à califourchon sur la rampe : l'oncle Ruben en était mort. Impossible d'escalader les chariots à foin, de ramer dans la barque, de pêcher à la ligne, de se balancer au-dessus de l'eau : l'oncle Ruben était mort partout. Ah, comme ils se fussent révoltés de bon cœur contre sa tyrannie! Mais, lorsqu'ils eurent des enfans, ils commencèrent aussitôt à tirer parti de l'oncle Ruben. Et ces enfans, moins crédules aujourd'hui, peuvent se demander si le fameux oncle n'est pas un mythe. Au fond, ils restent aussi convaincus de sa grandeur que les générations précédentes. Un jour viendra où ces blasphémateurs feront un pèlerinage à la vieille maison et restaureront le vieux perron de pierre. Ils auront à leur tour senti la nécessité du grand homme.

Il suffirait d'un rien pour que ce joli conte s'aiguisât en facétie maligne et subversive. Si nous revisions le procès des grands hommes, combien d'Oncles Ruben compterions-nous? Rappelez-vous la page célèbre de Renan au sujet du roi David. « L'humanité croira à la justice finale sur le témoignage d'un bandit qui n'y pensa jamais et de la sibylle qui n'a point existé. *Teste David cum Sibylla.* O divine ironie! » Qu'importe? dirait Selma Lagerlöf. Plus vous rabaisserez historiquement les oncles Ruben, plus j'exalterai la vertu de l'amour et de l'imagination. S'ils ne sont que les créations de notre fantaisie, respectons dans leur personne imaginaire les plus nobles idées que nous ayons conçues. Ce que nous cherchons en eux, soyons fiers de l'avoir trouvé en nous. Quand donc les hommes comprendront-ils qu'en mutilant leurs dieux ils se diminuent eux-mêmes? Le culte de la vérité commande-t-il un pareil sacrifice? Mais l'action que ces puissans fantômes ont exercée sur nous, le bien qu'ils nous ont fait, la force qu'ils nous ont inspirée, les progrès que nous leur devons, tout cela constitue une vérité qui, elle aussi, a ses droits et mérite notre déférence. S'ils sont appelés à mourir, ils mourront d'eux-mêmes, le jour où ils auront épuisé tout ce qu'ils avaient en eux de réalité féconde. Mais sachons que ceux qui prendront leur place ne seront comme eux que des incarnations de nos rêves. Le scepticisme s'en amuse parce qu'il ne se joue qu'à la surface des choses. S'il descendait plus profondément, il se heurterait à une telle vérité d'amour qu'il s'évanouirait.

L'imagination vivifiée par la tendresse mène le monde. Les erreurs dont on l'accuse ne retombent que sur notre égoïsme. Selma Lagerlöf nous met en garde contre l'exemple des rêveurs qui se prennent pour objet et pour fin de leurs rêves. Si elle ne leur est pas trop sévère, — car tout lui semble préférable à la sécheresse et à la stérilité des êtres sans poésie, — elle ne nous dissimule ni le mal qu'ils se font, ni celui qu'ils font aux autres. Elle veut qu'on soit avant tout, — et l'expression est charmante en suédois, — un homme de la vie, *livetsman*, c'est-à-dire un homme qui n'esquive aucune responsabilité, qui ne se dérobe à aucun devoir, qui agisse vaillamment et qui embellisse la réalité non seulement par ce qu'il y ajoute de son âme, mais encore plus par ce qu'il en dégage de beauté mystérieuse.

Elle n'ignore pas le danger que courent les imaginations des solitaires ! Les aurores boréales et les soleils de minuit ont aussi leurs Tartarins; et le Per Gynt d'Ibsen, débarrassé de l'obscure complexité où le grand dramaturge du Nord nous a moins prouvé la profondeur que la confusion de ses idées philosophiques, nous en présente un admirable type. Plus fréquent en Norvège qu'en Suède, Selma Lagerlöf devait cependant le rencontrer, et à peu près dans la même classe sociale (1). C'est un pauvre matelot, dont sa mère dira que tout enfant il était plus beau, plus blanc que les autres, un fils de prince né par hasard sous un toit de chaume, sur une côte sablonneuse et plate. On le tient dans le pays pour un menteur invétéré. Il n'a cependant aucune intention de tromper. Il imagine, et vit au milieu de ses richesses imaginaires comme un dormeur que le bruit des lazzi ne réveillerait pas. Il est brave. Il ne rechigne ni à la peine, ni au péril; mais son esprit ne consent jamais à toucher terre. Il épousera, loin de son hameau, une jeune fille séduite par cette distinction naturelle qui donne à ses grossiers vêtemens l'apparence d'un déguisement, et par les descriptions de son opulente demeure et de sa noble famille. Il l'emmène, et, tout le long du voyage, il lui verse sans scrupule l'ivresse de ses fictions dont il ne sent pas qu'elles deviennent criminelles. On arrive enfin; et les voici qui cheminent à travers les chardons et les sables, elle d'abord déçue, puis inquiète, puis épouvantée, lui désormais silencieux, tous deux inégalement victimes d'une imagination qui ne s'est

(1) *La Femme du Pêcheur* (*les Liens invisibles*).

jamais appuyée sur la réalité, ni inspirée d'un véritable amour. L'aventure finit dans la brume d'une vie qui sombre. Comme toujours, le héros français, comparé au héros suédois, garde l'avantage de la sociabilité. Il n'y a point de trébuchet où saignent les âmes dans les mirages de notre Tartarin! La *galejade*, en émigrant vers le Nord, ressemble au coucou des superstitions scandinaves qui, après avoir chanté le printemps, se métamorphose, aux premiers froids d'automne, en épervier sinistre.

Certes, l'imagination est redoutable quand on s'abîme en elle et qu'on se désintéresse de tout ce qui n'est pas soi! Plus que le bonheur, le malheur doit craindre l'égoïsme. Mais que faire contre le désespoir où nous jette la mort d'un être aimé? Que direz-vous à cette jeune femme qui vient d'apprendre le naufrage du mari qu'elle adorait (1)? Elle erre le long des remparts démantelés de Visby, son étrange ville natale, une ville tout en ruines, aussi belle qu'une nuit de tempête, aussi sauvage et aussi muette que si les débris en avaient émergé du fond de la mer où dorment les villes englouties et les marins noyés. Lui direz-vous comme les cloches de la cathédrale qu'elle entend sonner: « Tu es ici dans la ville du souvenir. Nul n'a besoin d'endurer la souffrance. Apprends des pierres elles-mêmes à écarter la réalité. » Mais ce n'est pas impunément qu'on s'évade de la vie réelle. Le rêve qui nous isole est un mauvais rêve où la folie se tient embusquée. Ne trichons pas avec la douleur. N'en faisons ni une vanité morbide, ce qui est abominable, ni un refuge chimérique en dehors de l'espace et du temps. Il ne faut pas plus nier la mort qu'oublier les morts. Si l'idée de la douleur nous terrifie, c'est que nous ignorons ce que renferme la douleur et ce qu'elle développe en nous d'énergie morale et de pitié pour les autres. Nous ignorons ce que Lamartine appelait *sa vertu divine*.

Savez-vous comment la jeune veuve de Visby a été sauvée de la démence qui rampait dans son ombre? Les flots ont apporté au rivage un petit coffre où son mari déposait les lettres qu'il lui écrivait chaque jour et qu'il ne pouvait lui envoyer. Comme elle refusait de les lire pour ne pas déranger les plis du songe irréel où elle avait roulé son âme, sa mère irritée les a jetées au

(1) *Dans Vineta.*

feu. Ah, quel cri ! Le cri d'une hypnotisée qui sort de sa léthargie sous la morsure d'une souffrance aiguë ! Tu ne fermeras plus les yeux à la réalité. Tu ne diras plus que ton mari n'est pas mort. La flamme qui consume ses dernières paroles t'a enfin éclairé son cadavre. Tu verseras des torrens de larmes à la pensée que jamais, jamais, tu ne connaîtras le contenu de ces lettres. Mais tu leur dois plus que leur lecture ne t'eût donné, plus qu'il n'eût osé l'espérer lui-même s'il avait eu, en les écrivant, le pressentiment de sa fin prochaine. Le vent qui en balaie les cendres t'ouvre le chemin des rêves illimités et sains ; car maintenant, tu vas passer d'innombrables heures à les reconstituer dans ton imagination ; et tu seras bien forcée d'échapper à toi-même pour entrer dans la pensée du mort. Il te souviendra qu'il aimait son équipage et qu'en prévision d'un naufrage il a dû te recommander les enfans, les femmes, les parens de ses matelots. C'était « un homme de la vie, » lui ! Tous les nobles mouvemens qu'étouffait ton cœur trop lâche pour accepter l'épreuve, tu en liras l'expression impérative dans les flammes de ton foyer. Et l'on pourra dire de toi ce que Selma Lagerlöf dit d'une de ses autres héroïnes, d'une mère qui a perdu son enfant : « Le chagrin qu'elle craignait tant jadis n'est pas ce qu'elle supposait... Le chagrin, *c'est de pénétrer dans l'être intime du disparu, de le comprendre enfin ; et ce chagrin-là est pour elle une richesse.* »

Ces derniers mots achèvent de nous préciser la philosophie de Selma Lagerlöf. Jamais l'optimisme suédois n'a plus tendrement étreint la vie humaine. Dans chaque page qu'elle écrit, elle se donne à nous. Son œuvre n'est que le don multiplié d'une âme. A-t-elle souffert? Ressemble-t-elle au personnage de son *Roi déchu*, qui a reçu de sa souffrance cachée la faculté merveilleuse d'émouvoir les cœurs, en la faisant parler, gémir, et pleurer dans les créations de sa fantaisie? « Il livrait son secret et tout de même ne le livrait pas. » Elle ne nous livrera pas autrement les siens, s'il est vrai, comme elle en est persuadée, qu'on n'a plus rien à dire aux hommes lorsqu'on n'a plus rien à leur déguiser et que la douleur sans pudeur ne nourrit pas le génie. Elle élargit tous nos sentimens, soit par le mystère dont elle les remplit, soit par les échos infinis qu'ils répercutent en nous. L'amour se glisse dans l'âme d'une jeune fille, « avec le froissement et le bruissement furtif d'un Troll qui

traverse la sombre forêt nocturne. » Au premier baiser d'amour, le jeune homme entend bourdonner à ses oreilles les grandes cloches de la Noël et de Pâques ; et la paix sainte et profonde des dimanches descend en lui. Elle opère le même miracle que la gracieuse Impératrice Marie-Thérèse. Il se peut que plus d'une de ses nouvelles ne soit qu'un petit coffret aux montures de fer; mais elle a si bien su solliciter notre imagination que nous le refaisons nous-mêmes d'albâtre et d'or. « Les vingt beaux thalers » qu'elle y a enfermés deviennent un inépuisable trésor, parce qu'elle les a baignés de ses larmes.

Le plus puissant génie du monde ne parviendra jamais à guérir nos misères. Nous ne demandons à ceux qui assument la tâche de nous distraire ou de nous instruire que d'utiliser nos énergies secrètes et de nous rehausser à nos propres yeux. La petite Paméla de Richardson disait : « S'il ne s'agissait que de sauver ma vie, je ne voudrais exposer qui que ce fût au monde pour une pauvre et indigne créature comme moi; mais mon âme est d'aussi grande importance que celle d'une princesse. » Quand un romancier s'est pénétré de cette vérité sublime, il peut, sans crainte d'éclaboussures, s'aventurer parmi toutes les laideurs de la vie et en affronter les vulgarités les plus rebutantes. Son optimisme sera peut-être ébranlé. Il en éprouvera peut être le défaut et l'amère impuissance. L'humanité lui réserve des spectacles de dénuement et de détresse, de plate détresse, tels que les larmes tarissent et que l'imagination se dessèche. Pourtant, si dénués, si misérables que nous soyons, il y aura toujours une heure où nous nous égalerons aux plus grands. Je ne crois pas que Selma Lagerlöf ait lu Schopenhauer; mais que son optimisme résolu se rencontre un instant avec le pessimisme de ce maître du désenchantement, cela ne serait pour déplaire ni à l'un ni à l'autre. Dans son chapitre sur l'*Ordre de la Grâce*, le philosophe allemand développe cette pensée que « chaque cas de mort nous paraît une sorte d'apothéose ou de canonisation. » Voici la traduction de la même pensée dans une nouvelle de Selma Lagerlöf, mais touchée de sa fantaisie et rendue légère :

« Si vous mourez dans la commune de Swartsiœ, vous savez que vous aurez une bière pareille à celle de tous, une honnête bière noire comme celle où le juge et le commissaire de police furent enterrés l'an passé, car c'est le même menui-

sier qui fait toutes les bières, et il n'a qu'un modèle. Vous savez aussi que vous serez conduit à l'église sur une voiture de charge qu'on aura peinte en noir. Vous n'avez pas à songer aux panaches : on ne les connaît point. Mais les chevaux, vous le savez, auront des linges blancs attachés aux harnais; et l'on vous mènera aussi lentement et aussi solennellement qu'un paysan... Les gens du village se réuniront autour de vous, et toutes les femmes tiendront leur mouchoir à la main. Personne ne pleurera. Les mouchoirs resteront pliés, et on ne les mettra point devant les yeux. On pleurerait si c'était l'usage; mais ce ne l'est pas. Vous comprenez que, s'il y avait beaucoup de chagrin et beaucoup de larmes devant un cercueil, ce serait pénible pour celui qui n'est regretté de personne. Ils savent ce qu'ils font à Swartsiœ!... Vous serez enterré un dimanche, de sorte que vous aurez autour de vous toute la commune, et la jeune fille avec laquelle vous dansiez à la dernière veillée de la Saint-Jean, et l'homme avec lequel vous échangiez des chevaux à la dernière foire. Et le maître d'école sera là qui s'occupait de vous, lorsque vous étiez un petit garçon, et qui vous aura oublié, bien que vous ne l'ayez pas oublié; et le vieux député qui jamais autrefois ne daignait vous saluer... Soyez certain que tous les paroissiens vous accompagneront au cimetière. *Et notez qu'ils auront tous l'air petit et pauvre. Un seul est grand et vénérable, vous dans votre bière, vous qui êtes mort.* Les autres se lèveront le lendemain pour les pesantes et grossières besognes. Ils seront assis dans leurs vieilles cabanes et porteront de vieux vêtemens rapiécés. Ils souffriront encore et seront opprimés et humiliés par la pauvreté. Mais vous, vous n'aurez plus jamais besoin d'examiner si le col de velours de votre pardessus commence à blanchir sur les bords. Vous n'aurez plus jamais besoin de faire à votre foulard le pli qui en cache la coupure. Vous n'aurez plus jamais besoin de prier les marchands de campagne de vous laisser leurs marchandises à crédit. Et, en vous accompagnant, chacun se dit qu'il vaut mieux monter vers le ciel sur les nuages blancs du matin que d'éprouver la vie aux nombreuses peines... (1). »

J'ai été, sinon le premier, du moins un des premiers à parler

(1) *Les Deux frères* (*Reines de Kungahalla*).

de Selma Lagerlöf en France. Bien des exemples m'ont averti que notre amour-propre est trop intéressé aux découvertes que nous faisons ou que nous croyons faire pour que nous ne soyons pas tentés de les exalter outre mesure. Je me suis plus d'une fois demandé si je n'exagérais pas l'originalité charmante et forte de ma romancière suédoise et si je n'embellissais point son œuvre de toutes les impressions poétiques que j'ai ressenties en Suède et que je n'ai pas su exprimer. Me trompé-je en pensant que cette seule page, après tant d'autres, mettrait un écrivain hors de pair? Suis-je dupe d'un mirage en y admirant une fantaisie où s'illumine la morne réalité, comme dans une pure lumière un pauvre visage en pleurs? Et, si la supériorité de l'artiste se marque à la façon dont il traite les lieux communs, n'y a-t-il pas là un art qui rajeunit un thème éternel par la précision du détail et l'émouvante sincérité du cœur? Et songez que je n'ai encore rien dit de son chef-d'œuvre, *Jérusalem*, qui nous expliquera plus tard un des côtés les plus importans de la Suède religieuse... Si je me trompe, j'ai la consolation de me tromper avec tout un peuple, et même avec l'Académie suédoise ,qui vient enfin de lui décerner le prix Nobel de Littérature.

Le 10 décembre 1903, j'assistais à Stockholm au banquet qui suit la proclamation des lauréats. Ce fut à ce banquet, présidé par le futur roi de Suède, que je rencontrai pour la première fois Selma Lagerlöf. J'osai prédire à cette magicienne qu'elle occuperait bientôt la place où, après notre cher Sully Prudhomme et Mommsen, Björnson, ce soir-là, se carrait en triomphateur. Je vis un joyeux éclair traverser ses grands yeux d'un bleu si profond et si pur. Le 10 décembre dernier, il y a cinq jours, la prédiction de ses amis s'est réalisée. Je ne crois pas qu'elle ait fait à l'illustre assemblée un aussi beau discours que Björnstjerne Björnson. Elle n'a point d'éloquence. Mais que sa voix ait été jusqu'au fond de tous les cœurs suédois, ah! de cela je suis bien sûr...

André Bellessort.

# LA QUESTION ALBANAISE

Après un an, les conséquences pernicieuses de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine ne sont pas épuisées. La crise aiguë s'est dénouée, mais elle a laissé derrière elle des amours-propres blessés, des intérêts lésés, des ambitions déçues. On discute encore — tout récemment dans la *Fortnightly Review* — sur les circonstances et les responsabilités, et le débat fait recette dans la presse européenne. Nicolas II et M. Isvolski, allant d'Odessa à Racconigi, font un immense détour par l'Allemagne et la France, pour éviter le territoire austro-hongrois; ils fraternisent avec le roi Victor-Emmanuel et M. Tittoni; M. Nathan, maire de Rome, naguère grand maître de la franc-maçonnerie, est appelé à présenter ses devoirs au tsar de toutes les Russies. Ainsi se manifeste la persistance des ressentimens issus de l'annexion de la Bosnie. Entre l'Autriche et la Russie, la mésintelligence, née des événemens de l'année dernière, a remplacé l'entente qui a si longtemps assuré la tranquillité des Balkans et de l'Europe; tant qu'elle durera, il y aura péril pour la paix.

Alliées, mais non pas amies, l'Autriche et l'Italie s'irritent en face l'une de l'autre et arment sur terre et sur mer. Entre elles, le champ de bataille militaire serait dans le Trentin et dans le Frioul, mais le champ de bataille diplomatique et économique est dans l'Empire ottoman, en Albanie. Le véritable objet de leur antagonisme est moins l'irrédentisme, que la prépondé

rance dans l'Adriatique. La récente manifestation du général Asinari di Bernezzo à Brescia a été officiellement désavouée par le gouvernement, mais elle a traduit tout haut ce que, dans l'armée et dans une bonne partie du public, chacun pense tout bas. Ici encore, il y a, pour l'avenir, sujet d'appréhensions.

Ressentimens austro-russes, antipathies austro-italiennes donnent à l'entrevue de Racconigi tout son sens et toute sa portée. On y a parlé, entre très hauts personnages, des questions balkaniques; rien n'a été écrit, mais on a été d'accord sur le principe d'une politique de *statu quo* et d'expectative. Dans le train qui emportait, entre Modène et Chambéry, le Tsar, M. Isvolski et M. Pichon, le même sujet a été abordé, avec le même esprit. Et voici que, dans la péninsule, M. Pachitch se félicite publiquement de l'entrevue de Racconigi et que le tsar des Bulgares, se souvenant à propos de son goût très vif pour les plantes des hautes montagnes, vient faire une ascension en Serbie; il y rencontre le prince héritier; des paroles cordiales sont échangées. Quelques semaines plus tard, le roi Ferdinand visite à Belgrade le roi Pierre. Un rapprochement se prépare entre les deux pays : il suffit, pour en apprécier toute l'importance, de se rappeler le rôle de la Bulgarie dans la crise bosniaque.

En Turquie la déposition d'Abd-ul-Hamid n'a pas terminé la Révolution. Le plus difficile n'est que commencé : l'organisation du régime nouveau, la réalisation des prémisses incluses dans la proclamation de la Constitution. Les Jeunes-Turcs font de louables efforts, mais ils ont devant eux une tâche difficile qu'ils ne sauraient achever en un jour. Ils se heurtent à une double résistance : résistance des masses, ignorantes et routinières, aux réformes hâtives; résistance des élites, saturées d'abstractions, à la leçon des faits. C'est encore, pour les grandes puissances, une question de savoir si le nouveau régime parviendra à s'établir solidement en Turquie, ou si, au contraire, il précipitera l'Empire ottoman dans une série de crises qui rouvriront la question d'Orient. Dans ce doute, qui pour les uns est une crainte et pour les autres une espérance, les États européens préparent leurs moyens d'action et orientent leur politique.

Mésintelligence entre l'Autriche et la Russie, rivalité entre l'Italie et l'Autriche dans l'Adriatique, avenir de la Jeune-Turquie, c'est en fonction de ces trois séries de faits, d'ailleurs

connexes, que la question albanaise prend toute son importance. Pour tous les États balkaniques, la destinée future de l'Albanie est un problème capital : le sort de la Macédoine en dépend. Longtemps silencieuse et ignorée, l'Albanie entre aujourd'hui dans la politique européenne. Quelle place y tiendra-t-elle ? C'est ce qu'il nous a paru opportun d'étudier.

## I

Des plaines du Vardar à l'Adriatique, de la Thessalie au Monténégro, l'Albanais est maître par le droit du premier occupant et par le droit du plus fort. Par la race, par la langue, par les croyances, par les mœurs, il se distingue et se sépare des autres peuples de la péninsule ; il a son individualité bien tranchée. Il confine vers le Sud aux Hellènes, vers le Nord et vers l'Est aux Slaves, mais nulle part il ne se confond ni avec les uns, ni avec les autres; il lui arrive d'assimiler, de gré ou de force, ses voisins, mais il ne se laisse pas assimiler par eux : il les méprise. Qu'il soit grand vizir à Stamboul ou berger dans les solitudes du Pinde, le Skipetar — c'est ainsi que lui-même se nomme — est un aristocrate, un homme libre, un noble. Le Bulgare, dans les plaines de la Macédoine, se courbe sur son sillon et laboure la terre du Turc; l'Albanais, lui, est le roi des montagnes; chasseur, pasteur, soldat ou brigand, il dédaigne le travail assidu, obligatoire, qui fait de l'homme un esclave; il entend n'obéir qu'à ses coutumes et ne relever que de son fusil. Son rôle historique est en rapports étroits avec sa nature et sa nature avec celle de son pays.

Les montagnes d'Albanie et le peuple qui les habite forment entre l'Adriatique et l'Orient ottoman un écran opaque, impénétrable. D'Otrante ou de Bari, pour parvenir en Macédoine, il faut contourner la triple fourche de la Grèce ! Sur tout le littoral turco-albanais, pas un bon port n'est aménagé, pas une route ne s'enfonce vers l'intérieur. Si, au contraire, nous nous reportons aux temps antiques, que voyons-nous? Sous les empereurs, l'Adriatique est le centre du monde romain; ses rivages se couvrent de villes florissantes; Pola, Salona, Dyrracchium, et tant d'autres dont les ruines attestent la splendeur, sont les ports d'où partent des routes qui vont vers le Danube, vers le Bosphore, vers Athènes; la circulation et le trafic y sont intenses;

d'une rive à l'autre, de nombreux bateaux sillonnent l'Adriatique. En choisissant, pour y construire son palais, la plage où est aujourd'hui Spalato, Dioclétien non seulement se ménageait une retraite agréable sous un climat délicieux, mais il s'installait dans un poste d'observation parfaitement choisi, en face de l'Italie, à la porte de l'Orient et du monde hellénique. La voie Égnatienne, de Dyrracchium à Thessalonique, resta, durant toute l'histoire romaine, la grande route de l'Orient. Après Dioclétien et la séparation des deux empires, l'Adriatique déchoit de sa splendeur. Les Avares ravagent l'Illyrie, détruisent Salone; les Slaves s'installent sur la rive orientale de l'Adriatique, descendent jusqu'en Grèce. Ravenne aux temps byzantins, plus tard Venise, tiennent le sceptre de l'Adriatique; mais les Vénitiens sont des commerçans, non des conquérans; ils s'établissent sur les côtes, mais ils ne se hasardent guère dans l'intérieur. Entre la péninsule balkanique et l'Italie, le schisme élève une barrière plus infranchissable que les montagnes; désormais les deux pays évoluent séparément et vont se différenciant de plus en plus. Lorsque, au slavisme et à l'orthodoxie byzantine, vient se superposer l'Islam, la divergence devient de l'hostilité. L'Adriatique cesse d'être une individualité vivante, reflétant sur ses deux rives la même civilisation; elle devient une frontière: au lieu de réunir, elle divise. Les flottes de la chrétienté et celles des Turcs s'y entre-choquent. Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, les ports turcs de la côte albanaise sont des repaires de pirates. Pour l'Italien, pour l'Occidental, au delà de l'Adriatique, derrière les falaises accores qui bordent sa rive orientale, commence le pays de la Croisade et des Capitulations. Aujourd'hui, Avlona, Durazzo, sont des ports sans commerce parce que l'arrière-pays est sans routes. San-Giovanni-di-Medua, où doit aboutir le chemin de fer du Danube à l'Adriatique, n'est qu'une baie marécageuse et pestilentielle. La Bojana est ensablée; seuls les petits bateaux peuvent à grand'peine remonter jusqu'au lac de Scutari. Si, tout au fond du grand couloir Adriatique, Trieste, Fiume, Venise, ne servaient pas de débouché au trafic d'une grande partie de l'Europe centrale, l'Adriatique serait une mer morte.

Du merveilleux belvédère du Monténégro, si l'on embrasse d'un coup d'œil l'horizon du Sud et de l'Est, on n'aperçoit, dorées par le soleil, qu'une indéfinie succession de chaînes qui entassent leurs blanches murailles entre la vallée du Vardar et

l'Adriatique dans laquelle elles viennent tomber en falaises abruptes. Mais, si épais, si chaotique qu'il soit, il n'est pas de massif de montagnes qui n'offre des coupures par où les routes et les chemins de fer puissent se glisser. Ces passages naturels existent à travers l'Albanie: ils étaient connus des Romains. De Durazzo à Salonique la grande voie naturelle par Okrida et Monastir, ou par le Sud du lac d'Okrida et Florina, n'offre pas de grandes difficultés. L'obstacle, entre l'Adriatique et la Macédoine, ce n'est pas le rocher, c'est l'homme : c'est l'inertie turque et le particularisme albanais.

Seul peut-être de tous les peuples d'Europe, l'Albanais a traversé l'histoire et est resté semblable à lui-même. Il est un descendant des anciens Pélasges, dont les Grecs n'étaient eux-mêmes qu'un rameau descendu vers le Sud; avant qu'il y eût une histoire, il était déjà fixé dans ses montagnes. Les poèmes homériques font son portrait, qui n'a guère changé. Achille, avec sa bravoure brillante et un peu fanfaronne, avec son caractère obstiné et vindicatif, est bien le prototype des Albanais d'aujourd'hui. Alexandre le Grand est aussi un Albanais; pour l'élève d'Aristote, le grec est la langue de la haute culture et de la politesse; mais dans l'emportement de ses colères il revient au vieux parler national. Plutarque, dans son récit de la mort de Clitus, nous dit qu'Alexandre, transporté de rage, sort de sa tente et apostrophe ses serviteurs « en langue macédonienne. » Cette langue ne pouvait être, disent les savans, que le vieil idiome des Pélasges dont l'albanais actuel, avec des infiltrations de mots slaves, turcs et grecs, est une survivance.

Sur les pas d'Alexandre et de ses successeurs, les bataillons albanais foulent les vieux empires de l'Asie. Déjà, les montagnes de l'Épire et de l'Illyrie remplissent leur fonction historique: elles sont un réservoir qui laisse couler son trop-plein d'hommes vers les riches plaines d'alentour. Avec Pyrrhus, roi d'Épire, les Albanais font trembler Rome. Lui vaincu, l'Épire et l'Illyrie sont soumises aux Romains; pendant plusieurs siècles, la race albanaise vit dans les cadres de l'administration et de la paix romaines. L'Illyrie n'a plus d'histoire particulière, mais les hommes qui y naissent sont renommés pour leur énergie un peu brutale, leur aptitude à la guerre et aux fonctions publiques. La montagne est sillonnée de routes; des colonies latines y sont établies, signe certain que le particularisme des

autochtones survivait à l'occupation romaine. Ces colons latinisèrent les plaines et les vallées labourables, et ce sont leurs descendans qui, sous le nom de Valaques, habitent encore sur les flancs du Pinde et parlent une langue d'origine latine très voisine de celle des Roumains. Mais, au plus épais des forêts albanaises et sur les inaccessibles plateaux, les coutumes anciennes se transmettaient, et quand, après la longue paix romaine, la guerre et l'anarchie reparurent dans la péninsule, l'Albanais se retrouva tel qu'il était jadis, avec son organisation sociale particulière, ses coutumes déjà séculaires et son tempérament héréditaire.

Le flot des Slaves, au moyen âge, vient battre le pied des monts albanais, les entoure, les pénètre en quelques endroits, mais finalement s'arrête sans les avoir submergés. Au jour de Kossovo, les Albanais sont avec le sultan Mourad et l'aident à écraser leurs ennemis serbes. Mais quand le Turc prétend, à leur tour, les soumettre à sa loi, il les trouve unis, pour lui résister, sous la bannière vingt fois victorieuse de Georges Castriot que les Turcs appellent Scanderbeg, le bey Alexandre. Dans les plus humbles chaumières d'Albanie, le nom du héros « soldat de Jésus-Christ, prince des Albanais et des Épirotes, » en qui s'incarne l'esprit de résistance nationale à l'oppression étrangère, est vénéré ; ses exploits sont le thème d'innombrables rhapsodies que les aèdes populaires chantent aux jours de fête, dans la montagne, autour du foyer. Scanderbeg mort, les Turcs, maîtres des villes, des marchés et des plaines, obtiennent enfin la soumission de l'Albanie, mais ils ne la réduisent pas à merci; elle accepte des suzerains, non pas des maîtres. Pour échapper au joug, un flot d'émigrans albanais se dirige, à cette époque, vers l'Italie méridionale et la Sicile où, encore aujourd'hui, leurs descendans se reconnaissent entre eux et n'oublient pas leur origine ; plusieurs des hommes qui ont marqué dans l'histoire de l'Italie contemporaine, — tel Francesco Crispi, — sont les petits-fils de ces émigrés. Ceux qui restent, les Sultans ont la sagesse de ne pas les pousser à bout ; ils se contentent d'une soumission nominale, et pourvu que l'Albanais ne soit pas trop turbulent et fournisse des auxiliaires volontaires à leurs armées, ils ne cherchent pas à l'assimiler. Ils obtiennent pourtant de lui l'acte essentiel qui l'incorpore à la vie de l'Empire : la majorité des Albanais devient musulmane.

Les grands propriétaires, les chefs de clans, ont donné l'exemple ; ils sont devenus musulmans pour garder leurs fiefs. La masse a suivi. Comme la plupart des peuples montagnards, l'Albanais, étant peu cultivateur, vit de l'État ou du riche protecteur ; il a, d'instinct, la conception de la clientèle. L'État, chez les Turcs, c'est l'Islam. L'Albanais adopta l'Islam pour pouvoir servir les Khalifes. Son tempérament aristocrate ne pouvait s'accommoder d'être confondu avec le *raïa ;* musulman, il garda son fusil, symbole de sa noblesse et de sa liberté, instrument de ses vengeances de famille, gardien sacré de son honneur. « Là où est le sabre, là est la foi ; » c'est un dicton utilitaire que l'Albanais a mis en pratique et qu'excuse, chez lui, le besoin de vivre. Un changement de religion est, pour lui, un acte de politique alimentaire et un sacrifice fait au maintien de coutumes sociales qu'il regarde comme le fondement et la sauvegarde de son individualité nationale. La vie du montagnard est dominée par des questions d'existence ; il lui faut, pour subsister, trouver par son industrie les ressources qu'un sol trop maigre ne suffit pas à procurer à lui et à sa famille presque toujours nombreuse. Alors l'homme des montagnes descend vers les villes ; intraitable chez lui, il devient merveilleusement maniable parmi les citadins ; il s'adapte à tous les genres de vie, pourvu qu'il y trouve à gagner ; habile à se pousser vers les honneurs et vers la fortune, il est homme de résolution et homme de ressources ; il a l'instinct profond de la solidarité, de l'entr'aide entre compatriotes. Et si parfois sa conscience est dans la nécessité de faire quelques concessions à son ambition, il s'en console en pensant au jour où, revenu dans ses montagnes, il reprendra, dans la maisonnette de ses pères, le cours interrompu des traditions antiques qu'il n'a jamais oubliées, ni reniées. Condottiere au service de qui le paye, ministre ou portefaix, général ou simple soldat, le montagnard fait deux parts de sa vie et de son cœur. Il sert avec loyauté et fidélité le chef à qui il a engagé ses services, mais, au fond de son souvenir, aux pires comme aux plus brillantes fortunes, survit l'amour de la petite patrie, de la vallée natale dont les âpres rochers limitent l'horizon, de l'humble village, de la chanson entendue dans les veillées d'hiver, du clan originel et des arrière-cousins demeurés au pays. C'est la source de poésie et d'idéalisme où le montagnard se retrempe au cours de sa vie utilitaire et « gaigneuse ; » c'est

là qu'il vient se reposer après la rude bataille qu'il mène au loin pour vivre et pour s'enrichir.

La conscience religieuse de l'Albanais est plus complaisante en apparence qu'en réalité ; il reste, au fond du cœur, attaché aux vieilles pratiques traditionnelles, aux antiques croyances qui forment le fond religieux de son âme nationale. L'Albanais, surtout quand il est dans les villes, fait les gestes d'un musulman fidèle; mais, illettré, il ignore le Coran; sa religion reste un bizarre mélange de christianisme et d'islamisme; il révère saint Georges et saint Nicolas, et si le mollah ne sait pas les paroles qu'il faut pour guérir son enfant malade, il le porte chez le moine ou chez le prêtre du voisinage. Il garde des prénoms chrétiens et porte des médailles avec la croix. Presque tous les Albanais musulmans sont affiliés à la secte très curieuse des *Bektachis*. Ceux-ci représentent, dans l'Islam, la tolérance, presque le scepticisme ; leur religion devient une sorte de philosophie humanitaire qui regarde comme superflues les pratiques rituelles et qui ne tient pour essentiel que le fond de théisme et de charité humaine qui se retrouve à la base de toutes les religions élevées. L'Albanie a produit des hommes d'État et de grands généraux ; elle n'a donné de saints à aucune religion.

Passé maître en bravoure comme en intrigues, l'Albanais fait brillante carrière au service des Sultans de Stamboul. Il gouverne l'Empire, au XVII[e] siècle, et lui redonne le lustre de la victoire avec la dynastie des grands vizirs Köprilu. Avec Ali de Tebelen, il tente de fonder un État turco-albanais en Épire. Avec Mahmoud, il écrase la révolte grecque. Avec Mehemet-Ali, il galvanise l'Égypte et manque de s'asseoir sur le trône des Khalifes. Avec Ferid Pacha, il était, hier encore, grand vizir. Abd-ul-Hamid a des ménagemens tout particuliers pour les Albanais; il s'entoure d'une garde albanaise dont la présence au Palais assure aux Arnaoutes des montagnes toutes sortes de faveurs et d'impunités. Ils remplissent l'armée et les fonctions publiques. Chez eux, leur obéissance est purement nominale; on ne leur demande ni impôt ni service militaire régulier; les fonctionnaires qui sont censés les gouverner n'osent pas sortir des villes, parfois pas même de leur *konak*. Les Albanais sont les favoris de l'ancien régime turc, et ils en abusent. Lorsque éclatent les troubles de Macédoine, ils se font les auxiliaires de la politique d'Yildiz; ennemis séculaires tant des Serbes,

qu'ils travaillent depuis longtemps à « albaniser » par la terreur, que des Bulgares et des Grecs, ils profitent des troubles pour usurper, avec la complicité des autorités ottomanes, de vastes étendues de terres. Quand Hilmi Pacha inaugure, dans les vilayets macédoniens, les réformes réclamées par l'Europe, de Yildiz un ordre vient de laisser les régions peuplées d'Arnaoutes en dehors du contrôle européen. Tandis que Serbes et Bulgares, Turcs, Grecs et Valaques s'entre-détruisent avec une rage indicible, l'Albanais, lui, chemine peu à peu, s'avance jusque dans les plaines du Vardar. Telle vallée, comme celle de Kalkandelen comptait, il y a quatre ans, un quart de population albanaise et trois quarts de Bulgares ; aujourd'hui, les proportions sont inversées. Bulgares et Serbes reculent devant l'Albanais. La Vieille-Serbie, autrefois toute peuplée de Serbes, est albanisée ; Ipek, qui fut le siège du patriarcat serbe, est une ville en majorité albanaise; albanaise aussi, Okrida qui fut le siège d'un Empire bulgare. Grâce à son fusil, l'Albanais s'adjuge les terres qui sont à sa convenance et, comme dans le conte du Chat botté, il ne lui en coûte guère pour arrondir ses domaines. Serbes, Bulgares, Grecs, Valaques, ont versé des flots de sang pour la Macédoine; si l'ancien régime turc eût duré quelques années encore, la majeure partie de la Macédoine serait devenue albanaise. Même aujourd'hui, le seul excédent des naissances donne encore aux Albanais une force d'expansion qui n'est pas sans inquiéter leurs proches voisins. Heureusement, beaucoup d'Albanais émigrent aux États-Unis ; ils y vivent par groupes, conservant leur langue nationale, ils y ont des clubs, des journaux ; mais ils ne renoncent pas à revenir au pays où ils rapportent de l'argent et des idées nouvelles.

L'étrange force de résistance qui a permis à ce peuple de traverser les siècles en gardant toujours son caractère et son individualité lui vient de la persistance de son organisation sociale et de son droit coutumier transmis par tradition orale, de génération en génération, tel qu'il était aux premiers temps de l'histoire. Ces coutumes sont celles des peuples montagnards et pasteurs, tels que la Bible ou Homère les décrivent; elles ont été souvent étudiées, et nous ne pouvons ici qu'en indiquer quelques-unes. Les Skipetars, comme autrefois les Écossais, vivent organisés en tribus et en clans ; la base de l'organisation sociale est la famille; le clan est la famille agrandie. La terre appartient souvent à des

beys, véritables seigneurs féodaux, et elle est cultivée par des familles de colons dont le chef répartit les besognes agricoles et pastorales entre les membres. L'autorité appartient à un conseil de chefs de famille qui rendent une justice arbitrale en se conformant aux coutumes. Deux curés mirdites ont recueilli, il y a quelques années, les coutumes de leurs tribus (1). On y trouve la pratique du levirat qui existait chez les Hébreux, c'est-à-dire l'obligation pour le frère d'épouser la veuve de son frère mort sans enfans; la preuve faite devant le tribunal arbitral par serment des parties, assistées de cojureurs; la fraternité factice, institution complémentaire de la paternité adoptive; enfin et surtout la « vengeance du sang, » avec le système des compositions comme dans l'ancien droit germanique. La pratique régulière, obligatoire, des vendettas, tient une très grande place chez les Arnaoutes et exerce une influence souveraine sur leur vie et leurs mœurs. Le sang versé ne s'efface que par du sang; celui qui a un meurtre à venger est déshonoré, tant qu'il n'a pas tué le meurtrier ou un homme de sa famille ou de sa tribu; mais dès qu'il a « repris le sang, » il devient un héros que l'on honore et dont on célèbre la vaillance jusqu'à ce qu'il tombe lui-même victime de la même loi de talion; et ainsi, de « sang » en « sang » et de vengeance en vengeance, les deux familles, les deux tribus s'exterminent jusqu'à ce que quelque autorité respectée, généralement les prêtres, impose la « bessa, » liquidation générale des vendettas par paiement de compositions en argent par les familles des meurtriers. On présume que 70 pour 100 des hommes, en Albanie, périssent de mort violente.

On voit tout ce qu'un pareil régime peut entraîner de désordres et d'insécurité et quel parti des maîtres adroits en peuvent tirer. C'est en exploitant ces haines invétérées de famille à famille, de tribu à tribu, que les Turcs ont obtenu de l'Albanie une obéissance relative. Tosques contre Guègues, chrétiens contre musulmans, Arnaoutes contre Hellènes et Serbes, l'histoire de l'Albanie est remplie de ces luttes qui divisent les indigènes pour le plus grand profit de l'Osmanli. Dans cet émiettement de la race et dans ces querelles intestines s'usent les énergies du peuple albanais; mais vienne un péril commun, l'unité se fera, les divergences seront oubliées, les vendettas suspendues : une nationalité albanaise apparaîtra.

(1) Voyez Dareste. *Les anciennes coutumes albanaises*. Extrait de la *Nouvelle Revue historique du Droit* (Larose, éditeur).

II

La grande vague des résurrections nationales qui, au XIXe siècle, a mis en branle tout l'Orient balkanique, ne pouvait pas indéfiniment battre, sans y pénétrer, les hautes falaises de l'Albanie ; si isolée que l'aient faite le manque de routes et l'absence d'une langue écrite, elle ne pouvait pas rester sourde au fracas des batailles que les peuples chrétiens de la péninsule livraient pour leur délivrance. Dans ces luttes, nous trouvons presque toujours l'Albanais musulman aux côtés du Turc ; souvent même, nous y voyons l'Albanais chrétien : c'est que le Serbe, au Nord, et parfois le Grec, au Sud, sont les ennemis naturels de l'Albanais ; il les redoute plus que l'Ottoman qui ne se soucie pas de troubler sa demi-indépendance et qui n'a pas cherché à s'établir dans ses montagnes. Cependant, dans la guerre de l'indépendance hellénique, les héros Albanais se distinguent au premier rang : Marco Botzaris, ancien officier du régiment albanais de Napoléon, Condouriotis, Kolocotronis, et tant d'autres, sont des Albanais. Chaque fois que le Turc tente d'empiéter sur le particularisme albanais, de faire de la centralisation, le montagnard se dresse et frappe. A Souli, les Albanais chrétiens orthodoxes, hommes, femmes, enfans, se précipitent dans l'abîme plutôt que d'abjurer et de se soumettre au tyran Ali, pacha de Janina. Ce fameux Ali et, à la même époque, Mahmoud, pacha de Scutari, sont l'un et l'autre des Albanais ; ils cherchent à tirer parti des sentimens autonomistes de leurs compatriotes pour former à leur profit des principautés indépendantes. L'époque du Tanzimat, où les Turcs tentent d'organiser un gouvernement à l'européenne et d'établir une administration uniforme et centralisée amène des troubles très graves en Albanie. En juin 1830, Mehemed Reschid Pacha attire les chefs Tosques à une conférence à Monastir et les fait traîtreusement massacrer. Ce sauvage attentat est le signal d'une série d'insurrections qui, jusqu'à la fin de la guerre de Crimée, agitent toute l'Albanie. Enfin la grande crise de 1878 à 1880 montre l'Albanie, tout entière unie pour tenir tête à l'Europe, finissant par imposer, à force d'obstination, sa volonté aux grandes puissances. Rappelons brièvement l'histoire de ces événemens : ils constituent, pour l'avenir, un précédent.

Le vaillant petit peuple monténégrin avait pris, comme allié de la Russie, une part active à la guerre contre les Turcs : en récompense le traité de San-Stefano lui assura un large accroissement de territoire; le Congrès de Berlin, tout en réduisant beaucoup sa part, surtout du côté du Sandjak de Novi-Bazar, lui laissa, tout le long de sa frontière méridionale, une longue bande de territoire qui, par Antivari, lui assurait l'accès de la mer et lui donnait la ville de Podgoritza et les districts de Plava et de Gussinié. Ce sont des Albanais qui, en majorité, peuplent les territoires ainsi annexés. Dans la douzième séance du Congrès, le second plénipotentiaire ottoman, Mehemet Ali, fit insérer au procès-verbal une observation dans laquelle il demandait « que, pour agrandir le territoire actuel du Monténégro, il ne lui soit concédé que des contrées dont les habitans sont de la même race et, pour la plupart, de la même religion que les Monténégrins; il regarde comme une injustice l'annexion au Monténégro de territoires habités par des Albanais musulmans ou catholiques. » Les hauts diplomates qui, sous la férule de Bismarck, procédaient au découpage des territoires et à la répartition des âmes, tenaient pour négligeables les volontés des peuples. Mais les peuples, cette fois, étaient décidés à se défendre eux-mêmes. Lorsque les Monténégrins s'adressèrent aux Turcs pour demander l'exécution du traité de Berlin, ce furent les Albanais qui se chargèrent de répondre. Quand, pour donner à l'Autriche et à la Russie un semblant de satisfaction, les Turcs envoyèrent, comme commissaire pour la délimitation de la frontière, ce même Mehemet-Ali qui, au Congrès, avait protesté contre le démembrement de l'Albanie, il fut massacré avec son escorte à Diakova (6 septembre 1878). A l'instigation secrète des agens du gouvernement ottoman, une *Ligue Albanaise* se forma pour s'opposer à la mutilation de la terre albanaise au profit du Monténégro et de la Serbie au Nord, de la Grèce au Sud. Le Comité central fut constitué le 1er juillet 1879 à Prizren; trois comités siégeant à Prizren, à Scutari et à Argyrocastro surveillaient chacun l'une des trois frontières menacées. La Porte donna des armes, des munitions, des vivres, de l'argent; mais le mouvement, une fois déchaîné, dépassa bien vite les bornes où le gouvernement de Constantinople aurait souhaité le contenir. Sous les auspices de la Ligue, une véritable Albanie indépendante s'organisait, administrait elle-même le pays, levait les

impôts et refusait de reconnaître les engagemens pris vis-à-vis de l'Europe par le Sultan. Celui-ci, à son tour, se prévalait auprès des gouvernemens européens d'une résistance qu'il se disait impuissant à briser. La question de l'exécution du traité de Berlin, arrêtée par la résistance des Albanais, troublait toute l'Europe et faisait éclater au grand jour les graves dissidences que l'autorité de Bismarck avait étouffées à Berlin. La résistance des Albanais mettait les puissances signataires dans l'alternative de laisser se manifester la fragilité de leur œuvre à peine achevée, ou de recourir à une coercition militaire; les Russes la souhaitaient, mais les Autrichiens et les Italiens la redoutaient, les uns, en raison des difficultés qu'ils rencontraient en Bosnie-Herzégovine, les autres, par crainte d'une action autrichienne sur les côtes albanaises de l'Adriatique. Le Cabinet de Rome suggéra une combinaison. En échange des districts de Plava et de Gussinié, d'autres territoires, situés au Nord de Scutari et occupés par des tribus albanaises catholiques, seraient donnés au Monténégro. Le Sultan consentit, mais non les Albanais; les tribus catholiques, se joignant en masse aux musulmans déjà soulevés, occupèrent fortement les cantons menacés et, quand un corps monténégrin se présenta pour les occuper, il fut accueilli à coups de fusil et repoussé.

A la Porte, les Albanais signifièrent qu' « ils se regardaient comme déliés de toute fidélité envers le gouvernement ottoman, puisqu'ils n'étaient plus ses sujets, et qu'ils défendraient leurs montagnes pour leur propre compte et pour obtenir leur indépendance. » La situation devenait de plus en plus compliquée. Gladstone poussait à une intervention armée; lord Fitzmaurice, à la Conférence de Constantinople, demandait que l'Europe reconnût aux Albanais une demi-autonomie. Dans cet embarras, la conférence de Berlin, alors réunie pour s'occuper des frontières de la Grèce, décida que le Monténégro, au lieu des territoires dont la Porte ne voulait ou ne pouvait pas lui faire remise, recevrait le district maritime de Dulcigno. Aussitôt les Albanais en armes se portent sur le point menacé, occupent fortement Dulcigno et mettent l'Europe une fois de plus en présence de la même alternative: ou une capitulation ridicule en face de la Turquie et des Albanais, ou une intervention armée avec toutes les complications qui en pouvaient résulter. Des navires de guerre des grandes puissances vinrent croiser devant Dulcigno,

mais avec l'ordre de ne pas tirer un coup de canon et de ne pas débarquer un homme; en même temps, à Constantinople, les ambassadeurs insistaient avec menaces pour que Dulcigno fût remise aux Monténégrins; l'Angleterre proposait l'occupation du port de Smyrne. Le Sultan prit peur et céda (9 octobre 1880); un commissaire ottoman fut envoyé sur les lieux avec quelques bataillons. Les Albanais ne résistèrent pas: à Dulcigno, ils se sentaient loin de leurs montagnes, exposés au canon du large; ils se retirèrent, et, après un court combat, les Dulcignotes se soumirent; les Turcs entrèrent dans la ville qu'ils remirent aux Monténégrins (26 novembre). Ainsi, deux ans durant, la ténacité des Albanais avait tenu en échec l'Europe, et finalement, elle lui imposait une importante modification au texte solennellement adopté par le Congrès de Berlin.

Durant la crise de 1879-1880, les Albanais prirent conscience de leur unité et de leur solidarité nationale en face du péril extérieur. Le souvenir de la Ligue domine l'histoire contemporaine de l'Albanie; c'est un exemple qui serait suivi le jour où, de nouveau, la conscience d'un péril commun viendrait émouvoir les montagnards. Dans la Ligue, les tribus entraient sans distinction de religion. « Dieu a fait les nations avant les religions, » disait, en 1892, une proclamation adressée par les Valaques du Pinde aux Albanais: la Ligue de 1879 en avait été une première démonstration par les Albanais eux-mêmes. Depuis le temps de Scanderbeg, qui, lui aussi, fut le chef d'une ligue albanaise, pareil événement ne s'était pas produit.

Le conflit de nationalités qui, depuis 1902, a mis aux prises, sous les yeux des Albanais, et souvent à leur profit, les divers élémens de la population macédonienne, a contribué à développer chez eux le sentiment de leur unité nationale. Le mouvement valaque roumanisant, suscité, parmi les Valaques du Pinde, par Apostol Margarit, avec les subsides du gouvernement roumain, trouva un appui dans l'élément albanais. Plus cultivés, plus informés de la politique européenne, les Valaques roumanisans devinrent, pour les Albanais, au milieu desquels ils mènent, dans les montagnes, la même vie pastorale et agricole, des initiateurs, des guides; on parla de « la nation albano-valaque, » héritière des antiques Pélasges; on fraternisa dans la haine de l'hellénisme et du slavisme, et dans la fidélité au Sultan de Constantinople. Ce fut sous cette influence que les

Albanais, qui furent jadis les plus héroïques défenseurs de l'indépendance hellénique, achevèrent de devenir les ennemis déclarés des Grecs dont ils redoutent, depuis le Congrès de Berlin, la propagande et les revendications en Épire. Un comité albanais fut fondé à Bucarest et subventionné par le gouvernement roumain; on vit apparaître des écoles albanaises, des journaux albanais. Une élite albanaise s'est ainsi peu à peu formée, et elle a développé dans la masse du peuple le sentiment national, et, comme les linéamens d'un futur État albanais paraissaient se dessiner, on vit surgir des prétendans au trône d'Albanie. Un prince Albert Ghica, de la grande famille roumaine des Ghica, dont un ancêtre fut appelé en Roumanie par le grand vizir Mehemed Köprilu, Albanais comme lui, fait en Albanie de la propagande autonomiste; il signe des proclamations à la nation albanaise au nom de « l'assemblée nationale albanaise et du comité national pour la renaissance albanaise. » D'autres se recommandent de la grande et populaire figure de Scanderbeg : tel, M. Aladro Castriota, ministre plénipotentiaire honoraire d'Espagne, riche négociant en vins de Xérès, qui cherche à faire valoir des droits à l'héritage du héros, répand, avec ses libéralités, des proclamations, des drapeaux et cherche à grouper un parti autour de son nom. M. Giovanni Castriota Scanderbeg, marquis d'Auletta, Napolitain de distinction, est, dit le journal *Il Momento* de Turin, qui publiait naguère une interview de lui, « le seul direct et véritable descendant du héros national albanais; » il se montre plus discret et s'abstient d'intrigues et de manifestes.

Mais si la nation ou la confédération albanaise doit un jour naître à la vie politique, on peut prédire qu'elle n'ira pas chercher son chef au dehors; elle choisira un héros national, un nouveau Scanderbeg ou le descendant respecté d'une des familles féodales du pays. Peut-être une tribu plus puissante et qui aura conservé plus intactes les mœurs du passé et le fanatisme de l'indépendance deviendra-t-elle, sous la direction de son chef héréditaire, un noyau de coagulation autour duquel viendront se constituer les autres cellules de la confédération albanaise. Une tribu albanaise paraît plus particulièrement préparée à ce rôle : c'est celle des Mirdites.

## III

Parmi les Guègues, farouches et misérables habitans des montagnes qui couvrent la Haute-Albanie, il n'est pas de population plus farouche ni plus misérable que les Mirdites; il n'en est pas non plus chez qui la fierté nationale, la passion de l'indépendance, l'attachement au sol et aux vieilles coutumes aient gardé plus de vitalité : plus un pays est pauvre, plus énergiquement ses habitans s'y attachent et le défendent. Les Mirdites ont leurs demeures dans les pittoresques vallées qui, au Sud et à l'Est du lac de Scutari, s'étendent jusqu'aux approches de la frontière monténégrine; leur centre est au village d'Orosi, où réside leur chef religieux, l'abbé mitré. Les Mirdites sont catholiques romains; ils le sont devenus, d'orthodoxes qu'ils étaient, au temps d'Innocent IV, et ils le sont restés grâce aux efforts des Franciscains vénitiens et à leurs relations avec l'Italie et la papauté. Mais ni les efforts du clergé, ni la vertu de l'Évangile n'ont pu les amener à renoncer à « la loi des montagnes, » que Lek Dukadgin, le héros compagnon de Scanderbeg, a établie à leur usage et qui n'est que la codification des très antiques coutumes des montagnards, dont l'origine se perd dans la nuit des temps homériques. Attachés aux formes et aux rites du catholicisme, dont la valeur métaphysique et la portée sociale leur échappe, ils le sont davantage encore à leur fusil et à la loi immémoriale, forme rudimentaire de justice par le talion, qui veut que le sang ne puisse être effacé que par le sang. L'abbé mitré n'a ni abbaye, ni diocèse, mais il est le chef religieux des Mirdites (1); nommé lui-même par le Saint-Siège, il nomme les curés de village dont l'instruction rudimentaire suffit à un troupeau plus ignorant encore. On croit souvent que tous les Albanais catholiques sont des Mirdites, il n'en est rien; les Mirdites ne comptent que 15 000 individus, tandis que le total des catholiques albanais dépasse 130 000 (2). La Mirditie est divisée en 5 baïraks ou bannières

(1) Depuis 1888 le clergé mirdite est sous la dépendance directe de l'abbé et échappe à la juridiction de l'évêque d'Alessio.

(2) Vilayet de Scutari 115 000, de Kossovo (Uskub) 12 000, de Janina 3000. Les Albanais catholiques ont gardé quelques pratiques rituelles de l'Orient, telles que la communion sous les deux espèces. En Épire, où l'Albanais est en contact avec

(Orosi, Spacci, Cumeni, Dicri, Paridi) dont les trois premières forment la Mirditie proprement dite; en temps de guerre cinq bannières d'Alessio se joignent aux Mirdites. Deux mille montagnards des environs de Diokova reconnaissent aussi l'autorité du chef des Mirdites.

Si peu nombreux que soient ses habitans, la Mirditie tient une place importante dans la politique balkanique; elle le doit surtout à sa religion. Petit noyau perdu entre la masse orthodoxe du Nord et la masse musulmane de l'Est, les Mirdites sont, dans toute la péninsule, les seuls catholiques indigènes; il était naturel qu'ils attirassent l'attention du Saint-Siège et des puissances catholiques, l'Italie, l'Autriche et la France. Les Mirdites ont un chef héréditaire qui, avec le titre de prince, exerce sur les différens clans (1) une autorité patriarcale et étend son influence sur une grande partie de l'Albanie du Nord. Les Turcs, ayant conquis, à grand'peine, les villes et les vallées de l'Albanie, n'eurent garde d'user leurs forces à soumettre un pays où il n'y avait rien à gagner que des coups; ils laissèrent aux Mirdites leurs princes, de la famille des Doda, qui descend du fameux Lek Dukadgin, le Lycurgue de cette constitution primitive. Le premier de cette dynastie qui exerça son pouvoir sur les Mirdites fut, au xviie siècle, Marko Gion. Son descendant, Bib-Doda, joua un certain rôle dans les affaires balkaniques au temps de la guerre de Crimée; il mit sur pied 2 000 hommes qui tinrent en respect les Monténégrins; à la demande du maréchal Pélissier, Bid-Doda fut fait pacha et général de brigade. A partir de cette époque, les Doda invoquèrent souvent la protection de la France qui ne leur fit jamais défaut. Un consul de France, M. Aubaret, fut le conseiller de Bib-Doda qui, lorsqu'il mourut en 1868, l'institua son exécuteur testamentaire et plaça ses enfans sous la protection de la France. Prink-Doda, son fils, aujourd'hui prince des Mirdites, n'avait alors que neuf ans; avec l'appui du consul de France, son cousin Dhone fut désigné pour

l'hellénisme, beaucoup d'Albanais suivent l'orthodoxie grecque. Au nord du Char-Dagh vivent d'autres Albanais patriarchistes; ce sont des Serbes qui, pour échapper au fusil de l'Albanais, se sont eux-mêmes albanisés. Le nombre total des Albanais est d'environ un million et demi. Il n'y a jamais été fait de recensement.

(1) La Mirditie a une organisation oligarchique par clans. Les anciens des villages forment un petit corps élu qui règle les litiges d'après la « loi des montagnes; » les chefs de bannières forment un conseil supérieur présidé par le chef suprême des Mirdites.

exercer l'intérim du gouvernement pendant la minorité; mais il se laissa séduire par l'or et les promesses d'Essad Pacha, vali de Scutari et chercha, à son instigation, à supplanter son pupille; il accepta le titre de *caïmakan* qui faisait de lui un simple fonctionnaire ottoman; le pays fut occupé par les troupes turques et les anciens privilèges des Mirdites déclarés abolis. Alors l'ambassadeur de France intervint et Essad Pacha reçut l'ordre d'évacuer la Mirditie. Tandis que le jeune Prink-Doda était retenu à Constantinople, où il vivait des subsides de la France, le pays était en proie au désordre, aux vendettas et à la misère. Enfin les événemens de 1876 ramenèrent Prink-Doda à Scutari et, au Congrès de Berlin, la France et l'Autriche, d'un commun accord, intervinrent en faveur des Mirdites. Le treizième protocole porte que « les populations mirdites continueront à jouir des privilèges et immunités dont elles sont en possession *ab antiquo*, » et il relate la déclaration des plénipotentiaires turcs : « la Sublime-Porte compte ne faire pour le moment aucun changement dans la situation de la montagne mirdite. » Ainsi, la demi-indépendance des Mirdites et le droit pour la France et pour l'Autriche d'intervenir en leur faveur ont un fondement juridique. Mais la tradition de confiance et de protection qui unit la France et les chefs des Mirdites n'a pas pour origine notre « protectorat catholique. » En Albanie, en vertu des traités intervenus au XVIII[e] siècle entre la Turquie et l'Autriche, confirmés par la circulaire de la Propagande de 1888, c'est à l'Autriche qu'est dévolu le « protectorat. » Ainsi, de par les traités, l'Autriche a le « protectorat, » et, de par la tradition et l'usage, la France a la protection.

Les Mirdites, en 1879, entrèrent dans la Ligue albanaise de Prizren, et nous avons vu comment le mouvement, d'abord favorisé par la Porte, ne tarda pas à prendre un tel caractère et une telle intensité qu'on en fut alarmé à Constantinople. Le 13 décembre 1880, Dervish Pacha invita Prink-Bib-Doda à venir le voir et le fit arrêter et conduire à Constantinople. Abd-ul-Hamid le traita avec honneur, et, fidèle à sa politique, lui offrit les plus hautes fonctions, telles que, en 1888, le gouvernement du Liban; en 1905, il le nomma général de brigade et son aide de camp; mais il refusa toujours de le laisser retourner parmi ses montagnards. Cette captivité déguisée et dorée, dans un palais où la soumission même n'était pas une suffisante

garantie de sécurité, ne prit fin qu'avec la révolution de juillet 1908. Les Mirdites, privés de leur prince, envoyaient adresse sur adresse à Constantinople pour demander qu'il leur fût rendu et, en attendant, ils ne permettaient pas aux *caïmakans*, nommés par la Porte, de pénétrer dans leur pays. Parfois les autorités turques, profitant d'un jour de marché à Scutari, emprisonnaient quelques-uns des chefs de la montagne, mais aussitôt les Mirdites interceptaient la route de Prizren et il fallait relâcher les otages. Si le gouverneur tentait d'envoyer des bataillons dans la montagne, le consulat de France ne manquait pas de s'y opposer. La Mirditie restait donc indépendante de fait : un cousin de Prink-Doda, Marco Gion, cherchait, avec l'appui secret du gouvernement ottoman, à s'y créer une influence aux dépens de son parent ; mais l'autorité réelle appartenait au chef religieux des Mirdites, l'abbé d'Orosi, Mgr Primo Docchi.

Mgr Docchi est un Mirdite ; mais son éducation romaine et cléricale a adouci et comme estompé la fougue et l'âpreté naturelles de son tempérament montagnard. Aux États-Unis, où il vécut à l'époque où les défiances d'Ab-ul-Hamid lui interdisaient la terre natale, il prit contact avec le pays de la liberté religieuse et du *self help*. De caractère énergique et d'esprit très subtil, souple par politique et tenace par nature, cultivé, disert, Mgr Docchi dénote, dans toute sa personne, l'étrange alliage de civilisation italienne et catholique et d'atavisme albanais. Dans sa maison de Scutari, où j'ai eu l'honneur de l'entretenir, parmi les objets pieux et les beaux livres, l'ancien secrétaire du cardinal Agliardi, avec sa soutane boutonnée de rouge et son camail à rubans violets, aurait tout à fait la tournure d'un prélat romain, n'était la forte moustache brune qui ombrage ses lèvres. A cheval, sur les sentiers de la montagne ou dans son village d'Orosi, botté et armé, sa physionomie se transforme : il rappelle ces évêques du moyen âge, conducteurs de peuples, chefs religieux et nationaux, inhabiles aux distinctions savantes entre le spirituel et le temporel, mais également capables, selon l'occurrence, d'argumenter dans un concile, de brandir l'épieu contre l'ours ou le sanglier, de conduire leurs ouailles à la bataille ou de les gouverner dans la paix.

Le prince des Mirdites, Prink Pacha Bib-Doda, a aujourd'hui cinquante ans ; de caractère doux, libéral, ami des lettres et pacifique, il n'a qu'une passion, que son long exil n'a pas

émoussé, c'est l'amour de sa montagne et de ses Mirdites. Il exerce sur son peuple une autorité patriarcale, mal définie, mais incontestée et toute-puissante; son prestige s'étend sur toutes les tribus catholiques et même sur quelques tribus musulmanes. Loyal vis-à-vis du Sultan, il sera le fidèle auxiliaire du gouvernement Jeune-Turc tant que celui-ci respectera les traditions et l'autonomie partielle de la Mirditie. Prink-Pacha est un ami fidèle de la France, protectrice désintéressée de sa famille et de son peuple.

Tels sont les Mirdites : jamais peuple plus infime ne tint une place si considérable dans la vie politique de l'Europe. La Mirditie est, dans la sauvage Albanie, le conservatoire des traditions et des mœurs nationales ; elle a son organisation sociale et ses chefs qui sont les premiers personnages de l'Albanie ; elle se réclame de puissantes protections européennes ; elle semble prédisposée à devenir un foyer de vitalité nationale albanaise.

## IV

Avant qu'éclatât la révolution jeune-turque de juillet 1908, il existait un mouvement national albanais; il se manifestait sous des formes diverses, confuses et parfois contradictoires, qui décelaient cependant le cheminement de l'idée d'indépendance. Au printemps de 1908, dans la région d'Argyrocastro et de Chimara, en pays tosque, des bandes se forment et répandent le portrait de Scanderbeg et des proclamations timbrées de l'aigle albanais à deux têtes ; ces bandes sont surtout formées de musulmans, mais on y voit aussi des chrétiens valaques roumanisans; elles s'attaquent aux « Grecs albanophrones, » qu'elles contraignent à se déclarer Albanais. Les Turcs et les Grecs attribuent cette agitation nationaliste aux intrigues bulgares et autrichiennes; ils citent comme preuve le journal albanais la *Drita* qui préconise une entente avec les Slaves. On signale sur les côtes des débarquemens d'armes et le passage d'agens suspects que l'on dit tantôt au service des prétendans, Aladro ou Ghica, tantôt à la solde de l'Autriche ou de l'Italie. Les Albanais, eux, affirment que leur mouvement n'est pas dirigé contre les Turcs, et qu'il s'agit seulement d'obtenir une reconnaissance de la nationalité albanaise sous la forme linguistique et littéraire. Intrigue italienne, entre-croisant ses fils avec l'intrigue autri-

chienne, propagande du clergé catholique scutarin et des clergés orthodoxes grec, serbe, bulgare, missions des sociétés bibliques américaines, menées des prétendans, propagande roumaine, bandes de diverses nationalités sur les confins de la Macédoine : telle était la confusion où s'agitait l'Albanie au moment où le Comité U. et P. fit éclater la révolution.

Un sentiment commun unissait les Albanais et les Jeunes-Turcs : l'horreur des « réformes, » dirigées par un état-major d'officiers et d'agens européens. On sait aujourd'hui que ce fut l'entrevue de Revel, où le Tsar et le roi d'Angleterre s'entendirent sur un projet de réformes nouvelles à introduire en Macédoine, qui décida le Comité de Salonique à une action immédiate. Une grande réunion d'Albanais en armes fut tenue le 25 juillet à Ferizovich, à l'instigation de Chemsi Pacha, commandant de la division de Mitrovitza, homme de confiance du Sultan; mais les délégués du Comité réussirent si bien à retourner les esprits que la réunion devint une manifestation en faveur de la Constitution et envoya au Sultan la dépêche qui contribua beaucoup à sa capitulation. Quelques jours après, Chemsi Pacha, condamné par le Comité, était assassiné à Monastir. Un seul bey albanais, Issa Boletine, qui avait été comblé de bienfaits par Abd-ul-Hamid et qui en recevait une pension mensuelle de 50 livres, essaya de protester ; on couvrit sa voix et plus tard, comme nous le verrons, les Jeunes-Turcs lui firent payer cher son attitude.

La Constitution, les montagnards albanais ne savaient guère ce que c'était ! Mais les officiers jeunes-turcs échauffèrent leur patriotisme, surexcitèrent leurs passions xénophobes ; ils leur représentèrent la Constitution comme le seul moyen d'empêcher l'exécution du programme de Revel et de mettre fin à l'immixtion de l'Europe dans les affaires de l'Empire ottoman ; la Constitution, ce serait le retour à la loi du Chériat, le respect assuré des coutumes nationales, la libre ouverture d'écoles albanaises ! Plus tard, les Albanais s'aperçurent qu'on les avait leurrés de promesses fallacieuses et que la Révolution avait un caractère turc nationaliste et centralisateur ; aussi, en général, accueillirent-ils avec faveur le mouvement contre-révolutionnaire du 13 avril 1909. Mais, dans les premières semaines, l'enthousiasme fut général : Constitution et attachement aux coutumes, à la langue et aux privilèges albanais ne faisaient qu'un dans l'esprit

simpliste des Arnaoutes. Tandis qu'à Salonique et à Constantinople, le Comité U. et P. proclamait qu'il n'y avait plus, dans l'Empire, ni Turcs, ni Bulgares, ni Arméniens, ni Albanais, ni musulmans, ni chrétiens, mais seulement des citoyens ottomans, fidèles au Sultan et à la Constitution, libres et égaux en droits, à Tirana et à Elbassan, des réunions nationalistes proclamaient que l'albanais devait être la langue officielle de l'Albanie, réclamaient l'ouverture d'écoles albanaises et distribuaient des livres en langue albanaise imprimés à Sofia. En novembre, sur l'invitation du club albanais de Salonique, des délégués des Albanais musulmans et chrétiens des vilayets de Salonique, Monastir, Kossovo et Janina se réunissaient en congrès à Monastir pour y discuter l'adoption d'un alphabet albanais. Deux opinions s'y trouvèrent en présence : les uns préconisant le maintien de l'alphabet latin déjà en usage et les autres demandant l'adoption de l'alphabet turc. La réunion se prononça pour l'alphabet latin, les caractères turcs étant insuffisans pour rendre certains sons albanais. Depuis lors, Midhat bey, directeur des affaires politiques du vilayet de Salonique et neveu du célèbre lexicographe et écrivain Samy bey Fracheri, publie un journal et une revue en langue albanaise imprimés en caractères latins.

A Scutari, à la nouvelle de la proclamation de la Constitution, des bandes de montagnards descendirent dans la ville, tirant des coups de fusil en l'air, criblant de balles les cheminées; pendant vingt jours dura cette inquiétante saturnale; les balles, par miracle, ne blessèrent, par ricochet, qu'une seule personne. Seuls, dans l'allégresse générale, les Mirdites s'abstinrent : ils attendaient le retour de leur prince. On régla toutes les « questions de sang ; » une « bessa » générale fut proclamée. Mais, le 26 août, un incident survint : dans un meeting, le capitaine jeune-turc Kiazim bey ayant dit que tous les raïas étaient désormais des Ottomans, un publiciste albanais musulman nationaliste, Dervish-Hima, l'interrompit : « Les Albanais, s'écria-t-il, ne sont qu'Albanais et ils ne seront satisfaits que quand ils seront libres dans l'Albanie libre, au milieu de la confédération des États balkaniques indépendans sous la suzeraineté du Sultan ! » Le lendemain, les autorités firent arrêter l'imprudent ; les musulmans scutarins, l'accusant de connivence avec l'Autriche, Mgr Docchi et le clergé, demandaient sa tête; il fallut le faire conduire à Salonique pour y être jugé loin de leurs fureurs.

Le retour de Prink Pacha, le 19 septembre, apaisa momentanément les esprits; il arrivait, après avoir conféré à Salonique avec les chefs du Comité Union et Progrès, comme le porte-parole du nouveau régime. Sa première visite fut pour le consul de France, M. Ferté; puis il partit pour la Mirditie avec Kiazim bey, pour y faire prêter serment à la Constitution; mais il refusa d'accepter le titre et les fonctions de *caimakan :* on ne devient pas sous-préfet quand on est prince héréditaire ! Cet acte décisif donna aussitôt à son loyalisme jeune-turc son véritable caractère. Dans les premiers jours d'octobre 1908, la vallée de San Paolo, près d'Orosi, retentit du bruit des acclamations et de la fusillade. Toute la population mâle de la Mirditie fêtait son chef. A sa demande, en présence de deux officiers du Comité, les Mirdites prêtèrent serment à la Constitution; aucune allusion ne fut faite à la question du service militaire, ni à l'abolition de la « loi des montagnes; » la suspension de toutes les vendettas fut jurée jusqu'au mercredi saint de l'année suivante. Prink Pacha continua son voyage triomphal par le district de Croya dont les quatre tribus ne consentirent à jurer fidélité au nouveau régime qu'entre ses mains. L'influence et la popularité de l'héritier des Bib-Doda, vivante incarnation de la patrie et des coutumes albanaises, allaient grandissant non seulement parmi les catholiques des tribus et de la ville, mais jusque parmi les musulmans de la montagne. Les campagnards venaient lui soumettre leurs litiges plus volontiers qu'aux autorités ottomanes. A ces hommages à sa haute autorité morale répondaient les défiances haineuses des musulmans de la ville; ils craignent que le nom de Prink Pacha ne puisse un jour rallier et coaliser toutes les tribus de la Haute-Albanie. En novembre, le Comité panalbanais de Constantinople, à l'instigation du Comité jeune-turc, adressa un appel à la population pour l'inviter, en face de l'agitation monténégrine et serbe, à ressusciter la Ligue albanaise de 1879; trois mille musulmans se firent inscrire, mais les catholiques s'abstinrent. La popularité même de Prink Pacha, malgré la loyauté de son attitude, le rendait suspect au Comité et, par un naturel retour, cette suspicion blessait le prince des Mirdites dont la situation, entre le particularisme nationaliste de son peuple et la politique centralisatrice des Jeunes-Turcs, devenait de plus en plus difficile.

Aux élections, en décembre, deux députés musulmans furent

élus, quoique, notoirement, les catholiques fussent en grande majorité; mais le Comité refusa d'accepter comme candidats les drogmans des consulats d'Autriche et d'Italie et déclara qu'il n'admettrait que des candidats sans attaches avec l'étranger. Un vif mécontentement s'ensuivit parmi les catholiques. A la fin de décembre, des délégués du Comité U. et P. vinrent à Scutari faire une conférence sur la Constitution; l'un d'eux, un hodja, nommé Veledan effendi, parlant dans la grande salle de la Médersé, déclara que l'État doit être neutre en matière religieuse et professer un respect égal pour l'Évangile et pour le Coran : il fut hué, houspillé par les musulmans comme par les catholiques.

En janvier, un nouveau vali, Bedri Pacha, fit son entrée à Scutari; conciliant dans les formes, mais très résolu à ne pas faire de concessions au particularisme et à l'anarchie, il s'attacha à maintenir l'ordre dans la rue et veilla strictement à l'interdiction de porter des armes dans la ville; malheureusement son programme excellent, — relèvement moral et économique par des écoles et des routes, — est, faute d'argent, resté jusqu'ici à peu près lettre morte. Au moment de la tentative contre-révolutionnaire du 13 avril 1909, les hodjas excitèrent le peuple contre les Jeunes-Turcs, mais les montagnards restèrent immobiles, indifférens à tout ce qui ne touche pas directement leurs privilèges et leurs coutumes. Mais la déposition du Sultan et surtout l'exécution d'Albanais compromis dans l'affaire d'avril, comme Halil-bey, de Kraina, souleva une indignation très vive dans tout le pays et particulièrement à Scutari, citadelle du fanatisme musulman. L'effervescence grandit encore quand, au milieu de juin, Bedri Pacha convoqua les chefs de quartiers et annonça qu'il allait être procédé au recensement. Les catholiques restèrent muets, mais les musulmans déclarèrent que leurs coreligionnaires n'accepteraient jamais une mesure où ils voyaient le prélude du service militaire obligatoire et des impôts nouveaux, c'est-à-dire la fin de leurs privilèges. Le vali les exhorta à obéir d'abord à la loi et ajouta que, s'ils donnaient cet exemple, des tempéramens pourraient être apportés dans l'application. Parmi les musulmans, deux tendances se manifestèrent: les uns, intimidés par les expéditions de Djavid Pacha, inclinaient à la soumission; mais d'autres, fanatisés par les hodjas, criaient qu'ils recevraient à coups de fusil les agens

chargés du recensement; leurs chefs demandèrent son appui à Prink Pacha qui répondit loyalement que, quant à lui, il soutiendrait le gouverneur. Les canons de la forteresse furent braqués sur les quartiers musulmans; un hodja et un bey furent arrêtés, et les musulmans, intimidés, se soumirent. En même temps, les tribus catholiques de Sciala, Sciasti, etc., adressaient au vali une pétition, que l'on disait rédigée par Mgr Miédia, coadjuteur de l'archevêque de Scutari, alors en tournée dans la montagne; elle a le mérite de bien poser la question. « Si le nouveau régime n'est pas une fiction, disait-elle, nous sommes prêts à rentrer dans le droit commun; nous acceptons l'impôt, le service militaire, mais à la condition que les musulmans de Scutari y soient soumis également et que le système du « bulukbachi » et du « serguirdeh » musulman, consécration de l'inégalité des droits entre les deux religions, soit aboli et que chaque tribu choisisse ses magistrats. Si l'ancien régime doit, sous un nouveau nom, rester en vigueur, nous réclamons, comme il est juste, le maintien de nos immunités. » Tel est, en effet, le dilemme en face duquel, dans toute l'Albanie, se trouvent les Jeunes-Turcs : s'ils réalisent l'égalité réelle des droits entre les diverses confessions, ils risquent de mécontenter la majorité musulmane; s'ils ne le font pas, ils donnent aux redoutables montagnards une raison valable de ne pas se plier au droit commun.

En Épire, malgré les efforts de Nazim Pacha, nommé vali en janvier dernier, la situation est devenue de plus en plus difficile. Les Grecs, malgré la fraternité proclamée dans la Constitution, sont restés les ennemis acharnés des musulmans; ils comptaient, aux élections, obtenir cinq députés; ils n'en eurent que trois, dont deux à Janina; l'un d'eux fut le fameux Ismaïl Khemal bey qui devint président de l'Union libérale et joua le rôle considérable que l'on sait dans le coup d'État du 13 avril. Les musulmans, quoique moins nombreux, obtinrent quatre députés. Dans les campagnes, le nationalisme albanais ne cesse de faire des progrès; il s'associe, de plus en plus, au mouvement valaque, et s'oppose à l'hellénisme. La dîme ne rentre pas; la famine, le brigandage, les bandes grecques, désolent les campagnes. Les Tosques, réunis en congrès à Tepelen, à la fin de mai, ont formulé leurs revendications et pris conscience de leur force. Ismaïl Khemal bey, après l'entrée à Constantinople de l'armée de Macé-

doine, s'enfuit à Corfou et de là en Europe occidentale, puis il revint à Janina où son influence est très grande et d'où il entretient des intelligences dans toute l'Épire et l'Albanie; entre les Tosques et les Jeunes-Turcs l'entente est virtuellement rompue. Les fonctionnaires ottomans, pris entre l'irrédentisme grec et le nationalisme schkype, sont dans une situation très difficile; hors des villes, leur autorité est à peu près nulle.

Dans le vilayet de Monastir, la propagande albanaise, à la suite du congrès linguistique dont nous avons parlé, devint très active. Des agens parcouraient les campagnes, engageant les paysans à réclamer l'enseignement de l'albanais dans les écoles et l'usage de l'albanais dans les mosquées; les membres albanais du Comité jeune-turc appuyaient eux-mêmes cette propagande. A Koritza, les paysans chassent le gouverneur parce qu'il n'est pas Albanais; à Koritza et à Castoria, ils exigent l'usage de l'albanais dans les tribunaux. Un rapprochement s'opère entre les élémens bulgares, albanais et valaques pour faire front ensemble contre l'hellénisme.

Dans le Nord, dans la région de Mitrovitza, de Prizren et d'Ipek, les événemens prirent une tournure plus grave : ce fut la guerre. Dans ces contrées sauvages, où ne pénètrent ni les Européens, ni même les fonctionnaires turcs, le mécontentement suivit de près la réunion de Ferizovich : la révolution n'était pas ce que les Arnaoutes avaient cru, ce qu'on leur avait fait croire. Ils envoyèrent, dès le 1er septembre, une députation à Salonique pour y signifier leurs exigences : ils voulaient la conservation de leurs privilèges, la cessation du contrôle européen, l'interdiction aux non-musulmans et surtout aux Serbes de porter les armes, aucun changement dans la condition des femmes, la création d'écoles albanaises payées par le gouvernement, enfin le retour à la loi religieuse (le Chéri). Entre de pareilles revendications et le programme du Comité, la contradiction était flagrante. Les Jeunes-Turcs engagèrent Djavid Pacha, commandant de la division de Mitrovitza, à faire, en forces, une démonstration dans la montagne. Nous avons vu qu'à la réunion de Ferizovich, un bey, Issa Boletine, s'était montré irréductiblement opposé aux desseins du Comité; on résolut de l'en punir, de mettre fin à ses menées anticonstitutionnelles et de lui reprendre le domaine (*tchiflik*) que le sultan Hamid lui avait indûment octroyé. Un bataillon, avec deux canons, alla détruire son *coulé*

(maison forte), situé à deux heures au Nord de Mitrovitza et saisir son *tchiflik*. Lui-même s'enfuit, blessé, et se réfugia dans la Luma (novembre 1908) ; là, dans ces montagnes sauvages, à portée de la frontière monténégrine, il travailla à organiser un parti pour marcher sur Mitrovitza. Djavid Pacha le prévint ; il se mit en route à la fin de mars avec quatre bataillons, deux escadrons et 16 pièces de canon et il vint incendier le village où s'était réfugié Issa ; dans la région d'Ipek, 98 *coulés* furent jetés bas, et Djavid Pacha publia un ordre interdisant de les reconstruire avec tours et créneaux : ainsi, sous couleur de poursuivre un bey réactionnaire, les Turcs s'attaquaient à toute la féodalité albanaise. Dans une troisième campagne, l'été dernier, Djavid Pacha promena ses troupes à Diakova et dans le pays des Malissores, exigeant le désarmement, imposant, outre la dîme, une contribution supplémentaire de deux dixièmes et demi pour l'armée et les écoles. Le 17 août, 3 000 Albanais, réunis à Ferizovich pour protester contre ces nouveaux impôts, furent dispersés à coups de canon. En septembre, Djavid s'enfonça dans les montagnes de la Luma, sous prétexte que les Lumiotes refusaient de se rendre sans armes au marché de Prizren. Mais, cette fois, les montagnards étaient résolus à une résistance acharnée ; les femmes et les enfans furent envoyés en sûreté à Hassi, et tous les hommes valides restèrent, le fusil à la main, derrière leurs rochers. On était au 25 septembre : Djavid Pacha, après un vif combat et le sac de quelques villages, prétexta le froid et ramena ses troupes à Mitrovitza. Ces expéditions, conduites « à la turque, » avec pillages et viols, dans un pays qui, le premier, avait acclamé le régime nouveau et qui n'avait pas donné de suffisant prétexte à une pareille répression, ont laissé dans toute l'Albanie de profondes rancunes. Tout récemment, des ingénieurs français, chargés d'étudier le tracé de la ligne Danube-Adriatique, ont dû rebrousser chemin. Toute la montagne, d'Ipek à Dibra, est debout, altérée de vengeance, prête à la lutte.

De tous les récens incidens, le plus significatif a été la réunion de Dibra, le 27 juillet dernier. Les Comités albanais des vilayets de Macédoine ayant décidé de tenir à Dibra une réunion générale, la première depuis celle de 1908 à Ferizovich, le Comité Union et Progrès chercha à la faire tourner à son avantage, en lui donnant un caractère d'intérêt non plus seulement albanais, mais général. Sur ses instances, toutes les communautés macé-

doniennes furent invitées à s'y faire représenter. Dans le vilayet de Kossovo, les Serbes de tous les *cazas* envoyèrent des délégués; les Bulgares, excepté ceux de Köprilu et de Kotchana, s'abstinrent. Le Comité députa Niazi bey, le héros de Resna, avec quelques officiers. La musique de l'école des arts et métiers d'Uskub fit le voyage, donnant par sa présence à la réunion une consécration presque officielle. Un programme, préparé par les soins du Comité, fut d'abord adopté, mais ensuite l'assemblée élabora des articles complémentaires qui constituaient un acheminement vers une autonomie, sinon catégoriquement demandée, du moins virtuellement établie ; elle demandait : dans les nominations de fonctionnaires, la préférence pour les candidats indigènes, le droit pour chacune des confessions d'avoir des écoles nationales et de célébrer les offices religieux dans la langue nationale, la création d'écoles dans lesquelles l'instruction serait donnée en albanais, la construction de voies ferrées et de routes, la convocation annuelle, dans une ville macédonienne désignée par le sort, d'une session du *Congrès ottoman albanais d'Union et de Constitution*.

Des multiples faits que nous venons de citer, une impression générale se dégage. Albanais et Jeunes-Turcs n'ont pas compris de la même manière la révolution à laquelle les uns et les autres ont participé; entre eux l'accord n'a vraiment existé que sur un seul article : dehors les étrangers ! Sur tous les autres points l'antinomie est profonde, radicale, et, à mesure que se développent les conséquences de la révolution, elle va s'accentuant. Un peuple de pasteurs et de chasseurs, vivant dans ses montagnes, sous un régime patriarcal et féodal, sans instruction, sans littérature, sans routes, ne peut être transformé en quelques jours, par la magie des mots et la vertu d'une constitution, en une démocratie égalitaire et parlementaire. « Beaucoup ébranlent les montagnes par un seul mot, » dit un proverbe tosque; encore faut-il que ce mot retentisse dans les cœurs, qu'il soit intelligible à ceux qui l'entendent. « Constitution, obéissance à la loi » n'ont pas de sens pour la masse albanaise attachée à ses coutumes, à ses chefs, à ses prêtres, à sa conception séculaire de l'honneur et du droit. Les abstractions jacobines, le philosophisme sentimental et l'égalitarisme naïf dont se leurre l'imagination des Jeunes-Turcs, sont inadaptables à des cerveaux albanais. Les Jeunes-Turcs vivifient ces vieilles défroques

du vocabulaire quatre-vingt-neuviste par un patriotisme ardent et, parfois aussi, par un sens politique très avisé et très opportuniste. Mais, en Albanie surtout, l'application intégrale et immédiate de leur programme législatif et gouvernemental les conduirait à de très graves mécomptes. Ici, la tradition vivante est aux prises avec l'esprit de système. Pour lutter contre des coutumes si anciennes qu'elles sont pour ainsi dire incorporées à la race, la raison toute seule, si infaillible qu'on la suppose, n'y suffit pas, il y faut le temps. Le vrai progrès ne s'impose pas avec de la force, il s'insinue avec des bienfaits.

Un Jeune-Turc nous disait un jour: « En Albanie, nous abattrons la féodalité des beys, et toute la masse du peuple sera pour nous. » Illusion encore ! Les montagnards vivent en bonne intelligence avec leurs beys; beaucoup sont propriétaires; tous ont des droits de pacage; ils n'aspirent pas à un régime social différent; mais ils sont invinciblement attachés à leurs coutumes traditionnelles. Le régime nouveau se présente à eux sous la forme du service militaire et de l'impôt : ils le repoussent. Si les Jeunes-Turcs heurtent de front les passions particularistes des Albanais et prétendent leur imposer immédiatement le progrès d'après leurs formules, ils se trouveront bientôt acculés à une guerre de montagne où ils useront leurs forces pour un succès douteux. Seule une tactique patiente peut conduire à de bons résultats. La première œuvre à entreprendre est la construction des routes et des chemins de fer à travers l'Albanie; il faut créer des débouchés nouveaux, mettre des outils aux bras qui portent le fusil. L'Albanais est pauvre; repas albanais, en Macédoine, signifie diète : il faut l'enrichir en le faisant travailler. L'Albanais émigre ou bat l'estrade: il faut le retenir en l'aidant à mettre en valeur ses forêts, ses pâturages et à vendre les produits de son industrie. L'Albanais est ignorant: il faut lui donner des écoles, lui permettre d'y enseigner et d'y apprendre sa langue, pourvu qu'en même temps il y apprenne la langue de l'Empire. Avant de rien exiger de l'Albanie, il faut lui donner beaucoup. Si cela paraît indispensable, on pourra protéger les routes, dominer les massifs les plus sauvages par de petits fortins. On disait l'été dernier, à Scutari, qu'une commission allait s'occuper de mettre en valeur les belles forêts albanaises pour procurer du travail aux montagnards et qu'elle commencerait par revendiquer pour l'État tout ce que les vil-

lages ne pourraient pas prouver, par des titres, leur appartenir. Voilà un exemple topique d'une excellente intention aboutissant à une mesure détestable, car les villages n'ont pas de titres; leurs droits sont traditionnels, séculaires : y toucher brutalement serait soulever des colères et créer des misères.

L'Albanie bien gouvernée peut devenir, pour la Turquie d'Europe, une précieuse réserve d'hommes, de richesses et d'énergie; mal gouvernée, elle est peut-être l'obstacle sur lequel viendra se heurter et se briser l'œuvre des Jeunes-Turcs. L'Albanie est, dans la Turquie d'Europe, le centre de la résistance musulmane à la poussée chrétienne. On a pu dire, avec quelque exagération d'ailleurs, que le Turc n'est que campé en Europe; mais l'Albanais, lui, est autochtone. L'esprit nationaliste s'est beaucoup développé, nous l'avons vu, en ces dernières années; il n'est pas encore devenu un esprit séparatiste; la majorité musulmane est fidèle au Commandeur des Croyans. Mais déjà, un peu partout, parmi les catholiques du Nord ou les Tosques hellénisés, des esprits plus hardis, des jeunes gens élevés en Autriche ou des émigrés revenus d'Amérique, rêvent l'organisation de l'Albanie en une sorte de Confédération, sur le modèle de la Confédération suisse, ou à l'image des anciens clans écossais. La Mirditie serait le premier noyau du futur État qui, lui-même, serait un des membres de la Confédération balkanique, — un rêve elle aussi, mais qui hante des esprits de plus en plus nombreux. Une Albanie indépendante deviendrait la pierre angulaire d'une telle Confédération; mais sa naissance serait probablement aussi le prélude de l'expulsion des Turcs d'Europe.

Or, l'avenir de l'Albanie ne se décidera pas seulement entre Albanais et Turcs, et c'est à quoi ceux-ci feront bien de prendre garde: l'Europe, et plus particulièrement l'Autriche et l'Italie, sont, au premier chef, intéressées dans la question.

## V

Etre maître d'une route, au point de vue militaire, ce n'est pas seulement occuper la vallée où est tracé le chemin, c'est surtout tenir les hauteurs qui la dominent. Le maître de la route de Salonique, c'est le maître de l'Albanie. Depuis que l'Autriche a des visées sur la route de Salonique, elle a une politique en Albanie. A plus forte raison ne peut-elle se désinté-

resser des rives de l'Adriatique, la seule issue maritime qu'elle possède. Le comte d'Æhrenthal, en renonçant à user des droits que le traité de Berlin donnait à l'Autriche-Hongrie dans le sandjak de Novi-Bazar, a déclaré à maintes reprises que, par cet acte, il avait entendu marquer la limite méridionale que la frontière de l'Empire ne dépasserait pas. Il convient de l'en croire. Mais ces déclarations doivent évidemment s'entendre d'une politique de conquête, non d'une politique d'influence. Jamais l'activité des agens autrichiens en Albanie n'a été plus grande que depuis l'annexion de la Bosnie. Par le Monténégro, les Russes ont, au Sud de l'Autriche, un allié dont le rôle, en cas de conflit, ne serait pas négligeable. Mais les Albanais du Nord et, particulièrement, les Albanais catholiques, sont, depuis des siècles, les ennemis des Monténégrins : en cas de guerre austro-russe, les bandes de montagnards albanais, en se jetant sur le Monténégro, pourraient le paralyser. La tendance générale de la politique autrichienne a été de faire durer l'anarchie albanaise, d'opposer la masse amorphe de l'Albanie à l'expansion serbe, sans cependant favoriser le développement du sentiment national albanais. Elle s'est opposée à l'extension des « réformes, » commencées en Macédoine, aux vilayets albanais et même à l'ancien sandjak de Novi-Bazar; elle semble avoir vu sans regret l'extermination des Serbes de la Vieille-Serbie par les Arnaoutes. C'est surtout dans la région de Scutari, parmi les tribus catholiques, que la propagande autrichienne a été active; son meilleur instrument a été le clergé.

Si l'on excepte quelques-uns de ses chefs, élevés en Italie, comme Mgr Docchi, ou en Autriche, le clergé indigène est ignorant et n'a qu'une autorité restreinte; l'influence dominante appartient aux réguliers. Les Franciscains étaient en Bosnie dès le XIV^e^ siècle; de là ils se sont étendus en Haute-Albanie où ils ont obtenu de Mahomet II un firman spécial souvent renouvelé par ses successeurs. Ils ont eu des martyrs : Ferdinand d'Abbisola et Jacques de Sarnano, empalés par le pacha de Scutari plutôt que d'abjurer, Antonio de Sorante, pendu à Curza. Au XVII^e^ siècle, au moment des grandes victoires du prince Eugène, les Franciscains se firent les collaborateurs de l'œuvre de reconquête autrichienne; ils sont restés fidèles à cette tradition; la plupart d'entre eux sont des Albanais que l'Autriche fait élever à Salzbourg. Mais, à partir de 1842, les Jésuites vinrent « par-

tager la moisson d'un grain qu'ils n'ont pas semé. » Plus spécialement préoccupés des intérêts religieux, les Jésuites prennent leur mot d'ordre à Rome; les Franciscains le reçoivent de Vienne. Dans les écoles franciscaines, on n'enseigne que l'albanais, dans celles des Jésuites, même dans celles que subventionne l'Autriche, on apprend l'italien, mais non l'allemand. En juin 1908 paraissait, dans un journal albanais publié à Raguse sous les auspices du consulat autrichien de Scutari, une diatribe contre le clergé albanais et surtout contre les Jésuites que l'on accusait de favoriser la propagande italienne aux dépens de l'Autriche. Les agens autrichiens les trouvent, en effet, moins dociles à leurs inspirations que les Franciscains. Ceux-ci exaltent le patriotisme albanais pour l'opposer à la poussée slave; un poète franciscain, le Père Georges Fishta, « le Tyrtée albanais, » a chanté, dans des poèmes qui sont édités en Autriche, les grandes luttes des Guègues contre les Monténégrins; on a remarqué que sa muse a été particulièrement inspirée l'année dernière, au moment où l'Autriche annexait la Bosnie. L'Autriche exerce, en Albanie, le « protectorat » catholique; elle en fait un instrument de sa politique, et ses consuls persécutent les prêtres et les évêques suspects d'italianiser. Dernièrement, l'archevêque albanais d'Uskub, résidant à Prizren, Mgr Troksi, a dû donner sa démission à la suite d'une campagne menée contre lui à Rome par les Autrichiens; il a été remplacé par Mgr Miédia, coadjuteur de l'archevêque de Scutari.

Par le canal du clergé, l'or autrichien se répand sur la pauvre Albanie; dans un pays où une pièce d'or est une fortune, les libéralités autrichiennes ont fait beaucoup de riches. Chez les musulmans, là où ne pénètre pas le clergé catholique, l'Autriche envoie des savans. Un géographe hongrois, le baron Nopča, a visité en détail toute l'Albanie du Nord, s'arrangeant pour perdre en route les gendarmes chargés de l'escorter et laissant derrière lui, pour les moindres services, des pourboires princiers. M. Kral, tout récemment encore consul général d'Autriche à Scutari, avait lui-même un goût prononcé pour la géologie; il allait souvent, sans escorte, parcourir les villages de la montagne, surtout dans la direction des frontières monténégrines. D'ailleurs, ni les agens autrichiens ne se cachent de distribuer de l'argent, même aux plus hauts personnages albanais, ni ceux ci d'en recevoir : l'Albanie est si pauvre! L'Alba-

nais accepte de toutes les mains, mais il ne se vend à personne. C'est un consul d'Autriche qui s'écriait, dans un jour de découragement : « Rien ne saurait satisfaire les exigences insatiables de cette race et de ses pasteurs! » Tout l'or de Vienne ne parviendrait pas à dissiper les antipathies qu'inspire aux Albanais la raideur bureaucratique des agens autrichiens, ni la défiance qu'a fait naître, surtout chez les musulmans, l'annexion de la Bosnie. N'exagérons rien cependant; plusieurs tribus Malissores sont devenues de véritables bandes au service de l'Autriche; sur un signe de son consul, 3000 montagnards pourraient descendre dans la ville et commencer une rébellion, si la politique de Vienne en avait besoin. A la fin de décembre 1908, dans une réunion tenue dans la montagne, sous la présidence de Prink Pacha, on parla de la guerre qui paraissait alors menaçante. Les Mirdites et les Kthellas se déclarèrent prêts à marcher, sous les ordres de leur chef, contre l'ennemi de l'Empire ottoman, quel qu'il fût; mais les Malissores s'écrièrent qu'en aucun cas ils ne se battraient contre les soldats de leur père et bienfaiteur l'empereur François-Joseph! Dans son numéro du 2 septembre, la revue militaire autrichienne *Danzers Armee Zeitung* conseillait d'organiser une sorte de légion albanaise sur le modèle de la légion étrangère française, qui servirait d'instrument pour le triomphe de la politique autrichienne dans les Balkans et pour la marche sur Salonique.

Ainsi, la politique officielle de l'Autriche est toute de « pénétration pacifique, » d'influence commerciale; mais, sur place, elle a des agens trop zélés ou moins discrets; c'est là ce qui, en Italie, provoque tant d'inquiétudes.

Même aux plus beaux temps de la Triple Alliance, la question balkanique et, plus particulièrement, la question albanaise ont été, entre Vienne et Rome, une source de difficultés, un objet de négociations difficiles. On s'entendit sur la base du *statu quo* et, si un jour il devenait impossible, sur l'autonomie fondée sur le principe de la nationalité : c'était réserver, le cas échéant, l'indépendance de l'Albanie. A l'entrevue de Venise, en 1904, entre M. Tittoni et le comte Goluchowski, il fut question de la délimitation éventuelle de l'Albanie; l'Autriche reconnut qu'une partie des vilayets de Monastir et de Kossovo en devrait faire partie. Ces précautions ne suffisaient pas à dissiper les alarmes des Italiens. L'importance capitale de la question d'Al-

banie leur apparut de plus en plus à mesure que leur renaissance économique et maritime leur rendit confiance en l'avenir de leur pays. « Les intérêts et les droits de l'Italie dans l'Adriatique, disait le 8 juin 1901 M. de Marinis, futur ministre des Affaires étrangères, dépendront de l'avenir de l'Albanie. Celui qui sera en possession du port de Avlona, deviendra le maître incontesté de l'Adriatique. » A mesure que les Italiens perdaient leurs espérances d'expansion en Afrique, le littoral albanais, qui fait face à leurs côtes, prenait à leurs yeux plus d'importance, et ils s'efforçaient avec succès d'y développer leurs intérêts.

Au contraire de l'Autriche, l'Italie souhaite la formation d'une Albanie forte et autonome, qui, espère-t-elle, lui emprunterait sa civilisation. Le commerce de l'Italie dans les ports albanais, le nombre et le tonnage de ses bateaux ont beaucoup augmenté; ils restent cependant très inférieurs aux chiffres correspondans du commerce autrichien. Beaucoup d'entreprises italiennes se sont fondées dans les ports de la côte : les petits bateaux du lac de Scutari appartiennent à une compagnie italienne. Dans les écoles italiennes, le mot d'ordre est de développer le patriotisme albanais. Dans le vilayet de Janina surtout, les progrès de l'influence et des intérêts italiens sont considérables; ils alarment les Grecs, si bien que les Italiens redoutent une entente entre Vienne et Athènes. En juin 1906, le *Courrier des Balkans*, qui paraît à Rome, lança un « canard » sensationnel, le texte d'un traité secret entre l'Autriche et la Grèce pour un partage d'influence en Albanie; le Skumbi aurait marqué la limite des sphères d'influence, et, en cas de dislocation de l'Empire ottoman, la frontière des zones annexées; l'Italie aurait été exclue; le journal faisait appel à son intervention pour sauver les droits des Albanais. Si invraisemblable qu'elle fût, cette nouvelle souleva une vive émotion en Italie.

Les projets de chemins de fer, dont on a tant parlé après le discours du baron d'Æhrenthal, en janvier 1908, firent éclater avec plus d'évidence encore les divergences d'intérêts entre les deux alliées. L'Italie est d'accord avec la Serbie pour favoriser la construction de la ligne du Danube à l'Adriatique qui ouvrirait à son commerce de nouveaux débouchés; elle désire la réalisation de tous les projets de chemins de fer ou de routes qui rouvriront les voies par où passèrent, jadis, le commerce et les armées de Rome. L'Autriche, au contraire, n'a pas intérêt au dé-

veloppement des ports de l'Adriatique; sa pénétration, à elle, descend du Nord et se dirige vers Salonique; elle coupe, à angle droit, la direction des intérêts italiens.

Constatant cette rivalité, cette divergence d'intérêts qui va toujours s'envenimant, le baron de Chlumecky (1) se demande « si l'Albanie finira par devenir, pour les deux alliées, un nouveau Sleswig-Holstein. » A certaines heures, on pourrait le croire : une dangereuse agitation serait, dit-on, préparée en Albanie pour le printemps prochain; l'Autriche et la Bulgarie chercheraient à provoquer des troubles pour en profiter. Sans ajouter à ces noires prévisions plus de foi qu'il ne convient, il faut reconnaître que, dans l'Europe tranquille de cet hiver, la question albanaise reste un élément d'inquiétude. Les Albanais sont mécontens, troublés, et si les ministres du Sultan ne prennent pas tous les ménagemens nécessaires, une crise pourrait éclater dont le régime jeune-turc aurait beaucoup à souffrir. La France, amie des Jeunes-Turcs et protectrice des Mirdites, est bien placée pour donner aux uns et aux autres des conseils de prudence dont l'Europe devrait lui être reconnaissante, car l'Europe entière, l'Autriche et l'Italie surtout, ont le plus grand intérêt au maintien de la paix dans les Balkans. Il faut laisser du temps à la réorganisation ottomane; et il arrivera de deux choses l'une : ou bien les Jeunes-Turcs échoueront dans leur œuvre, et la poussée des nationalités disloquera l'Empire ottoman en Europe; dans ce cas, l'Albanie ne pourrait que constituer un État autonome qui entrerait dans la confédération balkanique qui ne tarderait pas à se former; ou bien la Turquie deviendra un État vraiment européen, bien policé, jouissant d'une réelle égalité entre les diverses races et les diverses confessions, sillonné de routes et de chemins de fer; et alors l'Albanie trouvera, dans l'Empire ottoman, son développement normal. Pénétrée peu à peu par la civilisation européenne, elle évoluera; mais elle gardera son originalité; elle restera la vieille terre des Pélasges, mère des héros.

René Pinon.

(1) Leopold Freiherr von Chlumecky: *Œsterreich-Hungarn und Italien*. Leipzig et Vienne, 1907.

# GEORGE ANDERSON[1]

DERNIÈRE PARTIE [2]

## XIII

— Quelles nouvelles des chasseurs, Wilson ? Ne doivent-ils pas bientôt revenir ?

— C'est la fin de la dernière battue, madame. Faut-il servir le thé ?

Mrs Gaddesden fit un signe d'assentiment; puis, quittant son fauteuil, elle se dirigea vers la fenêtre pour essayer de découvrir dans le paysage d'hiver Philippe et ses compagnons de chasse. Elle entendit seulement le bruit de quelques coups de feu éloignés partant à sa droite derrière un bouquet d'arbres du jardin, qui lui dérobaient la vue des chasseurs. Mais elle distingua deux silhouettes qui marchaient de long en large sur la terrasse de pierre et qui se détachaient dans les dernières lueurs du soleil de novembre. C'était Élisabeth, accompagnée d'un homme grand et anguleux, à la tournure originale, un ami Canadien arrivé le matin même, M. Félix Mariette, de Québec, qui, au dire d'Élisabeth, venait pour assister à un congrès catholique à Londres. Mrs Gaddesden était avertie qu'il était un Ultramontain, et que le mot « Empire » ne devait pas être prononcé devant lui. Élisabeth s'était entendue avec un propriétaire catholique du voisinage, qui devait, le lendemain dimanche, conduire



(2) Voyez la *Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre, et 1er décembre.

le Canadien en automobile à la messe à quinze milles de là. Et Mrs Gaddesden, Anglicane tiède, qui ne fréquentait l'église de sa paroisse que dix ou douze fois l'an, avait été frappée de ce fait. L'air était glacé et pénétrant. Que ces fourrures seyaient donc bien à Élisabeth ! Comme sa svelte personne était élégamment drapée dans sa zibeline, un des premiers cadeaux du pauvre Merton. Le regard maternel s'arrêtait complaisamment et avec orgueil sur la grâce des mouvemens et de la démarche de sa fille. « Elle est toujours si distinguée, » se disait-elle, puis elle se souvint qu'Élisabeth détestait particulièrement cette épithète. Néanmoins Mrs Gaddesden savait très bien ce qu'elle entendait par là; et, comme chaque fois qu'elle pensait à sa fille, elle se désespérait en comparant ce qu'elle aurait pu faire de sa vie et ce qu'elle en faisait actuellement, ou ce qu'elle menaçait d'en faire.

Et tout cela à cause de ce voyage au Canada ! Ce désastreux voyage au Canada !

Et, tandis qu'elle regardait les deux promeneurs, les souvenirs de Mrs Gaddesden se reportaient à la visite d'Arthur Delaine, au commencement d'août, trois semaines avant le retour d'Élisabeth, lorsqu'il lui avait révélé avec tant de circonspection et d'hésitation quel était l'homme qui avait pris une si étrange influence sur sa fille. Delaine, trouvait-elle, avait parlé avec la plus grande générosité d'Élisabeth et de sa propre déception et avec beaucoup de bienveillance de ce M. Anderson.

— Je ne sais rien contre lui personnellement, rien ! Il est sans doute un très estimable garçon avec exactement le genre d'habileté qui le fera réussir au Canada. Lady Merton, j'imagine, vous aura tenue au courant des déplorables événemens auxquels il s'est trouvé mêlé ?

Mrs Gaddesden se rappelait sa réponse : certainement, Élisabeth lui avait raconté toute cette histoire, au moins ce qui concernait M. Anderson. Et elle désignait du doigt les lettres éparses à côté d'elle.

— Mais vous ne pouvez pas supposer, avait-elle ajouté avec indignation, qu'Élisabeth songe jamais à l'épouser !

— Cela, ma chère vieille amie, c'est à sa mère d'en juger, avait répliqué Delaine, non sans une nuance de dépit. Ce que je puis vous affirmer, c'est que lady Merton s'intéresse à ce jeune homme et qu'il est fort occupé d'elle.

— Elisabeth... s'exiler au Canada!... s'enterrer dans la Prairie!... Quand elle pourrait avoir tout ici,... tout ce qu'il y a de mieux,... à ses pieds. C'est inconcevable!

Delaine en convenait, et tous deux s'accordaient à déplorer les bizarreries de la vie. — Mais vous la sauverez! Vous lui montrerez combien il serait absurde, plus qu'absurde, criminel, de persister dans sa folie!

Après quoi, il était parti, non sans tristesse, pour assister à un congrès archéologique à Berlin, et passer l'automne en Italie; et, peu de semaines après, Mrs Gaddesden avait vu revenir sa chère Élisabeth plus pâle et plus mince qu'auparavant, mais tout à fait, tout à fait inexplicable!

Quant au sauvetage indiqué, Mrs Gaddesden ne fut pas autorisée à le tenter. En premier lieu, parce qu'Élisabeth avait nié qu'elle eût besoin d'être sauvée.

— Ne croyez rien du tout, ma chère maman, de ce qu'Arthur Delaine peut vous avoir dit! Je me suis fait un véritable ami d'un homme remarquable, et je reste en correspondance avec lui. Il doit venir à Londres en novembre, et je lui ai demandé de venir nous voir ici. Vous ne manquerez pas d'être très bonne pour lui, mère chérie,... aussi bonne que vous le pourrez,... car il a subi de rudes épreuves... Il a sauvé la vie de Philippe,... et c'est une personnalité supérieure!

Après ces brèves explications, elle s'était empressée d'aborder toute sorte de sujets, sauf celui qui l'intéressait le plus. Mrs Gaddesden évoquait la gracieuse figure de sa fille, assise sur le lit où elle-même était couchée, chantant les louanges du Canada,... sa délicate chevelure brune éparse sur ses épaules, ses yeux étincelans d'enthousiasme patriotique. Mais, chaque fois que Mrs Gaddesden avait tenté de pénétrer plus avant dans l'esprit de sa fille, elle s'était heurtée à une barrière infranchissable. Élisabeth l'embrassait plus tendrement comme si elle souffrait elle-même de ses propres réticences, mais elle ne disait rien. Mrs Gaddesden ne pouvait que constater avec chagrin qu'un grand changement s'était opéré dans celle qu'elle aimait le plus au monde; mais sans en deviner les causes, ni prévoir les conséquences.

Philippe... hélas! ne lui avait pas été d'un grand secours à ce sujet!

— Ne vous cassez pas la tête, mère! Anderson est un bon

camarade mais il n'épousera pas Élisabeth. Il se rend bien compte qu'il n'est pas à la hauteur,... et c'est vrai! Que diable! il y a des limites. Mais c'est un très brave garçon. Il n'est pas de ceux qui vont là où on ne les appelle pas. Laissez Élisabeth tranquille, chère maman,... ça passera... Il convient d'être aimable avec lui, lorsqu'il viendra et même fameusement aimable, à mon avis,... car il m'a sauvé la vie!

Assurément, il fallait être aimable! On avait attendu avec anxiété les nouvelles de la traversée et du débarquement d'Anderson. Depuis trois jours, il était à Londres et avait présenté les lettres qui l'accréditaient au Ministère du Commerce et des Colonies et, après plusieurs entrevues et pourparlers préliminaires avec les ministres, il allait arriver à Martindale pour y passer la semaine avant la petite conférence à laquelle étaient conviés des représentans anglais et coloniaux.

Mrs Gaddesden avait lu dans plusieurs journaux les articles qui lui étaient consacrés et dans lesquels il était question de lui dans le milieu parlementaire comme d'un personnage de marque. Elle avait une grande impatience de le voir, et elle l'avait manifestée beaucoup plus qu'Élisabeth. Quel calme avait montré celle-ci dans ces derniers jours! circulant dans la maison, légère, silencieuse, et les yeux sourians comme quelqu'un qui ménage ses forces en se préparant à une ordalie.

Qu'allait-il arriver? Dans son impatience, Mrs Gaddesden ne pouvait conserver son calme qu'avec peine. Mais elle s'était bien gardée d'en dire un mot à Élisabeth. Dans une demi-heure, peut-être moins, il serait là. Un automobile avait été envoyé à la gare de la petite ville voisine, à quinze milles de là, pour attendre l'express. Dans le crépuscule ensoleillé, Mrs Gaddesden regardait autour d'elle, cherchant à s'imaginer quelle impression Martindale et ses habitans produiraient sur le nouveau venu.

La pièce où elle se tenait, pièce de grandeur moyenne, connue depuis la fin du XVIe siècle sous le nom de Salon Rouge, tendue de cuir de Cordoue repoussé, était remplie de choses rares et magnifiques, de cabinets d'ébène, de fines laques, des tapis orientaux les plus rares, de chaises sculptées et de luxueux sofas. De-ci de-là, disposés dans l'ombre avec sobriété, comme avec une sorte de dédain de tout étalage vulgaire, l'œil était frappé par le reflet de quelque objet en vieil argent, en cristal de roche ou en agate, bibelots collectionnés et mis là depuis cent cinquante

ans, — par un Gaddesden amateur, au goût rare, — et qui occupaient encore leurs places primitives. Un plafond de stuc à caissons portait une reproduction de la rose des Tudors. En face de Mrs Gaddesden, le mur était orné d'un miroir rond, dans lequel elle voyait se refléter son image, et d'un beau portrait d'homme, coiffé d'une toque de velours, sur fond vert, signé d'Holbein. Sur le manteau sculpté de la cheminée portant la date de 1586 resplendissait un des plus célèbres portraits de Romney : une jeune fille en noir avec laquelle Élisabeth Merton avait une curieuse ressemblance. Des chrysanthèmes blancs et jaunes jetaient une note gaie parmi toutes les richesses de la pièce, et la lumière de l'unique lampe auprès de laquelle Mrs Gaddesden s'était assise avec sa broderie, se mêlant à la lueur orangée qui pénétrait du dehors à travers les fenêtres ouvertes, ajoutait un effet de couleur harmonieux à la splendeur de cette pièce d'une extraordinaire beauté à laquelle avaient concouru le travail du temps et les efforts de douze générations.

Par la fenêtre, Mrs Gaddesden pouvait voir à sa droite et à sa gauche les ailes Nord et Sud de cette belle demeure, les grandes pelouses descendant vers les méandres de la rivière qui serpentait à travers le parc, l'église recouverte de lierre au milieu des arbres, les bois lointains et les cultures, enfin, à l'horizon, la ligne empourprée des montagnes. Tout comme dans l'intérieur de la pièce, le paysage s'estompait dans une harmonie parfaite sous une douce lumière. Pas une note discordante, pas une ligne heurtée,... la durée et la dignité, la richesse et la considération : Martindale exprimait tout cela. Les Gaddesden avaient dédaigneusement et par deux fois refusé la pairie. A leurs yeux, être M. Gaddesden de Martindale était suffisant; un duché n'y eût rien ajouté. Et le pays entier où ils étaient établis depuis des siècles partageait cette opinion. On avait même jusqu'à un certain point désapprouvé les succès financiers du père de Philippe. Il est vrai que les rentes des Gaddesden n'avaient cessé de diminuer; mais, quoique devenu commerçant, le comté ne voyait pas sans déplaisir l'intrusion du négoce sur le vénérable et traditionnel territoire de Martindale.

La petite lady qui était maintenant et qui resterait, jusqu'à la majorité et au mariage de Philippe, maîtresse de Martindale, était une délicate, douce et timide personne qui, sans avoir l'intelligence de sa fille, ne manquait pas de caractère. Dans son

for intérieur, elle s'était souvent trouvée gênée par la majesté de ce qui l'environnait. Lorsque Philippe se marierait, elle n'aurait aucune peine à se retirer dans le douaire, à la lisière du parc. En attendant, elle faisait de son mieux pour maintenir les anciens usages. Mais si quelquefois Martindale lui paraissait une lourde charge, si elle le trouvait trop ancien, trop grand, trop riche, trop parfait, quelle impression ferait-il sur un jeune Canadien venu de la Prairie et qui, jamais, n'avait foulé le sol de l'Angleterre ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Soudain un bruit de pas dans le hall. La porte du salon fut ouverte par Philippe, et une troupe d'hommes entrèrent. L'un d'eux, aux fraîches couleurs, et aux cheveux gris, s'avançait en premier.

— Eh bien! Mrs Gaddesden; nous voici tous de retour, Philippe nous a fait passer une excellente journée !

Dans le groupe qui le suivait, le gérant de Martindale, deux petits propriétaires du voisinage, un homme bruyant au large front qui, malgré ses knickerbockers, était apparemment un clergyman, à en juger par sa cravate blanche, un adjudant de la garnison et deux jeunes gens de belle mine, anciens camarades de Philippe à Eton.

Élisabeth et Mariette entrèrent à leur tour, et une cousine des Gaddesden, une miss Lucas, se glissa à leur suite dans le salon. C'était une jolie jeune fille, vêtue d'une savante *demi-toilette* de mousseline blanche, et les jeunes chasseurs, Philippe à leur tête, formèrent immédiatement un cercle autour d'elle, comme des abeilles autour d'une fleur. Il était clair que Philippe faisait grande attention à elle, et, tandis qu'il riait, la taquinait et flirtait avec elle, il perdit successivement les couleurs momentanées que lui avait données l'exercice et devint fort pâle.

Mariette examinait les uns et les autres avec une curiosité à peine déguisée. C'était la troisième fois qu'il venait en Angleterre et il s'y sentait toujours en pays étranger. Ce personnage ainsi guêtré qu'il voyait là-bas était probablement un *pasteur*... Quel grotesque !... Et pourquoi cette jeune demoiselle était-elle en robe de soirée, tandis que lady Merton, qui avait ôté ses fourrures, se montrait dans le plus simple costume de « tweed? »

Le vieux monsieur au teint coloré à côté de Mrs Gaddesden

était, lui avait dit lady Merton, le lord lieutenant du comté et, au même instant, elle les présentait l'un à l'autre : « M. Mariette, Lord Waynflete. »

— Enchanté de vous voir, dit celui-ci avec affabilité, en tendant la main à Mariette. Quelle belle place le Canada est en train de prendre ! Je pense y envoyer mon troisième fils.

Mariette s'inclina.

— Il sera le bienvenu.

— Je crains qu'il n'ait pas assez de tête pour réussir ici,... — mais peut-être que dans un pays nouveau...

— Il pourra s'en passer?... Oui, c'est l'opinion générale, répliqua Mariette avec le plus grand sang-froid.

Lord Waynflete le considéra un moment avec surprise et retourna vers la maîtresse de la maison. Mariette rejoignit Élisabeth pour le thé. Celle-ci le nomma à la jeune fille en blanc, qui le regarda avec enthousiasme, et aussitôt laissa la bande de jeunes gens pour s'occuper de cet étranger à figure maigre et qui portait des lunettes.

— Vous êtes catholique, monsieur? lui demanda-t-elle avec vivacité. Combien je vous envie ! *J'adore* l'Oratoire de Saint-Philippe ! Lorsque nous sommes en ville, j'y vais toujours au Salut..., à moins que maman n'ait besoin de moi à la maison pour verser le thé. Connaissez-vous le cardinal C...?

Elle prononça le nom d'un cardinal archevêque de Westminster.

— Oui, mademoiselle, je le connais fort bien. Je viens de passer quelque temps chez lui.

Elle battit des mains, en s'écriant :

— Comme c'est intéressant ! Je le connais un peu. N'est-il pas gentil ?

— Non, dit Mariette résolument, il est magnifique; c'est un saint, un savant..., tout ce qu'on voudra..., mais pas gentil.

La jeune fille fut d'abord un peu démontée, puis, furieuse, et après quelques minutes de conversation, elle revint vers les jeunes gens, tournant délibérément le dos à Mariette.

Il lança un regard à moitié contrit, à moitié ironique à Élisabeth, dont le visage exprimait l'amusement, et s'assit derrière elle dans un coin d'où il pouvait observer sans parler. Sa vive intelligence lui permettait de juger les gens au premier abord : les deux jeunes propriétaires ruraux qui se sentaient

gênés dans le salon de Mrs Gaddesden, embarrassés de leurs tasses à thé, et conversaient à voix basse jusqu'à ce qu'Élisabeth fût venue à leur secours et les eût, à leur grande satisfaction, appelés auprès d'elle ; le régisseur qui aidait lady Merton à recevoir et à servir le thé, Philippe et un autre jeune héritier, fils, comme il l'apprit, d'un pair du voisinage, qui flirtaient avec la jeune fille en blanc; et un troisième jeune prétentieux étudiant d'Eton, qui montrait ostensiblement que les dames l'ennuyaient et se distrayait en fumant des cigarettes en compagnie de l'adjudant dans un coin éloigné. Enfin les regards du Canadien s'arrêtèrent sur le *pasteur*. Figure intelligente après tout; froide, fine, avec une lueur de spiritualité. Bientôt Mariette, le pasteur, — dont le nom était Everett, — et Élisabeth entamèrent une conversation, et Mariette s'aperçut que, sous un air de bonhomie, Everett était aussi fin observateur que lui-même.

— Vous nous étudiez avec soin? dit Everett en souriant. Eh bien ! ce n'est pas facile de nous bien connaître.

— Seriez-vous une grande nation, si c'était facile?

— Peut-être non. L'Angleterre en ce moment est un palimpseste, l'écriture nouvelle recouvre partout l'ancienne. Cependant, le parchemin n'a pas changé, et la vieille écriture existe néanmoins, tandis que vous, *vous* écrivez sur un vélin tout neuf.

— Mais en nous inspirant du vieil idéal ! dit Mariette avec un éclair dans ses yeux noirs. L'Église,... l'État,... la Famille! qu'il y a-t-il d'autre à écrire ?

Les deux hommes se rapprochèrent et continuèrent une conversation animée. Élisabeth, seule pour un moment derrière la table à thé, entendait bourdonner à ses oreilles un murmure confus que dominait le rire joyeux du lord lieutenant, mais sa pensée tout entière était attentive à saisir le son d'une voix, le bruit d'un pas qu'elle attendait. A travers la pièce, ses yeux rencontrèrent ceux de sa mère, et elle comprit que son impatience était partagée.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Mère, voici M. Anderson !

Philippe entrait tout joyeux, escortant son hôte.

Le salon, qui était maintenant éclairé, aussi brillamment par la vive lumière des lampes que par la flamme du foyer, sembla rempli de monde aux regards éblouis d'Anderson. Il fut accueilli par une aimable dame aux cheveux gris qui ressem-

blait étonnamment à un visage qu'il connaissait, puis sa main serra celle d'Élisabeth. Ils échangèrent maints lieux communs sur son voyage, le nouvel automobile qui l'avait amené, la fraîcheur du soir. Mariette lui fit un amical signe de tête, puis il fut présenté à plusieurs hommes qui le saluèrent avec raideur et à une jeune fille, qui sourit négligemment sans cesser de s'occuper de Philippe penché sur le dos de sa chaise.

Élisabeth lui désigna un siège à côté d'elle et lui offrit du thé. Ils parlèrent un peu de Londres et de ses premières impressions, et entre temps il cherchait à retrouver dans la femme qui lui parlait celle qu'il avait quittée au Canada. Quelque chose était changé ! Cette personne réservée et plutôt froide n'était pas l'Élisabeth des Montagnes Rocheuses. Il l'observait, tandis qu'elle s'occupait de ses autres invités, il remarqua son air détaché et sa gaieté malicieuse en s'adressant aux jeunes gens, son ton amical avec le pasteur et l'aimable déférence qu'elle témoignait au lord lieutenant. Il semblait qu'elle était bien plus que sa mère la maîtresse de la maison, qu'elle en était l'âme, et que tout se rapportait à elle.

Il y eut quelque agitation dans le salon. Lord Waynflete demandait sa voiture.

— N'oubliez pas, chère lady, que vous inaugurez le nouvel Hôtel de Ville mercredi prochain, dit-il en s'approchant d'Élisabeth.

Elle haussa les épaules :

— Mais vous faites le discours !

— Pas du tout. Ce qu'ils désirent avant tout, c'est vous entendre. Et il y aura foule.

— Élisabeth n'est pas orateur pour deux sous! dit Philippe avec une bienveillance toute fraternelle. N'est-ce pas, Lisa?

— Je ne peux pas le croire, dit lord Waynflete; mais peu importe. Tout ce qu'on demande c'est qu'un Gaddesden dise quelque chose... Ah! Mrs Gaddesden, comme le Romney est merveilleux ce soir!

Tourné vers la cheminée, les mains sur les hanches, il admirait la peinture bien éclairée.

— Est-ce une aïeule ? demanda Mariette à Élisabeth.

— Oui. Elle eut trois maris, et on la soupçonne d'avoir assassiné le quatrième, dit Élisabeth ironiquement.

— Quoi qu'il en soit, c'est une fort jolie femme, reprit lord

Waynflete. Et comme vous êtes sa vivante image, lady Merton, vous feriez mieux de n'en pas dire de mal. — Élisabeth prit part au rire qu'elle avait provoqué à ses dépens, et le vieux lord se tourna vers Anderson.

— Cette maison renferme des trésors, monsieur Anderson, et je vous engage à les examiner, car d'ici à quelques années, les radicaux nous auront tout enlevé. Vous êtes de Manitoba? Ah! vous n'êtes pas encore troublés par les socialistes ; mais vous en aurez,.. vous en aurez !... Ça pullule comme des rats dans du blé. Ils abattraient le vieux drapeau, s'ils le pouvaient. Mais vous nous aiderez à le maintenir flottant. Les colonies sont notre espoir, — nous comptons sur les colonies !...

Le beau vieillard leva la main dans un geste oratoire et promena un regard circulaire sur l'assistance comme un homme pour qui parler en public est une seconde nature. Anderson fit un geste d'assentiment, car on ne lui demandait pas de réponse. Mariette un peu en arrière observait l'orateur d'un air égayé et moqueur.

— Votre voiture est là, lord Waynflete, dit Philippe, mais je ne vois pas pourquoi vous vous en iriez.

— Mon cher ami, il faut que j'attrape le train de nuit. Il y a demain un débat des plus importans à la Chambre des lords.

Et, s'adressant poliment au Canadien : — Vous savez sans nul doute que nous avons une session d'automne. Avec ces gouvernemens radicaux, nous en aurons bientôt une chaque année.

— Quoi ! l'*Education Bill* encore demain, dit Everett. Qu'allez-vous en faire?

Lord Waynflete toisa dédaigneusement son interlocuteur. Il n'approuvait pas beaucoup les ecclésiastiques sportsmen, et les opinions d'Everett étaient trop libérales pour lui plaire. Cependant il se laissa entraîner, et bientôt le salon retentit du bruit d'un vif débat sur quelques-uns des brûlans problèmes qui s'agitaient entre l'Église et l'opposition. Lord Waynflete cessa d'être simplement banal et courtois. Dans la discussion il fit preuve de beaucoup de finesse, de clairvoyance et d'intelligence politique. Type de l'Anglais aristocrate et de l'Anglican sincère, il traitait des sujets avec lesquels il était familiarisé depuis l'enfance avec une autorité et sur un ton que tous dans le salon, — sauf les deux Canadiens, — acceptaient sans contrôle. Il était véritablement le *leader* de ces gentilshommes propriétaires ruraux ou

soldats; ils aimaient à l'entendre discourir, et il discourut jusqu'à ce que le son de la pendule l'interrompit soudain.

— Il faut que je parte. Oui, c'est l'*Église*, — l'*Église*, à laquelle nous devons penser, — l'*Église* pour laquelle nous devons combattre! — Car,... que serait l'Angleterre sans l'*Église?* — je vous le demande. Au revoir, — au revoir!

— Il parle de l'*Anglican Establishment*, murmura Mariette. Quel drôle de vieillard!

Le pasteur l'entendit, et, avec un clignement d'yeux, il lui proposa de visiter la fameuse bibliothèque de la maison.

Les invités se dispersèrent. Élisabeth elle-même avait accompagné lord Waynflete pour lui dire quelques mots au sujet de l'inauguration de l'Hôtel de Ville, et Anderson resta seul.

Il examina le salon, les tableaux, les boiseries, se dirigea vers la fenêtre entr'ouverte, regarda au dehors le crépuscule étoilé et le paysage baigné d'ombre. Il y avait des lumières dans l'église, illuminant les vitraux des fenêtres ogivales, et des corneilles volaient en tournant au-dessus de la vieille tour.

Tandis qu'il restait là, debout, à contempler, l'adjudant rentra pour chercher son chapeau.

— Tout cela est bien vieux, n'est-ce pas? dit-il avec courtoisie en voyant que l'étranger admirait la vue. Il faut espérer que Philippe le gardera bien.

— Il paraît l'aimer beaucoup.

— Oh, oui! mais il faut être quelqu'un, avoir les reins solides pour garder cela. Ils ont d'ailleurs assez d'argent, ils sont tous riches, et ils se marient richement.

Anderson murmura quelque chose d'inintelligible, et le jeune homme s'éloigna.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un peu plus tard, Élisabeth et Anderson étaient assis dans le Salon Rouge. Mrs Gaddesden, après avoir adressé quelques mots insignifians au nouvel arrivant, était sortie, prétextant des lettres à écrire. La jeune fille en blanc, très entourée dans le hall, flirtait tout à son aise. Philippe aurait bien voulu être du jeu; mais sa mère, effrayée de sa pâleur et de la fatigue causée par la chasse, l'avait obligé à prendre un bain chaud et à se reposer avant le dîner. De telle sorte qu'Élisabeth et Anderson étaient seuls.

Élisabeth restée avec Anderson ne savait comment diriger la

conversation. Elle était sous le poids d'une oppression qu'elle ne pouvait vaincre. Les lettres qu'il lui avait adressées avant de s'embarquer au Canada étaient écrites avec le naturel et l'abandon de la franche amitié, mais sans que le mot d'amour s'y trouvât jamais. Quel changement le contact du sol anglais, la vue de Martindale avaient-ils donc opéré en lui? Il parlait volontiers de la première partie de sa mission, de la cordialité qu'il avait trouvée chez les hommes d'État anglais et de ses impressions la première fois qu'il avait assisté à une séance de la Chambre des Communes. Mais ses manières étaient contraintes. Ce qu'il disait aurait pu s'adresser à n'importe qui et, plus il parlait, plus Élisabeth se sentait paralysée. Elle devenait de plus en plus pâle. Cette antique demeure avec ses splendeurs et ses trésors, tout cet entourage du passé semblait s'effondrer sur eux et les engloutir. Elle s'était fait un plaisir d'enfant, — mêlé cependant de quelque appréhension, — à l'idée de montrer à Anderson sa vieille maison qu'elle aimait et tous ses souvenirs de famille. Et, maintenant, elle se rendait compte tout simplement des obstacles que la fortune et la race mettaient entre eux. Son enthousiasme naturel qui avait pris son libre essor au Canada était ici comme un fleuve endigué qui disparaît dans un gouffre souterrain. Il avait été facile au Canada de jeter un défi au Vieux Monde, d'échapper à tous ses appels, à toutes ses exigences, au sort enfin que jette un vieux milieu sur tous ceux qui y sont nés.

— Je ne resterai pas plus d'un mois ici, disait Anderson, parce que je suis attendu à Ottawa.

Il lui donna des détails sur une nouvelle affaire dont il s'occupait : la mise en valeur d'une vaste région de la Peace River, au nord d'Edmonton. Il lui conta son voyage du mois d'août à travers ce beau pays, lui décrivant ses fleuves superbes, ses forêts et ses lacs merveilleux, ses colons isolés qui attendaient qu'un gouvernement secourable et non tyrannique vînt les aider à poser les premiers jalons de la civilisation, établissant des communications par bateaux ou par chemins de fer entre leurs *settlements* ou encourageant de nouveaux colons à exploiter la fertilité de la terre.

Et tandis qu'il parlait, elle le revit soudain redevenir lui-même, l'Anderson qui avait voyagé avec elle à travers la Prairie; l'Anderson dont les regards avaient plongé dans ses yeux à la Roger's Pass. Il semblait vieilli et amaigri, il avait quelques

cheveux blancs, et les traces de souffrance et de fatigue qu'on remarquait en lui étaient comme la patine que le temps apporte à quelque bel édifice. La maturité était venue sans que la force fût diminuée.

Et toujours pas un mot sentimental ou même d'intimité, rien qui répondit au cri de son âme.

Quand vint l'heure de s'habiller pour le dîner, elle le conduisit au delà du hall, à l'escalier intérieur dont la fameuse rampe, d'une extrême finesse, était un des premiers travaux de ferronnerie exécutés en Angleterre, puis à l'étage supérieur à travers des corridors sans fin, vieux et obscurs, mais encombrés de portraits et de meubles anciens. Anderson regardait autour de lui avec étonnement.

— Quelle admirable demeure!

— Trop ancienne! dit Élisabeth avec vivacité, puis se reprenant : Pourtant nous l'aimons ainsi, et nous n'avons pas l'impression d'étouffement que vous devez éprouver.

Il sourit sans répondre.

— Avouez que vous étouffez,... depuis que vous êtes en Angleterre?

Il respira longuement, rejetant sa tête en arrière, d'un geste qui amusa Élisabeth et les fit rire tous deux.

— C'est vous-même qui m'avez averti que tout cela me paraîtrait petit. De si petits champs, — de si petites rivières, — de si petits voyages! Et ces villes immenses les unes sur les autres! Ne vous sentez-vous pas écrasée?

— Vous avez déjà le mal du pays!

— Non, non... protesta-t-il. — Mais ses yeux démentaient ses paroles. Et le cœur d'Élisabeth se serrait de plus en plus.

De nouveaux invités vinrent passer le dimanche. Deux hommes politiques, un journaliste, un poète, quelques dames, un jeune lord S..., qui venait d'hériter d'un des plus anciens marquisats d'Angleterre...

Élisabeth avait choisi ses hôtes de telle sorte qu'Anderson y pût trouver quelque plaisir, et celui-ci ne démentit pas la haute idée qu'elle avait de lui. Il s'exprimait bien et avec modestie; et depuis quelque temps la société anglaise s'est montrée si sympathique envers le Canada et les Canadiens, que malgré l'ignorance colossale que manifestaient souvent les invités de

Mrs Gaddesden au sujet du Dominion, il ne régnait aucune froideur dans la réunion. Lord S... confondait le Lac Supérieur avec le Lac Ontario et était persuadé que le Mackenzie passait à Ottawa. Mais il fut assez bon pour dire qu'il aimerait beaucoup mieux aller au Canada que dans ces « assommans pays étrangers. » Comme il était un beau et bon garçon, Anderson le traita comme il avait traité Philippe au Lac Louise, et dans l'après-midi du dimanche, il parla de sport et de grande chasse, de telle sorte qu'il eut le plus grand succès au fumoir.

Malheureusement, Philippe n'était pas là pour l'entendre. Surmené par la chasse, il avait pris un refroidissement, le docteur avait été appelé, et Mrs Gaddesden ne pensait guère à ses hôtes du dimanche. Élisabeth fut un peu réconfortée en voyant que, dans le courant de la journée, Anderson retrouvait, sans y prendre garde, la même familiarité amicale qu'au Canada, tenant compagnie à Philippe, l'égayant et le plaisantant, le décidant à suivre les conseils du docteur, encourageant sa mère, apportant à tous aide et soutien et faisant sur chacun, à Martindale, la même impression qu'Élisabeth avait éprouvée, cinq mois auparavant, dans l'hôtel des Montagnes Rocheuses.

Dès le dimanche soir, l'hostilité et la défiance de Mrs Gaddesden avaient fait place à une véritable sympathie, et, avec ses façons timides et embarrassées, elle le pria de faire un tour de promenade avec elle. Alors, au grand étonnement de son compagnon, elle lui ouvrit son cœur et lui confia ses inquiétudes au sujet de son fils, dont la santé, les imprudences et l'entêtement à imiter, dans sa manière de vivre, les hommes bien portans causaient à sa fille et à elle les plus vives alarmes. Anderson plaignait sincèrement la pauvre mère, et il était lui-même réellement préoccupé de Philippe, dont l'état lui semblait avoir considérablement empiré depuis son voyage au Canada. Sa sollicitude et l'intérêt qu'il lui témoignait allèrent droit au cœur de Mrs Gaddesden.

Comme ils revenaient à la maison, elle reprit vivement, ne pensant qu'à son fils dans son égoïsme maternel : — Notre jeune homme a besoin d'une consultation. Nous irons à Londres la semaine prochaine passer quelque temps avant Noël. J'espère que nous vous y trouverons.

— Oui, dit Anderson lentement et d'une voix troublée, après un moment d'hésitation ; oui, j'y serai encore à ce moment.

Mrs Gaddesden se souvint alors avec un nouvel émoi qu'il existait un autre sujet d'inquiétude. Aucune allusion n'avait été faite à Élisabeth. Et elle se consola vite en songeant que le pauvre garçon devait savoir maintenant combien son espoir était vain. Il n'y avait aucun motif de ne pas l'accueillir comme un véritable ami de la famille, aussi bien de Philippe et d'Élisabeth que d'elle-même.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cette nuit-là, entre minuit et une heure, Mrs Gaddesden fut éveillée par sa femme de chambre. Philippe avait besoin d'un certain médicament qui, pensait-il, était dans la chambre de sa mère. Celle-ci passa en hâte une robe de chambre et fit de vaines recherches. Elle pensa qu'Élisabeth se souviendrait peut-être de l'endroit où on l'avait mis, et elle se précipita chez elle. Lady Merton occupait à l'extrémité du corridor une chambre et un boudoir dans lequel Mrs Gaddesden pénétra aussi doucement que possible pour ne pas effrayer sa fille.

A peine était-elle entrée et eut-elle fermé la porte derrière elle, guidée par la lueur encore vacillante du foyer, qu'un bruit venant de l'autre chambre l'arrêta.

Élisabeth? — Élisabeth souffrait?

Mrs Gaddesden resta clouée sur place par la surprise et l'angoisse. Élisabeth sanglotait? Une seule fois, Mrs Gaddesden avait entendu de semblables plaintes, c'était la nuit où la nouvelle de la mort de Francis Merton était arrivée à Martindale, et la mère attribuait les pleurs de sa fille encore plus au regret de ce que son jeune mari aurait pu être pour elle qu'à ce qu'il avait été réellement. Élisabeth était sensible à la pitié, et tout autre noble sentiment l'émouvait facilement. Mais ce désespoir caché, ce violent chagrin!...

Dans son saisissement, Mrs Gaddesden était incapable de faire un mouvement, et ses larmes débordantes roulaient sur ses joues. Toute sorte de conjectures assaillaient son esprit. Qu'est-ce qui pouvait encore attrister son Élisabeth si tendre, si enjouée? Enfin, elle sortit sans bruit de la pièce et, après avoir fait quelques pas dans le couloir pour retrouver son sang-froid, elle revint frapper craintivement à la porte de sa fille, qui parut, le visage à peine distinct à la lueur du feu sous la masse épaisse de ses cheveux bruns.

## XIV

Quelques jours plus tard, les Gaddesden étaient à Londres. Installé dans une maison de Portman Square, Philippe allait plus mal et était en proie à un sombre découragement qui déchirait le cœur de sa mère. Elle en attribuait la cause au caprice qu'il avait éprouvé pour Alice Lucas, la jeune fille qui avait inutilement essayé d'attirer l'attention de Mariette, sans qu'il cherchât à la rencontrer, car il fuyait au contraire toute société, sauf celle d'Anderson. Tout un étage à la maison de Portman Square avait été affecté à son usage. On essayait divers traitemens et, dès qu'il serait en état de supporter le voyage, sa mère devait l'emmener dans le Midi. Pour le moment, il ne prenait de plaisir qu'à recevoir les visites d'Anderson. Or ces visites n'étaient pas fréquentes, car le travail imposé aux membres de la conférence était considérable, et, les séances terminées, ils devaient encore consacrer beaucoup de temps à leur correspondance et aux interviews. Quand, le matin de bonne heure, avant que le travail de la journée ne commençât, ou bien à l'heure qui précède le dîner et quelquefois même assez tard dans la soirée, Anderson venait bavarder avec le jeune malade, il ne manquait pas de descendre quelques instans dans le salon; et toujours son cœur battait plus vite lorsqu'il cherchait à découvrir dans l'ombre de la grande pièce si une seule ou si deux personnes s'y tenaient. Invariablement, il y trouvait la discrète petite Mrs Gaddesden, vêtue d'une robe de dentelle à traîne, assise en l'attendant, avec une broderie sur les genoux : et lorsqu'il apparaissait, elle se levait avec empressement pour aller au-devant de lui semant sur son passage ses soies, ses ciseaux, son mouchoir. Cette scène se répétait chaque jour immuablement suivie des mêmes excuses embarrassées; elle devint caractéristique pour Anderson. La vieille dame agissait sous l'impulsion du moment sans faire attention à ce qu'elle jetait par terre. Mais l'impulsion était cordiale et les excuses sincères.

Philippe était ici, comme au Canada, le prétexte des relations assidues avec Anderson. Sa faiblesse et les exigences qui en résultaient avaient attaché le Canadien à leur char, à Londres comme dans les Montagnes Rocheuses, — *mutatis mutandis*. Une semaine n'était pas encore écoulée que Mrs Gaddesden

était entièrement sous sa dépendance, simplement parce que sa société plaisait à Philippe, qui témoignait toujours sa joie de le voir. Elle était torturée entre le souvenir des sanglots d'Élisabeth et son parti bien arrêté de faire tout ce que désirait Philippe, fût-ce l'impossible. Les fils doivent passer avant les filles, telle a été la philosophie des mères depuis l'origine du monde. Elle se désespérait à la pensée qu'Élisabeth avait pu donner son cœur, et elle s'accordait avec Philippe à trouver que ce mariage n'était ni convenable, ni même acceptable. Elle eût souhaité, autant pour Élisabeth que par égard pour la famille, tenir à distance cet impossible prétendant; mais il était là comme implanté dans leur existence, et de plus en plus elle contribuait elle-même par ses faibles efforts à l'y implanter plus encore. Elle tentait parfois de s'en expliquer avec Philippe, mais Philippe ne voulait rien entendre. Ce n'était pas seulement la force physique et morale émanant d'Anderson qui apportait un stimulant à cette débile existence, mais aussi l'éloignement maladif manifesté par Philippe pour ses occupations et ses amis qui assuraient à Anderson une autorité si prépondérante, qu'il en était lui-même troublé et embarrassé. Si ce n'avait été pour Philippe, Portman Square ne l'eût vu que rarement. Élisabeth en avait la cruelle certitude, quoique sa mère ne s'en doutât que vaguement. Mais si le maladif engouement de Philippe pour son nouvel ami primait tout, c'est que, sans se l'avouer, et surtout sans l'exprimer, chacun gardait au fond du cœur le même pressentiment, la même redoutable crainte.

Et cet engouement d'un malade, hélas! était surtout de l'égoïsme! Philippe avait quelque chose de cette intuition rapide, qui rendait Élisabeth si charmante, et qui était chez elle la source des émotions les plus nobles. La première fois que Delaine avait fait allusion à un attachement entre Anderson et sa sœur, mille impressions fugitives que Philippe avait lui-même éprouvées lui avaient permis de vérifier l'exactitude du fait, et n'avaient fait qu'augmenter sa colère. Et, plus tard, lorsque Anderson lui avait dit : « Un homme qui a mon histoire ne demandera pas votre sœur en mariage, » Philippe avait parfaitement compris que, sans « son histoire, » la demande eût été faite. Il n'ignorait donc pas qu'Anderson, — si déraisonnable et si présomptueux que cela fût, — était épris d'Élisabeth. Et ses propres observations l'avaient

éclairé sur les sentimens d'Élisabeth. C'était vraiment surprenant, et il souhaitait, comme il le disait à sa mère, que « tout cela fût bientôt fini; » mais, fini ou non, il ne pouvait se passer d'Anderson, puisque Anderson était là. Il les réunissait constamment sans se soucier des conséquences, confiant dans la parole d'Anderson et incapable de résister à un impérieux besoin de réconfort et de distraction.

Les jours se succédaient, jours si remplis d'émotions pour Élisabeth qu'elle ne pouvait les combattre que par un effort de volonté et beaucoup d'empire sur elle-même. Philippe s'intéressait à tous les commérages mondains; sa mère et sa sœur les lui rapportaient du dehors. Élisabeth, pour lui plaire, allait donc dans le monde comme à l'ordinaire et cachait le trouble de son cœur du mieux qu'elle pouvait. Dans les milieux mondains et même politiques, elle s'occupait beaucoup d'Anderson et de Mariette. Elle avait de l'influence et elle en usait. Les deux amis virent s'ouvrir toutes les portes, même les plus fermées, et furent entraînés dans la société de Londres comme dans un courant de sympathie. Mariette, malgré tout, restait un spectateur sceptique et courtois, mais dédaigneux de toutes les avances qui lui étaient faites directement ou indirectement par les Anglais.

« Vos coutumes, pensait-il, ne sont pas les nôtres, votre idéal n'est pas le mien. Plaise à Dieu qu'il ne le devienne jamais! semblait-il dire constamment, mais nous sommes comme des bœufs attelés sous le même joug et creusant le même sillon. De grâce, pas d'effusion! mais pas non plus de mauvais vouloir! Loyaux? Autant que vous le serez vous-mêmes. Ah oui! suffisamment! — aussi longtemps que vous n'exigerez pas que notre loyauté nous soit nuisible. Ne soyez pas assez fous pour espérer que nous prenions grand intérêt à votre impérialisme... Mais nous marchons droit... Laissez-nous tranquilles,... et tout ira bien. »

Telles étaient les impressions que trahissait l'attitude du sympathique, original et ironique Mariette. Londres tombe généralement dans les bras de ceux qui la raillent, et Mariette, avec son catholicisme militant et son dédain de ce qui constitue notre suprême idéal, devint à la mode. Quant à Anderson, son contact avec les ministres et les hommes d'affaires n'avait fait que développer en lui ses qualités naturelles d'homme d'action. Là où l'inébranlable confiance d'une société fondée sur l'idée protestante irritait profondément Mariette, Anderson trouvait

au contraire le terrain propice à l'éclosion de toutes les forces de son intelligence. Il fut à la hauteur de sa tâche et donna l'impression d'un homme d'avenir aux personnages d'élite qu'intéressaient les relations entre l'Angleterre et le Canada. Et comme il arrivait souvent qu'Élisabeth et lui fussent invités à la même table, elle constatait, avec une satisfaction mêlée de tristesse, les transformations qu'une plus large expérience apportait en lui. Et même sa tragique histoire ne faisait qu'ajouter à la sympathie générale qu'il inspirait. Les mères qui ne pensaient pas qu'il pût être un parti pour leur fille, racontaient, à voix basse, sa malheureuse origine, tout en se montrant les plus empressées à l'inviter à dîner.

Durant ce temps, l'existence n'était pour Élisabeth qu'un long débat, qui parfois la laissait, le soir, exténuée et sans ressort. Ce n'était plus une souffrance de même nature que celle qu'elle avait éprouvée à leur première rencontre à Martindale, quand elle avait vu ses vagues espoirs et sa tendresse si longtemps contenue se briser contre sa mâle et inflexible volonté. Elle le comprenait mieux, toute femme aimée ne devine-t-elle pas, en dépit de tous les déguisemens, l'amour dont elle est l'objet? Avec aucune autre femme, il n'avait le ton et l'expression qu'il avait en lui parlant, et dans le silence des heures d'insomnie, elle évoquait le souvenir de leur conversation à l'hôtel de Glacier, de l'aveu de son amour comme aussi de sa résistance à toute idée d'un mariage possible.

Oui, il l'aimait, et le soin même qu'il mettait à fuir les occasions de continuer, de reprendre ou d'augmenter l'intimité d'autrefois était la preuve la plus éloquente de cet amour. De plus, il avait les meilleures raisons de penser qu'elle aussi l'aimait, comme elle s'en rendait passionnément compte, et que, sans les obstacles qui s'étaient mis entre eux, il avait cause gagnée. Mais tout de même, l'avenir était encore obscur.

Élisabeth reconnaissait à de nombreux signes que la profonde humiliation infligée à l'orgueil d'Anderson à Sicamous, l'avait blessé au cœur. D'autres pouvaient oublier; lui se souvenait. En outre, le sentiment de sa responsabilité, — partielle tout au moins, — dans les fautes et la dégradation de son père, dont il lui avait parlé à Glacier, s'était profondément ancré en lui. Sa mélancolie et son pessimisme s'en étaient accrus, et l'inclinaient à repousser toute jouissance personnelle pour se consacrer

exclusivement aux intérêts publics et aux responsabilités qui s'y rattachent.

Et ces dispositions s'étaient, sans doute, encore développées, par la constatation de la place que tenaient les Gaddesden dans la société anglaise. Il n'osait et ne voulait pas demander à une femme appartenant à cette élite, maintenant qu'il comprenait de quels privilèges cette élite jouit, d'y renoncer en échange de ce qu'il pouvait lui offrir. Il se savait aimé de ce cœur généreux, et ne voulait pas faire appel à sa générosité. Il avait l'intention arrêtée de disparaître aussi promptement que possible et de ne plus se mêler à la vie de lady Merton, avec l'espoir chevaleresque qu'elle se marierait dans « son monde, » et l'oublierait. En fait, il subissait une torture morale capable de l'amener à sacrifier son amour, comme il avait déjà voulu se sacrifier lui-même pour racheter les fautes de son père, et cela au risque d'en faire souffrir Élisabeth autant que lui-même.

Élisabeth avait plus ou moins deviné tout cela, et elle se demandait comment elle pourrait sortir de cette situation. En même temps qu'elle jugeait Anderson digne d'obtenir sa main, s'il le voulait, elle se persuadait que, pour vaincre sa résistance, elle devait prendre sur elle de lui donner une preuve de son attachement en faisant appel à son amour à lui. Une femme connaît son pouvoir. Élisabeth était parfois tentée de tout brusquer et, en provoquant cette passion qu'elle devinait, de l'amener, qu'il le voulût ou non, à ses pieds.

Mais elle hésitait. Elle redoutait d'assumer la responsabilité de leur avenir à tous deux.

Pouvait-elle s'engager ainsi pour la vie entière sans faiblesse et sans regrets?

Elle envisagea froidement le tableau de la vie anglaise avec son luxe compliqué, l'accumulation dans un espace restreint de tous les raffinemens qui flattent l'âme ou les sens, la place considérable qu'elle s'est acquise dans la civilisation européenne, où l'art et la littérature sont semblables à des fleuves qui ont leurs sources dans les profondeurs insondables de la vie. Serait-elle capable, elle, dont chaque fibre vibrait sous l'influence de l'atmosphère ambiante, elle qui, jusqu'alors, — sauf en de courts momens de révolte, — avait été si heureuse et avait tant joui de tout ce qui l'entourait, pourrait-elle s'y arracher, laisser tout cela derrière elle et se conformer à une vie si différente sans

perdre de sa personnalité tout ce qui fait la valeur d'un être humain ?

Elle s'était déjà posé cette question presque dans les mêmes termes à l'ombre des Montagnes Rocheuses ; mais la résoudre à Londres lui paraissait autrement difficile et angoissant. N'était-ce pas en quelque sorte le problème de la femme moderne, jalouse, — comme ne le fut jamais la femme dans l'histoire du monde, — de sa propre individualité ? Si Élisabeth, dans l'idéale pureté de ses sentimens exaltés, se préoccupait de cela, c'était surtout dans l'intérêt de celui qu'elle aimait, qui ne pouvait et ne devait éprouver aucune déception en l'épousant.

Au commencement de décembre, elle avait été conviée à un dîner, dans une des plus grandes maisons de Londres. Anderson y assistait aussi. C'était dans une salle fameuse par sa décoration due entièrement au pinceau de Van Dyck que ce dîner avait eu lieu, et il réunissait ce qui ne se peut rencontrer qu'à Londres, puisqu'en Angleterre seulement on trouve une société à la fois assez homogène et assez indépendante pour en fournir les élémens. Dans cette maison aussi, les meilleures traditions de l'ancien régime prévalaient encore, et ses réunions rappelaient, grâce aux efforts persistans de la maîtresse de maison, les beaux jours de Holland-House et de lady Palmerston. A ses petits dîners, qui étaient l'objet de bien des ambitions mondaines, elle n'admettait que des gens qui avaient une valeur personnelle. Les Ducs n'y étaient pas plus appréciés que d'autres, mais comme la plupart des « vingt-huit » étaient alliés à cette famille, et que certains ducs sont agréables, ils y étaient conviés à leur tour. Les membres du Cabinet, les vice-rois, les ambassadeurs, se rencontraient avec les gens de lettres et les hommes d'affaires ; quelque chose du vieux temps persistait réellement dans ces réunions. Il ne suffisait pas d'« être en vue » pour recevoir une invitation, même si l'on passait pour « amusant. » La maîtresse de maison, grande et belle personne d'aspect juvénile, de vive intelligence, douée d'ailleurs d'une extraordinaire expérience de la vie, créait autour d'elle une atmosphère à l'image de sa propre personnalité, à la fois dédaigneuse et enthousiaste ; froide et passionnément éprise de toutes les choses intellectuelles. Dans ce milieu d'élite et d'émulation, chacun donnait la mesure de lui-même. La conversation y était intéressante, mais ni le violoniste en vogue, ni la plus brillante

étoile de la danse n'y servaient d'intermèdes. Et si les toilettes et les bijoux des femmes représentaient l'excès du luxe d'une somptueuse capitale, il arrivait parfois qu'une petite jeune fille, en robe défraîchie, captivât tous les regards par son entrain et son charme. Élisabeth, vêtue de blanc et parée de riches joyaux qui lui venaient de sa mère, avait été placée entre le maître de la maison et un ex-vice-roi des Indes. Anderson, de l'autre côté de la table, pouvait juger de son animation et des hommages dont elle était l'objet. Ceux qui la connaissaient de longue date s'accordaient à penser que, si elle avait toujours été d'un commerce charmant, lady Merton, par suite d'une cause inconnue, était encore d'une beauté plus rayonnante! Quels changemens s'étaient opérés dans ses traits délicats? Sa finesse et sa réserve étaient les mêmes, mais comme animées par une flamme intérieure.

Élisabeth rivalisait avec le vice-roi, qui était un fort brillant causeur accoutumé à être adulé par les femmes. Elle ne le flatta pas, et il en fut réduit à faire lui-même les avances qu'il attendait généralement des autres.

Ce succès attira sur elle l'attention de plusieurs personnes voisines d'Anderson. Cet ex-vice-roi était célibataire et l'un des grands « partis » du moment. Que pouvait-on souhaiter de mieux que de voir lady Merton l'emporter sur d'innombrables intrigantes?

Après dîner, Élisabeth attendait Anderson dans la splendide galerie de l'étage supérieur où les invités à la soirée commençaient d'affluer, tandis que l'orchestre se faisait entendre. A son arrivée, elle joua comme à l'ordinaire son rôle de fée protectrice, le présentant aux uns et aux autres, appelant l'intérêt sur lui et sur sa mission, quand elle pensait que cela pouvait lui être utile. On savait qu'elle l'avait connu au Canada et qu'il avait été secourable à son pauvre frère malade. On n'en cherchait pas plus long, car l'idée qu'elle avait des raisons personnelles de s'intéresser à lui ne fût venue à personne.

— Je me sauve, dit Anderson en s'approchant d'elle, j'ai promis à Philippe d'aller le voir, et demain, je crains d'être trop occupé.

Puis il ajouta que, d'après ses dernières informations, la conférence se terminerait plus tôt qu'il ne l'avait supposé, et que, devant retourner à Ottawa sans délai pour faire son rapport

au ministère canadien, il avait l'après-midi même arrêté son passage sur le prochain paquebot.

Il se troublait tout en parlant, tandis qu'Élisabeth ne voyait, n'entendait que lui, tout en constatant l'émotion qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

Elle lui répondit avec beaucoup de calme qu'elle ne tarderait pas à le rejoindre à Portman Square, et il partit. Peu de minutes après, lady Merton prenait congé et apparaissait dans la galerie circulaire qui court le long du beau hall à l'italienne au centre de l'hôtel. Des centaines d'invités étaient penchés sur la balustrade de la galerie pour voir le va-et-vient des hôtes sur l'escalier de marbre.

— Quelle jolie créature! dit un vieux général, en regardant la légère silhouette de la jeune femme. Vous savez qu'elle est des Gaddesden de Martindale. Comment reste-t-elle veuve?

Tandis qu'elle descendait de marche en marche comme en un rêve, les yeux fixés sur la foule qui remplissait cette artistique demeure, Élisabeth ressentait le dernier choc qui, dans l'esprit, met fin tout à coup à de longs et obscurs débats.

Un instant elle contempla la scène animée qui se déroulait sous ses yeux, l'éclat de la lumière électrique, les tapisseries des murs, l'élégance des hommes et des femmes : puis tout s'effaça et devant elle reparurent la prairie, la terre verdoyante et sans limite dans un mirage de soleil et d'eau; les blanches fermes dispersées çà et là et, au-dessus, l'immense dôme céleste parsemé de légères bandes de nuages accusant la profondeur de l'azur que fermait à l'horizon une ligne de pics neigeux. Son âme prenait son essor, elle croyait sentir sur ses joues le vent frais de la prairie, et les battemens plus rapides de son cœur répondaient à l'appel de cette terre lointaine, — patrie d'Anderson, — à sa vie plus simple, à sa destinée inconnue.

Pourtant, elle ne renonçait à aucune de ses vieilles habitudes pas plus qu'à la fidélité à sa patrie. Pour l'ancienne et pour la nouvelle, elle se sentait le même amour filial. Mais comment tout cela finirait-il, elle ne s'en rendait pas compte exactement. Elle savait seulement qu'elle ne redoutait plus rien; que sa volonté était formelle et que, si les événemens et George Anderson s'y prêtaient, elle partagerait sa vie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au bas de l'escalier, le visage maigre de Mariette avec ses lunettes la tira de son rêve. Il venait d'arriver.

— Comment! vous partez d'aussi bonne heure? lui dit-il d'un ton de reproche.

— Il faut que je voie Philippe avant qu'il ne se couche.

— Anderson aussi manifestait la même intention.

— Oui, répondit vaguement Élisabeth, se sentant rougir sous le regard fixé sur elle.

— Connaissez-vous ses projets? reprit Mariette en l'attirant à l'écart à l'abri d'un massif de fleurs. Nous partons la semaine prochaine. Vous avez été, madame, notre bon ange, notre providence. Vous l'a-t-il dit? Tout de même, « ma collègue, » vous m'avez un peu désappointé.

Le regard d'Élisabeth évitait celui de son interlocuteur, qui continua:

— Nous nous sommes mis d'accord à Glacier, n'est-il pas vrai? sur ce qu'il était utile de faire pour notre ami. Ne le niez pas. Je vous l'ai exposé, et vous avez consenti. En ce qui me concerne, je suis certain d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi. Et vous, madame?

Il se tenait près d'elle, les poings sur les hanches, dans la posture d'un don Quichotte. Élisabeth, jouant de l'éventail, lui riposta en riant :

— Bonsoir, inquisiteur!

— Bonsoir, mais encore un mot. Anderson a réussi à Londres, vos hommes politiques parlent bien de lui. Il sera le champion de l'Angleterre, de l'Empire britannique, ce que je ne serai jamais, mais à la condition qu'il soit heureux et que le feu dont il brûle soit alimenté... Ne pensez-vous pas qu'il y ait là un devoir patriotique à remplir? — Et Mariette lui donna une énergique poignée de main en la regardant de son air fin et narquois; mais soudain son visage prit cette expression de gravité et d'autorité si caractéristiques du penseur et du croyant qui, jusque dans ses gestes et dans toute son attitude, reste, naturellement, le confesseur, le directeur, puisqu'il envisage toutes choses *sub specie æternitatis*. Élisabeth, à ces paroles, rougit, puis pâlit et ne répondit que par une légère pression de ses doigts dans la main qui retenait la sienne. L'ex-vice-roi, resplendissant sous les insignes de l'Ordre de la Jarretière, traversait le hall. Il aperçut Élisabeth, s'approcha d'elle avec empressement, réclamant le

privilège de la conduire à sa voiture. Mariette, après les avoir vus s'éloigner, monta l'escalier en souriant.

En route, la jeune femme se sentit prise d'inquiétude au sujet de son frère. — Comment s'occupait-elle autant d'elle-même, alors que Philippe était malade et en danger? Comment accueillerait-il la nouvelle du départ précipité d'Anderson?

Dès son retour, elle apprit du maître d'hôtel assoupi que Mrs Gaddesden était dans le salon, et que M. Anderson était encore avec M. Philippe à l'étage supérieur. En la voyant entrer, Mrs Gaddesden accourut au-devant d'elle en gémissant:

— Oh! Lisa! Lisa!

Effrayée, Élisabeth la prit dans ses bras.

— Est-il plus malade, mère?

— Non. Du moins, Barnett m'affirme que l'état n'a pas empiré; mais il s'est mis dans la tête aujourd'hui qu'il ne guérira pas. Il me l'a dit aussitôt après votre départ. Barnett n'a pas réussi à le rassurer, et il a fait demander maître Robson.

Robson était le notaire de la famille. Les deux femmes se regardèrent, pâles de désespoir. Elles atteignaient à cet instant où, en face de la gravité de la maladie, les illusions de l'affection s'envolent, tandis qu'apparaît l'inexorable.

— Il aura le cœur brisé, si M. Anderson s'en va, murmura la pauvre mère. Je ne voulais pas qu'il montât chez Philippe ce soir; mais Philippe a entendu son coup de sonnette et l'a envoyé chercher.

Elles s'assirent l'une près de l'autre, la main dans la main, veillant et écoutant. Mrs Gaddesden, dans ses lamentations, murmurait des mots entrecoupés sur cette maladie qui lui semblait avoir élevé comme un mur infranchissable entre le passé et le présent. Élisabeth l'écoutait. Dans la demi-obscurité de la pièce, les diamans de sa coiffure et les reflets du satin de sa robe brillaient dans l'ombre, tandis que ses larmes coulaient silencieusement sur ses joues. Un pas se fit entendre, et Anderson entra.

— Il désire vous voir, dit-il à Élisabeth, et je crois qu'il faut que vous montiez.

Un jet de lumière électrique l'éclaira et laissa voir son air sombre et sa violente émotion.

— C'est votre départ qui le désespère? demanda Élisabeth en tremblant.

Anderson, sans répondre à sa question, répéta avec insistance :

— Il faut que vous montiez, — mais !.. je ne le crois pas plus mal.

Élisabeth s'éloigna précipitamment, et Anderson s'assit près de Mrs Gaddesden pour causer avec elle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Philippe, lorsque sa sœur entra dans sa chambre, était assis dans un fauteuil près du feu. Son aspect était effrayant. Il était si maigre et, quoique si jeune d'apparence, si semblable à quelqu'un que la mort va frapper, que sa sœur, terrifiée, courut à lui.

— Philippe, mon chéri ! Mon très cher Philippe, pourquoi m'appelez-vous ? pourquoi n'êtes-vous pas endormi ?

Elle l'embrassa sur le front, et prit sa main qu'elle caressait avec tendresse contre son visage.

— Je ne suis pas endormi, parce que j'ai réfléchi à un grand nombre de choses, dit le jeune homme avec fermeté. Asseyez-vous près de moi, je vous prie, Élisabeth. Depuis quelque temps, je sais à quoi m'en tenir sur mon état, et ce soir, j'ai forcé Barnett à l'avouer. Je n'en avais rien dit ni à vous, ni à mère ; enfin, en deux mots, Lisa, je ne guérirai pas. C'est une folie de le croire... Mon cœur est détraqué,... et je vais mourir.

Elle protesta en pleurant, mais avec impatience il lui demanda de conserver son calme.

— J'ai quelque chose à vous dire,... quelque chose d'important. Ne vous en froissez pas, Élisabeth... Je ne guérirai pas, je vous le dis et, si je ne suis pas majeur, cependant je remplace mon père. Je suis le chef de la famille, et j'ai le devoir de penser à vous et à mère, n'est-ce pas ?

Le contraste entre le ton d'autorité, — l'écho des pensées ancestrales et instinctives qui l'agitaient, — et la faiblesse du pauvre enfant était tragique. Il continua sans vouloir être consolé.

— Eh bien ! j'ai un grand tourment dont je ne voulais pas vous parler non plus qu'à maman, avant d'avoir bien réfléchi ; mais, maintenant qu'Anderson vient de me dire tout à coup que son départ est décidé, regardez-moi, Élisabeth ! J'ai parlé à Anderson. Vous savez qu'il vous adore ?

Élisabeth fit un violent effort pour se contenir et, rapprochant son visage de celui de son frère, dit simplement :

— Oui, mon cher Philippe, je le sais.

— Et savez-vous aussi qu'il m'a promis de ne pas demander votre main?

— Non pas précisément, répondit Élisabeth avec surprise; mais je m'en suis doutée.

— Eh bien! il l'a promis, repartit Philippe avec force. Je lui avais dit tout ce que j'en pensais là-bas dans les Montagnes Rocheuses, et il l'a parfaitement compris. Et je suis certain qu'il n'en aurait jamais dit un mot sans mon autorisation. Aujourd'hui... j'ai changé d'avis.

Élisabeth, malgré ses larmes, ne put retenir un sourire. Avec quel dédain amusé n'aurait-elle pas accueilli cette allusion à la *patria potestas* sortant de la bouche d'un frère bien portant! Son pauvre Philippe!

— Mon pauvre chéri! Qu'avez-vous dit à M. Anderson?

— Je lui ai dit,... et il hésita,... Je lui ai dit,... enfin ça ne fait rien,... il sait ce que je pense de lui. Peut-être que si je l'avais connu plus tôt, c'eût été différent. Mais il ne s'agit pas de ça; il s'agit de vous et de lui, car, vous le savez, Élisabeth, vous êtes joliment emballée aussi!

Élisabeth appuya sa tête sur son frère sans répondre. Il reprit :

— Je lui ai dit aussi que j'ai changé d'avis, que j'espère bien qu'il vous demandera en mariage; que je sais qu'il vous plaît, mais qu'il ne doit pas songer à vous emmener au Canada; que c'est une folie à laquelle il ne faudrait pas penser... Il faut qu'il s'installe ici. Vous avez beaucoup d'argent, et quand je ne serai plus là, vous en aurez encore plus. Naturellement, Martindale sera à d'autres, mais je suis sûr qu'Anderson aura soin de mère autant que vous-même.

Il y eut un silence,... puis Élisabeth murmura :

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a refusé! s'écria le jeune homme en s'agitant avec colère.

Élisabeth releva la tête; un éclair de joie illuminait son visage.

— Et qu'attendiez-vous d'autre, mon cher Philippe?

— J'attendais qu'il eût le sens commun! dit le pauvre garçon. Comment peut-il demander à une femme comme vous d'aller vivre avec lui dans la Prairie! Est-ce assez ridicule! Il peut

entrer dans la politique anglaise,... s'il lui faut de la politique, mais pourquoi ne se contenterait-il pas de votre fortune pour vivre?... tout le monde fait ça!

— Avez-vous bien compris ce que vous exigiez de lui, Philippe?

— Certainement, je l'ai compris. Et pourquoi pas?... Qu'est-ce que le Canada comparé à l'Angleterre?... En voilà un qui a de la chance!... Il peut devenir ce qu'il voudra ici! J'aimerais mieux être balayeur des rues en Angleterre que...

— Philippe, mon enfant chéri! reposez-vous, couchez-vous, implora sa mère en entrant dans la chambre de son pas léger et précipité. Il va être une heure! Élisabeth ne devrait pas vous faire parler ainsi.

Elle lui souriait, le menaçant du doigt, s'efforçant de lui cacher son émotion; mais son fils lui demanda vivement:

— Est-ce qu'Anderson est parti, maman?

— Non, répondit Mrs Gaddesden en hésitant; mais il n'a pas besoin de vous parler ce soir, Philippe, et ne le demande pas.

— Dites-lui de monter, répondit Philippe impérieusement. Je veux leur parler à tous deux.

Mrs Gaddesden protesta en vain. La mère et la fille, bouleversées, se consultèrent du regard. Enfin, Élisabeth dit à son frère:

— J'appellerai M. Anderson, Philippe; mais, si nous vous prouvons que ce que vous demandez est impossible, vous nous promettrez de vous coucher tranquillement et d'essayer de dormir. Cela brise le cœur de maman de vous voir vous exciter ainsi.

Philippe fit un signe de tête. Ses joues étaient empourprées par la fièvre, et ses mains s'agitaient nerveusement dans l'effort qu'il faisait pour se contenir.

Élisabeth descendit quelques marches et appela Anderson, qui sortit du salon en toute hâte et la vit, toute pâle et très calme, penchée sur la rampe.

— Voulez-vous remonter un moment près de Philippe? lui dit-elle, et elle ajouta avec grâce: — Il m'a dit ce qu'il vous a proposé.

Anderson était en proie à une émotion si violente qu'il ne put dire un mot... Il saisit la main d'Élisabeth et y posa ses lèvres.

Elle lui sourit: — Tout s'arrangera! — et elle ajouta en soupirant: — Mais mon pauvre Philippe!

Ils revinrent auprès du jeune malade qui s'écria despotiquement:

— George, je désirais vous revoir pour vous convaincre... Il n'y a pas de temps à perdre. Vous savez ce que chacun sait, que je vais de plus en plus mal,... et tout reste en suspens; c'est mon devoir de décider...

Élisabeth l'interrompit.

— Mon pauvre chéri!

Elle était appuyée sur la chaise de son frère, et Anderson, près de la cheminée, regardait d'un autre côté. L'intimité ou plutôt ce qu'avait de solennel cette chambre de malade à cette heure avancée de la nuit pénétrait Élisabeth d'une émotion qui, si profonde qu'elle fût, la délivrait d'un amer souci.

— Mon Philippe chéri, ce n'est pas à M. Anderson de vous répondre, mais à moi. S'il abandonnait son pays, pour être plus heureux, ou même par amour, je ne pourrais l'épouser, car je ne l'aimerais plus.

Anderson se retourna, toujours silencieux. Elle était venue se placer entre lui et Philippe. Sa jeunesse, sa toilette et ses diamans s'alliaient étrangement avec la passion exaltée qu'exprimaient ses yeux brillans et sa voix résolue.

— Et vous le savez, Philippe, j'aime George Anderson!

Anderson saisit la main qu'elle lui abandonna en souriant, et elle poursuivit:

— Je l'aime, à cause de son dévouement à son pays, où je l'ai vu pour la première fois, où je l'ai connu parmi ses compatriotes! Non! cher Philippe, il se doit au Canada, à cette grande nation qui se fonde. Sa destinée est là, personne ne peut l'y rempla cer, et ni vous ni moi ne devons l'en détourner. — Les regards du frère et de la sœur se croisèrent. Elle continua d'un ton moins sérieux: — Et comme ni vous ni moi ne pourrions réussir à l'en détourner, il est inutile d'en parler.

Philippe, l'air soucieux, portait ses regards de l'un à l'autre.

Ils restèrent tous silencieux quelques instans. Alors, le jeune homme parut reconnaître que ses efforts avaient été inutiles, et quoique sa faiblesse lui interdît de les renouveler, il résista au désir de sa mère de mettre fin à la scène.

— Tout ça est très bien, Lisa, dit-il enfin; mais, qu'est-ce que vous allez faire?

Élisabeth retira sa main de celle d'Anderson.

— Ce que je vais faire? Attendre! tout simplement. En disant ces mots, ses lèvres tremblaient et, pour cacher son émoi, elle s'assit de nouveau dans la petite chaise basse auprès de son frère, en se couvrant le visage des deux mains.

— Attendre? répéta Philippe dédaigneusement. Attendre quoi?

— Attendre, jusqu'à ce que vous et maman vous soyez de mon avis; et plus faiblement, elle ajouta : — Jusqu'à ce que M. Anderson...

La voix lui manqua. Anderson, immobile et penché vers elle, restait attentif à chacun de ses gestes, à chacune de ses paroles.

— Jusqu'à ce que M. Anderson, reprit-elle enfin, soit,... eh bien!... soit... assez brave pour se fier à une femme!... et, mon Dieu! — puis, perdant tout son calme et, le rire alternant avec ses larmes, — ... soit assez habile pour lui épargner de le demander en mariage de cette abominable façon!

Elle se leva d'un bond. Anderson eût voulu la prendre dans ses bras, mais, d'un regard étincelant, elle l'arrêta au moment où il s'approchait d'elle. La pauvre Mrs Gaddesden gémit :

— Lisa! Vous ne nous quitterez pas!

— Jamais! mère chérie, à moins que vous ne me renvoyiez, ou que vous ne vouliez venir avec moi. Et maintenant, ne croyez-vous pas, mon bien cher Philippe, que vous pourriez nous permettre d'aller nous coucher? Vous n'êtes pas aussi malade que vous le dites, vous savez, et, mère et moi, nous partirons bientôt avec vous dans le Midi.

Elle s'approcha de lui et l'embrassa sur le front. Philippe s'était radouci; l'excitation et la mélancolie qui l'animaient tout d'abord avaient fait place à une sorte de satisfaction enfantine et même d'espièglerie; il oublia la majesté de son rôle, et son esprit léger et changeant suivit un autre cours.

— Élisabeth, savez-vous que vous vous êtes jetée à la tête d'Anderson?

— Si je l'ai fait, c'est votre faute!

— Mais il n'a pas dit oui.

Avant qu'Anderson pût protester, Philippe reprit triomphalement :

— Il ne peut pas dire oui, tant que je ne lui aurai pas rendu sa parole!... Eh bien! George, je vous la rends; mais à une condition: c'est que vous retardiez d'une semaine votre départ, et que vous reveniez aussitôt que vous pourrez. Et, pardieu! je pense que vous me devez bien cela.

Anderson acquiesça en souriant.

— Et maintenant que vous en avez fini avec votre assommante Conférence, vous pourrez venir me voir, et parler affaires avec moi demain, après-demain, tous les jours, n'est-ce pas, Élisabeth? Quand vous serez mon beau-frère, je vous laisserai avec plaisir vous débrouiller à ma place avec ces vieux abrutis d'hommes de loi, et, dès maintenant, ça va m'être joliment commode.

Il s'enfonça dans son fauteuil avec un long soupir, et ses paupières se fermèrent. Chacun comprit qu'il avait fait allusion à son testament. Mrs Gaddesden, consternée, le visage tout bouleversé, l'embrassa. Élisabeth prit le bras de sa mère et l'emmena, tandis qu'Anderson sonnait le domestique.

Peu d'instans après, ayant laissé Philippe tout remonté et beaucoup mieux, Anderson descendit l'escalier sombre.

Sur le seuil du salon, une forme blanche se dessinait... Alors la passion d'Anderson si longtemps contenue et combattue, reprit tout son empire. Il s'élança vers elle. Elle recula, la respiration lui manquait, et, dans l'obscurité de la pièce solitaire, elle tomba dans ses bras.

Sous l'ivresse de cette étreinte, tout se confondit et se transforma. Les hésitations, les doutes, tout ce qui pesait sur sa volonté, les tristesses et les humiliations du passé, les hésitations et les difficultés du présent, tout cela fut rejeté au loin comme indigne de la femme aimée. Elle lui confiait son sort et, hardiment et loyalement, il acceptait la tâche. Il avait refusé l'apanage qui lui était offert parce qu'il s'était voué à la grandeur de sa patrie. Elle l'aimait pour ce dévouement; il n'avait donc qu'à y persister pour mériter et garder le don qu'elle lui faisait. Il devait oublier toutes les inégalités sociales qui les séparaient. Ce qu'elle lui avait donné, elle l'avait supplié de le prendre. Et maintenant qu'il l'avait accepté, elle s'appuyait sur lui comme une faible femme, et elle constatait, dans son joyeux émoi, qu'il ne s'excusait plus de son amour ou des tristesses passées et qu'il consentait enfin à devenir son époux et le maître de sa vie!

## ÉPILOGUE

Quelques mois après ces événemens, sur un lac d'une région du centre des Montagnes Rocheuses septentrionales jusqu'alors inconnue, si ce n'est de quelque trappeur indien et, — dans une très petite étendue, — de quelques explorateurs blancs, le soleil éclairait un bateau monté par deux personnes, Anderson et Élisabeth. Il y avait à peine vingt-quatre heures qu'ils étaient arrivés en ce lieu à la suite d'une longue expédition pour laquelle il avait fallu deux guides *voyageurs* métis, seize chevaux et tout l'attirail nécessaire au campement. Aucun être civilisé n'avait auparavant foulé les étroites rives du lac; seul, quelque chasseur indien à travers la marche des siècles avait peut-être contemplé la magnificence du spectacle qu'offraient ces forêts et ces eaux, ces pics et ces rochers, ce mélange de soleil et d'ombre, l'horreur de leurs tempêtes et les charmes de leurs étés.

Maintenant Anderson et Élisabeth étaient là ! — premiers envahisseurs d'une nature inviolée, premiers pionniers d'une longue suite de voyageurs et d'admirateurs.

Tout ce jour d'été ensoleillé s'était passé en pirogue à explorer sur la vaste nappe d'eau les vertes baies, à s'avancer très loin au fond d'une anse merveilleuse et sinueuse, qui semblait se perdre elle-même dans l'entaille d'une superbe montagne boisée, dont les glaciers plongeaient et les cascades cristallines se précipitaient dans l'onde étincelante. Ils se dirigeaient lentement vers le petit promontoire où leurs deux guides avaient dressé deux tentes blanches, d'où la fumée d'un feu montait dans l'air du soir.

Le coucher du soleil embrasait les cimes dentelées et neigeuses qui fermaient le lac vers l'Est. Le rose du ciel se reflétait dans le lac, marbré çà et là par les nuances lumineuses brunes ou les bleus glacés de l'eau, tandis que, dans ses plus grandes profondeurs, parmi les ondoiemens de rayons colorés, on distinguait la froide et brillante image des neiges éternelles et des forêts déclives qui semblaient glisser dans l'infini. On entendait dans l'air quelques chants d'oiseaux, — le cri de l'engoulevent d'Amérique; au loin sur le lac, un vol épais de canards sauvages formant une ligne noire contre la pâle bande du ciel, s'élevait au-dessus de l'embouchure d'une rivière garnie de roseaux.

Anderson et Élisabeth étaient arrivés maintenant tout près du bord dans un endroit où la foudre et les orages avaient ravagé les pins en laissant une échancrure où le soleil pouvait pénétrer. Élisabeth, dans l'enchantement, désignait les couches de fraisiers sauvages qui rougissaient les pentes émaillées de myrtilles et d'asters pourpres ou bleus. Cette solitude était pleine de vie. Au loin, on apercevait surgissant au-dessus du lac paisible les andouillers d'un élan qui nageait. Anderson explorait le bord du lac avec sa jumelle, il indiquait les troncs d'arbres arrachés qui décelaient le passage des ours bruns ou gris; il reconnaissait aussi les empreintes du lynx ou du renard sur le sable jaune et dru.

Comme ils dépassaient une petite crique, ils découvrirent un groupe de daims qui étaient descendus se désaltérer.

Leur approche ne les troubla pas; ils relevèrent la tête, qui se détacha dans la lumière rouge, et peut-être parce qu'ils voyaient l'homme pour la première fois, ils ne prirent pas la fuite. Anderson arrêta la barque, — et tous deux contemplèrent avec ravissement leur corps léger, la noblesse de leur encolure, le sable brillant à leurs pieds, l'eau brune au premier plan, la forêt à l'arrière.

Élisabeth poussa un joyeux soupir et se retourna de nouveau pour contempler la gloire mourante du lac, et les nuages orageux entassés au-dessus de la forêt.

— Où sommes-nous exactement? dit-elle. Relevez le point!

— Nous sommes à environ 70 milles au Nord de la principale ligne du C. P. R., et environ 30 ou 40 milles de la ligne projetée du Grand-Tronc, dit Anderson. Hâtez-vous, chérie, de donner un nom à votre lac!... car beaucoup nous suivront.

Élisabeth le nomma : — *Lac George*, — à cause de son mari, car n'était-ce pas son sens de la topographie, son habileté à se reconnaître au milieu des ingénieuses complications d'une vingtaine de renseignemens indiens, qui les avaient conduits à la fin sur les hauteurs du Pisgah où sa splendeur d'argent avait été découverte pour la première fois? Mais ce nom fut immédiatement repoussé par Anderson : il déclara que, puisqu'un autre lac George, fameux et historique, existait déjà sur le continent Américain, il était préférable que cette magnifique nappe d'eau, qui plus tard serait fréquemment visitée, reçût la dénomination de *Lac Élisabeth;* ainsi se trouvaient réalisées les ambitions

qu'Élisabeth avait tout d'abord exprimées à Philippe aux premiers jours de leur voyage au Canada.

Hélas! — pauvre Philippe! La robe de serge noire d'Élisabeth et le ruban noir de son chapeau blanc étaient les signes extérieurs de la douleur qu'elle gardait au plus profond de son cœur affligé. Après ses fiançailles avec Anderson, son frère avait vécu quatre mois, restant toujours, en dépit de l'optimisme des médecins, sous cette obsession de sa mort prochaine qui avait déterminé son changement soudain d'attitude envers son ami canadien. Au mois de janvier, Anderson les avait rejoints à Bordighiera et, là, après plusieurs alternatives d'espoir et de crainte, une brusque attaque de pneumonie avait tranché prématurément le fil de cette vie à peine commencée. Quelques semaines plus tard, sur les instances de Mrs Gaddesden, qui s'était installée à Gênes près d'une sœur cadette à laquelle elle était tendrement attachée, le mariage eut lieu en toute intimité, et Élisabeth, très triste et fort pâle, avait été emmenée par son mari dans quelques villes italiennes qui lui étaient chères et où depuis longtemps elle avait éprouvé chaque année de vifs enchantemens. A Rome, à Florence, à Venise, elle avait dû nécessairement faire violence à son chagrin, quand ce n'eût été que pour montrer aux yeux novices et pénétrans d'Anderson ce qu'il y avait à voir et pour répondre à ses remarques inattendues. Il contemplait dans un respectueux silence Bellini et Tintoret,... mais les progrès industriels du Nord de l'Italie, les grèves des *braccianti* dans les plaines du centre, la misère de la Sicile et du Sud, c'étaient là tout autant de problèmes dans lesquels il se plongea bientôt profondément; il apprenait l'italien afin de les mieux comprendre.

Puis ils retournèrent auprès de Mrs Gaddesden, et allèrent remettre Martindale à son nouveau possesseur. Car le domaine revenait à un cousin. La mère douce et inoffensive de Philippe se déchargea sans regret de ce splendide fardeau et se dirigea vers la petite maison basse où croissait la mousse à côté de Bassenthwaite Lake, pour y pleurer son fils unique. L'épanouissement de la vie d'Élisabeth, ses lettres et surtout la perspective de ses visites, étaient les seuls motifs de courage et de résignation qui lui restassent. L'affection de Philippe pour Anderson, la mort de son fils dans les bras du jeune homme, le lui avaient encore rendu plus cher, et, en mars, elle s'était séparée d'Élisabeth

et de son mari en leur promettant formellement qu'elle irait chez eux à l'automne et passerait l'hiver au Canada.

C'est alors qu'Anderson et Élisabeth étaient partis en toute hâte vers l'Ouest pour s'occuper des élections générales. Anderson fut élu, et pendant deux ou trois mois passés à Ottawa, il initia Élisabeth à la politique canadienne, à ses principaux intérêts, à ses jeunes espoirs nationaux : même après Londres et même pour une Londonienne, ces questions offraient un intérêt d'actualité et même de poésie, qui l'attachait à la vie simple de la capitale naissante du Dominion. Mais par-dessus tout, c'était à l'Ouest qu'allaient leurs préférences et, lorsque le Parlement fut en vacances au commencement de juillet, ils s'empressèrent de fuir vers les bâtimens de leur ferme qui s'élevaient sur un des affluens du Saskatchewan. En attendant que la maison fût en état et avant les labours d'automne, ils étaient partis pour les Montagnes Rocheuses, afin de satisfaire un ardent désir d'Élisabeth : aller, au delà des sentiers battus, surprendre l'inconnu. C'était là qu'elle demandait de passer leur lune de miel. Jamais plus ils ne pourraient réaliser un pareil projet, absorbés comme ils le seraient bientôt par les occupations et les exigences de la vie.

Après un mois de voyage d'aventure au delà de tout pays civilisé, ils se trouvaient au cœur même de la région sauvage de Manitou ou Grand Esprit, et le teint blanc et rose d'Élisabeth, l'éclat de ses yeux montraient assez combien le charme du dieu avait opéré...

Le soir était venu. Le frugal repas, préparé par un des deux Indiens métis, et dévoré joyeusement en commun parmi les lits d'orchis et d'astragales, fut bientôt achevé, et les deux époux reprirent leur barque pour aller encore au large du lac, — car les bords en étaient trop boisés pour être praticables à pied, — afin d'attendre le lever de lune sur cette terre mystérieuse.

Et tandis qu'ils voguaient ainsi, la main dans la main, parlant peu, mais rêvant beaucoup, — les secrètes pensées d'Anderson évoquaient l'année écoulée et l'incroyable fortune qui lui avait donné Élisabeth.

Il ressentait encore par momens les profondes atteintes de son pessimisme et de son ancienne tristesse. Pourrait-il la

rendre heureuse? Dans l'intimité du mariage, il se rendit parfaitement compte de tout ce qui avait contribué à former cette âme subtile et délicate : les influences d'une culture et d'une tradition qu'il avait ignorées jusque-là, mais que son amour pour Élisabeth lui avait fait comprendre. Il se sentait, à beaucoup d'égards, inférieur à elle, et il passait par de cruelles perplexités lorsqu'il lui semblait qu'il était inévitable qu'elle dût se fatiguer de lui. Mais lorsque ces pensées l'assombrissaient, son caractère viril réagissait bientôt. Patriotisme et passion, — un orgueil profond et simple, — l'arrêtaient et combattaient son doute. Elle était encore supérieure à l'idée qu'il s'était faite d'elle. Sa sauvegarde et celle d'Élisabeth, c'est qu'elle avait l'âme poétique! Elle avait vu dès le commencement le Canada et Anderson à la lumière de son imagination; et cette lumière ne lui ferait plus jamais défaut, car elle provenait de la loyauté et de l'ardeur de sa nature même; ainsi, Élisabeth se représentait un monde selon son idéal : le Canada et Anderson suffisaient à remplir sa vie morale.

Tout cela, il le comprenait non sans quelque crainte, il l'en remerciait en lui témoignant plus d'adoration et en devenant moins pessimiste. Par amour d'elle, il était prêt à faire mille choses auxquelles il n'avait jamais songé, — lisant, s'informant et observant, élargissant sans cesse le cercle de son expérience. Car si le Nouveau Monde personnifié par Anderson agissait sur Élisabeth, — l'Europe, grâce à Élisabeth, exerçait une action sur lui. Et ainsi, leurs deux vies se pénétraient, et cette assimilation même les rendait aptes à comprendre bien des choses!

Il semblait que la lumière d'or ne pût mourir sur ce lac, quoique le solstice d'été fût déjà depuis longtemps passé. La lune flottait maintenant au milieu des eaux et, en regardant glisser sa lumière changeante sur les pics de neige septentrionaux, Élisabeth et Anderson parlaient des immenses régions inexplorées, là-bas, au fond des lacs et des vallées qui ne figuraient sur aucun plan, des rivières qui, depuis le commencement des âges, n'avaient déployé que pour les cieux leur solennelle beauté; ils parlaient encore de cette activité spontanée, de ce tumulte de vies humaines, — prospecteurs, terrassiers, *lumbermen* qu'on commençait à entendre le long de l'étroite bande

de terres défrichées par où la nouvelle ligne du Grand-Trunk Pacific allait percer bientôt les solitudes, ajoutant un autre anneau à la chaîne des mondes. Plus avant encore vers le Nord se porta leur imagination, franchissant solitude après solitude, désert après désert, — jusqu'à ce qu'elle atteignît le Yukon et s'arrêtât sur l'homme, le chercheur d'or, dominant maintenant une terre hostile et redoutable qui avait vaincu, torturé et asservi des milliers d'êtres avant d'être domptée à son tour.

Enfin, — par un retour heureux, — leur pensée revint aux prairies, à leur immensité féconde, au *rush* qui entraîne les peuples de l'Est au Sud.

— Lorsque nous serons vieux, dit Élisabeth en glissant sa main dans celle d'Anderson, peut-être notre courage nous abandonnera-t-il? A l'heure présente, rien ne m'effraie de l'immensité de ce mystère. Je sens en quelque sorte une force insolente, surhumaine!... comme si moi,... oui, moi-même, je pouvais conduire une charrue, moissonner le blé, descendre les rapides, « attraper les bouquetins par les cornes et envoyer ma lance jusque dans le soleil! »

— Avec cette main-là? dit Anderson, en regardant avec un sourire la petite main qu'il tenait dans la sienne.

Mais Élisabeth n'y fit aucune attention; seulement, elle glissa son autre main, comme elle avait fait la première, dans celles d'Anderson.

— Mais cependant, lorsque viendront la faiblesse et la fin, tout cela n'apparaîtra-t-il pas terrible pour moi? Subitement... ne désirerais-je pas ardemment être dans quelque vieux, vieux coin d'Angleterre ou d'Italie, et sentir tout près de moi des murs clos, de petites pièces obscures, de chères rues étouffantes et familières que des milliers et des milliers de pieds ont foulées avant moi?

Anderson lui souriait. Il avait dirigé leur barque dans une anse verte tapissée d'une étroite prairie entre l'eau et la forêt. Ils amarrèrent leur bateau, et Anderson trouva un banc de mousse sous un grand pin dont la foudre, lors d'un récent orage, avait arraché une grande branche, laissant sur le tronc saignant une profonde blessure.

Élisabeth se blottit contre lui. Anderson, le bras autour de sa taille, tout grisé par le charme de sa svelte beauté qui captivait son cœur, répondait à son étreinte avec l'ardeur simple et naturelle de la jeunesse. Les lieux communs de la passion, —

ses folles promesses, — sa confiance aveugle, sa joie tremblante, est-il d'autre voie où puisse cheminer l'amour? Élisabeth et Anderson s'y engagèrent comme tant d'autres avant eux.

Six mois après, par un clair soir d'hiver, Élisabeth était debout dans le salon de la ferme de Saskatchewan. Elle regardait au dehors l'immense étendue de neige gisant en couches molles sous un pâle ciel verdâtre où les nuages du crépuscule commençaient à s'amonceler. Le pays au-dessous d'elle dévalait abruptement vers une large rivière gelée sur laquelle marchait pesamment un attelage de chevaux traînant une voiture. La chaleur montait en vapeurs légères autour des corps des chevaux et des hommes. Sur une route conduisant à la rivière glissait un traîneau dont les sonnettes tintaient dans l'air calme et pur. A gauche, les immenses granges de la plantation et, plus loin, les vastes étables basses avec un groupe de *Shorthorns* et d'*Herefords* debout devant la porte ouverte. Le regard se posait agréablement sur la blancheur de la neige, les tons orangés ou écarlates des bouquets d'arbres, sur une note de rouge cramoisi çà et là, sur les roseaux languissans pointant à travers la neige ou sur le délicat arrière-plan de quelques arbres plus élevés, — la « ceinture de protection » de la ferme, — qui se dressaient sombres et élancés dans l'azur.

Dans le salon crépitait un grand feu de bois, qui répandait sa clarté sur les murs blancs, décorés d'estampes, de gravures; ces objets familiers restaient encore les compagnons d'Élisabeth au cœur même de la prairie comme ils l'avaient été à Martindale. Cette pièce, la simplicité même, était cependant pleine de charme avec sa bure bleue, ses sièges vert pâle et ses tapisseries. A l'extrémité de ce salon, un rideau à demi relevé laissait voir la salle à manger où le feu pétillait aussi, avec une grande table dressée pour le thé, son parquet nu de bois poli et quelques gravures sur les murs.

La voiture qu'Élisabeth avait vue sur la rivière approchait de l'habitation. L'homme qui la conduisait, un robuste garçon aux beaux cheveux blonds, souleva son chapeau en la voyant à la fenêtre. Elle répondit à son salut en souriant. C'était Édouard Tyson, un des deux mécaniciens qui l'avaient conduite ainsi que Philippe dans le Kicking Horse Pass. L'autre aussi, son com-

pagnon, était là au milieu des bestiaux élevés dans la ferme. Ils étaient devenus les régisseurs et les associés d'Anderson dans sa ferme de douze cents acres, dont 300 seulement avaient été défrichés. Le reste était encore la prairie vierge où pâturaient en grand nombre des chevaux et des bêtes à cornes. Les deux hommes de North Country avaient tout organisé pendant les absences d'Anderson au Parlement, et étaient aussi résolus que lui-même à en faire une ferme modèle, centre de science expérimentale et de progrès pour un district encore éloigné et peu peuplé. Un des deux frères était marié et vivait dans une petite maison de bois, sorte d'annexe qui s'appuyait au corps principal de la ferme. L'autre était à la tête du « bothy, » — ou maison meublée pour les hommes à gages, — un grand bâtiment bas dont l'on pouvait apercevoir, au delà des étables, les riantes fenêtres garnies de rideaux blancs.

Tandis qu'elle regardait la blancheur infinie du paysage de la ferme, au-dessus duquel les nuages du coucher du soleil se superposaient maintenant en des lignes rouge et or s'élevant par rapides degrés au faîte de la splendeur et s'entr'ouvrant pour laisser voir un ciel plus lointain et d'un bleu immaculé, Élisabeth pensait tristement que bientôt leur vie dans la plantation prendrait fin. Ils devaient être la semaine suivante à Ottawa, pour l'ouverture de la session; Anderson avait de nombreux projets parlementaires; d'importans travaux pour la province avaient été entrepris par lui et, dans le travail général de la politique du Dominion, il allait se trouver entraîné à y prendre une part active. Mais tout ce temps-là, sa pensée et celle d'Élisabeth appartiendraient à la terre et aux problèmes qu'elle fait naître : le vrai Canada, le Canada captivant était dans les solitudes. Pour Anderson qui, pendant de si longues années, en qualité d'explorateur ou d'ingénieur, s'était mesuré avec la Nature, opposant à ses forces sa volonté dans une lutte farouche et simple, les fastidieuses et lentes méthodes de la politique moderne n'étaient pas faciles à s'assimiler. Il devait les apprendre; il les apprenait; et l'avenir lui réservait probablement un grand rôle politique. Mais, malgré tout, il revenait toujours avec joie à sa plantation de Saskatchewan, et il la quittait à contre-cœur.

— Si seulement je n'étais pas si riche! pensait Élisabeth avec un cuisant regret. Chose véritablement étrange! dans ce pays de fortunes rapides, quoique modestes encore, avec toute

sa richesse, la jeune Anglaise regardait souvent d'un œil d'envie ses voisins, qui s'étaient élevés par leur labeur dans le pays même; qui avaient acheté le droit de cité au Canada par de rudes travaux poursuivis et des privations subies pendant des années. Il lui semblait quelquefois qu'elle était plutôt la bru que la fille de ce cher pays nouveau, en dépit des sentimens de tendresse qu'elle lui portait.

Et cependant, l'argent avait joué là son rôle habituel. Il avait permis à Anderson de se lancer dans l'exploitation de cette immense ferme de près de deux milles acres, d'y entreprendre les meilleurs travaux sur une base d'association à bénéfice, de parquer des troupeaux de magnifiques bestiaux dans ces prairies, de faire l'élevage de chevaux et d'établir sur les confins e la plantation une grande fruiterie, qui constituait déjà une attraction pour les colons. L'argent avait encore permis à Élisabeth de donner une aide efficace à la jeune Université de Strathcona, qui était juste sur la frontière de l'Alberta même et lui permettrait peut-être de fonder dans la propre capitale de leur province, à Regina, une école normale primaire pour les apprentis de fermes, — garçons et filles, exacte reproduction, dans l'Ouest, du collège de Sainte-Anne, — ce merveilleux établissement pour la pratique de tous les arts utiles dont une généreuse initiative a doté la province de Québec. Elle avait le projet d'installer en pleine campagne un hôpital, — assurément bien nécessaire, — pour la petite ville de Donaldminster, et dans lequel les épaves de cette grande armée d'émigrans qui affluaient dans le pays pourraient trouver asile.

Son cœur était vraiment plein de projets charitables. Au milieu de cette communauté naissante, la jeune femme, malgré sa richesse et sa haute éducation, se préoccupait, avant tout, de l'existence matérielle dans ces fermes dispersées; elle songeait au dur travail des femmes, aux gais enfans aux joues roses. Son ambition était de vivre parmi eux, de se faire aimer,... d'inspirer la confiance,... de se rendre utile.

En attendant, sa maison était comme « un temple de paix laborieuse. » Élisabeth était une femme de la prairie comme ses voisines. Il est vrai qu'elle avait amené avec elle du Cumberland un des jardiniers de Martindale avec sa jeune femme et sa sœur, et les deux femmes de North Country se partageaient avec leur maîtresse l'ouvrage de la maison jusqu'à ce qu'Anderson trouvât

quelqu'un d'autre pour remplacer le mari dans l'exploitation d'une partie de sa propriété. Il régnait dans la ferme une atmosphère d'amicale égalité. Élisabeth, qui avait été elle-même quelques semaines à Sainte-Anne, — pour faire son éducation de ménagère, — se faisait gloire de sa laiterie, de son pain, de ses volailles. On aurait pu la voir, par cet après-midi d'hiver, dans sa robe noire, avec son tablier blanc et sa capeline, se glisser dans la cuisine derrière la salle à manger, préparer au four la cuisson des petits pains écossais, surveiller la préparation du dîner, serrant les provisions et bavardant avec les deux femmes aux yeux clairs qui l'aimaient et ne l'auraient laissée pour rien au monde abuser de ses forces!

A présent, elle était à la fenêtre, guettant la venue d'Anderson.

La route de Donaldminster à Battleford passait devant la maison au milieu de la plantation. Elle y voyait s'avancer lentement une voiture couverte traînée par de misérables chevaux, à l'arrière de laquelle était empilé ce qui composait le mobilier. A l'avant, un homme courbé était assis, et l'on pouvait entrevoir dans l'obscurité de la voiture une autre forme humaine. Tout cet ensemble donnait une grande impression de pauvreté et d'infortune, et Élisabeth le considérait avec intérêt.

Tout à coup la voiture s'arrêta brusquement devant la barrière de la ferme, et l'homme en descendit avec difficulté, les membres évidemment engourdis par le froid.

Élisabeth attrapa un manteau de fourrure et courut à la porte.

— Pourriez-vous nous donner un abri pour la nuit? dit l'homme tout interdit. Nous avions pensé arriver à Battleford, mais le petit est malade et ma femme meurt de froid... Nous ne vous gênerons pas, et pourvu que nous puissions seulement nous chauffer un peu...

Et, sous ses sourcils, il jetait un regard sur Élisabeth, sur le beau feu flambant et sur tout le confort de cette nouvelle ferme; et cependant, malgré sa confusion, il avait une certaine confiance. Il en appelait à cette hospitalité homérique fort en honneur parmi les fermes du Nord-Ouest.

En cinq minutes, les chevaux furent à l'écurie, l'homme assis auprès du feu de la cuisine, tandis qu'Élisabeth s'occupait de la femme et de l'enfant. Les nouveaux venus formaient un

trio pitoyable. Ils arrivaient d'un district situé à quelque cinquante milles plus au Sud et se dirigeaient vers le Nord où ils pensaient trouver un abri momentané chez des parens. La mère était une jeune femme de vingt ans, usée déjà par les durs travaux et les privations. Le père, un cultivateur anglais, avait pris une concession ; mais, en dépit de l'aide d'un gouvernement paternel, il n'avait pas été capable de remplir ses obligations légales, et sa ferme avait été confisquée. Il y avait, dans son cas, une histoire de fièvre typhoïde et, comme Élisabeth l'eut bientôt deviné, quelque peu d'ivrognerie.

Dans les deux premières années de sa vie au Canada, l'homme avait travaillé comme fermier pendant l'été et flâné à Vinnipeg, pendant l'hiver. C'était là qu'avait commencé sa démoralisation et, comme on l'avait dit à Élisabeth, « l'ombre du Vieux Monde semblait s'être étendue sur le radieux paysage canadien. » N'étaient-ce pas les mêmes misères, les mêmes faiblesses, les mêmes problèmes et les mêmes vices que dans les villes ?

Son cœur se serra un instant... à peine le temps de provoquer une souriante réaction. Non !... au Canada, l'homme aura encore de l'espace pour travailler... il n'est pas encore étouffé dans le fourré croissant des intérêts.

Elle attendait qu'Anderson rentrât et réconfortait la mère, qui se réchauffait. La pauvre femme regardait avec étonnement la jolie pièce spacieuse en présentant à la flamme ses mains noueuses et déformées par le travail. Élisabeth tenait son bébé maladif, le berçait en chantant, tandis qu'au-dessus une des deux femmes du Cumberland aux bons yeux préparait un bain chaud et allumait du feu dans la chambre des hôtes.

— Quel âge a-t-il ? demanda-t-elle.

— Treize mois.

— Vous devriez le sevrer. Ce serait meilleur pour vous deux.

— J'ai essayé de la faire manger comme nous, mais elle a failli mourir.

— Je crois bien ! dit Élisabeth, riant et indignée à la fois; et elle commença à indiquer la manière rationnelle de nourrir les enfans et de leur donner des soins, pendant que la mère restait assise, trop abattue et désespérée pour y faire grande attention. Élisabeth lui remit le bébé dans les bras et s'en alla chercher du thé chaud, du pain et du beurre.

— Dois-je vous accompagner et prendre ce qu'il faut dans la cuisine? dit la jeune femme en se levant.

— Non, non, restez où vous êtes! cria Élisabeth. Et elle rapportait un plateau chargé lorsque Anderson la surprit...

— Chérie... c'est trop lourd pour vous!... Que voulez-vous faire de cela?

— La femme que voici a faim, et il y a un homme là, — elle désignait la cuisine, — qui a besoin d'être sermonné. Un cas désespéré! Ainsi, vous feriez mieux d'y aller et de voir ce qu'il en est!

Elle riait tout heureuse, et il lui prit un baiser en saisissant le plateau.

La jeune femme assise devant le feu se leva de nouveau dans son étonnement de voir ce bel homme aux larges épaules apporter le thé!... Anderson avait marché tout le jour à travers la neige peu épaisse pour s'occuper de l'approvisionnement d'eau dans une partie éloignée de la plantation.

Il avait le teint animé par l'exercice, et la force physique qui paraissait émaner de sa personne intimidait la malheureuse.

— Où alliez-vous? dit-il avec bonté, en déposant le thé auprès d'elle.

La jeune femme intimidée raconta son histoire. Anderson se rembrunit.

— Bien! je vois que je ferais mieux d'aller causer avec votre mari. Mrs Anderson prendra soin de vous.

Élisabeth prit le bébé, pendant que la femme mangeait péniblement, trop fatiguée et trop accablée pour manger avec appétit.

Lorsqu'elle la vit un peu réconfortée, Élisabeth l'emmena, ainsi que le bébé, à l'étage supérieur.

— Je n'ai jamais vu quelque chose de pareil à ce que je vois par ici! s'exclama la jeune femme en regardant la salle de bain garnie de carreaux blancs.

— Oh! cela devient tout à fait commun! dit Élisabeth en riant. Voyez comme l'eau est chaude et agréable! Baignerons-nous le bébé?

Maintenant, le bébé était chaudement emmailloté dans les bras de sa mère, habillé de vêtemens qu'Élisabeth avait, au haut de l'escalier, tirés d'une sorte d'armoire à l'usage des voyageurs. Elle invita la mère à prendre elle-même un bain tandis qu'elle essayait de faire avaler quelque nourriture au bébé, dans

une cuiller, et une demi-heure après, ils étaient tous deux au lit dans la riante chambre d'ami. Les cheveux roux dénoués de la jeune mère formaient une masse splendide sur les blancs oreillers, tandis qu'une étrange expression, comme d'une émotion qui prendrait un libre cours après une longue contrainte, transformait sa figure émaciée.

— Nous ne savons comment vous remercier, — dit-elle d'une voix haletante. Nous étions à bout. Tom ne voulait demander à personne de nous aider. Nous n'avions plus que quelques shillings,... nous pensions, à Battleford, vendre ce qui nous restait... peut-être ça nous aurait-il tiré d'affaire ! — Elle regardait Élisabeth, les yeux pitoyables et pleins de larmes.

— Eh bien ! nous verrons cela ! dit Élisabeth en la bordant. Personne ne doit mourir de faim dans ce pays. M. Anderson trouvera peut-être quelque chose. Dormez ; nous nous occuperons de votre mari.

Anderson, l'air perplexe, rejoignit sa femme dans le salon. L'homme était une malheureuse créature, sur laquelle il était évident que la boisson avait déjà fait son œuvre.

— Aidez-le à se relever, disait Élisabeth. Vous avez besoin d'un homme de plus dans le *bothy*.

Elle s'assit auprès de lui pendant qu'Anderson, les jambes étendues devant le feu, réfléchissait. De nombreuses pensées traversaient son esprit attristé par le souvenir de son père.

Il en fut tiré par le sentiment qu'Élisabeth paraissait fatiguée. Aussitôt, il devint très tendre et plein des attentions les plus délicates. Il la fit s'étendre sur une chaise longue à côté du feu et lui donna à lire quelques lettres importantes d'Ottawa, ainsi que les journaux anglais.

Des soucis matériels dont ils avaient été jusqu'alors occupés, leur conversation passa aux affaires nationales et impériales. Ils les discutaient sur un ton d'égalité et de camaraderie, chacun y apportant ce qu'il devait à son expérience et à ses observations différentes.

— Dans une quinzaine, nous serons à Ottawa ! dit en soupirant Élisabeth.

Anderson sourit en entendant sa voix plaintive.

— Chérie ! Est-ce un si grand malheur?

— Non, j'apporterai autant d'ardeur que d'autres lorsque je m'y trouverai. Mais nous sommes si heureux ici !

— Est-ce vrai? bien vrai? dit Anderson en lui prenant la main et en la pressant contre ses lèvres.

— Oui, murmura-t-elle, oui, mais ce sera encore plus vrai l'année prochaine!...

Ils se regardèrent avec amour. Anderson s'inclina et l'embrassa dans une longue étreinte.

On l'appelait au dehors pour donner quelques ordres.

Élisabeth restait étendue, rêvant au passé et à l'avenir. Au-dessus d'elle, une pauvre mère et son enfant dormaient dans la chaleur de l'abri qu'elle leur avait procuré. Mais le souci qu'elle avait pris d'eux berçait sa tendresse et vivifiait son propre espoir. Elle s'était donnée à un homme qu'elle adorait, et toutes ses pensées se concentraient désormais sur l'enfant qu'elle attendait. Elle tremblait parfois en songeant à la complexité des liens mystérieux qui rattacheraient au passé l'âme qui allait naître. Mais cette crainte n'était qu'éphémère. Elle faisait bientôt place à la foi profonde et idéale que l'enfant d'Anderson, dans ses bras, serait l'héritier des deux mondes, le gage de cette sympathie qui l'avait à jamais attachée au Canada bien avant son mariage, de l'enthousiasme qu'elle éprouvait pour la beauté du pays et l'indépendance de la vie canadienne.

Mary A. Ward.

*(Traduction de* B. de Marmée.)

LA

# VIEILLE FRANCE MONASTIQUE

## SES DERNIERS JOURS, SON ÉTAT D'AME

### D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS

---

### II[1]

### LES RELIGIEUSES

---

### VII

Lorsqu'on passe des religieux aux religieuses en étudiant leur état d'esprit au moment de leur suppression, on dirait qu'il s'agit d'un autre temps et d'un autre pays. Autant le langage, l'attitude des moines nous ont paru trop souvent flottans et relâchés, autant les paroles et les résolutions qui nous viennent des couvens de femmes sont fermes et courageuses. Quelle différence de ton et de vibration !

Les religieuses protestent en masse contre la dispersion qui les menace. Nous allons les entendre affirmer avec un accent extraordinaire qu'elles sont libres, qu'elles sont heureuses, que leur état fait leur bonheur, qu'elles l'ont embrassé de plein gré, et que la seule pensée de le quitter est pour elles une tristesse mortelle. Il y a dans leur profession de foi, dans l'expression de leurs désirs, dans leur volonté de persévérer, dans leurs adjurations à l'Assemblée nationale, une sincérité, une énergie, un élan et aussi une angoisse qui nous émeuvent encore.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

Cette vaste enquête qui, dans la pensée de quelques législateurs philosophes, devait apporter la délivrance à tant de victimes cloîtrées, provoqua, au contraire, une explosion de confidences où se révèle avec un relief singulier la mentalité des religieuses au moment où elles vont être dispersées par la tempête révolutionnaire. Ce testament, qu'on les amène ainsi à formuler à la veille de les frapper, se recommande par la variété et la vérité des témoignages qu'il apporte, par la noblesse, par la sublimité des sentimens qu'il exprime. Il n'a pas manqué, dans l'histoire, des monastères dont les austérités, la ferveur, racontées au public, ont édifié la postérité. Il s'agit ici, non de quelque exception, mais de l'universalité des couvens de femmes (1) de toute une grande nation. Et dans cette nation il s'agit du siècle de Voltaire et de Diderot, de l'époque même où la Révolution, imbue de leurs principes, va disperser les religieuses sous prétexte de les libérer. Cette Révolution leur demande à toutes de faire parler leur conscience, de raconter leur âme, de dire par écrit l'état de leurs sentimens intimes. Par le fait même qu'elle leur montre grande ouverte la porte de leur cellule, elle les invite assez nettement, et au besoin en paroles, en actes, à la franchir. Or, il suffit de parcourir les déclarations de ces milliers de femmes pour assister à une explosion de protestations, de supplications, de professions de foi et de stabilité des plus énergiques. A lire ces pages, toutes frémissantes encore de l'émotion qui les inspire, il n'est pas possible de n'être point frappé de la vitalité d'une Église dont la sève religieuse semblait tarie, et qui savait donner, en 1789, à une légion de créatures humaines tant d'idéal, tant de résolution, tant de pureté, tant de bonheur.

Ces réponses, cette statistique tranchent donc la question soulevée alors. Y avait-il dans les couvens de nombreuses vocations forcées? Qu'il s'en rencontrât quelques-unes, nos documens en font foi; mais le chiffre en est si minime que les religieuses volontaires nous apparaissent la presque-unanimité. Encore peut-on dire que, pour les repentantes, le tort de l'ancien régime fut moins de les avoir fait entrer par force que de les empêcher de sortir. Il peut arriver qu'à la longue, l'expérience

(1) Nous n'avons point à parler ici des chanoinesses, d'ailleurs généralement recommandables. Ce n'étaient point des religieuses, mais des dames appartenant à des chapitres demi-séculiers.

du cloître et la pratique des vœux amènent une lassitude, un dégoût même, que n'avait pas fait pressentir le noviciat, et qui prouvent qu'on n'est pas fait pour la vie religieuse. Le remède à cette situation, qui est, de nos jours, la liberté de partir, avec l'assentiment toujours facile de l'autorité ecclésiastique, était beaucoup moins pratique dans l'ancien régime, où l'Église et l'État faisaient bonne garde à la porte des monastères.

Malgré cette différence de législation, les cas de stabilité forcée étaient très rares. Aujourd'hui, comme autrefois, le monde s'étonne de ces existences mystérieuses qui se déroulent dans le cloître, en dehors des lois communes, et paraissent trouver le bonheur en l'absence de tout bonheur. On ignore trop ce que peuvent, après une première décision prise, l'exemple, la règle, la distribution d'une journée tout orientée vers le ciel, bientôt l'habitude, pour affermir une vocation, pour acclimater une âme dans la solitude, pour l'y tenir en haleine par l'entraînement incessant des exercices de piété. On oublie que le sentiment religieux tient lui aussi au fond de notre nature, qu'il peut s'alimenter, croître jusqu'à l'exaltation, procurer un enivrement divin qui dépasse toutes les joies de la terre. Et comme, à la différence des affections humaines qui résistent difficilement à l'épreuve du temps et de l'expérience, qui à l'user rencontrent trop souvent la déception là où elles croyaient trouver l'idéal, comme ici la poursuite du cœur s'adresse à un époux céleste trop présent pour laisser ce cœur sans consolation, trop lointain aussi et trop parfait pour qu'il n'y ait pas toujours place pour l'attraction, pour l'ascension vers l'inconnu et l'infini, il s'ensuit que des existences presque séculaires peuvent se dérouler dans un perpétuel *sursum corda* qui frise le perpétuel bonheur.

Dans ces conditions, si l'ouverture des couvens put paraître, sous la Révolution, libératrice aux hommes qui ne demandaient qu'à partir, quelle épreuve, quelle cruauté ce sera pour les femmes qui y trouvaient la paix et le bonheur, qui en avaient fait le lieu, le foyer de leur vie, que de les inviter, que de les contraindre à en sortir, que de les arracher à leurs douces habitudes, à leur existence discrète, à cette atmosphère tout imprégnée de divin qu'est le cloître, pour les jeter tout d'un coup en plein vent du siècle, dans tous les bruits du dehors, dans les agitations, les combats, les dangers d'un monde qui ne les connaît pas et qu'elles ne connaissent pas, où elles risquent

d'apparaître gauches, inexpérimentées, étrangères, et aussi dénuées, abandonnées. Ces considérations n'avaient pas échappé pendant la Révolution aux défenseurs des Congrégations religieuses, et nous devons les avoir présentes à l'esprit pour comprendre leurs déclarations.

Prêtons un instant l'oreille à ces voix étrangères à toutes les passions humaines, et qui vont nous faire entendre du fond de leurs cloîtres un langage supérieur à celui de la terre.

On ne s'étonnera pas de constater tout d'abord dans les couvens des alarmes et une émotion extraordinaires. Bien qu'à cette époque, on ne jouît pas des moyens d'information rapides que nous ont donnés le télégraphe et les chemins de fer, les premières mesures prises par l'Assemblée nationale n'avaient pas tardé à porter dans le cloître l'anxiété et la désolation. Qu'on n'oublie pas qu'on n'avait pas encore connu les bouleversemens que notre France traverse depuis plus de cent ans, et qu'on entrait en toute sécurité dans les monastères avec la double protection que leur assuraient l'Église et l'État. Comme l'écrivent les religieuses de Fontevrault, du diocèse de Riez, elles se croyaient dans leur « cloître à l'abri des Révolutions. » Et voilà qu'arrivent jusqu'à leur solitude des nouvelles de plus en plus sinistres et qui les bouleversent. Les décisions de la Constituante causent aux Clarisses de Pont-à-Mousson de « cruelles incertitudes qui nous rendent, disent-elles, la vie plus pénible que la mort. » On laisse encore ces sœurs dans leurs couvens, mais on a suspendu l'émission des vœux. Des novices qui étaient à la veille de les prononcer ne cessent de pleurer et parlent d'envoyer une adresse à l'Assemblée nationale.

Mesure plus grave : des profanes, des agens municipaux, investis d'un mandat de la Constituante, vont bientôt se présenter à la porte du cloître que la clôture rendait jusqu'alors inviolable, que nul ne franchissait sans la permission de l'évêque. Ils vont venir enquêter, faire à la fois l'inventaire des corps et des âmes. Les communautés de femmes se prêtèrent aux investigations des municipalités avec la docilité que rencontrèrent partout les pires mesures de la Révolution. Nous trouvons à peine quelques cas de résistance.

Une altière supérieure, la prieure de Fontevrault à Blessac, qui signe de Courthille de Saint-Avit, malmène, dans une lettre à la Constituante, « son maire qui ne sait point écrire et encore

moins lire. » Aussi a-t-elle dédaigné « ce fantôme de municipalité qui n'a ni registre, ni greffier, ni secrétaire » pour faire sa déclaration à la municipalité d'Aubusson. Elle obéissait donc, tout en choisissant ses interlocuteurs. On nous signale encore l'abbesse des chanoinesses nobles de Baume, Mme de Laubespin, qui, forte d'une connaissance approfondie des lois nouvelles, experte dans la procédure, faisant, à l'occasion, appel au département contre le district, à l'Assemblée nationale contre le département, bataille pied à pied contre un implacable avocat du cru, un certain Blondeau, et sauve jusqu'en 1792 la liberté de son église, le mobilier de l'abbaye, les vases sacrés du temple, les charmantes maisons de chanoinesses vivement convoitées par la bourgeoisie de Baume. Cette stratégie, ces fins de non recevoir sont des exceptions très rares

## I

Dans cette enquête sur les sentimens des religieuses, faisons les honneurs aux Carmélites qui comptaient soixante-cinq monastères placés sous la juridiction de la Congrégation de France, et douze sous la juridiction de l'Ordre. De quel ton les trente-sept carmélites de Pontoise disent aux inquisiteurs leurs angoisses et leur inébranlable résolution de persévérer dans leur vocation.

Ah ! Messeigneurs, s'écrient-elles, de pauvres Carmélites accoutumées à la retraite, au silence, à la tranquillité d'une vie qui fait notre bonheur, nous qui aimons notre état, qui en chérissons les saintes austérités, nous voir obligées de quitter nos pieux asiles, et de nous retrouver au milieu du monde où tout est étranger pour nous ! Ah ! cette pensée nous pénètre, nous mine et nous consume. A peine pouvons-nous parler les unes aux autres. Chaque exercice de communauté, en nous réunissant, renouvelle nos peines et nous fait sentir plus vivement le malheur de la funeste séparation que l'on nous fait craindre. L'appréhension de ce terrible malheur nous suit partout. Cette funeste idée interrompt le peu de sommeil que la nature accablée nous force de prendre. C'en est donc fait, nous disons-nous quelquefois les unes aux autres, c'en est donc fait. La sainte union qui, jusqu'alors, a fait nos délices, va être rompue et détruite. Cette maison, où nous tâchions de couler dans l'innocence des jours tranquilles, va donc être pour nous une maison étrangère. Ce temple, cet autel, nous n'aurons plus la liberté d'y porter l'hommage de nos vœux et de nos prières. Qu'avons-nous fait et quels crimes peuvent nous avoir mérité une calamité si accablante ? Avons-nous manqué un seul jour de prier pour le bonheur et la

prospérité de la nation, pour le salut du chef et des membres qui la composent?... La tristesse nous accable, et nous protestons devant Dieu, devant Celui qui nous jugera toutes, que, si l'on nous annonçait la mort, nous serions bien moins sensibles à cette nouvelle qu'à la crainte de la séparation funeste dont l'on nous menace.

A cet exposé déchirant succède cette adjuration suppliante :

De grâce, Messeigneurs, que notre triste situation touche vos âmes. Plusieurs parmi nous ont plus de cinquante années de religion, d'autres quarante, trente, etc. Un grand nombre sont infirmes et n'ont de forces que ce que leur en donne le zèle d'une règle qu'elles aiment et qu'elles chérissent. Et où irons-nous donc? où iront ces pauvres Carmélites qui ont vieilli sous le joug de la sainte religion; que feront-elles dans ce monde dont elles ne savent plus ni les usages, ni les manières, ni le langage? Ayez pitié de nos cheveux blancs, de nos infirmités, de notre sexe et de notre cruelle position. Nous nous jetons toutes à vos pieds, nous réclamons votre humanité, et nous vous invoquons avec confiance comme nos protecteurs et nos pères. Une fois assurées de passer le reste de nos jours dans notre sainte maison, sous les auspices de votre bonté, nous prierons sans cesse le ciel pour nos tendres bienfaiteurs et nous le conjurerons de bénir vos travaux. Nous sommes dans cette maison trente-sept. Chacune d'entre nous, Messeigneurs, voudrait, s'il était possible, en se prosternant à vos pieds et en les arrosant de ses larmes, intéresser votre sensibilité, vous exprimer la douleur profonde que lui cause la crainte de la destruction de sa maison.

Il fallait citer cette déclaration tout entière, tant elle est sincère, pénétrante, angoissée. D'un ton plus calme, mais avec une conviction égale, les Carmélites de Reims disent à l'Assemblée nationale : « Nous sommes heureuses et contentes autant qu'on peut l'être sur la terre. Il n'en est aucune parmi nous qui ne se félicite tous les jours d'avoir consommé son sacrifice. S'il le fallait, toutes le recommenceraient avec plus d'empressement que la première fois, parce qu'elles connaissent par leur propre expérience combien le joug du Seigneur est doux. » Leurs pensées célestes ne les empêchent pas de prier pour les représentans de la nation, afin, disent-elles, que « leurs travaux tournent au vrai bonheur de la France. » Les Carmélites de Salins ont dans leurs paroles un accent encore plus moderne, et qui devait plaire à la Constituante. Leur désintéressement et leurs aumônes nous font espérer, écrivent-elles à Treilhard, « que l'auguste Assemblée nous accordera le bonheur de vivre et de mourir dans notre chère solitude. Et puisque son but est de rendre l'humanité

libre, je puis vous assurer, Monseigneur, que nous ne trouvons point de plus grande liberté que dans les doux liens qui nous attachent à Dieu dans notre état. Soyez persuadé que nous offrons sans cesse nos vœux au Seigneur pour qu'il répande ses bénédictions sur les représentans de l'auguste Assemblée, qui sont les libérateurs du peuple français, et qui seront les nôtres, s'ils nous conservent dans notre état, bonheur que nous désirons de tout notre cœur et que nous sommes prêtes de signer avec notre sang, s'il le fallait. » Saintes filles qui donnent du Monseigneur à Treilhard, qui s'essayent à parler le langage du temps et traitent même les députés de libérateurs du peuple français! Ces formules visent au succès de leur demande, à la sauvegarde d'une vocation qui leur est plus chère que la vie.

Les Carmélites que nous venons d'entendre ont parlé surtout de leur bonheur, des délices que l'Époux céleste leur fait goûter dans leur solitude. Celles du couvent de Pamiers s'attachent particulièrement à affirmer qu'avec le bonheur elles trouvent dans le cloître la liberté qu'elles désirent, la liberté de l'âme, d'une âme maîtresse d'elle-même par la renonciation au monde. « Non, disent-elles à la Constituante, ne nous regardez pas comme des esclaves. La servitude n'est point faite pour des âmes qui ont rompu les chaînes dont les mondains gémissent. La soumission et l'obéissance sont adoucies par tant d'onction et de charité qu'il nous est infiniment plus doux d'obéir que de faire notre volonté... Il y a dans notre communauté des professes de cinquante à soixante ans, à qui cette longue durée ne paraît qu'un instant. Nous vivons dans une concorde délicieuse... et comme nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme..., dans la pratique austère de l'abnégation nous goûtons le centuple que Jésus-Christ, notre adorable époux, a promis à ses disciples. » Quelle défense des vœux religieux! Quel contraste entre cette affirmation du bonheur, de la liberté trouvée dans l'obéissance, et le besoin d'émancipation humaine, d'attrait vers le dehors que nous avons rencontré chez tant de moines d'alors!

Il semble, qu'après avoir entendu les Carmélites, tout langage doive paraître froid. Et cependant, les autres religieuses tiennent à dire leurs sentimens, et trouvent pour les exprimer des paroles enflammées. Les Sœurs de la Visitation demandent de « vivre et mourir dans l'état saint et heureux que, disent-elles, nous avons embrassé sans contrainte, que nous exerçons avec

zèle et qui fait l'unique bonheur de nos jours. » Des femmes moins exclusivement livrées à la contemplation que les Carmélites, plus mêlées à l'éducation et aux œuvres, sauront trouver, elles aussi, les plus beaux accens. Les Ursulines de Nantes protestent devant « Dieu qu'elles préféreraient la mort à la violence qui les arracherait à leur chère solitude, et que leur esclavage prétendu leur est infiniment plus cher que la liberté qu'on leur offre dans le monde. » Entendons les Ursulines de Quimper. « Non seulement, disent-elles, il n'en est aucune qui éprouve du regret de son état et en regarde les engagemens comme une servitude; mais toutes préféreraient la mort à la nécessité qu'on leur imposerait de rentrer dans le monde. Elles ne connaissent d'autre bonheur sur la terre que la paix du cœur, l'innocence de la vie, les agrémens d'une société douce, la nécessité et les moyens de se rendre utiles. Elles trouvent tout cela dans leur retraite et elles s'en contentent. Ainsi, la seule liberté qu'elles désirent est de vivre et mourir dans un état qu'elles ont embrassé sous la protection des lois, d'y continuer leurs soins à la jeunesse, et d'y perpétuer l'œuvre importante de l'éducation, en perpétuant leur communauté. Voilà toute la récompense qu'elles attendent en ce monde de leurs travaux et qu'elles osent se promettre de la justice de l'Assemblée nationale. » En entendant ces déclarations, comment n'être pas touchés de si beaux sentimens, d'ambitions si nobles et si simples? Aura-t-on le courage de troubler dans leur vie heureuse et sainte ces douces créatures qui mettent leur bonheur à élever l'enfance, à servir Dieu et à s'aimer les unes les autres?

Un ordre qui, comme les Ursulines, tenait un très grand nombre de maisons d'éducation en France, les religieuses de Notre-Dame, nous apporte avec la même énergie les mêmes déclarations. « Nous craindrions moins la mort que notre destruction, » disent celles de Bayeux. Et le langage des cinquante-huit religieuses de Notre-Dame de Limoges : « Notre institut est laborieux, mais nous l'aimons : il fait notre bonheur; nous sacrifierions notre vie plutôt que d'y renoncer. Nous prenons le ciel et la terre à témoin que c'est l'expression des sentimens de nous toutes, oui, absolument toutes. Nous le signerions de notre sang, s'il le fallait. » Le couvent des religieuses de Notre-Dame de Nancy, l'un des plus anciens de l'Ordre, ne veut le céder à aucun autre. Là aussi, chacune proteste qu'elle préfére-

rait la mort « à la perte de son état, aux douceurs d'une solitude d'autant plus à désirer que, par un effet de la grâce, par une protection spéciale de la mère de Celui qui gouverne les empires, des quarante personnes qui forment la maison, il n'y en a pas une qui ait une volonté à soi. Toutes s'accordent tellement que c'est le même esprit, un même cœur qui les anime, les dirige et toujours au but de leur institution. »

Encore quelques témoignages qui s'imposent pour montrer qu'un sentiment général fait parler ici les religieuses. Aussi bien regretterions-nous de ne point entendre les hospitalières de Carhaix nous dire : « Nous chérissons nos chaînes et elles sont indissolubles; » les hospitalières d'Harcourt s'écrier : « Nous portons toutes le fardeau avec joie; et un des premiers désirs de notre cœur est de rester dans l'état où Dieu nous a appelées. Le changement dans notre état serait pour nous une révolution mortelle et à laquelle nous préférerions le tombeau; » — les Augustines de Toulouse affirmer avec force : « Nous baisons nos chaînes, nous les chérissons, et ne les changerions pas contre toutes les couronnes de l'univers ; » — les Capucines de Paris attester avec non moins d'énergie : « Les liens qui nous attachent à de saints devoirs nous enchaînent au bonheur. La seule idée de voir ces liens rompus ou même relâchés est pour nous désespérante. Nous ne croirons jamais que vous, Nosseigneurs, qui êtes chargés de procurer la félicité de tous les citoyens, vous ne nous réserviez à nous que l'infortune. Et quelle infortune ! La mort nous serait moins cruelle ; » et enfin cette fière déclaration des Annonciades de Rodez : « Les regrets et les remords ne suivent que les liens tissés par la crainte. Mais nous, libres dans notre choix, nous n'avons obéi qu'à l'impulsion de notre conscience. La main qui nous a guidées vers le cloître a su verser pour nous sur ce séjour la consolation et la paix. Ce que nous avons fait, nous le ferions encore. Nos vœux librement prononcés ont eu Dieu pour objet et la loi pour garant. Le Ciel les a reçus, la terre les a justifiés : voilà nos titres, voilà les chaînes sacrées qui nous lient. Vous ne les briserez pas, Nosseigneurs, pour nous rendre la liberté, vous ne voudrez pas nous ôter celle d'en faire le sacrifice. »

Les paroles qu'on vient d'entendre expriment les sentimens de la presque-unanimité des religieuses. Nous devons cependant faire mention des exceptions très rares qu'ont enregistrées les

déclarations. Elles nous apportent des aveux où les quelques plaignantes mettent leur dégoût du cloître, et les conséquences parfois peu honorables qui en furent la suite, sur le compte d'une vocation forcée, soit que les faits fussent réels, — et il y eut certainement des exemples, — soit qu'elles voulussent diminuer leur responsabilité.

Née, écrit l'une d'elles, le 22 juillet 1769, je fus admise, le 9 octobre 1787, au nombre des religieuses bénédictines de l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoîte, au diocèse de Laon, où depuis ce temps je n'ai cessé de soupirer après la dissolution des maisons religieuses. Le Ciel, en permettant que la foudre révolutionnaire pulvérisât tous les cloîtres, a paru exaucer une partie de mes vœux. Aussi, dès que le tocsin de la liberté a sonné, je fus une des premières à en profiter, et au mépris de mes engagemens les plus sacrés, je me revêtis de toutes les livrées de la mondanité, sans attendre les ordres du chef suprême de l'Église qui pouvait seul me diriger dans cette horrible tempête. Comptant pour rien le vœu de pauvreté, je me suis soumise à toutes les formes vexatoires qu'il a plu aux chefs du brigandage national d'inventer pour torturer les consciences, et j'ai reçu sans aucun scrupule la pension accordée aux ex-religieuses. Il ne manquait plus pour consommer mon apostasie que de m'engager sous les lois de l'hymen; j'en ai eu la pensée et le désir, et je l'aurais fait, si je n'en eusse été empêchée par la crainte de perdre des protecteurs qui, malgré mes principes irréligieux, n'ont cessé de m'être favorables. Pourquoi faut-il que je sois réduite à maudire le jour qui a éclairé ma prise d'habit et la solennité de mes vœux religieux? car je ne puis dissimuler que je suis du nombre des malheureuses victimes que des parens avares et intéressés ont sacrifiées à leur orgueil et à leur ambition. Je n'ai point eu dans le temps la force de déclarer au directeur de ma conscience la répugnance que j'avais pour le saint institut qu'on voulait me faire embrasser, et j'ai eu la faiblesse d'émettre des vœux contre lesquels mon cœur réclamait, en même temps que ma bouche les prononçait...

Ce langage ardent, presque emporté, est bien d'une religieuse fugitive qui est passée par la Révolution et en a gardé l'empreinte. L'exemple en est très rare; aussi les enquêteurs y attachent d'autant plus de prix, comme le prouve un incident comique. Au couvent des Ursulines de Château-Gontier, une sœur, nommée Moreau, déclare vouloir sortir et entrer le jour même, comme pensionnaire, chez les Dames hospitalières de Saint-Julien de la même ville. Aussitôt le procureur instrumente pour qu'il soit donné avis de ce grand événement à l'Assemblée nationale. Sans perdre de temps, interrompant l'interrogatoire des autres religieuses, « le maire, les officiers

municipaux et le procureur, précédés des gardes du corps municipal, conduisent, dit le procès-verbal, la dame Moreau » au couvent qu'elle a choisi pour sa retraite. Les sœurs « assemblées capitulairement » décident de la recevoir, et son ancienne supérieure est condamnée à lui servir une pension pendant trois mois, en attendant le jugement de la Constituante sur cette grave affaire.

## II

Les religieuses viennent de déclarer en masse qu'elles veulent rester fidèles à leurs vœux et continuer à vivre en communauté. Il ne suffisait pas d'affirmer hautement cette résolution ; il fallait, pour la rendre pratique, obtenir de l'Assemblée nationale qu'elle respectât leur liberté et le fonctionnement des couvens. Elles les savaient menacés. Aussi ne se contentent-elles point d'exprimer leurs volontés, leurs préférences; elles essaient de gagner leur cause auprès de l'Assemblée nationale. Nous voyons défiler une à une les plaidoiries où chaque ordre se fait connaître et tente d'assurer sa conservation par l'exposé des services qu'il peut rendre. Situation étrange! Il est dans les habitudes d'humilité des religieuses de laisser ignorer aux autres, et presque à elles-mêmes, le bien qu'elles font. Les voilà amenées par les circonstances, et par le sentiment de leur propre conservation, à le proclamer hautement.

Parmi elles, les dames du plus grand nom ne dédaignent pas de prendre la plume, d'intervenir et de faire appel à toutes les lumières et à toutes les protections, pour essayer le sauvetage de leur institut. Une Montmorency-Laval, prieure d'une maison de Notre-Dame, écrit à Treilhard, et lui demande formellement quelle est la voie à suivre :

Nous sommes, lui dit-elle, dans une peine que je ne puis vous exprimer, monsieur. Il paraît que l'on va détruire une partie des maisons religieuses selon le décret de l'Assemblée nationale. J'ai recours à vos bontés et à votre protection pour que nous n'ayons pas le malheur d'être du nombre. Nous sommes toutes seules et dans un coin où nous ne gênons rien, et nous sommes dans la disposition de nous rendre utiles à tout ce que l'on jugera à propos, pourvu que l'on nous conserve dans notre maison qui fait le bonheur de notre vie. Est-il possible que, dans un moment, monsieur, où on ne parle que de liberté et de rendre tout le monde heureux, nous en soyons seules exclues? Nous ne sommes ni riches, ni pauvres;

nous n'avons pas un plus grand terrain que le nécessaire. Dites-moi ce qu'il faudrait faire pour parvenir à n'être pas détruites. Voilà toute notre crainte. Nous ne vivons pas d'inquiétude. Je connais assez votre bon cœur pour ne pas douter, monsieur, que vous avez pitié de notre situation qui est bien dure, je l'avoue.

Voilà une prieure, une Montmorency-Laval, qui prend le parti de s'adresser nettement aux législateurs, au rapporteur, et qui ne craint pas de vanter le bon cœur de Treilhard. Cet exemple n'est pas unique. Nous avons déjà entendu les Carmélites de Pontoise, de Salins, implorer les députés de la Constituante, les traiter de bienfaiteurs et de pères, de libérateurs du peuple français, les conjurant de les sauver. La supérieure des Carmélites de Chaumont, après avoir dit sa ferme espérance que les noms de ses dix-neuf religieuses « sont écrits dans le livre des élus de Dieu, » ajoute : « L'on sait avec quel zèle sainte Thérèse, notre fondatrice, nous a recommandé de prier pour les besoins de l'Église et de l'État. Maintenant qu'ils sont plus pressans, nous redoublons nos prières et nos vœux. » Une Ursuline, écrivant à l'Assemblée, dit sa confusion de porter ses « faibles pensées dans l'Océan des lumières. »

On prie pour les députés, on les appelle Messeigneurs. La religieuse qui tient la plume au nom des Ursulines de Montbrison qualifie les législateurs de la Constituante de « pères du peuple, héros de la nation, » et même de « destructeurs du despotisme. » Il eût fallu aux députés un cœur bien dur pour n'être pas sensibles à de telles épithètes proférées par des bouches virginales. Une grande dame, qui avait pu apprendre la langue politique à l'école de son parent, M. de Montmorin, alors ministre des Affaires étrangères, la sœur de Montmorin, abbesse de la fameuse abbaye de Jouarre, fondée au VIe siècle et restée célèbre par ses démêlés avec Bossuet, écrit au comité ecclésiastique combien il lui en coûterait de quitter cet illustre monastère peuplé de cinquante religieuses dont elle est abbesse depuis cinquante ans. Elle se fera un devoir de mériter la protection de la Constituante où réside, dit-elle, « le pouvoir législatif. » Elle supplie l'illustre assemblée de regarder cette maison comme un « asile national qui n'aura d'autre ambition que de remplir les vues de la nation. » Voilà dans la bouche d'une religieuse de marque un langage d'une parfaite orthodoxie parlementaire. D'autres sœurs s'essaient au jargon du temps et au langage

civique. Les Dominicaines de Paris déclarent qu'elles ont cherché à être utiles, « persuadées de ce principe que, pour être religieuses, on ne cesse pas d'être citoyennes, de prendre un vif intérêt à tout ce qui regarde l'État. » Les Augustines de Toulouse écrivent : « Nous n'avons pas, en quittant le monde, perdu les sentimens de vraies citoyennes. » Citoyennes elles sont, citoyennes sont leurs élèves. « Nous enseignons gratuitement tous les jours, disent les Ursulines du diocèse de Langres, plus de 250 citoyennes de la ville. » Dans la bouche des religieuses de Notre-Dame, à Saint-Junien, les écolières sont aussi de « jeunes citoyennes. » Ne sourions pas ; l'instinct de la conservation est toujours puissant. Ces expressions naïves, ces tentatives de langage civique nous rappellent que nous sommes en 89. Les religieuses de Notre-Dame, établies à Ligny, parlent même de l'Être suprême.

## III

Mais ce ne sont pas ces formules qui pourront les sauver. A une époque qui voulait tout régénérer, tout rebâtir sur d'autres plans, et débarrasser l'État des institutions surannées, il fallait montrer qu'on pouvait entrer sans détonner dans l'organisation nouvelle, et surtout qu'on pouvait être utile. Les religieuses de tous ordres ont affirmé avec une énergie singulière qu'elles étaient heureuses dans leur état. Il s'agissait de prouver à des esprits prévenus que cet état pouvait aussi contribuer au bonheur des autres. Chacun de ces ordres, qui prêche l'humilité aux religieuses en particulier, qui leur recommande d'ignorer leur mérite, est amené à faire l'exposé, nous allions dire l'étalage de ses bienfaits. Ces mémoires coordonnés, condensés, seraient la meilleure oraison funèbre des couvens sur le point de disparaître. Ils présentent des témoignages authentiques, établis sur des faits. Nous avons trouvé peu de différence dans les protestations des religieuses demandant à rester, parce que l'expression de ce désir ne peut guère changer de formule. L'exposé de leurs services offre plus de variété, à cause de leur diversité même et de la différence des instituts. Et cependant dans ce plaidoyer, envoyé par chaque communauté à l'Assemblée nationale, que de considérations passées sous silence dans la conviction qu'elles ne seraient pas comprises !

On peut ranger en trois classes les communautés de femmes avant la Révolution et même depuis : les unes, plus contemplatives, vouées plus particulièrement à une vie de méditation et de prière; d'autres, joignant à leurs exercices de piété la grande mission de l'enseignement; les autres enfin, s'occupant spécialement de charité et d'œuvres hospitalières.

La cause de la première catégorie était plus difficile à plaider auprès de l'Assemblée nationale, et même de l'opinion publique bien peu préoccupée d'ascétisme en cette fin du XVIIIe siècle. Aussi les Carmélites ne s'avisent pas d'entretenir Treilhard, Mirabeau, ni même Talleyrand ou Sieyès, des châteaux de l'âme de sainte Thérèse, ni des questions de haute mysticité familières à leur institut, et qui avaient entretenu une polémique immortelle entre Bossuet et Fénelon. Une vie faite tout entière d'immolation, de contemplation, de prière, ne pouvait être comprise d'une époque qui prétendait ramener le paradis sur terre, qui ne voulait travailler que pour les hommes avec les hommes, qui ne parlait que de raison, de nature, de régénération politique et sociale.

Les Visitandines, qui occupaient en France cent quarante-six monastères, chiffre considérable, sont plus à l'aise que les Carmélites pour parler à la Constituante. Elles signalent sans doute les moyens de sanctification qu'elles offrent aux personnes du monde dans un ordre moins rigoureux que bien d'autres, la tranquille retraite que les veuves peuvent trouver dans leur asile. Mais elles insistent plus encore sur le service qu'elles rendent à l'éducation publique par leurs nombreux pensionnats. Celles de Nancy se flattent même de « former des citoyennes. »

L'éducation, voilà la grande mission qu'on peut surtout, en 1789, confier ou plutôt maintenir aux religieuses comme aux religieux. Voilà le grand service qu'elles peuvent rendre à la nation, et qui peut les sauver elles-mêmes. De nos jours, c'est pour avoir été enseignantes que les communautés ont été proscrites par un État jaloux de son influence, avide de monopole, impatient de marquer de son empreinte, d'élever d'après son idéal toutes les générations. La Révolution connaîtra ces ambitions. Sa pensée évoluera de 1789 à 1792. Mais pour le moment, sur ce point, elle n'est pas hostile à l'intervention du clergé. Elle est d'ailleurs plus préoccupée de questions politiques et sociales que de questions pédagogiques. L'action de l'Église et

de la religion était encore si prépondérante dans les écoles, les collèges, qu'on n'avait pas songé sérieusement à en exclure ni l'une ni l'autre. La Constituante avait assez à faire à fonder la liberté et l'ordre nouveau, sans aller compliquer hâtivement cette grande œuvre d'un bouleversement dans l'éducation publique. Les cahiers de 89 parlaient beaucoup de confier l'enseignement aux congrégations. Les congrégations saisissent avec empressement cette planche de salut, et le salut ne pouvait être que là. La faveur avait abandonné les ordres où l'on paraissait s'enfermer dans une solitude égoïste, et s'y occuper exclusivement de son propre salut sans penser à autrui. Les évêques eux-mêmes le constatent et semblent marcher avec l'opinion. M. de Boisgelin déclare qu'il faut viser l'utilité publique. « Ce n'est plus le temps, dit-il, où la nation peut se contenter de vertus oisives. Ces vertus ne doivent être le partage que d'un petit nombre d'hommes solitaires. Mais les hommes assemblés doivent ressentir les intérêts de tous les hommes, et chacun doit subir la loi sociale qui dévoue tous les citoyens au service de la patrie. » C'était inviter assez nettement, — et l'archevêque d'Aix le dit expressément, — religieux et religieuses à se vouer tout entiers aux deux services publics de l'éducation et de la charité. Les congrégations le comprennent.

Nous avons entendu Ferlus exposer, au nom de la Congrégation de Saint-Maur et des Bénédictins de Sorèze, ce qu'ils faisaient et plus encore ce qu'ils comptaient faire pour l'enseignement. Parmi les religieuses, deux ordres surtout, qui tenaient avant la Révolution une foule d'écoles, les Ursulines et les Sœurs de Notre-Dame, racontent les immenses services qu'elles rendent à l'instruction primaire et secondaire, pensant que ce plaidoyer vaudra à leur institut de continuer à vivre et à faire du bien. L'ordre des Ursulines, créé en Italie, au XVI^e siècle, par la bienheureuse Angèle Mérici, implanté en France au commencement du XVII^e siècle par M^lle L'Huillier de Sainte-Beuve, qui fonda le premier monastère au faubourg Saint-Jacques, n'avait pas tardé à essaimer dans notre pays. En 1790, elles étaient au nombre de neuf mille dispersées dans trois cent cinquante maisons. D'après un vœu particulier ajouté aux trois autres, elles s'engageaient à faire l'éducation des filles. Leur pratique constante était d'ouvrir un pensionnat payant et, avec le profit retiré, avec leurs dots et quelques dons, de tenir, dans une dépendance

de la maison, des écoles gratuites pour le peuple. Les religieuses de Notre-Dame, fondées au commencement du xvii[e] siècle par le bienheureux Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, en Lorraine, et d'un autre côté de la France par la bienheureuse Jeanne de Lestonnac, marquise de Montferrand, étaient établies d'après les mêmes principes, et faisaient également vœu d'ajouter à leurs pensionnats des écoles gratuites. Au moment de la Révolution, les religieuses de Notre-Dame avaient quatre-vingt-dix monastères disséminés en France, en Allemagne, en Hongrie. Les diocèses de Toul, Nancy et Saint-Dié en comptaient seize.

Pendant deux siècles, le xvii[e] et le xviii[e], les Ursulines et les religieuses de Notre-Dame, établies d'après ces règles, furent les grandes institutrices populaires. Laissant à d'autres ordres la direction de couvens célèbres, où se portaient la haute aristocratie et les princesses de la famille royale, elles multiplièrent sur tout le sol du pays les pensionnats, les classes élémentaires, et furent, avec les Sœurs de charité, les véritables maîtresses d'école de l'ancienne France.

Nous ne pouvons pas donner ici, même en résumé, l'exposé de ces lettres, de ces mémoires qui arrivent de tous les points du pays, et dont les indications fourniraient un appoint important à l'histoire de l'Instruction publique avant la Révolution. D'ailleurs, les Ursulines, les Sœurs de Notre-Dame, les Sœurs de Charité, qui tenaient un grand nombre d'écoles, n'étaient pas les seules à remplir cette mission. L'instruction primaire des villes et des campagnes n'étant pas assurée comme de nos jours par un recrutement civil, les évêques, qui eurent jusqu'à la Révolution un si grand rôle en matière d'éducation, faisaient de tous côtés appel au zèle des religieuses et les poussaient vers l'éducation. Nous trouvons parmi les sœurs enseignantes qui écrivent à la Constituante, outre les Visitandines, les Sœurs de la Présentation, les Sœurs de Saint-Augustin, etc., qui tiennent des pensionnats, les Bénédictines, les Clarisses mitigées ou Urbanistes, les Dominicaines, les Filles de la Providence, les Filles de la Foi, les Sœurs de Sainte-Élisabeth, les Dames noires, l'ordre du Verbe incarné à Lyon, l'ordre de l'Union chrétienne, etc. Les communautés qui n'ont point encore fait d'enseignement sont prêtes à s'y livrer, sentant bien que cette œuvre, si utile à la jeunesse, peut être aussi pour elles une défense. Les Annonciades de Pont-à-Mousson se déclarent disposées, d'après le désir

des habitans, à élever les jeunes filles, bien que le but de leur institut soit de méditer et observer les dix vertus de la Sainte-Vierge. Dans le diocèse de Meaux, l'abbaye de Faremoutiers, ordre de Saint-Benoît, s'engage à s'occuper, à l'avenir, d'enseignement. C'était là le salut, du moins la meilleure planche de sauvetage dans le naufrage qui menaçait l'institut monastique. Tous ces ordres vantent la gratuité de l'instruction qu'ils donnent, et on est frappé de voir combien ce principe était inscrit dans les habitudes, sinon dans les lois, avant la Révolution. A la gratuité s'ajoute çà et là la fourniture des livres et même une part de la subsistance.

Avec l'éducation, la charité est le grand service public que les religieuses rappellent pour demander leur conservation. On sait que là aussi, comme dans l'enseignement, l'intervention de l'Église était prépondérante et le concours des communautés d'une capitale importance. Les Augustines tenaient un grand nombre d'hôpitaux. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul avaient déjà mérité cette désignation populaire de Sœurs de charité par leur admirable dévouement aux pauvres. En dehors de ces congrégations, d'autres ordres moins connus prenaient parfois dans l'exercice de la bienfaisance en province une importance considérable, telles les Sœurs hospitalières de Saint-Charles, dont le chef-lieu était à l'hôpital général de Nancy, et qui comptaient 311 professes et 64 maisons répandues dans les diocèses de Nancy, Saint-Dié, Toul, Metz, Verdun, Trèves, Strasbourg, Langres, Châlons, Reims et Besançon. « Leurs fonctions, disait leur mémoire, sont de soulager et de servir les pauvres dans les hôpitaux, maisons de charité et dans les maisons mêmes des pauvres. » C'était là encore une communauté puissante. Combien d'autres groupes de religieuses à rayonnement local répandaient dans les campagnes, dans les petites villes, les bienfaits d'un dévouement acquis à toutes les misères !

C'est avec une agréable surprise qu'en parcourant les dépositions des Sœurs vouées au service des pauvres, on trouve déjà dans l'ancien régime des œuvres qu'on pourrait croire de fondation plus récente. Ainsi, ce n'est pas le XIXe siècle qui a inauguré l'hospitalité de nuit. Les Hospitalières de Saint-Gervais, ordre de Saint-Augustin, rue Vieille-du-Temple, nous apprennent qu'elles ont « deux salles d'hôpital dans lesquelles elles reçoivent les pauvres passagers pendant trois nuits seulement, après leur

avoir servi un souper à discrétion. Le nombre des pauvres passagers, année commune, s'élève de 15 à 16 000. » Dans l'année dernière, 1789, disent-elles, le nombre des « soupers » a été de 32328. Nous avons pu les servir « sans avoir sollicité ni reçu aucun secours du gouvernement et sans avoir dérangé l'usage dans lequel nous sommes de payer nos fournisseurs tous les quartiers. »

Aux soins du corps s'ajoutait, sous l'ancien régime, une grande sollicitude pour les maladies morales. Les religieuses hospitalières de Notre-Dame du Refuge, de Nancy, racontent en ces termes ce qu'elles font : « La fin de notre institut est de servir de retraite et de refuge aux personnes du sexe qui se dérangent ou se sont dérangées. Elles y sont reçues lorsqu'elles s'y présentent volontairement ou de concert avec leur mari, ce qui arrive quelquefois, ou qu'elles y sont envoyées par des ordres supérieurs émanés des souverains ou des tribunaux de justice, après assemblée des familles, ou par les pères et mères en forme de correction paternelle lorsqu'il s'agit de filles mineures. » Les Hospitalières de Notre-Dame du Refuge de Rouen exposent avec un grand bonheur d'expression et un vrai sens psychologique le but de leur œuvre et le résultat qu'elles obtenaient dans l'ancienne France.

Cette communauté depuis son établissement a rempli finalement, disent-elles, le vœu de son institution et a contribué par son utilité à conserver l'honneur de bien des familles. Elle forme *un milieu nécessaire entre ces couvens qui consacrent uniquement leurs soins à l'éducation des jeunes personnes du sexe, et ces maisons de force et de correction destinées à punir la débauche.* Dans les premières, la prudence et la religion défendent d'admettre aucune personne notée ou même simplement suspecte. Dans les autres, on n'y entre qu'accompagné de l'opprobre, et un séjour de deux heures y devient la flétrissure de toute la vie. L'Institut du Refuge est pour de jeunes personnes dont les unes, après quelques égaremens qui sont souvent le malheur des occasions, se déterminent à retourner à Dieu et cherchent un asile contre leur propre faiblesse, les autres auxquelles on n'a quelquefois à reprocher que des démarches imprudentes ou des liaisons suspectes, mais qui pourraient avoir des suites dangereuses, y sont placées par leur famille pour prévenir de plus grands écarts, rompre des intrigues, arrêter les effets de la séduction, faire reprendre le goût de la vertu, et laisser évanouir des bruits dont naîtrait bientôt la perte entière de la réputation. Ces jeunes personnes, qu'il est si essentiel de soustraire pour quelque temps à l'occasion et aux dangers, seraient perdues pour les mœurs et pour la société, si on ne pouvait leur procurer d'autres asiles que des maisons de force. Elles en trouvent un dans la maison de refuge. Là, retirées dans un quartier

isolé, continuellement surveillées par deux religieuses, elles n'ont aucune communication avec les autres habitans de la maison, pas même à l'église. Leur état, leur condition, sont le plus souvent ignorés de leurs propres compagnes. Un nom supposé voile leurs écarts et assure leur secret; et nombre de familles, aussi distinguées par la naissance qu'illustrées par des services rendus à l'État, ont dû souvent à la sagesse de ces précautions la conservation de leur honneur, la réputation de leurs filles et la jouissance d'un nom sans reproche.

Quelle dextérité de main devait apporter dans sa mission délicate la supérieure qui l'expose en termes si heureux et avec une observation si pénétrante !

L'austérité de vie des Dames du Refuge de Rouen était déjà un grand exemple qui devait faire impression sur leurs pénitentes. Les officiers municipaux signalent dans leurs procès-verbaux des chaises en paille, des tabourets en bois et des cellules « au lit infiniment médiocre. » Nous trouvons ces maisons dans plusieurs villes. De nos jours on s'occupe avec une louable sollicitude de rendre la santé du corps aux victimes de la débauche. Aux âges de foi, comme au XVII^e^ siècle, date de ces fondations qui subsistèrent jusqu'à la Révolution, on pensait aussi à l'âme. On s'occupait de refaire les consciences en même temps que le sang. Les dames du monde de la plus haute naissance aimaient à venir dans ces couvens aider les religieuses à purifier les cœurs souillés. Détail touchant : il n'était pas rare de voir des pécheresses régénérées par le repentir prononcer des vœux, et se faire religieuses dans la maison où elles avaient reconquis le pardon de Dieu et l'estime des hommes.

Ce qui devait, semble-t-il, achever d'assurer aux Hospitalières la bienveillance de la Constituante, c'est que bien souvent elles ajoutaient le bienfait de l'instruction à l'exercice de la charité. On sait comment les Filles de Saint-Vincent-de-Paul, instituées surtout pour les pauvres, furent amenées à tenir des écoles. La Congrégation de Saint-Charles de Nancy avait fait de même. « Les Sœurs, dit en propres termes leur rapport, ont aussi des écoles chrétiennes et gratuites pour les jeunes filles pauvres des lieux où elles sont établies. » Dans les petites villes, dans les campagnes, combien de communautés modestes où d'humbles sœurs remplissaient avec un zèle admirable cette double mission dont l'intérêt est éternel pour tous pays : instruire la jeunesse et secourir la misère !

Chaque communauté de religieuses plaide sa cause à sa manière. Celles qui n'ont pas le service de l'enseignement, ni celui de la charité à faire valoir trouvent, au besoin, dans leur histoire, des titres à la reconnaissance publique qui parlent en leur faveur. Les Bernardines de Saint-Antoine-des-Champs lès Paris connaissent leurs annales. Elles exposent que c'est à leur maison « que le faubourg Saint-Antoine doit son existence, que c'est sur ses terres qu'il s'est érigé, que c'est sous sa sauvegarde qu'il s'est si prodigieusement peuplé en artistes de tous genres, à la faveur d'une franchise dont elle avait la propriété et dont elle leur a laissé très gratuitement l'exercice, franchise que l'abbaye a défendue tant de fois à ses frais contre les attaques multipliées des communautés et maîtrises de Paris. » Par ce moyen, et par des « aumônes journalières, » notre maison est parvenue à soutenir « un nombre infini de familles et à les sauver des horreurs de l'indigence. » Les Sœurs ne peuvent dissimuler, disent-elles, « l'attachement extrême qu'elles ont pour ces pauvres habitans, et qui est tel que, quelle que puisse être leur existence future, si les religieuses restent parmi ces infortunés, elles sauront encore leur tendre une main secourable. » Il est douteux que le faubourg Saint-Antoine sache de nos jours, et ait su en 1789, ce que le quartier et son industrie doivent à un couvent de Bernardines.

L'abbaye du Paraclet, illustrée par Héloïse et Abélard, tenta de se sauver en se plaçant sous leur patronage. Le monastère avait été bâti sur le territoire de Quincey près de Nogent-sur-Marne. Au moment de la Révolution, la vingt-neuvième abbesse depuis le moyen âge était Marie-Charlotte de Roucy, de la famille de La Rochefoucauld, d'après une tradition deux fois séculaire. Le voyageur anglais Cranfurd, visitant le Paraclet en 1787, fut frappé, en entrant dans le parloir de l'abbesse, d'y voir plusieurs portraits gravés d'Abélard et d'Héloïse. En cette fin du XVIII[e] siècle, mieux valait pour se concilier une protection temporelle, de tels tableaux que les images saintes répandues dans les couvens. Héloïse et Abélard : ces deux noms touchèrent le district et le département, que l'invocation de sainte Thérèse et de sainte Chantal eût laissés froids. L'abbesse, pour sauver sa maison, avait songé à l'offrir comme refuge pour les passans malades. Le procureur syndic crut mieux faire. « Héloïse et Abélard, dit-il à l'Assemblée administrative, reposent dans votre départe-

ment, et des vierges fondées par cette femme étonnante gardent la cendre des deux amans. Les voûtes du Paraclet retentissent encore, dans le silence des nuits, de ces cantiques que la religion inspirait à l'amour malheureux. Tout respire dans ces lieux saints les élans de ce cœur sensible et de cette âme ardente, qui ne vit rien dans la nature à substituer à son amant que son Créateur. Héloïse s'y retrace à chaque pas, et quel sera l'homme assez froid pour aller disperser cet établissement que défend un charme secret composé de ce que la religion a de plus imposant, l'amour, de plus tendre, la sensibilité, de plus affectueux? Qui oserait attrister l'ombre d'Héloïse? » Hélas! le comité ecclésiastique de la Constituante, moins sensible que le procureur syndic, eut ce courage. Malgré la vive opposition des habitans, le Paraclet fut condamné. Les cendres d'Abélard et d'Héloïse furent placées dans un cercueil commun et transportées à l'église de Nogent. Le curé intrus, Mesnard, prononça un discours et mit sur le cercueil une couronne de fleurs avec une pièce de vers anacréontiques. Les religieuses vouées à l'amour divin avaient été sacrifiées. Un illustre souvenir de l'amour humain évoqué pour la circonstance ne put sauver le Paraclet de la ruine.

## IV

Dans leur requête à la Constituante, les religieuses font ressortir un argument qui, dans leur pensée, devait avoir une certaine influence. Leurs informations et, au besoin, leur psychologie, leur avaient appris qu'une des grandes raisons qui poussaient la Constituante à supprimer les Ordres religieux, c'était de s'emparer de leurs biens. Or, en général, — la constatation en fut faite en pleins États généraux, — les couvens de femmes n'étaient pas riches; beaucoup même étaient très pauvres. On ne s'étonnera pas de rencontrer cette pauvreté chez les Clarisses, dont le fondateur François d'Assise en avait fait la grande règle de son Ordre. Un trait particulièrement touchant est à signaler chez les Clarisses anglaises réfugiées à Rouen. Leur dénuement était tel que, lorsque le pain venait à manquer, elles sonnaient leur cloche. A ce signal, on voyait accourir les Sœurs tourières de la Visitation, établies dans le voisinage, qui apportaient des provisions. A Amiens, les enquêteurs apprennent chez les Clarisses avec quelle obstination le couvent, qui datait de quatre cents

ans, avait maintenu la règle de pauvreté. A l'époque de Law, un bourgeois richissime, qui avait sa sœur parmi les religieuses, avait voulu absolument leur assurer une fondation territoriale. Sur leur refus obstiné, il avait fait entrer par le tour dans la maison la somme respectable de cent mille écus. Ce trésor, qui aurait ébloui des yeux moins tournés vers le ciel, n'eut pas le temps de s'installer et dut repartir rapidement pour se disperser sur les œuvres de la ville et du diocèse. Avec un pareil état d'esprit, on comprend que ces religieuses aient été appelées dans le langage populaire *les pauvres Clarisses*. Certes, ce n'est pas le procès-verbal dressé par les enquêteurs de 1790 qui peut faire mentir cette appellation. A Rouen, on signale dans leurs cellules « une paillasse, deux couvertures, plus un réveil » pour l'office de nuit; au réfectoire des cuillers et fourchettes en bois. Le mobilier des Carmélites n'est pas plus riche. Constatation du procès-verbal : dans les trente-trois cellules, un lit formé de trois planches sur deux tréteaux, deux couvertures, une petite table, trois tableaux en papier; au réfectoire, « meubles de bois et en terre. »

Combien d'autres couvens, sans présenter le dépouillement complet de ces Ordres particulièrement austères, vivaient pauvrement! Quand on étudie, en particulier, le budget de misère des Sœurs enseignantes dans les petites villes et dans les campagnes, on est frappé des prodiges d'économie et d'industrie qu'il leur faut accomplir pour arriver à donner l'instruction sans presque rien demander aux familles qui leur envoient leurs enfans.

Elles pensent que le *res angusta domi*, que leur dénuement les défendront peut-être contre les appétits d'une assemblée qui, quoi qu'elle en dise, songe plus, en supprimant les couvens, à remplir sa caisse vide qu'à libérer des esclaves. Elles savent, elles ont entendu dire par des orateurs de la Constituante que la fortune des ordres monastiques sera la grande cause de leur perte. Alors elles exposent la véritable situation qui, pour beaucoup de religieuses, est la pauvreté. Les Sœurs de Notre-Dame établies à Saint-Léonard près Limoges le disent nettement. « *Notre maison*, écrivent-elles à la Constituante, *ne peut enrichir l'État*. Elle ne possède aucun bien fonds. Tout notre revenu est celui de nos dots; il est modique, puisque, nos charges payées, il ne nous reste que 2677 francs pour nourrir et entretenir cinquante-huit religieuses. Elle ne peut l'appauvrir, puisque le

revenu administré avec économie suffit à notre frugalité. » Avec les ressources les plus limitées, elles élèvent de soixante à soixante-dix pensionnaires, et, dans leurs classes des externes, de cent à cinquante élèves.

En face du scandale d'abbayes de moines opulentes et vides, voilà d'humbles filles qui ne coûtent pas un centime à l'État, qui vivent de rien et qui font des prodiges dans deux services publics de capitale importance. L'État, la Constituante, ou les Assemblées qui suivront, vont-ils avoir la cruauté de leur montrer la reconnaissance de la France en les expulsant?

Tous les ordres monastiques viennent de défiler devant les municipalités et, par les procès-verbaux dressés, par leurs mémoires, devant la Constituante. Chacun d'eux a exprimé ses sentimens, ses vœux avec sincérité, parfois avec angoisse; chacun d'eux a vanté les services qui pouvaient le mieux lui attirer la bienveillance d'une assemblée souveraine. Ils sentaient qu'elle tenait leur sort entre ses mains. Le langage tenu a toujours été calme, modéré, plutôt humble. Nous y aurions voulu de temps en temps plus de crânerie. Nous aurions aimé entendre ces religieux, ces religieuses revendiquer plus souvent, plus hautement comme un droit, au nom des principes tout frais encore de 1789, la faculté de vivre comme ils l'entendaient, réunis ou séparés, au lieu de paraître la solliciter comme une concession et une faveur. Au demeurant, le ton modeste, convaincu, des religieuses était bien fait pour gagner leur cause, si elle avait pu l'être. Mais elles parlaient à des juges décidés à abattre toute corporation, à piller l'Église pour remplir le Trésor vide, à faire passer dans les lois les idées du XVIII[e] siècle. Comment n'être pas battu, quand on a contre soi la politique, la philosophie et la finance, ayant à leur service la force?

## V

La Constituante n'a pas tardé à faire comprendre aux religieuses le cas qu'elle faisait de leurs plaidoiries. Le second interrogatoire ordonné par elle leur a dit assez clairement qu'elle n'était pas contente des résultats du premier, et qu'elle voulait des déclarations de départ. Quelques sœurs intimidées ont été jusqu'à parler dans son sens et à rétracter leur précédente résolution. On comprend l'influence d'un magistrat sur une Sœur

timide qu'il fait comparaître devant lui en secret, sans témoins, toute tremblante, pour lui signifier qu'elle est libre de partir, pour lui expliquer les avantages qu'elle a à le faire, les dangers qu'elle encourt en persistant. Malgré cette pression, la généralité des religieuses resta inébranlable. Sur ce point, les chiffres de la statistique, sans être complets, sont assez nombreux pour nous apporter une preuve mathématique.

On leur fait expier cette fidélité par mille tracasseries, en attendant qu'on les expulse. Pour ne pas quitter leur couvent, elles se soumettent aux lois de la Constituante qui ne blessent pas leurs consciences. Elles vont jusqu'à accepter de refaire, d'après la loi, en présence de l'officier municipal, l'élection pour deux ans de la supérieure. C'était chez elles un pieux usage de renouveler leurs vœux à la fête de la Présentation, le 21 novembre. Des districts leur interdirent, dès 1790, cette cérémonie, invoquant le décret de l'Assemblée qui avait supprimé les vœux. Comment s'étonner de cette intrusion dans la vie intérieure des couvens, lorsqu'on voit des municipalités faire défense aux prêtres d'être encensés au service divin, sous prétexte que l'encens n'était dû qu'à la divinité?

L'affaire du costume créa plus de difficultés que celle des vœux. Nous avons vu que la Constituante avait légiféré sur ce point comme sur tant d'autres. C'était là soulever pour le présent et pour l'avenir une question délicate, dont la solution dépend des temps et des lieux. Faut-il, au point de vue catholique, demander toujours et quand même la conservation du costume religieux? En particulier, au sujet des ordres plus ou moins mêlés à la société, n'y a-t-il pas quelque inconvénient pour des hommes appelés à vivre avec les hommes à s'en distinguer par un habit qui peut être une barrière autant qu'une sauvegarde? Peut-il y avoir pleine communication entre deux interlocuteurs, si un vêtement extraordinaire vient avertir le civil que celui qui le porte doit avoir une façon toute spéciale de penser et d'agir? Sans trouver dans la diversité du costume, comme le diront avec une emphase ridicule certains orateurs de la Révolution, un « attentat contre l'unité du contrat social, » ne fait-il pas à la longue disparate sur le plan égalitaire d'une démocratie niveleuse? Dans cet ordre d'idées, ne pourrait-on pas appeler en témoignage l'exemple même des fondateurs les plus illustres, un François d'Assise, un Vincent de

Paul qui, en choisissant la robe de bure du Franciscain, la robe grise des Sœurs de charité, devenues aujourd'hui un costume d'un autre âge, avaient voulu tout simplement prescrire pour les deux sexes le vêtement du peuple au XIII^e et au XVII^e siècle? Pour arriver plus facilement à ce peuple, ne conviendrait-il pas de s'habiller comme lui?

Par ailleurs, l'autre thèse, la thèse de la tradition a pour elle des argumens de marque. Sans doute l'habit ne fait pas le moine, mais, pour les religieuses surtout, pour elles et pour ceux qui les regardent passer, il est l'enseigne, on pourrait dire le drapeau de leur ordre, un signe sensible et comme un mémorial de leurs vœux, de leurs vertus et de leurs bienfaits, un appel incessant au respect des autres et d'elles-mêmes. L'accoutumance les amène assez vite à le considérer comme une partie intégrante de leur vocation. Le public à son tour, — je ne parle pas ici des accoutremens excentriques, — serait un peu déconcerté de les voir autrement. Qu'on regarde flotter au front de la Sœur de charité ces deux ailes d'ange qui se balancent sur sa cornette, qu'on aperçoive la mise plus simple, mais plus sévère encore, de la petite Sœur des pauvres, on a tout de suite l'apparition de douces et pures existences consacrées tout entières par amour de Dieu au service du prochain. Le vêtement civil peut abriter autant de dévouement et autant de vertus, mais il parle moins éloquemment à celui qui le voit et à celui qui le porte.

La question, dont il faut abandonner la solution à la sagesse de l'Église, était encore trop récente au début de la Révolution pour être tranchée dans le sens de l'abandon de l'habit religieux. L'évêque de Clermont, M. de Bonal, avait déclaré à la tribune de la Constituante qu'il ne quitterait sa soutane qu'avec la vie. Quel scandale n'avait point causé, en 1765, le manifeste des Bénédictins de Saint-Germain des Prés contre le costume de leur ordre! Ce ne sont point les religieuses qui auraient pris une telle initiative. Leur attitude au cours de la Révolution le prouve. Le décret de la Constituante rendait facultatif le port de l'habit religieux. Des administrations, dépassant la pensée du législateur, voulurent y voir une défense et signifièrent aux intéressés d'avoir à le quitter.

Les religieuses ne pouvaient apporter un grand empressement à en changer. Il faudra pourtant y venir, malgré leur répugnance, si elles veulent avoir la paix et se maintenir dans les

établissemens dépendant des municipalités, tels que les hôpitaux. Les Sœurs de Saint-Charles préférèrent abandonner leur costume que leurs malades. Les Sœurs de Charité elles-mêmes, malgré leur attachement à la cornette, viendront à composition. Nous le constatons à Agen, Montpellier, Amiens et de divers côtés. Au demeurant, leur transformation n'est pas scandaleuse. On nous les montre dans les hospices conservant « avec une coiffe d'artisane, une guimpe noire et un tablier blanc sur leur robe noire. » Les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Doullens ne voulurent faire aucune concession. En novembre 1793, elles portaient encore leur habit et refusaient absolument de le quitter, ce qui les fit jeter en prison par la Commission révolutionnaire.

Fait plus grave que les tracasseries sur le vêtement, les municipalités, les districts, se montrent plus exigeans que la Constituante pour le serment à la Constitution civile du clergé, et, sans qu'aucun article de loi les y autorise encore, s'avisent, en diverses provinces, de vouloir le faire prêter par les religieuses. Ce serment, qui devait couper en deux l'Église de France, troublera profondément les couvens. Les sœurs, que le texte de la loi ne pouvait atteindre, furent de divers côtés invitées à le prêter par des pouvoirs locaux malveillans, auxquels leur fonction d'éducatrices et d'hospitalières fournissait un prétexte de les traiter comme des fonctionnaires publics. Leur refus fut spontané et à peu près universel. Nous trouvons çà et là quelques exceptions que leur singularité même fait remarquer et raconter par les Mémoires du temps. Une religieuse du prieuré de Prouillan, près de Condom, a mérité le surnom de *missionnaire de la Constitution* par l'ardeur avec laquelle elle y adhère et la défend. Dans le diocèse de Perpignan, Sœur Marie d'Astros avait déclaré au commissaire « qu'elle ne voulait point obéir à la Constitution. » Le lendemain, cédant à d'autres influences, elle écrivit au département que sa déclaration était l'effet « d'un premier mouvement, » que depuis « le calme de son esprit avait amené la réflexion, que la Constitution ne contenait rien contre sa conscience et contre la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle elle voulait vivre et mourir... La voix du civisme, disait-elle, s'est fait entendre à mon cœur, elle a désapprouvé une conduite si contraire à mes sentimens. » Toutes ses compagnes furent d'un autre avis et refusèrent le serment.

Les meneurs durent se consoler, par la chaleur de ces adhésions, de leur rareté même. Non seulement les religieuses ne veulent pas jurer, mais elles refusent tout contact avec les jureurs et le clergé constitutionnel. Comment pourtant se passer de prêtres? Il leur en faut pour les offices, la messe, les confessions. Leurs évêques, leurs curés officiels sont maintenant, de par la loi, des constitutionnels. De quel œil ces ministres, auxquels on ferme les portes des cloîtres et des consciences, dont on paraît se garer comme de pestiférés, doivent-ils voir cette abstention, cet ostracisme, qui leur envoie en plein visage l'injure du dédain et du manque de confiance ! Quel levain de dépit, et peu à peu de vengeance, a dû fermenter dans le cœur d'hommes ainsi éconduits !

L'attitude des foules catholiques qui, chassées par leurs convictions des églises tenues par les prêtres constitutionnels, se portent dans les chapelles des couvens où se sont réfugiés les prêtres réfractaires, va achever d'envenimer la situation et exciter encore les passions contre les couvens eux-mêmes. De tous côtés on les accuse d'être devenus des foyers de fanatisme. Le langage à l'égard des religieuses, jusqu'ici tempéré par un ton de modération, de sympathie, prend une allure plus vive, où les expressions dictées par la colère, parfois l'injure, ont remplacé le respect. Un défenseur de la Constitution dénonce « ce qui se passe dans l'enceinte des monastères qui subsistent encore... Entendez, dit-il, les éclats scandaleux qui retentissent au milieu de ces cloîtres dont le fer défend l'entrée au reste des humains, parmi un sexe que la nature forma pour la douceur. Ces colombes, qui n'auraient dû que gémir sur les maux que l'aveuglement dans les uns, l'opiniâtreté dans les autres, suscitent dans l'Église de Jésus-Christ, comment se sont-elles changées en furies?... Le silence de leurs retraites est interrompu par le bruit des factions... On y épouse des partis... On s'y jette par caprice dans des querelles de dogme ou de discipline sans avoir un fil pour se diriger dans ce labyrinthe. »

Nous connaissons maintenant l'attitude de la Constituante à l'égard des ordres religieux. Au moment où elle fait place à la Législative, la destruction est très avancée. Les vœux solennels sont supprimés. Tous les couvens avec leur mobilier ont été mis sous séquestre. Tous leurs biens sont confisqués. Les religieux en minorité qui ont déclaré vouloir continuer la vie com-

mune, ont dû se grouper par vingt dans une promiscuité déplaisante qui leur rend la persévérance difficile. Les religieuses sont encore presque toutes dans leur cloître, éplorées sans doute, effrayées de l'avenir, éprouvées par de rares défections, troublées dans leurs habitudes et l'observation de leurs règles, tracassées sur leur costume, sur le serment, affamées par la suppression de leurs ressources, mais toujours résolues et fidèles. La loi, moins impitoyable pour elles que pour les religieux, n'avait pas exigé leur transplantation dans d'autres maisons. Enfin, la Constituante avait déclaré ne vouloir rien changer pour le moment à l'égard des ordres voués à l'instruction publique et à la charité.

## VI

La Législative va achever l'œuvre de destruction de la Constituante. Quand la royauté allait être abolie et le clergé proscrit, comment aurait-on épargné les débris de l'ordre monastique? Nous avons déjà vu les rapports des autorités avec les religieuses s'aigrir de tout l'attachement de ces dernières aux prêtres réfractaires, de leur opposition aux constitutionnels. La situation ira empirant très rapidement avec le cours des événemens et les incidens de chaque jour. La Législative vient, le 15 août 1792, de décréter un nouveau serment, le serment de liberté et d'égalité, et en a fait une condition absolue du paiement de la pension. Les religieuses étaient sur un terrain solide en refusant le serment à la Constitution civile du clergé condamné par l'autorité légitime. Malheureusement, beaucoup d'entre elles se croiront obligées de rejeter aussi le serment d'égalité et de liberté. L'élan vers la résistance était donné. Déjà tant de décrets portés coup sur coup avaient à ce point désorienté, martyrisé ces pauvres Sœurs, les plaçant chaque jour en face d'une nouvelle ruine et d'une nouvelle exigence, qu'une défiance naturelle entretenue par tant de blessures devait les mettre en garde contre les mesures de la Révolution. Le débat soulevé autour du serment d'égalité et de liberté divisera les hommes, les théologiens les plus graves. Il faudra tout le calme, tout le coup d'œil d'un abbé Emery, d'un abbé Bausset, pour distinguer nettement la religion de la politique, et affirmer hautement qu'on pouvait le prêter sans manquer ni à Dieu, ni à soi-même. Comment des femmes

timorées, mal informées, poussées par leur élan et la délicatesse de leur conscience à aller au delà par crainte de rester en deçà du devoir, auraient-elles pu prendre une solution calme et uniforme là où leurs conseillers étaient eux-mêmes extrêmement divisés? Aussi, tandis que la résistance à la Constitution civile du clergé fut à peu près unanime chez les religieuses, leur attitude à l'égard du serment de liberté et d'égalité fut l'anarchie comme chez le clergé. Dans le même diocèse, la même ville, le même couvent, nous les voyons, par les procès-verbaux des interrogatoires qui nous ont été conservés, voter, qui pour, qui contre le serment, formant ainsi deux groupes différens, et troublant la parfaite unité de leur attitude religieuse par la divergence de ce qu'on pourrait appeler leur attitude politique. Cette diversité de conduite dut amener entre elles plus d'une contestation. Celles qui avaient cru pouvoir prêter le serment reçurent souvent de leurs compagnes réfractaires, des prêtres mêmes, des réprimandes qui les jetèrent parfois dans l'anxiété, et amenèrent chez quelques-unes la rétractation repentante d'une faute qu'elles n'avaient pas commise.

La Législative s'autorisa de ces retours et de ces refus pour redoubler de violence. Nous voyons mander, interpeller ces pauvres filles tremblantes, hésitantes entre les scrupules de leur conscience et la pression qu'on veut exercer sur elles, les jeter même en prison, les faire paraître en public, et les mêler à des scènes grotesques dont leur faiblesse et leur sexe auraient dû leur épargner l'odieux. Ces difficultés, ces luttes hâteront la proscription complète des religieuses. Le 4 août 1792 est voté un décret portant que toutes les maisons occupées par les congrégations des deux sexes seront évacuées et mises en vente. Exception est faite en faveur des « religieuses consacrées au service des hôpitaux et autres établissemens de charité, à l'égard desquels il n'est rien innové. »

Voilà donc un nouveau pas dans l'œuvre de la destruction monastique. Ces ordres que la Constituante, retenue par une modération relative et par un certain respect de la liberté, n'avait pas osé anéantir, qu'elle avait laissés réunis par vingt, si c'étaient des religieux, ou à leur guise et dans leurs couvens, si c'étaient des religieuses, les voilà cette fois nettement et brutalement dispersés par la Législative. Hommes et femmes devront être partis au 1er octobre 1792.

On aura remarqué que le décret du 4 août 1792 n'exceptait pas de la destruction les communautés régulières enseignantes. C'est que la pensée de la Révolution a évolué en matière d'éducation comme en tout le reste. L'instruction publique, qu'on semblait pendant trois ans avoir abandonnée à l'Église, soit qu'on jugeât son influence morale et religieuse utile à la jeunesse, soit plutôt qu'on n'eût pas d'autres maîtres que les siens, va être de plus en plus revendiquée comme un service public ne dépendant que de l'État. Les anciens instituteurs, fatalement mêlés à la question de serment à la Constitution civile du clergé, sont suspects de manquer de civisme; et puis la Révolution serait heureuse, impatiente de confier à des hommes nouveaux le soin de réaliser un idéal nouveau d'enseignement. L'impulsion était donnée. Le décret du 18 août va compléter et aggraver celui du 4 août. Toutes les communautés séculières, sans en excepter les enseignantes et les hospitalières, étaient désormais supprimées comme les congrégations régulières. L'expulsion des dernières religieuses est imminente.

Avec quelle douleur elles vont quitter leurs pieuses retraites! Dans une maison du Nord, les Clarisses, auxquelles on ne peut rien prendre que la liberté de prier Dieu entre quatre murs dénudés, ne s'expliquent pas pourquoi on les chasse, et tentent, le 10 septembre 1792, un dernier effort auprès des officier de la municipalité par cette lettre touchante:

Messieurs, écrit la Supérieure, je ne peux pas vous exprimer l'excès d'angoisse où nous met la signification que nous reçûmes hier de votre part. Il nous serait moins rigoureux qu'un glaive coupât le fil de nos jours que de franchir l'affreux pas de notre clôture. Que les maisons religieuses qui ont des fonds, soient supprimées, l'Assemblée nationale en a, dites-vous, besoin, cela s'entend; mais nous qui ne pouvons lui en donner, n'en ayant pas, et ne souhaitant rien plus que de demeurer dans notre humble état de pauvreté, de quelle ressource pouvons-nous être à la Nation, sinon d'offrir continuellement nos faibles prières à l'Être suprême, à cette fin de lui attirer les grâces dont elle a besoin. C'est ce que nous nous efforçons de faire, Messieurs. Soyez-en, s'il vous plaît, persuadés, en particulier pour vous tous qui êtes nos bienfaiteurs et envers qui nous avons tant d'obligations, s'il vous plaisait nous accorder la faveur que nous sollicitons avec toute l'instance dont nous sommes capables. Nous vous offrons, Messieurs, à donner le loyer de notre maison; nous nous contenterions, s'il le fallait, de pain et d'eau pour donner le tribut à la Nation. De grâce, Messieurs, ne nous fermez pas les entrailles de votre miséricorde. J'ose humblement l'espérer.

C'est une requête à émouvoir les cœurs les plus durs. Mais le temps n'est pas à la commisération. Les récits des témoins oculaires nous font assister à la séparation. Nous y voyons parfois des religieuses tout en larmes se tenir embrassées, et ne pouvoir en quelque sorte se résoudre à quitter ces asiles bénis où elles avaient fait vœu de vivre et de mourir. Ce spectacle déchirant attendrit plus d'une fois les contemporains. Ils se demandaient quelle raison de salut public pouvait commander ces exécutions qui brisaient des vies paisibles, et troublaient les consciences à de telles profondeurs. Il leur fallut bien partir, car ceux qui les plaignaient se contentaient de gémir. Où vont-elles? Dans les directions les plus diverses. Un certain nombre partent pour l'étranger, puisque aussi bien le pouvoir n'avait pas tenu compte de cet appel adressé par les Carmélites de Gray à l'humanité des législateurs : « Les députés d'une nation généreuse ne voudront pas réduire des Françaises à la dure nécessité d'implorer la pitié des nations voisines, et de leur demander un asile que leur aurait refusé leur ingrate patrie. » Ce furent, parmi les religieuses contemplatives, les Carmélites qui fournirent le contingent le plus important, et d'ailleurs très réduit, à l'émigration. Par leur genre de vie, qui était déjà la mort au monde, par la nature de leurs vœux, elles portaient en quelque sorte toute leur vocation en elles-mêmes, et pouvaient la réaliser en quelque pays que ce fût. Les Sœurs plus mêlées à la société, dans le double apostolat de l'éducation et de la charité, devaient avoir plus de peine à quitter des œuvres qui tenaient aux entrailles du sol, et ajoutaient autant de liens à ceux qui les rattachaient à la France. Aussi les partantes furent le très petit nombre. La très grande majorité ne passa pas la frontière. La plupart rentrèrent dans leur famille ou se fixèrent près de leur couvent avec l'intention d'y rentrer, tantôt isolées, plus souvent vivant ensemble par groupes de trois ou quatre, ce qui leur permettait d'observer leur règle, et même de recevoir la visite de leurs supérieures. Les Sœurs hospitalières, qu'on ne pouvait pas remplacer, étaient restées à leur poste à titre individuel plus longtemps que les autres. Les administrateurs avaient souvent fermé les yeux sur le refus de serment. On en trouve encore dans les hôpitaux jusqu'en 1793 et 1794. Mais, à la demande des représentans envoyés en mission, la Convention finit par sévir. La loi du 3 octobre 1793 les proclama déchues de leurs fonctions et de leur pension de

retraite. Le 21 décembre, nouveau décret qui, sans les condamner à l'exil, les déclare suspectes, et les fait arrêter. Beaucoup furent jetées en prison, parfois dans leur ancien monastère. Dans la seule ville de Tours on en vit enfermées jusqu'à trois cents. Après la tourmente, les hospitalières seront les premières rappelées par les municipalités et, sous le Consulat, le ministre Chaptal fera officiellement l'éloge des Sœurs de Charité.

En attendant, il faut traverser la Révolution. A tous les dangers qui les menacent vient s'ajouter la misère. La Constituante ne s'était pas montrée généreuse envers les religieuses. Au lieu de fixer pour leur pension une somme déterminée comme pour les moines, elle avait décidé que les communautés dont les revenus dépassaient un certain chiffre subiraient une réduction, tandis que les plus pauvres seraient pensionnées d'après leurs anciens revenus, ce qui était condamner ces dernières à l'indigence. Le pire, c'est que ces pensions, même établies parcimonieusement, ne furent guère acquittées. Le refus opposé par le grand nombre au serment de liberté et d'égalité fournit un prétexte pour ne leur rien donner. Elles n'avaient aucune provision pour l'avenir. Après le premier inventaire fait par les municipalités, tous les biens des couvens avaient été mis sous séquestre, ce qui avait été déjà une cause de ruine pour ces couvens mêmes, leurs débiteurs, leurs tenanciers, s'autorisant du nouvel état de choses pour ne rien payer. Quand sonna l'heure de la dispersion définitive, on n'avait laissé aux religieuses expulsées qu'un peu de linge et le pauvre mobilier de leur cellule. Elles ne pouvaient aller bien loin, ni richement avec ce maigre viatique. Aussi de divers côtés c'est la détresse. Nombreuses étaient les maisons dont on pouvait dire comme des Bernardines de Pontarlier dans une requête au département : « Elles sont réduites à la dernière misère. Il faut que nous-mêmes boursillions au jour le jour pour les empêcher de mourir de faim. » Et deux semaines après : « Pour le coup, si vous ne nous envoyez pas une ordonnance de paiement pour nos Bernardines, la place n'est plus tenable. Nous sommes persuadées qu'elles n'ont rien à mettre sous la dent. »

N'importe, ce n'est pas la perspective de la misère qui avait empêché ces saintes filles de faire leur devoir. Elles sortent de leurs couvens avec la pauvreté, mais aussi avec une conscience pure, souvent avec Dieu lui-même. Dans une abbaye du diocèse

de Bourges, quand toutes ses compagnes expulsées furent dehors, une religieuse, M^me de la Saigne Saint-Georges, plus heureuse qu'Énée emportant des ruines de Troie les dieux de la patrie, sortit au milieu des sentinelles respectueuses, le Saint-Sacrement dans ses mains, tenant plus précieux un tel trésor que toutes les richesses du monastère. Au couvent des Clarisses de Marseille, leur pieuse sollicitude au sujet du Saint-Sacrement fut marquée d'un incident. La dernière religieuse qui franchit le seuil recommandait tout en larmes au chef qui dirigeait l'expulsion de faire venir un prêtre pour mettre les hosties en lieu sûr. « Je suis prêtre moi-même, » répondit-il. C'était un chanoine de Saint-Victor qui avait prévariqué.

Les voilà donc, lancées dans le monde et les hasards d'une Révolution terrible, avec la faiblesse de leur sexe, avec le deuil de leur vocation, la blessure faite à leur conscience, avec l'incertitude du lendemain, la perspective de la misère et d'un avenir d'autant plus menaçant que leur caractère même les désigne d'avance aux coups des persécuteurs. « Jamais on ne croira ce que nous avons eu à souffrir pendant la Révolution, » dira plus tard l'une d'elles. Il n'est point d'Ordre qui n'ait fourni des victimes. Dans ces exécutions, le massacre des Carmélites de Compiègne a eu un retentissement tout particulier. Mais combien de religieuses eurent le même héroïsme ! A Rouen, une Visitandine convoquée devant le tribunal révolutionnaire répond pour elle et ses compagnes au juge qui lui demande : « Citoyenne, avez-vous fait des vœux ? — Oui, et si nous ne les avions pas encore prononcés, nous monterions à l'instant sur ces toits pour en rendre témoins et le ciel et la terre. » Les paroles, les faits de ce genre remplissent les chroniques locales.

A côté de cette attitude sublime, il y aurait lieu de signaler, comme une ombre très légère au tableau, la défaillance des rares religieuses qui furent infidèles à leurs devoirs. L'histoire, parfois aussi indiscrète que le roman, pourrait les suivre dans leur naufrage à l'aide des papiers du cardinal Caprara. Il est toujours dangereux d'arracher à leurs habitudes certaines natures, d'ailleurs très droites, qui seraient restées irréprochables à l'ombre du cloître, et d'exposer à tous les vents du siècle des fleurs habituées à vivre en serre chaude. Les lettres adressées à Caprara, véritables confessions où la contrition répare déjà la faute, racontent le naufrage de plusieurs existences que la vague

ramenait sur le rivage meurtries, flétries, désenchantées, mais repentantes, suppliantes, implorant la clémence du légat du Pape pour leur concilier la miséricorde de Dieu et l'estime des hommes. Ces rares défections ne peuvent ternir la gloire des communautés de femmes telles que nous les a montrées la Révolution. Il semble même que leur exemple, en nous rappelant que leurs compagnes fidèles étaient aussi des créatures humaines, qu'elles n'avaient pu se maintenir à ces hauteurs sans élan et sans combat, donne plus de prix encore à leurs vertus. Des deux groupes, quel est celui qui eut la meilleure destinée? L'un, très peu nombreux, vient de succomber à des affections humaines, dont plusieurs coupables ; l'autre, formé de l'immense majorité, a répété avec une religieuse du Nord, Marie-Félicité Salis : « J'ai fait, il y a vingt ans, ma profession en connaissance de cause dans toute la joie de mon cœur. Présentement que j'ai éprouvé de toute manière la fidélité, l'amour, la magnificence même de mon époux Jésus au delà de ce que je pourrais penser et espérer, je voudrais avoir dix mille vies pour les lui sacrifier de nouveau et consacrer à son service. » Celle-là et la presque généralité de ses compagnes n'avaient pas voulu, comme quelques fugitives, changer d'époux. On peut affirmer sans crainte qu'avec l'honneur le bonheur fut à elles, et que par leur conduite les communautés de femmes, sous la Révolution, écrivirent pour l'Église catholique une des plus belles pages de son histoire.

En pleine tourmente, quand déjà l'attitude des religieuses est assez prononcée pour marquer leur résolution, leur fermeté inébranlable, un juge autorisé entre tous, M. de La Luzerne, évêque de Langres, leur rend cet éclatant hommage que doit ratifier la postérité :

Vierges chrétiennes, dont le courage héroïque vient de donner au ciel un si beau spectacle, à la terre de si grands exemples, nous avons entendu l'impiété, du lieu élevé où elle proclamait le schisme, se vanter que vous seriez ses premières conquêtes ; nous la voyons aujourd'hui frémir de l'impuissance de ses efforts et de l'anéantissement de ses espérances. Tandis que tout tremblait, que la terreur imprimée par ses premiers succès glaçait tous les esprits, Dieu s'est montré comme aux jours de l'établissement de sa religion. Il a choisi ce que le monde a de plus faible, pour confondre ce qu'il avait jamais eu de plus fort. Femmes aussi fortes que la célèbre libératrice de Béthulie, vous êtes comme elle la gloire de Jérusalem ; vous êtes l'honneur de votre peuple. Puisque vous avez su donner aux hommes

les exemples de courage que vous auriez dû recevoir d'eux, et que votre cœur n'a point failli, la main du Seigneur vous a confortées, et vous serez bénies dans tous les siècles de l'Église.

## VII

L'esprit de destruction qui vient de s'acharner contre les religieux, les religieuses, et les a dispersés sans pitié sur tous les chemins du siècle, s'attaque déjà aux maisons qui les ont abrités. Les édifices qui échapperont à la ruine passeront à des services séculiers. Aujourd'hui même, après plus de cent ans, on montre à chaque pas dans les villes, jusque dans les campagnes, les bâtimens d'anciens couvens où l'État, les communes se sont installés. Ministères, préfectures, mairies, bibliothèques, collèges, écoles, casernes, prisons, granges, que sais-je? voilà ce que sont devenus ces monumens élevés pour la prière. Les profanes y sont entrés gaiement, gratuitement, les trouvant bons à prendre, dédaigneux de la foi qui les avait suscités, mais exigeant que toutes ces constructions de religieux et religieuses, dont on ne voulait plus pour le soin des âmes, servissent du moins à abriter les corps.

L'énumération d'anciennes abbayes, d'anciens couvens sécularisés, serait plus longue, si le marteau démolisseur ne s'était chargé, sous la Révolution, d'en diminuer le nombre. On n'avait pas attendu les derniers décrets d'expulsion générale votés par la Législative pour commencer la pillerie des maisons religieuses, surtout des monastères réguliers généralement plus riches. Les histoires locales nous montrent de divers côtés les paysans avides se ruant à la curée, abattant les arbres, renversant les bornes, entrant dans l'intérieur par les portes ouvertes et ressortant les mains pleines. Les administrations s'emparent de ce qui a échappé au pillage. Les meubles sont vendus à vil prix, les calices, l'argenterie, envoyés à la Monnaie, les cloches affectées aux fonderies de canons, les livres attribués aux bibliothèques publiques. Dans plusieurs villes, comme à Rouen, les tableaux devaient constituer le fonds le plus précieux du musée provincial. La déprédation ne s'exerce pas seulement dans les grands monastères, et c'est aussi dans les couvens plus modestes des communautés régulières ou séculières, où la piété, le goût, un art nulle part plus inventif, plus ingénieux qu'en France,

avaient multiplié, semé de toutes parts des chefs-d'œuvre décrits par les inventaires, et dont la perte irréparable fut un amoindrissement pour notre pays.

On ne se contente pas du mobilier. On s'en prend aux murs. Les municipalités, en entrant dans les abbayes et les couvens, avaient trouvé presque partout les édifices neufs que les ordres religieux, remplaçant les anciens avec un zèle plus ardent qu'éclairé, avaient élevés au cours du XVIIIe siècle sur tout le sol de la France. A Cluny, le prieur dom Dathoze, commençant, en 1750, la reconstruction du cloître, avait dit : « Je bâtis, il est vrai, mais cent ans ne se passeront pas avant que notre maison ne soit détruite. » C'était là une de ces prophéties auxquelles ne croient guère ceux mêmes qui les font. Aucun contemporain ne l'eût prise au sérieux. On construisait, on construisait toujours. Plus d'un de ces bâtisseurs eut le sort de M. de Ballivière, abbé commandataire de Royaumont, qui terminait à peine un superbe palais florentin lorsque la Révolution lui ferma la porte au moment d'y entrer. A sa place, les enquêteurs y pénètrent. Après les enquêteurs, ce sont là et ailleurs les démolisseurs qui se présentent. De sorte que pour nombre de ces monumens, la page d'histoire qui annonce leur construction se confond presque avec celle qui raconte leur destruction.

A Royaumont, dont nous venons de prononcer le nom, la belle église élevée par Pierre de Montreuil, sous saint Louis, condamnée à la ruine comme tant d'autres, résista longtemps aux coups des démolisseurs. Les vandales en vinrent à scier les colonnes qui supportaient la voûte. Une forte traction fut alors pratiquée sur les chaînes de fer reliant les piliers, et un craquement sinistre indiqua l'effondrement du colosse que six siècles avaient respecté. A Morimond, il fallut employer la poudre pour faire sauter la grande tour qui avait résisté à tous les efforts des vandales, et s'obstinait à rester debout comme un obélisque au-dessus des ruines. Le fracas de sa chute retentit dans tout le Bassigny comme le dernier écho de la grande voix de Morimond expirant. A Corbie, après avoir abattu la maison abbatiale, les bâtimens conventuels et le cloître, après avoir profané le cimetière pour s'emparer du plomb des cercueils, c'est encore pour le plomb qu'on s'attaquera aux couvertures des terrasses de l'église. Les voûtes mises à découvert s'effondreront dans une immense ruine, et là comme ailleurs, quelques vieux pans de

murs, quelque porte monumentale, diront seuls à la postérité ce que fut la splendeur de ce monastère.

L'une des dévastations les plus lamentables fut la ruine de Cluny. La perte de l'église, la basilique de Saint-Hugues, qui était de proportions immenses et, avec ses tours, ses cinq nefs, ses trois cents vitraux, un véritable chef-d'œuvre de l'architecture bourguignonne, une gloire pour la France, doit surtout laisser d'amers regrets. Les témoins oculaires nous ont laissé le récit de ce vandalisme qui enrégimente jusqu'à deux cents démolisseurs, abat les statues, les tableaux, les croix, ravage les chapelles, descend péniblement les cloches de leurs hauteurs sublimes, recule devant l'opposition sourde de l'opinion pour reprendre après l'accalmie son œuvre sauvage. On nous dépeint archives, chartes, bulles des papes, documens sacrés que l'on conservait avec un soin jaloux depuis des siècles, parchemins précieux, missels enluminés avec le dévouement, la patience de la sainteté et quelquefois l'inspiration du génie, tout cela gisant pêle-mêle à terre, et foulé par le passant, par l'indifférent visiteur, avec les grossiers débris qui tombent des murailles; à la longue, les quatre murs s'effondrent eux-mêmes avec fracas, par suite de l'indifférence d'un gouvernement pourtant réparateur qui n'a pas trouvé quelques milliers de francs pour désintéresser les démolisseurs. Pour perpétuer la mémoire de cet attentat, des vestiges de la grande abbaye sont restés sur les demeures qui naquirent d'elle. Dans d'humbles maisons, des parchemins employés aux plus vils usages, que le flot destructeur y apporta, et jusque sur de pauvres murs de ferme ou de grange, des pierres sculptées, des chapiteaux, racontent au passant ce que fut la splendeur artistique de Cluny, la pillerie des habitans et la frénésie de la Révolution. C'en est fait. A la ruine des âmes que nous avons constatée dans tant de monastères célèbres, viennent de s'ajouter les ruines matérielles et des démolitions furieuses. C'est au point que le voyageur a aujourd'hui de la peine à trouver l'emplacement d'abbayes illustres dont l'histoire a traversé les âges. Il semble que la Révolution ait voulu ensevelir à jamais l'ordre monastique sous les décombres des murs qui l'avaient abrité pendant des siècles.

A. SICARD.

# POÉSIES

## SOCRATE

La nef sacrée était enfin rentrée au port ;
De beaux enfans, heureux de revoir leur patrie,
Dansaient vêtus de blanc sous la treille fleurie
Où l'arome du myrte errait, suave et fort.

Jour de fête ! et pourtant, des hommes sur le bord
Du Céphise, en pleurant marchaient par la prairie,
Une femme frappait sa poitrine meurtrie,
Et le cygne au vallon chantait un chant de mort.

L'Hymette se couvrait d'ardentes violettes,
Le soleil fugitif, s'attardant sur les crêtes
Du mont Parnès, ensanglantait tout l'horizon.

Mais une aube plus haut se levait solennelle,
Car ce soir-là, Socrate, ayant bu le poison,
Montait plein d'espérance à la vie éternelle.

## LES TÉMOINS

Soldats qui reposez dans les sillons, tandis
Que les clairons joyeux proclament la victoire
Sans réchauffer vos cœurs à jamais refroidis,

Que vos noms doivent luire aux pages de l'histoire
Ou sombrer dans l'oubli, pour vous sonne le glas ;
Vous êtes la rançon, l'offrande expiatoire.

D'autres obtiendront seuls le prix de vos combats:
Le peuple émerveillé, les routes pavoisées,
La patrie en émoi, vous ne les verrez pas,

O braves endormis sur vos armes brisées,
Fronts sanglans recouverts par le jeune gazon,
Pleurés chaque matin par les blanches rosées!

Et vous dont le génie éclaire l'horizon,
Navigateurs luttant contre flots, vents et nues,
Pour agrandir un peu notre étroite prison,

Vous dont la mer cruelle aux rives inconnues,
But de vos longs efforts, a jeté sans honneur
Les vaisseaux éventrés et les dépouilles nues;

Vous tous que le destin a frustrés du bonheur
Pour lequel vous aviez immolé votre vie :
Vous qui vous consumez dans un ingrat labeur,

Qui tombez épuisés et l'âme inassouvie,
Laissant sur le chemin pour ceux qui vous suivront
Le fruit de vos travaux, l'objet de votre envie;

Sages à la parole ardente, au regard prompt,
Qui réveilliez le peuple assoupi dans les fêtes,
Et qu'ont récompensés plus d'un sanglant affront!

Nobles héros brisés par d'injustes défaites,
Voyans qui, dans la nuit étouffant vos sanglots,
Criiez : Le jour va poindre !... On vous raillait, prophètes,

Veilleurs qui signaliez le phare aux matelots:
A l'heure dite, elle a paru, l'aube annoncée,
Mais son premier rayon a lui sur vos yeux clos.

J'écoute vos soupirs, vous hantez ma pensée,
Humbles martyrs dont nul n'a sondé les douleurs,
Dont la foi généreuse en vain s'est dépensée;

Vous fûtes les plus purs des saints et les meilleurs
Peut-être, vous dont tous ignorent le supplice,
Dont les tombeaux cachés n'ont ni palmes ni fleurs,

Je vous proclame heureux pour votre sacrifice,
Accompli dans l'angoisse et dans l'obscurité,
Je vous salue au nom divin de la justice,

Vaincus d'un jour, témoins de l'immortalité !

## EN NOVEMBRE

Au cloître Notre-Dame et sur les quais du Louvre,
Le feuillage qui tremble a la couleur de l'or;
Que m'importent le ciel éteint, le vent qui mord
Et le brouillard dont l'eau fugitive se couvre?

Voici déjà les fins cristaux que le gel ouvre
Sur les gazons flétris. L'été splendide est mort,
Mais comme un martinet rapide, au prompt essor,
Mon âme vole et devant moi l'horizon s'ouvre...

L'Orient refleurit : au-dessus des palmiers,
S'élève palpitant un essaim de ramiers,
Lys ailés tournoyant dans l'air aromatique.

Je vais loin de la nuit brumeuse de l'hiver,
Entre les hauts piliers d'un temple au blanc portique,
Contempler le sourire infini de la mer.

## L'ADIEU

Le soir viendra, soir de ma vie ardente et brève;
Malgré le beau soleil, déjà je le pressens:
Il me faudra bientôt m'éveiller de mon rêve.

La brume sur les flots monte comme un encens;
Vous remplissez mon cœur d'une secrète angoisse,
Charmes des bois jaunis et des jours finissans.

Se peut-il que déjà l'ombre effrayante croisse ?
Une étrange splendeur plane dans l'air plus frais,
L'herbe sèche frémit sous mon pied qui la froisse.

Je veux jouir encor de vous, plaines, forêts
Où magnifiquement l'été chante ses psaumes,
Blonds coteaux couronnés de pins et de cyprès;

Je veux que les jardins me versent tous leurs baumes,
Et que mes sens joyeux s'exaltent, embrasés
Par le feu des couleurs vives, des forts aromes.

Vous avez consolé mon cœur des vains baisers,
Souffles subtils venus des hauts sommets, haleines
Des vergers mûrissans sous les cieux apaisés !

Vous qui fûtes témoins de mes vœux, de mes peines,
Printemps épanouis dans les chemins déserts,
Sources pures tendant vers moi vos coupes pleines,

Rendez jusqu'à la fin mes regrets moins amers.
De vous j'attends la joie encor, ô nuits clémentes
Aurores et couchans qui jouez sur les mers !

Que de fois, clairs vallons où fleurissent les menthes,
J'ai cherché votre asile ! Avec vous j'ai frémi,
Vagues et rocs géans fouettés par les tourmentes,

Et mon sommeil fut doux près d'un lac endormi ;
Astres pleins de pitié, chants de l'onde, vous êtes
Pour moi le regard même et la voix d'un ami.

Il me faudra pourtant vous délaisser, retraites
Des bois et des ravins. O changeantes saisons,
Je n'assisterai plus éblouie à vos fêtes !

Mais quand mon corps, au temps des belles floraisons,
Redeviendra poussière et que mon âme libre
Aura fui pour jamais vers d'autres horizons,

O vous à qui mon cœur tenait par chaque fibre,
N'effacez point mes pas, pleurez mes yeux fermés,
Que longuement en vous mon dernier adieu vibre,

Souvenez-vous de moi qui vous ai tant aimés !

## TRÉSORS ENSEVELIS

Au sein de la forêt profonde, pleine d'ombre,
Dans l'Océan plaintif, les lacs silencieux,
Des trésors inouïs, des richesses sans nombre,
Des joyaux purs et précieux
Reposent loin de tous les yeux.

Connaissons-nous, malgré nos peines et nos courses,
Chaque herbe salutaire au philtre exquis et fort,
Le nombre et le pouvoir mystérieux des sources,
La fleur d'espérance qui dort
Sous les feuilles de l'été mort?

Lorsque la mer splendide à nos pieds se déroule,
Songeons-nous, enivrés de soleil et de vent,
Aux biens vite engloutis qu'abandonne à la houle
Le vaisseau qui va dérivant,
Perdu sur le gouffre mouvant?

Savons-nous ce qui gît sous le voile de l'onde,
Cloches d'argent, galions d'or, perles sans prix,
Flottes, palais, cités où vécut tout un monde,
Jardins où des récifs fleuris
Veillent autour de corps meurtris?

Une nuit seulement, à Noël, chaque année,
Les mystères du sol, des vagues et des bois
Resplendissent soudain dans l'ombre illuminée
Pour celui qui chante à mi-voix
Une prière d'autrefois.

Sous la flamme des yeux, le sourire des bouches,
Cachant tant de désirs, d'indicibles regrets,
Les cœurs sont plus profonds encore et plus farouches,
Ils recèlent d'autres secrets
Que l'Océan et les forêts.

Combien de beaux espoirs, de douleurs magnanimes,
D'héroïques amours, de souvenirs joyeux
Sont enfouis dans leurs insondables abîmes,
Spectres muets, mystérieux,
Attendant un rayon des cieux!

Que ne sais-je le chant qui dissipe les ombres
Pour voir s'illuminer en vous chaque repli
Sous la clarté divine, âmes riches et sombres,
O cœurs fermés où dans l'oubli
Un trésor est enseveli!

## L'EAU VIVE

J'ai découvert sur les sommets, dans la bruyère
Et l'herbe, l'eau qui chante, intarissable, et luit;
Je l'ai prise, contrainte à traverser la nuit,
Et j'entendais gronder sa force prisonnière.

Maintenant, au sortir de l'aqueduc de pierre,
Elle jaillit limpide avec un joyeux bruit
Sur la route qui loin de la montagne fuit,
Sur le sol altéré qui s'effrite en poussière.

Ainsi fait le poète : il va par les hauteurs
Conquérir le trésor que Dieu donne aux chanteurs;
Il y trouve l'idée errante, il la captive.

O voyageur, bénis en buvant dans ta main
Celui dont le labeur capta la source vive
Qui brille fraîche et claire au soleil du chemin.

## MÉTAMORPHOSES

Amoureuse Biblis qui te fondis en pleurs,
Voici les premières chaleurs,
Et près de ta source, je rêve :
La brise dans les pins murmure un nouveau chant,
L'or du couchant
Luit sur la grève.

Tu chantes aussi, toi, belle eau vive, et tu ris;
Tes maux anciens sont-ils guéris
Par une espérance divine?
Le fier laurier qui fut Daphné fleurit vermeil
Quand le soleil
Vers lui s'incline.

Écho dans les rochers, Syrinx dans les roseaux,
Entonnent avec les oiseaux
Un hymne de jeune allégresse;
La saison vient où les amantes d'autrefois
Trouvent des voix
Pleines d'ivresse.

Les vœux déçus sont transformés en frais parfums,
En brume les regrets défunts,
Les lèvres closes en corolles;
Ce sont partout soupirs ardens, furtifs frissons,
Folles chansons,
Tendres paroles.

Et moi, lorsque l'amour profond, silencieux,
Qui n'a resplendi qu'en mes yeux,
Dans l'ombre m'aura consumée,
Serai-je cygne blanc, source aux limpides pleurs,
Rosier en fleurs,
Vaine fumée?

Palpiterai-je encor d'un mal délicieux,
M'exhalerai-je vers les cieux,
Grain d'encens ou goutte de baume?
Près de celui qui me fut cher, reviendra-t-il
Errer subtil,
Mon doux fantôme?

Comme un souffle, un arome, un rayon passager,
Pourrai-je fuir d'un vol léger
Vers lui, sans mériter nul blâme,
Et sur sa bouche harmonieuse enfin poser
Dans un baiser
Toute mon âme?

VÉGA.

# REVUE DRAMATIQUE

---

Comédie-Française : *Sire*, comédie en cinq actes, par M. Henri Lavedan. — Odéon : *Comme les feuilles*, comédie en quatre actes de G. Giacosa, traduit de l'italien par M^lle^ Darsenne.

Dans ses dernières pièces, M. Henri Lavedan avait témoigné de belles ambitions et il les avait en grande partie réalisées. Le *Marquis de Priola* est une étude de caractère des plus remarquables. *Le Duel* est un noble conflit d'idées. Nul doute que M. Lavedan ne revienne prochainement à un genre qui lui a valu les succès les plus honorables de sa carrière. En attendant, il n'a voulu, cette fois, que nous donner une comédie agréable et divertissante. *Sire* est, comme on dit pour les œuvres moindres que les peintres envoient au Salon, une carte de visite. Je me hâte de constater que la pièce a brillamment réussi, qu'elle plaît, qu'elle émeut, qu'elle amuse, et même que le second acte y est un long éclat de rire. Cela dit, je serai plus libre pour présenter, au cours de mon analyse, quelques remarques ou quelques réserves intéressant la littérature.

M. Lavedan a tiré sa pièce d'un roman qu'il avait écrit voilà déjà plusieurs années. Je ne prétends nullement poser en principe qu'on ne doive jamais faire passer un roman à la scène. *Le Divorce* de MM. Paul Bourget et Cury était tiré d'un roman, et c'est un des chefs-d'œuvre du théâtre récent. Mais il ne s'ensuit pas non plus que tout roman distingué puisse devenir une pièce de théâtre. Je me suis bien gardé de relire le roman de M. Lavedan ; cela nous est défendu : les auteurs veulent que nous arrivions devant leur œuvre théâtrale l'esprit net et sans nous embarrasser d'un constant parallèle entre le livre et la comédie qui en est sortie. Ils ont raison. Seulement, nous ne pouvons supprimer de notre mémoire jusqu'aux traces qu'y a laissées une

lecture ancienne. J'avais conservé le souvenir de *Sire* comme d'un roman très distingué. Il y est question d'une vieille demoiselle, fidèle au culte de Louis XVII, persuadée que le fils du Roi martyr n'est pas mort, travaillée de l'idée qu'un jour elle pourra le contempler. Pour contenter sa douce manie, des amis compatissans s'avisent d'un moyen de comédie. Elle veut voir Louis XVII; ils lui font voir Louis XVII. Et la vieille légitimiste s'agenouille devant un comparse habilement costumé, comme devant la royauté française elle-même, toute la royauté légitime et malheureuse. Après quoi, elle vit contente, à moins qu'elle ne meure de joie, ou encore que désabusée elle ne revienne à la raison... Cela était gracieux et suranné, comme un air d'autrefois; vieillot, falot et charmant comme un pastel demi-effacé. L'œuvre était courte, indiquée d'un crayon qui n'appuyait pas. Était-il possible de l'étendre en cinq actes, au jour cru de la scène, sans lui faire perdre ses nuances délicates et ses subtiles demi-teintes? Même après expérience, et malgré toute la sûreté de main de l'auteur, je n'en suis pas entièrement convaincu.

En appliquant à un mince sujet les mêmes procédés dont ses grandes comédies lui ont fait une habitude, M. Lavedan se condamnait à d'inévitables longueurs. L'art des préparations veut qu'on ne nous laisse rien ignorer des personnages, de leur situation respective, de leurs antécédens et de leur milieu. Nul détail n'est superflu qui par la suite pourra servir à éclairer l'action et à la rendre vraisemblable. A le prendre par ce biais, *Sire* est une merveille d'agencement logique et de combinaisons méthodiques. Tout le premier acte est un acte d'exposition précise et minutieuse. La garde, la lectrice, le docteur, l'abbé viennent successivement et abondamment nous renseigner sur le « cas » de M^lle^ de Saint-Salbi. Cette vieille demoiselle jouit d'une santé excellente et d'une constitution robuste, au point que, relevant à peine d'une fluxion de poitrine, elle peut sortir le 21 janvier, dans la matinée, sans qu'il y paraisse. Pareillement elle possède une pleine lucidité d'esprit et juge de toutes choses avec beaucoup de bon sens. Sur un point seulement elle déraisonne. Elle croit que Louis XVII n'est pas mort au Temple. (Mais, au fait, je me demande si c'est là un signe suffisant de déraison. Il me semble que la « question Louis XVII » fait encore l'objet de controverses entre savans historiens qu'on ne songe pas à enfermer pour cela.) Elle espère qu'elle ne mourra pas avant d'avoir, de ses yeux, vu le prince. C'est de cette idée fixe que le docteur et l'abbé veulent la guérir. C'est pour la guérir qu'ils se livreront à une mystification

laborieuse... Cette mystification, j'estime qu'il eût fallu nous y jeter d'emblée, sans nous donner le temps de la réflexion. Au contraire, parmi les lenteurs de ce premier acte, nous avons tout le temps de réfléchir. Et en réfléchissant, nous songeons : « Pour excuser cette supercherie, il faudrait qu'elle fût exigée par un intérêt indiscutable. Mais cette vieille demoiselle vit très doucement entre ses femmes et quelques familiers qu'une bonne table ne laisse pas indifférens. Voilà une existence calme, réglée, heureuse. De quel droit ce brouillon de docteur et ce niais d'abbé viennent-ils la troubler? M^lle de Saint-Salbi attend l'arrivée de son prince. Combien cela est précieux dans la vie d'attendre quelqu'un ou quelque chose et de se créer ainsi une raison de vivre!... » Non, le mal ne nous apparaît pas avec un caractère de gravité. Non, le remède ne nous semble pas imposé par une nécessité impérieuse. Nous restons de sang-froid. Au lieu d'entrer dans la machination et de nous en faire complices, nous nous tenons en dehors, nous la jugeons. Mauvaises conditions pour accepter une farce, et une farce frisant l'indélicatesse.

Donc, on fera surgir un Louis XVII en chair et en os devant M^lle de Saint-Salbi. Qui en jouera le personnage? Un certain Denis Roulette se rencontre à point. Il est horloger de profession, mais comédien de vocation. Ce joyeux drôle est l'homme de la situation, l'envoyé de la Providence. Le second acte, où l'on nous introduit dans sa mansarde, est de beaucoup le meilleur de la pièce. Il a ce mérite essentiel d'être d'une belle franchise de ton. C'est un acte de farce savoureuse. Nous sommes en 1848, et une société secrète, la Main Rouge, vient initier Denis Roulette aux devoirs du parfait insurgé. Il y a une tirade qui rappelle un peu *Rabagas;* mais le souvenir est de ceux qu'il fait bon évoquer. La scène est d'un comique irrésistible. Tel est l'effet du mouvement au théâtre : nous ne songeons pas un seul instant que cette scène est un hors-d'œuvre. Elle nous amuse : nous ne discutons pas. Et après que la Main Rouge a exigé de notre bohème le serment à la République, voici qu'on vient lui proposer d'être, pour un jour ou pour une heure, le fils de Louis XVI! Le contraste est ingénieux et il a excellemment porté.

Le troisième acte met M^lle de Saint-Salbi en présence de Denis Roulette, si bien costumé et grimé que la vieille demoiselle, pour soupçonneuse qu'elle soit, n'évente pas la supercherie. Mais maintenant qu'elle a vu son prince, elle ne veut plus le laisser partir. Elle tient à le garder, elle l'installe chez elle... C'est ici que la pièce rebondit, suivant l'expression consacrée. Nous pensons plutôt qu'elle dévie. Elle

se fait morose et chagrine, comme toute plaisanterie qui se prolonge. Comment se peut-il qu'un écrivain ultra-parisien, tel qu'est M. Lavedan, n'ait pas senti qu'il fallait s'arrêter là ? Les agenouillemens de M^lle^ de Saint-Salbi devant Denis Roulette ne nous font pas rire. La dévotion à une idée, même à une chimère, quand elle atteint à ce degré, commande le respect. Nous avons d'ailleurs bien de la peine à admettre qu'une personne, même au pouvoir de l'idée fixe, quand elle a chez elle un Denis Roulette, n'ait pas vingt fois par jour la sensation qu'elle héberge un goujat au lieu d'un prince. Et nous éprouvons une sorte de révolte à l'égard du subtil docteur et de l'ingénieux abbé qui laissent aussi grossièrement bafouer leur vieille amie. La farce, devenue décidément trop profitable au farceur, se change en escroquerie. Cela est si frappant que M. Lavedan, pour soulager la conscience du spectateur, a senti le besoin de dire son fait à ce fantoche. Il place une tirade indignée dans la bouche de Léonie, une grisette qui a de beaux sentimens, comme c'est l'usage. Et la Révolution de 1848 ayant éclaté sur ces entrefaites, Denis Roulette meurt en héros. Dirai-je que cet héroïsme si soudain nous a trouvés un peu incrédules? M. Maurice Donnay nous a informés, ces jours derniers, que « le cinquième acte est mort. » Je regrette que cet événement ne se fût pas encore produit quand M. Lavedan écrivait sa pièce. Le cinquième acte en est le moins bon. Il contribue à alourdir une œuvre déjà trop grave, trop savante, où l'on n'eût voulu trouver que légèreté, insouciance et jeunesse, avec un brin de folie.

M. Huguenet, qui dessine avec tout le pittoresque souhaitable le personnage de Denis Roulette, nous a beaucoup amusés dans les trois premiers actes; il est visiblement gêné dans les deux derniers où le dessin du rôle, plus incertain, devient parfois déconcertant. M^me^ Pierson est excellente, cela va sans dire; toutefois, elle ne nous donne guère l'illusion d'être la croyante mystique, la dormeuse éveillée que fut, en son vivant, M^lle^ de Saint-Salbi. M^lle^ Lecomte est une Léonie très gracieuse, quoique toujours trop maniérée. Les autres rôles sont très convenablement tenus.

L'Odéon vient de jouer, dans une bonne traduction de M^lle^ Darsenne, l'œuvre la plus connue et la plus applaudie de Giuseppe Giacosa : *Comme les feuilles*. C'est une excellente « comédie bourgeoise » qui s'inspire des sentimens les plus élevés; c'est en même temps un tableau émouvant et animé des mœurs actuelles. Avec une incontestable puissance de réalisation scénique, l'auteur nous présente une famille, appar-

tenant au monde de la finance, que la ruine a touchée. Tandis que la catastrophe réveille l'énergie du père et le courage de la fille, dont la volonté est mieux trempée, elle achève de décomposer les âmes inconsistantes du fils et de la belle-mère. Les premiers font face à l'orage, les autres s'en vont « comme les feuilles » que le vent emporte. Ceux-là sortiront vainqueurs de la crise, ceux-ci y perdront les derniers vestiges de leur honneur et de leur dignité.

Ce thème a l'avantage de différer sensiblement de ceux qu'on nous offre d'habitude. Giacosa l'a traité en dramaturge consommé, qui sait nouer et résoudre une action compliquée, en même temps qu'en observateur pénétrant et respectueux du vrai ; c'est avec éloquence et vigueur qu'il s'exprime à travers des personnages pittoresques et vivans. L'œuvre est claire et bien ordonnée, d'après une formule qui ne diffère pas essentiellement de celle de nos meilleurs écrivains de théâtre. Bien qu'elle date déjà de dix ans, elle n'a rien de suranné.

Un peu surpris au début par ce qu'il y a d'insolite dans cette chose inattendue qu'est une « pièce honnête, » le public a été bientôt saisi par la force des situations et la vive précision du dialogue : il lui a fait grand accueil. On ne rencontre pas tous les jours, au théâtre non plus qu'ailleurs, des gens qui ont la force morale de remonter une pente facile à descendre. Ceci nous change de beaucoup de spectacles et nous gagnons au change.

Mise en scène avec soin, la pièce de Giacosa est bien jouée par ses principaux interprètes. M. Vargas met de l'humour et de la vivacité dans le rôle de l'homme d'action, peut-être un peu trop donneur de bons conseils. Le rôle de Nennele, qui est considérable, est tenu par M[lle] Sylvie avec goût et distinction. Nous nous réjouissons qu'on ait pu applaudir à Paris l'œuvre maîtresse d'un écrivain de talent, — dont le talent avait sa source dans l'honnêteté de l'homme.

RENÉ DOUMIC.

# REVUES ÉTRANGÈRES

## UN PRINCE « PHILOSOPHE »
## LE DERNIER ROI DE POLOGNE

*The last King of Poland*, par R. Nisbet Bain; un vol. in-8°, Londres.

Tout le monde connaît le *Gâteau des Rois*, cette admirable composition où Moreau le Jeune, en 1773, a représenté la Grande Catherine, Frédéric le Grand, et Joseph II d'Autriche, — ce dernier sensiblement plus « petit, » — procédant au premier partage de la Pologne. Autour d'une carte de ce royaume, étalée devant eux, le Roi et l'Empereur se tiennent galamment debout, tandis que, vis-à-vis d'eux, l'Impératrice est assise sur un trône que soutiennent des aigles: et tous trois, chacun à sa façon, désignent la portion du « gâteau » qu'ils ont l'intention de se faire offrir. Les visages, en vérité, ne sont pas aussi ressemblans qu'on les souhaiterait, du moins par comparaison avec les portraits originaux des modèles : mais les gestes ont une exactitude historique et psychologique que tous les documens publiés depuis lors s'accordent à confirmer, nous prouvant ainsi la merveilleuse pénétration morale de l'un des plus parfaits illustrateurs qu'il y ait eu jamais. Le rôle principal, dans la tragi-comédie qui se joue sous nos yeux, le rôle de l'initiateur et du metteur en scène, revient incontestablement à Frédéric II : ayant posé sa lourde épée sur le royaume déjà entamé, le héros de Rosbach se penche en avant vers ses deux complices, comme pour leur conseiller de passer outre aux derniers scrupules qui leur resteraient. Son voisin l'Empereur, au contraire, tout en appuyant fortement ses longs doigts

crochus sur les régions convoitées, détourne la tête et serait manifestement heureux de pouvoir se cacher, avec une expression à la fois sournoise et timide qui convient le mieux du monde à ce type singulier d'intrigant vertueux; et plus fidèlement encore le dessinateur a saisi la véritable attitude de la « Sémiramis du Nord, » qui, une main ouverte en signe d'ouverture de cœur et de loyauté, s'adresse à un quatrième personnage, debout non loin d'elle, et sans doute réussit à lui persuader que c'est par amitié pour lui qu'elle va, tout à l'heure, l'alléger d'une bonne part de son fardeau royal. Car Moreau, comme l'on sait, a introduit dans sa composition un autre « roi, » qui n'assiste pas avec le même plaisir au morcellement du « gâteau » polonais. Il met bien les doigts, lui aussi, sur la carte que ses compagnons sont en train de se partager : mais nous devinons que son désir serait de la leur reprendre, tout de même qu'il s'efforce convulsivement, de son autre main, à assurer sur sa tête une couronne qui menace de tomber au moindre faux pas. Et déjà l'étreinte de sa main se desserre, sur la carte. Tout entier au souci passionné de conserver sa couronne, bientôt le pauvre roi aura lâché le « gâteau; » et Frédéric et Joseph pourront y découper librement les grosses tranches qu'ils se sont choisies, pendant que Catherine, de son côté, transportera sur son cœur la belle main qu'elle tenait ouverte, et se félicitera, devant ses amis les « philosophes » parisiens, du précieux service qu'elle aura rendu à son ancien amant Stanislas-Auguste, devenu maintenant son frère en « philosophie » comme en royauté.

Oui, tout cela nous a été figuré par l'artiste tel exactement que nous le décrit, après maints autres, le nouveau livre anglais de M. Nisbet Bain. Mais il y a, parmi les illustrations de ce livre, la copie d'une estampe du dessinateur polonais J. E. Nilson qui, de la manière la plus surprenante, nous montre une composition presque entièrement pareille à celle de Moreau, et que pourtant Nilson se fait fort d'avoir, tout ensemble, « inventée et gravée. » Même ordonnance générale, même emplacement des quatre personnages, même figure allégorique d'une « gloire » s'envolant pour révéler au monde le scandaleux forfait : malgré son *fecit et excudit*, Nilson, trop évidemment, s'est borné à reproduire le dessin de Moreau. Seules, les physionomies des quatre souverains sont beaucoup plus conformes à leurs traits authentiques; et si celles des trois complices traduisent, néanmoins, les mêmes sentimens que leur a prêtés l'illustrateur français, le visage et toute l'attitude du roi Stanislas-Auguste se trouvent, ici, conçus tout différemment. Au lieu de se résigner à sacrifier la moitié de son royaume pour

avoir le droit de garder sur sa tête sa chère couronne, le monarque polonais de la gravure de Nilson, vu de face et nu-tête, lève noblement la main vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de l'indigne spoliation qui lui est infligée.

Suivant toute probabilité, c'est là une « adaptation » polonaise de l'œuvre de Moreau, commandée par Stanislas lui-même, que la piteuse posture à lui assignée par le maître parisien n'aura pas empêché d'apprécier tout ce que le célèbre *Gâteau des Rois* avait de remarquable, au double point de vue politique et professionnel. Quoi qu'il en soit de son origine, le dessin de Nilson, pour nous donner un Stanislas-Auguste tout contraire de celui de Moreau, n'en renferme pas moins, lui aussi, une certaine dose de vérité documentaire. Assurément, le désir forcené de conserver sa couronne a conduit ce malheureux prince, tout au long de ses trente-cinq années de règne, à accepter pour soi-même et pour son royaume les traitemens les plus monstrueux, et parfois même dans des conditions où sa lâcheté était bien près de toucher à la trahison; assurément, M. Nisbet Bain est en droit d'affirmer que personne, dans toute l'histoire, n'a aussi honteusement consenti à l'un de ces « grands refus » jadis condamnés par Dante au plus ténébreux des cercles de l'Enfer: mais, avec tout cela, il est également hors de doute que cet homme, trop attaché à son vain titre de roi, a toujours entretenu l'illusion de n'user de ce titre que pour le service d'une patrie sincèrement aimée. Plus d'une fois, dans l'intervalle de ses accès de frayeur affolée ou de vil abandon, le pitoyable trembleur de l'image de Moreau a bravement revêtu, devant ses sujets et devant l'histoire, l'attitude de protestation généreuse qui se manifeste à nous dans l'estampe de Nilson.

*Stulta mens nobis, non scelerata fuit*, « nous avons péché par sottise, non par scélératesse : » ces mots de l'un des chefs de la Confédération de Targowice, organisée contre le roi Stanislas-Auguste, me sont revenus sans cesse à la mémoire, comme s'appliquant au Roi lui-même autant et plus qu'à ses ennemis, pendant la lecture de l'excellent ouvrage de M. Nisbet Bain, où, pour la première fois, je trouvais un récit impartial et complet des actes du plus méprisé des souverains polonais. Les compatriotes de Stanislas-Auguste ont, à coup sûr, des motifs légitimes de maudire sa mémoire: car il est trop certain que, volontairement ou non, sa présence sur le trône de Pologne a beaucoup contribué à la perte de l'héroïque nation qui, déjà, ne l'avait accepté pour roi que sous la contrainte d'une armée étrangère. Mais un

historien anglais n'était point tenu aux mêmes préventions; et lorsque M. Bain, avec une conscience et une science exemplaires, dégage de tous les documens historiques contemporains la figure véritable de cet homme néfaste, force nous est de mêler à notre mépris un peu de pitié, en constatant qu'un grand nombre des fautes de Stanislas-Auguste lui sont venues des circonstances extérieures, et de son éducation et de son caractère, comme aussi du temps où il a vécu, plus encore que d'une volonté expressément criminelle. Le prince qui, à deux reprises au moins, en 1768 et en 1792, s'est rendu coupable d'un reniement sans excuse n'était pas, au fond du cœur, le traître misérable qu'on pourrait supposer : il n'était qu'un pauvre homme dépouillé, par la « philosophie, » des principes d'action qui avaient autrefois compensé l'ignorance, la rudesse, l'absolue incompétence politique de ses pères ; et toujours, jusque dans ses momens de pire ignominie, « il a plus péché par sottise que par scélératesse. »

Le manque d'argent, cette maladie nationale de sa race, a également joué un rôle considérable dans les défections que ses compatriotes ne finiront jamais de lui reprocher. Quand son ancienne maîtresse et sa zélée protectrice Catherine, en 1764, lui a envoyé un cadeau de 100 000 ducats, pour la complimenter d'une élection qui, elle-même, n'avait été qu'un gage touchant d'amitié de la tendre princesse, Stanislas n'a pu lui offrir en échange qu'un panier de truffes; et jusqu'au bout le nouveau roi devait se trouver ainsi dépourvu d'argent, malgré d'importans revenus qui fondaient dans ses mains aussitôt touchés. Comment aurait-il osé résister aux ordres les plus humilians de l'Impératrice, alors que, non content de recevoir d'elle des secours incessans, il ne s'arrêtait point d'emprunter de fortes sommes à ses ambassadeurs? Pour la fameuse visite de M^me^ Geoffrin à Varsovie, c'était Repnine qui avait eu à lui avancer 20 000 ducats, sans compter bien d'autres occasions de petits services analogues. Repnine était-il, ensuite, remplacé par Volkonsky, immédiatement Stanislas demandait à ce dernier de lui prêter 10 000 ducats; et la même aventure se renouvelait d'année en année, persistant à travers les nombreux changemens des diplomates que Catherine députait à la Cour de Pologne. En 1790, Stanislas devait cinq millions de florins à un banquier hollandais, et la même somme environ à son banquier de Varsovie, Tepper, qui bientôt allait payer d'une faillite désastreuse l'honneur d'avoir eu pour client le plus fastueux des rois de l'Europe. Et peut-être le « grand refus » dont je parlais tout à l'heure, — la honteuse

répudiation par Stanislas-Auguste des efforts héroïques de ses défenseurs en juillet 1792, — aurait-il du moins été retardé, ou bien se serait-il accompli dans des conditions plus honorables pour son souvenir, si sa femme « morganatique, » Mme Grabowska, et tout son entourage ne lui avaient point représenté l'indigence où le réduirait sa fidélité à la cause nationale.

Un exemple curieux de l'extravagant désarroi financier qui régnait en permanence dans le « Versailles des bords de la Vistule » nous est fourni par l'aventure du bibliothécaire et « lecteur » suisse Reverdil, mandé à Varsovie en 1766, et destiné à y demeurer vingt ans parmi toute sorte d'incidens tragico-comiques. « Enfin, je vous tiens! » s'était écrié Stanislas dès qu'il avait aperçu son nouveau « lecteur: » et le fait est qu'il allait « le tenir » opiniâtrément, et pour l'employer aux besognes les plus imprévues. Après un premier échange de complimens, le Roi avait fait subir à Reverdil un long et minutieux examen sur sa connaissance de la langue anglaise : à tel point que le « lecteur » s'attendait déjà à se voir congédié, faute de posséder suffisamment les secrets d'une langue dont pas une fois, dans la suite, lui et son maître ne devaient se servir. Mais non : Stanislas, au bout de l'examen, s'était montré si satisfait qu'il avait promis au jeune Suisse un supplément de quatre ducats par mois, pour lui permettre de pousser plus à fond ses études anglaises.

Le véritable emploi réservé au « lecteur » de Stanislas-Auguste était, en réalité, d'épouser les maîtresses du Roi, après que celles-ci avaient cessé de plaire. C'est ainsi que, dès l'année suivante, Reverdil avait eu à se marier avec une demoiselle Marianne-Constance L., qu'il avait, d'ailleurs, immédiatement expédiée en Suisse, dans son village, faute d'avoir les moyens de la nourrir chez lui. Huit ans plus tard, c'était une autre amie du Roi, ornée de l'inquiétant prénom de « la petite Dalila, » que le malheureux bibliothécaire avait dû accepter pour compagne, en échange de la précédente, dont un divorce l'avait délivré. « Mon second mariage, — nous dit-il, — qui était entièrement, de ma part, un acte de politesse, bien loin de me devenir profitable comme je l'avais espéré, ne fut rien qu'une source infinie de contrariétés. » Le pauvre homme n'osait point sortir de chez lui, n'ayant plus d'habits convenables à se mettre sur le dos, mais surtout craignant la rencontre de ses créanciers. De temps à autre, il est vrai, son maître le gratifiait de magnifiques cadeaux, tels qu'un « cabinet » contenant la collection complète des médailles frappées en son honneur. « Mais, observe-t-il pitoyablement, de quel plaisir pouvait être pour moi un

pareil objet, lorsque c'était d'argent que j'avais besoin? » Quant à la « bibliothèque » confiée à sa garde, on ne saurait imaginer les ennuis perpétuels qu'elle lui valait. D'abord, un bon nombre des armoires n'avaient plus de clefs; en second lieu, le Roi et tous ses amis s'étaient accoutumés à venir prendre des volumes au hasard, ce qui dépareillait toutes les séries; enfin, une commission nationale réclamait à Reverdil le catalogue des ouvrages de la bibliothèque, tandis que l'infortuné ne parvenait point à obtenir une table pour y dresser ses listes, ni des chandelles pour l'éclairer durant son travail. Cette question des « chandelles, » notamment, était une occasion continue de querelles et d'embarras pour le bibliothécaire du roi de Pologne. Aussi comprendra-t-on le soulagement que reflète l'amusante confession de Reverdil lorsque, après vingt ans de cette vie misérable, un riche négociant américain lui propose d'entrer à son service comme secrétaire. « Dorénavant, en tout cas, je touche des gages, et pourrai vivre d'eux! » nous dit-il, visiblement un peu effaré de la perspective d'être admis à « toucher » autre chose que de belles promesses, et de ne plus se trouver réduit à « vivre de l'air du temps, » en compagnie des ex-favorites de son royal patron et ami.

Encore cette incapacité foncière de Stanislas à avoir de l'argent est-elle alors, je le crains, une faiblesse trop communément « polonaise » pour qu'on ait le droit de la lui reprocher comme un défaut personnel; et sa réputation ne serait point ce qu'elle est, si l'histoire de sa vie ne renfermait que des traits pareils à ceux que nous font voir ses relations avec Reverdil. Par malheur, il y avait en lui d'autres faiblesses, autrement fâcheuses. « Ma position est si terrible que je suis obligé de sacrifier l'honneur au devoir! » Maintes fois cet aveu singulier se rencontre dans ses lettres à M^me^ Geoffrin : et c'est un aveu que n'auraient point fait les Polonais même les plus insolvables des générations précédentes, avant que la « philosophie » eût instruit les hommes à mettre le « devoir » au-dessus de l'« honneur. » Aussi bien, me semble-t-il que les historiens n'ont jamais suffisamment exposé la part de responsabilité qui revient à la « philosophie, » dans les fautes comme dans les quelques mérites très réels du dernier roi de Pologne.

Non pas que celui-ci ait donné autant de satisfaction à ses anciens maîtres parisiens que ses illustres rivaux en libre pensée, Catherine de Russie et le Grand Frédéric : hélas! il n'avait pas les mêmes moyens de les satisfaire, qui consistaient à leur offrir, en hommage, d'abondantes pensions. Il n'y a pas jusqu'à l'expédition, toute « philo-

sophique, » de $M^{me}$ Geoffrin à Varsovie qui n'ait finalement échoué, — la bonne dame n'ayant point réussi à obtenir, des sujets de son auguste « fils, » qu'ils s'accordassent pour « extirper la plus horrible superstition, » ainsi que l'avait recommandé Voltaire en propres paroles (1). Mais, à l'inverse de ces faux « philosophes » qu'étaient une Catherine ou un Frédéric, n'encourageant la lutte contre la « superstition » qu'en dehors des limites de leurs territoires, le pauvre Stanislas s'était livré tout entier aux doctrines recueillies jadis dans le salon de la rue Saint-Honoré, et les avait sincèrement admises au plus secret de son cœur. Ce n'était point par simple concession à la mode qu'il avait installé, à la place d'honneur de son cabinet, un buste de Voltaire, sur le socle duquel il avait fait graver ces trois vers ingénus :

Depuis que j'ai écrit,
On lit, on vit,
Et l'on tolère davantage.

Si bien que le pauvre roi, en effet, « lisait » et « tolérait » plus que ne l'avaient fait ses prédécesseurs ; et s'il ne « vivait » pas plus pleinement qu'eux, du moins était-il plus attaché à la vie et se rendait-il mieux compte de ses raisons de vivre. L'horreur et la crainte du « fanatisme, » qu'il professait en toute occasion, avaient inconsciemment détruit, dans son âme, l'une des plus précieuses vertus de sa race : la préférence accordée à l'honneur sur tout le reste des choses, y compris la vie même. Cette différence nous apparaît très éloquemment dans la comparaison de Stanislas-Auguste Poniatowski et de son neveu Joseph, le héros des campagnes napoléoniennes, qui n'était qu'un soldat, et avait conservé intactes les « superstitions » séculaires de l'âme polonaise. Et c'est parce qu'il ne croyait plus ni à la religion de l'honneur, ni à aucune autre, c'est parce qu'il avait appris à apprécier par-dessus tout l'importance d'une vie éminemment limitée et mortelle, que cet homme de nature généreuse, ne manquant point de courage devant le danger, a pu s'abaisser à l'un des actes les plus lâches de toute l'histoire : au moment où la Pologne, enfin régénérée et unie pour la défense de ses libertés, comptait sur lui pour la conduire au triomphe suprême heureusement préparé par les exploits merveilleux de son neveu Joseph et de Kosciusko, il l'a soudain reniée et vendue, en adhérant au programme d'une « confé-

(1) On trouvera un très fidèle et pittoresque récit du voyage à Varsovie de $M^{me}$ Geoffrin dans l'ouvrage excellent du marquis de Ségur : *le Royaume de la rue Saint-Honoré* (librairie Calmann-Lévy, p. 242 et suiv.).

dération » expressément formée contre lui par des adversaires qu'il savait être des instrumens aux mains de la Russie!

Il a fait cela, nous le savons, par besoin d'argent, et par peur de perdre sa misérable couronne, dont toute sa « philosophie » n'était point parvenue à lui ôter le goût puéril. Mais ce n'est point chose impossible que, même à cette heure décisive de sa carrière, il ait encore gardé l'illusion de « préférer le devoir à l'honneur. » Peut-être s'est-il dit, une fois encore, que sa soumission aux volontés de Catherine lui permettrait d'opérer, dans un royaume de plus en plus réduit, les réformes qu'avait toujours rêvées son cerveau d'utopiste, — nous rappelant un peu le célèbre prisonnier qui, dans la tour de Pise, dévorait ses enfans pour leur conserver un père. Il est sûr que, toute sa vie, ce mauvais roi a honnêtement désiré le bien de son peuple, sauf à le sacrifier lorsque ses propres intérêts le lui commandaient. Et l'ouvrage de M. Nisbet Bain nous fournit des exemples nombreux non seulement de sa remarquable intelligence politique, qui ne saurait être niée, mais aussi des services qu'il a rendus à la civilisation polonaise, durant les périodes où il sentait sa couronne assurée sur sa tête. Si la grande majorité des Polonais, en 1792, se trouvaient d'accord pour vouloir sauver leur pays, s'ils disposaient d'une armée organisée et l'employaient à soutenir une « constitution » libérale et viable, les démarches assidues de leur roi n'avaient pas été sans contribuer à ce résultat. Les acclamations dont ils avaient salué Stanislas-Auguste, après le patriotique « coup d'État » du 3 mai 1791, avaient été aussi légitimes que devaient l'être leur mépris et leur haine des années suivantes.

« Le temps lui a manqué, nous dit son biographe, pour réaliser ses projets, et il n'avait pas non plus la stabilité de caractère qu'aurait exigée leur réalisation : mais ses projets, en soi, étaient bons, et auraient mérité de réussir... Par-dessus toutes choses, il voulait rendre la Pologne forte et indépendante; mais il prévoyait que la poursuite de cet objet devait être, tout ensemble, graduelle et secrète. Une période préliminaire de dépendance à l'égard de la Russie lui apparaissait comme pouvant devenir une période de discipline et de renaissance intérieure. » Personne n'avait mieux vu, ni plus courageusement exposé les suites funestes de cette alliance éphémère avec la Prusse qui, dans l'esprit de ses promoteurs allemands, n'était destinée qu'à attirer sur la Pologne le mauvais vouloir de la Russie. Et quant aux améliorations pratiques introduites, sous le règne de Stanislas, dans

les mœurs comme dans le mécanisme administratif de la vie polonaise, ses compatriotes eux-mêmes sont forcés de convenir que sa « philosophie, » jointe à sa naïve ambition de popularité, auraient eu des conséquences tout à fait excellentes à ce point de vue, si la même main qui essayait de panser les blessures de la nation n'avait point fini par lui infliger une plaie mortelle.

Mais la conclusion qui ressort le plus vivement, du livre nouveau de l'auteur anglais, ne concerne point la personne de ce malheureux prince, à jamais exclu de notre sympathie par son « grand refus » de 1792. Derrière lui, à toutes les pages du livre, c'est la nation polonaise tout entière que nous découvrons, avec des qualités qui, elles, rachètent amplement les défauts qu'elles accompagnent. Jamais, peut-être, la nature véritable de cette nation ne s'est mieux déployée que durant la crise tragique de son histoire, où l'imminence du danger lui a permis de prendre conscience de soi-même et de mettre au jour les élémens les plus cachés de son être intime. Et certes, parmi ceux-ci, aucun n'a plus de quoi nous émerveiller que la vitalité profonde d'une race qui, naguère encore, semblait vouée à une mort certaine, sa force prodigieuse de résistance et d'évolution.

« Certes, — nous dit un des meilleurs historiens français de cette période, — si le coup fatal avait été porté à la Pologne un demi-siècle auparavant, sous Auguste III, il en serait advenu d'elle ce qui, peu d'années après, advint de Venise. Mais désormais le germe de la vie avait refleuri en Pologne (1). » En un demi-siècle, cette nation que l'on croyait morte avait réussi à redevenir l'une des plus vivantes de l'Europe, et cela, dans les conditions les plus défavorables, avec un trésor à peu près vidé, sous une occupation continue de troupes ennemies. « J'ai la certitude, — affirmait le prince Adam Czartoryski, — que la Pologne, en 1792, aurait pu être sauvée, si le Roi avait eu assez de courage pour monter à cheval, et assez de grandeur d'âme pour préférer son pays et son honneur à sa couronne et à son bien-être. » Il faut voir, dans le livre de M. Nisbet Bain, avec quelle rapidité singulière s'est accomplie cette renaissance, et par quel véritable miracle, notamment, une armée invincible est sortie de terre, pendant les quelques semaines qui ont suivi l'adhésion de Catherine à la funeste Confédération de Targowice.

Et plus encore nous émeut, dans le récit de ces quelques semaines

(1) *La Pologne*, par Charles Forster, 1 vol. in-8; Firmin Didot, 1840.

de luttes héroïques, l'admirable bravoure de ce peuple ressuscité, son désintéressement magnanime, la beauté poétique de son mépris de la vie. Les figures des chefs, en particulier, se dressent devant nous avec un relief incomparable : des chefs improvisés, et déjà en pleine possession de tous les secrets de la guerre ; toujours prompts, il est vrai, à se juger sévèrement les uns et les autres, mais sans que leur opinion de leurs collègues ou de leurs supérieurs les empêche de donner le plus touchant exemple d'unité dans l'action et d'obéissance. Je ne dirai rien de Kosciusko, que son génie et l'élévation presque surhumaine de ses sentimens ne permettent point de considérer comme un simple représentant du caractère de sa race : celui-là, trop peu connu aujourd'hui de ses compatriotes eux-mêmes, appartient à l'espèce, tout exceptionnelle, de ces grands hommes qui dépassent les limites historiques de leur temps et de leur milieu. Mais il y a, à côté de lui, d'autres personnages plus « représentatifs, » tels qu'un Joseph Poniatowski, en qui j'aurais aimé à dégager quelques-unes des plus nobles vertus de la nouvelle génération polonaise, formée sous la double influence des « lumières » modernes et du séculaire idéal chevaleresque de ses ascendans. Quelle simplicité, quelle modestie, quelle instinctive élégance aristocratique chez ce vainqueur de Zielence qui, après la bataille où il n'a point cessé de se tenir à la tête de son armée, reporte sur ses compagnons tout l'honneur du succès, et avoue que celui-ci aurait été plus complet, si une prudence exagérée ne l'avait pas empêché de garder l'offensive ! Et lorsque la honteuse défection du Roi son oncle l'a contraint à abandonner la lutte, sans autre perspective pour lui-même désormais, que la misère et l'exil, comme sa nature tout entière se traduit à nous dans la lettre qu'il écrit à Stanislas-Auguste :

Toute faiblesse de votre part à l'égard de nos ennemis serait la plus grande torture qu'il vous fût possible d'infliger à ceux qui aiment votre personne et votre bon renom. Sire, daignez vous rappeler que vous êtes roi ! Daignez vous rappeler que vous êtes responsable de votre honneur devant toute la nation... Vous vous trouvez, à cette heure, entouré d'hommes ou trop faibles ou trop lâches pour vous présenter les choses sous leur vrai point de vue ! Mais daignez croire à la sincérité de *mon* cœur, daignez écouter la voix de la vérité au moins de *ma* bouche ! Je vous aime, vraiment, plus que ma vie : mais votre honneur, votre réputation me sont plus chers encore que vous-même. Si vous sacrifiez ces trésors inestimables, que vous restera-t-il qui vaille d'être conservé ?... Certes, il faut être bien lâche et bien méprisable pour se laisser aveugler par une ombre vaine d'autorité, et obtenue d'une bande de traîtres qui l'ont, eux-mêmes, usurpée !

Hélas! l'homme à qui s'adressait cette objurgation pathétique avait, précisément, « l'âme assez lâche et misérable » pour tout sacrifier à « une ombre d'autorité; » mais le fait qu'il ait consenti à un tel sacrifice après avoir reçu la lettre qu'on vient de lire n'en demeure pas moins l'un des témoignages les plus accablans que puisse élever, contre lui, l'histoire de son peuple. Son ancienne maîtresse Catherine ne s'était pas trompée sur lui lorsqu'elle avait affirmé, jadis, à Frédéric II que le nouveau roi de Pologne était, en toute manière, « la créature qui répondait le mieux à leurs intérêts. » La dure épreuve du métier royal s'offrait à lui, décidément, dans des conditions trop au-dessus de ses forces. On l'a parfois comparé à Charles Ier d'Angleterre, ou à son contemporain Louis XVI : mais combien ces deux fils ou petits-fils de rois se sont montrés différens, par leur attitude devant le malheur, d'un monarque improvisé tel que celui-là, se cramponnant à son trône ainsi qu'un parvenu à son coffre-fort!

Une communauté d'infortune, seule, unit le dernier roi de Pologne à ces deux autres victimes de la royauté; et peut-être même l'échafaud de Charles Ier ni celui de Louis XVI n'ont-ils pas de quoi nous apitoyer autant que le long martyre qui a clos l'aventure déplorable de Stanislas-Auguste. A peine celui-ci a-t-il lâchement abandonné la cause de ses défenseurs, en 1792, que déjà Catherine exige de lui une honte nouvelle : elle ordonne qu'il se rende à Grodno, pour y présider une Diète qui aura à voter le second morcellement du royaume. En vain le pauvre roi proteste qu'il « aimerait mieux mourir au fond d'un cachot, » que d'admettre le partage exigé; en vain il allègue toute sorte d'excuses pour être dispensé du voyage de Grodno, invoquant sa vieillesse, ses rhumatismes, le mauvais état des routes, le manque d'argent: l'ambassadeur russe lui promet que l'Impératrice, s'il consent au départ, lui paiera ses dettes, et le malheureux finit par consentir, en présence d'une offre qui, toute sa vie, a exercé sur lui un pouvoir absolu. A Grodno, ordre de signer un manifeste convoquant la fatale Diète, — de le signer exactement à la date du 3 mai, anniversaire de cette Constitution patriotique autrefois préparée par Stanislas lui-même, et dont il s'agit maintenant d'effacer les clauses. Stanislas résiste, se débat, puis se résigne de nouveau à obéir, dans un torrent de larmes.

Impossible de rien imaginer de plus navrant que tout ce séjour du Roi à Grodno, où sans cesse les représentans de Catherine s'amusent à le faire tomber plus bas, aux yeux de ses sujets comme à ses propres

yeux. Il est entouré d'espions qu'on l'oblige à garder près de lui. Complètement dépourvu d'argent, il ne vit que de la générosité de l'ambassadeur russe, avec la perspective continuelle de mourir de faim, si sa conduite a le malheur de déplaire à ce personnage. Et ainsi la farce monstrueuse se poursuit, jusqu'au jour où l'ambassadeur, en menaçant d'exiler tous les membres de la Diète et de confisquer leurs biens, obtient enfin qu'ils paraissent eux-mêmes proposer et effectuer, sous la conduite de leur roi, le démembrement de leur patrie.

En 1794, Stanislas continuait de régner sur ce qui restait de l'ancienne Pologne : mais personne, désormais, ne s'apercevait plus de son existence. Lorsque la nation entière se souleva, pour tenter un suprême et magnifique effort, lui seul ne se rendit aucun compte de ce qui se passait autour de lui : tout au plus dut-il comprendre qu'il aurait très probablement été fusillé ou pendu, en compagnie de plusieurs autres Polonais trop amis de la Russie, si le dictateur Kosciusko n'avait daigné le prendre sous sa protection. Et puis, quand Souvarof eut noyé le glorieux soulèvement dans des flots de sang, le misérable roi reçut définitivement de Catherine l'ordre d'abdiquer, la Pologne ayant dorénavant cessé d'être un royaume. Il pleurait si fort, en signant son abdication, et sans doute se tenait si solidement attaché à son trône que le prince Repnine fut forcé de le prendre dans ses bras pour l'en faire descendre. Depuis lors, successivement à Grodno et à Pétersbourg, l'ex-roi ne fut plus qu'un corps sans âme, tâchant à tuer ses heures dans de longues lectures de ses maîtres les « philosophes, » entrecoupées de non moins interminables parties de billard. Et l'on raconte que, au moment où une attaque d'apoplexie vint l'achever, à soixante-six ans, le 12 février 1798, il avait commencé à essayer d'une distraction nouvelle, pour se consoler de la perte de sa chère couronne : toute la semaine précédant sa mort, il avait travaillé à dresser enfin un catalogue de sa bibliothèque, — ce catalogue qui naguère, pendant vingt ans, avait été l'angoisse et le cauchemar du bon Reverdi !

T. de Wyzewa.

LES

# LIVRES D'ÉTRENNES

L'année qui s'achève aura vu s'accomplir dans le ciel, sur la terre et sur l'onde, ou plutôt dans le domaine de l'air, des neiges immaculées ou des glaces du pôle, quelques-unes des explorations les plus intrépides, des découvertes les plus hardies, et aura résolu des problèmes qui semblaient au-dessus des efforts humains. Ces audacieuses tentatives font l'originalité de maints récits ou livres fraîchement éclos, — c'est le cas de le dire, — originalité incomparable, puisqu'elle a pris naissance dans l'infini et vit de l'inconnu. De toute la distance qui sépare le drame de la réalité, elles dépassent les inventions imaginaires, qui pâlissent, s'éteignent ou sombrent à mesure que la vision s'élève. Quelle œuvre d'imagination pourrait être comparée à ce qui est, à ce qui se découvre aujourd'hui, et se maintenir à une pareille hauteur? Seule, peut-être, parmi toutes celles qui ont acquis une popularité durable, *Don Quichotte*, qu'il faut bien nommer quand on parle d'héroïsme et d'abnégation, de ces cœurs généreux qui se tournent vers les lointains du passé et les nobles perspectives de l'avenir. L'œuvre touchante et sublime de Cervantes, qui restera toujours le privilège d'une élite, n'aura-t-elle pas, plus qu'aucune autre, contribué à entretenir le culte de l'idéal? Livre à la fois consolant, amer et doux, il n'y a guère de misanthropie plus riante et de plus gaie, et les coups redoublés du malheur n'ont pu dompter la liberté, ni éteindre la lumière de cette âme magnanime et ardente. Don Quichotte a fait école chez tous ces vaillans qui partent à la conquête de l'espace et des mondes et qui, pour subir parfois l'insuccès, ne connaissent pas la défaite. Si le maigre hidalgo, si généreux, si courtois, appuyé sur les étriers de l'amour et de la valeur, revenait aujourd'hui chevaucher par les chemins, le regard perdu dans les cieux étoilés, il y verrait, tels des goélands ou des albatros, planer ces grands oiseaux qui volent et virent avec un bruit plus strident et plus formidable que celui des

moulins à vent. Dans ces invincibles champions de l'air il reconnaîtrait les siens, et, loin de combattre ces nouveaux Chevaliers de la Blanche Lune, immobile sur la pauvre Rossinante, et dressé, la lance en suspens, *telum imbelle sine ictu*, il envierait leur sort; il les regarderait monter dans l'azur, à jamais inconsolable de n'avoir pas pu prendre son essor avant eux. Car de tous les rêves fous qu'il rêva, aucun ne fut aussi fou, — et ce rêve est devenu une réalité.

Avant de lire le récit de leurs exploits, il est juste de se souvenir des siens; on doit un salut à ce paladin d'un autre âge, mais dont la jeunesse est éternelle comme la fleur du génie. *Don Quichotte* (1) offre un thème inépuisable d'inspirations pittoresques à la fantaisie de l'artiste. Nous ne pouvons que répéter, pour ce nouveau volume, les éloges qui s'adressaient au premier et redire ce que nous avons déjà dit de cette édition de luxe et des deux cent soixante compositions de Daniel Vierge, qui font revivre à nos yeux les aventures du Chevalier de la Triste-Figure, les scènes les plus piquantes et les paysages les plus pittoresques, si colorés et si vivans, de ce livre immortel qui résume tout ce que l'Espagne du XVI<sup>e</sup> siècle eut d'excellent et tout son cycle héroïque.

Ceux qui, l'autre soir, à la Sorbonne, ont entendu sir E. H. Shackleton raconter lui-même, au prix de quelles fatigues, de quelle endurance et de quelles épreuves, il parvint à moins de quarante-cinq lieues du Pôle Sud, avec trois de ses compagnons du *Nimrod*, n'oublieront jamais cet émouvant exposé, fait avec tant de naturel dans un langage si simple et relevé d'une pointe d'humour. Le bel ouvrage qu'édite la librairie Hachette contenant le journal détaillé de cette expédition *Au Cœur de l'Antarctique* (2), est de ceux qu'on lira avec passion. Lorsque sir E. H. Shackleton eut combiné tous ses plans avec le plus grand soin et d'après l'expérience qu'il avait acquise, soit au cours du voyage de la *Discovery*, soit dans l'organisation des expéditions de secours du *Terra Nova*, du *Morning* et de celle qui a été envoyée par l'Argentine à la recherche de Nordenskjöld, le *Nimrod*, un vieux « phoquier » de Terre-Neuve, partit de Cowes, le 7 août 1907, avec la mission composée de douze membres. Après une traversée de 29 600 kilomètres, le *Nimrod* mouillait à Lyttelton le 23 novembre, et, le 1<sup>er</sup> janvier, quinze poneys de Chine, douze chiens, des moutons embarqués, il se mettait en route vers la Terre du Roi Édouard, naviguant dans la mer de Ross, comme dans les canaux d'une Venise de glace au milieu d'une succession

(1-2) Hachette.

d'*icebergs* tributaires de 25 à 45 mètres de haut, tandis que, sous le choc du sillage, les *icebergs* dérangés laissaient tomber d'énormes pans en bruyans éboulemens. L'expédition passa l'hiver de 1908-1909 sur les bords du *Sound Mc Murdo*, à 32 kilomètres au Nord des quartiers de la *Discovery*. En automne, une escouade, dans l'île de Ross, fit l'ascension du Mont Erebus, et en releva les différens cratères, garnis à l'intérieur de lits de gros cristaux de feldspath et de pierres ponces. Au printemps et durant l'été 1909, trois groupes rayonnèrent de la station. Le premier se dirigea vers le Sud et parvint à la latitude la plus méridionale que l'on ait jusqu'ici atteinte ; le deuxième gagna, ce qui n'avait pas encore été fait, le pôle magnétique austral, et le troisième explora les chaînes de montagne situées à l'Ouest du *Sound Mc Murdo*. L'escouade du Sud, composée de quatre hommes, Shackleton, Marshall, Adams, Wild, planta le pavillon britannique au 88° 23′ de latitude Sud, à 169 kilomètres du Pôle Sud, sur une plaine de neige à plus de 3000 mètres de hauteur, et par un froid de 30 degrés. Elle constata en outre l'existence d'une immense chaîne de montagnes. Mais la vaste étendue de glaces flottantes, en passant le cercle polaire, aurait été morne, si elle n'avait été animée par le pétrel antarctique aux zones brunes et blanches, le pétrel des neiges d'un blanc pur, les phoques et surtout par la multitude des pingouins se tenant sur le bord des icebergs, et qui représentent ici la civilisation. Par leur conformation générale, leur physionomie triangulaire et problématique, les Pingouins-Empereur ressemblent à des caricatures de l'espèce humaine. On les dirait vêtus d'un domino ou d'une sortie de bal de carnaval. Ils ignorent ce que c'est que l'altruisme ; ils sont bavards, curieux, et très cérémonieux. Ils viennent de loin observer un automobile ou un homme. Les chiens excitaient particulièrement leur intérêt. Depuis leur première visite, il en venait des troupes tous les jours. Quand deux de ces troupes se rencontraient, elles se saluaient et échangeaient force civilités de l'aile et du col, puis chacun s'en allait, l'un suivant l'autre, tantôt d'un air dégagé, tantôt grave et avantageux en barytonnant, et en dodelinant de la tête. Les Empereur font des cérémonies remarquables, lorsqu'ils rencontrent d'autres Empereur, des hommes, ou des chiens. Avec des allures furtives, ils volent les pierres de leurs voisins pour faire leur nid. Ils aiment mieux les voler que de se donner la peine de les chercher, et, quand ils sont pris sur le fait par un pingouin honnête, ils font semblant de ramasser une miette ou une crevette imperceptible. Ils ont des jeux variés ; ils font du toboggan. Ils montrent un véritable instinct social et, semblables à de simples humains qui

considèrent les pingouins comme des hommes d'une espèce plus petite, ils semblent regarder les hommes comme des pingouins d'espèce plus grande, très indiscrets d'ailleurs de venir dans leur île mettre à leur tour du noir sur du blanc quand ils pouvaient si bien rester chez eux.

A l'opposé du monde antarctique, presque en même temps, Peary et Cook poursuivaient avec succès leur *raid* au Pôle Nord, qui livrait son secret. D'autre part, l'œuvre accomplie par le capitaine Roald Amundsen : la reconnaissance de la route maritime si longtemps cherchée vers le Pacifique et la Chine et doublant l'Amérique par le Nord : *le Passage du Nord-Ouest* (1), plaçait ce navigateur au rang des plus grands explorateurs et continuait le cycle des voyages extraordinaires accomplis par les Norvégiens dans les régions arctiques.

A l'heure même où d'intrépides explorateurs dépassaient, vers les Pôles, les limites qui semblaient infranchissables, d'autres navigateurs, — des navigateurs aériens, — les Wright, les Blériot, les Latham, les Henry de la Vaulx, les Santos-Dumont, les Farman, le comte de Lambert, prenaient en quelque sorte possession de l'atmosphère et s'élevaient au-dessus de la mer et sur l'horizon, tandis que des perspectives infinies s'ouvraient devant eux au génie de l'homme.

C'est un autre genre d'intérêt qui charmera les lecteurs de *la Ville au Bois dormant* (2), alerte et spirituelle relation de la course en automobile qu'accomplit le Duc de Montpensier à travers la Cochinchine et le Cambodge, ce voyage extraordinaire qui a ouvert la route, à travers la forêt vierge et la brousse, vers Angkor la Mystérieuse. Le volume contient de très curieuses gravures d'après les photographies de l'auteur. L'agréable récit de *la Promenade autour du monde* (3), rapidement menée par le chevalier Ivan de Schæch à la suite de S. A. I. le Grand-Duc Boris de Russie, n'est pas moins bien illustré. — *Ma mission en Éthiopie* (4) (1901-1903) consacre la mémoire de l'œuvre accomplie par Jean Duchesne-Fournet, de cet explorateur que la mort frappa en pleine jeunesse. *Le Thibet dévoilé* (5) de Sven Hedin, est plein d'imprévu.

Le goût de plus en plus prononcé du public pour les tableaux de maîtres, qui se manifeste par le succès des Rétrospectives et autres expositions d'art, est un signe des temps. C'est afin de répondre à ce culte nouveau que des éditeurs, bien connus pour le luxe de leurs publications, continuent d'enrichir leurs collections déjà si précieuses des œuvres des grands peintres de toutes les écoles, comme *la Peinture au XIX^e siècle* (6), — *Raphaël* (7), — *Titien* (8) de M. Georges Lafenestre.

(1) Hachette. — (2-3) Plon. — (4) Masson. — (5) Hachette. — (6) Ernest Flammarion. — (7-8) Hachette.

Parmi les ouvrages qui sont le plus habilement illustrés avec autant de magnificence que de recherche, il faut mettre au premier rang les livres sur *Nattier* (1), et sur Perronneau, deux des portraitistes qui triomphèrent à l'exposition de la rue de Sèze comme aux Cent Pastels, et une somptueuse monographie sur Carpaccio. Entreprise par M. G. Ludwig, mort en 1905 avant qu'elle fût achevée, et par M. Pompeo Molmenti, qui put mener à terme le travail si brillamment commencé, elle est un modèle de critique d'art et de consciencieuse recherche, et la traduction, qui en était attendue depuis plusieurs années, ne peut manquer d'être accueillie avec une faveur très méritée.

Mais entre Nattier qui nous fait pénétrer dans l'intimité de ces femmes exquises, nonchalamment étendues sur de vaporeux nuages gris et rose, avec des poses gracieuses et révélatrices dans leur abandon plein de promesses, et *Jean-Baptiste Perronneau* (2), ce portraitiste doué de tant de sensibilité, plus chaud et plus sobre, plus naturel et plus expressif, dont le dessin est également spirituel et serré, la couleur riche, radieuse et variée, quel contraste dans un même siècle ! En 1908, l'Exposition des Cent Pastels, organisée au profit de la *Société française de secours aux blessés militaires*, ne réunissait pas moins de 33 pastels de Perronneau. Qui ne se souvient d'un portrait d'enfant vêtu d'une veste en velours vert céladon, avec un gilet semé de fleurettes roses, des portraits du comte de Bastard, de ceux de M. et de M^me^ Olivier, de M. La Fontaine, du *Portrait de Jeune homme aux trois roses*, les cheveux poudrés, le toupet en « vergette » frisé à marteaux, les yeux d'aigue-marine exprimant la mélancolie, vêtu d'un habit rose « velours de pêche, » avec un col de velours noir, un jabot de fine dentelle attaché sur le tour de cou de linon blanc, portant à la boutonnière trois roses thé ; de la *Comtesse de Corbeau Saint-Albin*, dans une robe décolletée en carré, le « corps » bleuté, un « parfait contentement » en ruban de même ton, se prélassant sous la modestie de dentelle ? Cette exposition assura le triomphe complet de Perronneau, dont les pastels peuvent supporter la comparaison avec ceux de La Tour. L'excellente étude de MM. Léandre Vaillat et Paul Latour de Limay contient les résultats d'une vaste et consciencieuse enquête sur la vie et l'œuvre de Jean-Baptiste Perronneau.

De tous les peintres du XV^e^ siècle aucun ne sut mieux que *Carpaccio* (3) exprimer la vie vénitienne dans toutes ses manifestations, à cette époque même où les peintres deviennent en quelque sorte les

(1) Manzi et Joyant. — (2) Frédéric Gittler. — (3) Hachette.

historiens de la vie intense des temps les plus glorieux de la République, où les Vivarini, les Jean Bellini écrivent l'histoire avec le pinceau au Palais des Doges, représentant les batailles, les victoires, les solennités des fêtes, les guerriers qui marchaient aux côtés des magistrats et des dignitaires. La vie artistique de Vittore Carpaccio, — ont écrit MM. Pompeo Molmenti et C. Ludwig, les érudits et pénétrans critiques d'art qui ont publié sur le peintre de la légende de *Sainte Ursule*, l'étude à la fois la plus complète et la plus exacte, — est comprise entre 1490 et 1520. Le talent de l'artiste apparaît dans tout son éclat dans les dix premières années du Cinquecento. Dans la dernière partie de sa vie, il travailla pour Trévise, Capodistria, Pozzale, Chioggia, où l'on n'avait pu encore connaître et apprécier le faire large et hardi de Giorgione et de Titien, accueilli déjà avec tant de faveur par la Capitale. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le nom de Carpaccio semble être tombé dans l'oubli, et, dans les siècles qui suivirent, on ne fut pas plus juste pour lui. Aujourd'hui, on a compris la grandeur de l'artiste qui s'élève entre les deux périodes glorieuses de la Renaissance vénitienne et on apprécie à sa valeur ce doux peintre si séduisant, sa richesse merveilleuse d'imagination pittoresque, dans ses tableaux aux vibrantes couleurs, aux costumes étranges, qui reflètent l'image même de la cité merveilleuse et mystérieuse, — de la Sérénissime qui inspire l'effroi avec l'enchantement, — et, comme un astre au déclin, semble plus grand et jette un éclat plus glorieux avant de s'abîmer dans la mer d'azur « au sourire sans nombre. »

Ainsi que la Venise de Carpaccio, miroir de ce que fut la ville des Doges, alors à l'apogée de la beauté, que tout concordait à rendre parfaite, — où le mouvement des peuples, la diversité et l'éclat des costumes étaient en harmonie avec le coloris de la pierre et de l'eau, et dont plus d'une merveille aujourd'hui disparue ne se retrouve que sur la toile, — c'est aussi l'Égypte ancienne et telle qu'elle était encore, il y a cinquante ans, dans toute sa splendeur arabe et musulmane, que l'on trouvera évoquée dans cette nouvelle édition du bel ouvrage de M. Arthur Rhoné; *l'Égypte à petites journées* (1), complété à la suite de plusieurs voyages accomplis en des temps où la terre des Pharaons offrait encore des aspects intacts et déroulait en paix son histoire à travers ses sites, ses monumens et ses ruines. Hélas! il en est de l'Égypte comme de tant d'autres pays, et l'on entend encore l'éloquent appel et la plainte amère de Pierre Loti sur la *Mort de Philæ* (2)!

(1) Société générale d'éditions et Henri Jouve. — (2) Calmann-Lévy.

Elle apparaît ici dans sa grandeur et sa beauté hiératiques, et telle que le savant voyageur la vit au début du règne d'Ismaïl Pacha, quand Auguste Mariette vivait retiré dans son musée de Boulak, aujourd'hui disparu; alors qu'une excursion au Serapeum de Memphis récemment découvert, à travers les steppes de *l'Amenti*, ou un voyage dans la Haute-Égypte gardaient le caractère d'une sorte de pèlerinage sacré: un passé de plusieurs centaines de siècles renaissait à la lumière qui pénétrait pour la première fois les hypogées et éclairait le *Livre des Morts*, — cette curieuse confession négative à Osiris, — et les papyrus des dynasties millénaires.

Mais si l'on veut une sensation exacte de l'*Égypte d'hier et d'aujourd'hui* (1) où se heurtent deux civilisations extrêmes et exclusives, — les chats liturgiques et les dogues anglais, — les voir surgir l'une et l'autre sous l'éblouissement de la lumière ardente et dans la transparence de l'atmosphère où flambent ses couleurs éclatantes et vibrent ses ombres si chaudes, qui s'opposent et se mêlent dans une exquise harmonie, on la trouvera en admirant les quarante-quatre planches en couleurs d'après les aquarelles de M. Walter Tyndale. Le choix des sujets, la vérité du sentiment et la merveilleuse intensité de coloris avec lesquelles il les a rendus, sont d'un artiste de grand talent. Tout lui est une occasion de célébrer les formes et les couleurs. Qu'il parcoure les villes mortes, les temples et les hypogées, avec leurs *doubles*, « ces anges gardiens; » qu'il nous montre le Ramesseum, les Colosses, les Pharaons memphites, baignés d'aurores roses et comme aériennes, Khnum, Kepr, Ra, dans la Tombe de Séti Ier à Thèbes; Louqsor, le Temple de Ramsès III à Médinet-Habu; qu'il nous promène dans le Vieux-Caire, au hasard des rues, en nous faisant voir El-Gamalyeh, l'intérieur de la Mosquée Bleue, — on ne peut se lasser de regarder ses peintures en écoutant ses intéressans récits.

Partout le temps a fait son œuvre, ruinant ou détruisant les cités antiques et comme tant d'autres avant elles, après Thèbes et Memphis les *Villes de l'Afrique du Nord* (2), la Carthage punique et la Carthage romaine. Les plus célèbres de celles qui demeurent se transforment sous la poussée et selon les nécessités des générations modernes. Paris et Rome même, les deux plus illustres, les deux capitales aux Sept Collines, ne sont pas épargnées. Et cependant, ceux qui luttent pour assurer la conservation des vestiges des siècles, préserver et maintenir les témoins de son histoire, les édifices qui sont sa gloire et

(1) Hachette. — (2) Henri Laurens.

sa parure, deviennent chaque jour plus nombreux. Pour la sauvegarde des monumens de Paris dans l'intérêt de sa beauté, aucun appui n'aura été plus précieux, aucune collaboration ne deviendra plus utile que celle qu'apporte si généreusement l'œuvre entreprise par l'éditeur des *Richesses d'art de la Ville de Paris* (1), dont les publications *les Galeries d'Europe* (2), *les Maîtres contemporains* (3), *les Grands artistes* (4), *les Villes d'art* (5), *l'Art à l'étranger* (6), ont tant contribué à répandre la connaissance des arts en général et à en développer le goût. C'est encore une heureuse idée qui a donné naissance à cette précieuse collection, dont M. Fernand Bournon avait tracé le cadre et qu'il avait inaugurée par son beau travail : *La Voie publique et son décor* (7), le dernier ouvrage qu'il ait écrit après une carrière si féconde dans le domaine particulier de l'histoire parisienne, où il a dépensé la plus charmante érudition, servie par une plume élégante.

Aucuns monumens ne contribuent plus à la beauté de Paris, à la grandeur de la vieille France, que ses antiques cathédrales et ses vieilles églises, qui n'ont jamais été plus menacées. Malgré les outrages des temps, la destruction systématique de la Révolution et le vandalisme moderne, beaucoup de monumens religieux du moyen âge et de la Renaissance sont encore debout. Tous les styles y sont représentés depuis le XI[e] siècle jusqu'à la fin du XVI[e]. Chaque pierre de ces vénérables édifices porte le témoignage du passé : sa voix se fait entendre sous les voûtes de nos grandes basiliques aussi bien que dans les plus humbles chapelles. Elles font partie du patrimoine de la France, dont elles sont inséparables et, quoique dépouillées d'une partie de leurs tombeaux, tableaux ou objets d'art, elles contiennent encore des merveilles. L'ouvrage de M. Amédée Bonnet, *les Édifices religieux* (8), destiné à nous faire mieux connaître les beautés architecturales et les richesses artistiques de ces églises du moyen âge et de la Renaissance doit aussi servir à les protéger, à les préserver, par patriotisme ou par goût, si ce n'est par esprit religieux. Et n'est-il plus temps de rappeler la part de gloire dont la France est redevable à tant d'hommes, maîtres d'œuvre, architectes et constructeurs, — méconnus tout au tant que le furent longtemps *les Peintres de manuscrits* (9), souvent parce qu'ils ont voulu l'être, — et qui devraient être célèbres. M. Henri Stein, arrachant le voile dont les artistes du moyen âge ont pris plaisir à cacher leur personnalité, a condensé en un volume très documenté, illustré de planches hors texte : *les Architectes des cathédrales*

(1-2-3-4-5-6-7-8-9) Henri Laurens.

*gothiques* (1), tout ce que l'on sait aujourd'hui de ces architectes si admirablement inspirés qui s'appellent Pierre de Montereau, Jean de Dammartin, Robert de Coucy, Villard de Honnecourt, Jean d'Orbais, Robert de Luzarches, Jean de Chelles, Étienne de Bonneuil, etc.

Comme ils sont groupés dans la Cité, on peut grouper ici tous les monumens que nos ancêtres ont pieusement élevés autour de l'antique Lutèce, leur histoire et leur architecture ayant beaucoup de points communs. A l'histoire de Paris se rattache l'histoire de son Université. Nul n'était plus qualifié que M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris, pour nous faire connaître cette *Université de Paris* (2) dans le passé et le présent, pour nous introduire dans le Palais de la nouvelle Sorbonne, dans ses laboratoires, et nous initier à la vie de chacune de ses Facultés qui rappellent les *Sept Arts libéraux* de l'antique Université du moyen âge, avec cette différence entre autres, qu'elle était bien un État dans l'État et que, si les troubles étaient les mêmes, défense était faite au Prévôt de Paris de mettre la main sur un écolier.

A l'art et à l'histoire de notre pays comme aux richesses d'art de la Ville de Paris se rattachent les belles collections du *Petit Palais*, que M. Henry Lapauze nous présente dans un intéressant ouvrage, en une suite de belles reproductions. La plupart des œuvres d'art du *Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris* (3) proviennent de dons ou de legs, — comme les salles Dutuit, — ce qui le distingue de la plupart des musées qui se sont enrichis des dépouilles opimes ou par la spoliation, et de toutes ces prisons de l'art qui font penser au mot du chansonnier du « Chat Noir : » « Tout va bien : les hôpitaux sont pleins. » Il y a juste sept années que le *Petit Palais* a été inauguré, et depuis, il s'est enrichi dans une telle mesure que l'on peut affirmer que jamais musée moderne ne connut fortune pareille. Qu'est-ce qui pourrait intéresser davantage les Parisiens que toutes ces œuvres dues à la générosité des collectionneurs et des artistes et qui constituent ce musée moderne? C'est l'histoire de sa formation, et de toutes les acquisitions qui lui donnent sa physionomie personnelle et son relief, que l'on trouvera dans ce beau livre où tout est nouveau et original, texte et illustrations, et qui contient plus de 250 reproductions. La nouvelle édition des *Rives de la Seine à travers les âges* (4) de F. Hoffbauer ne sera pas moins bien accueillie, ainsi que *la Forêt de Fontainebleau* (5) de Émile Michel.

Comme Paris a Saint-Germain-des-Prés, Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, Bordeaux se glorifie de Sainte-Croix, de Saint-Seurin, de

(1-2) H. Laurens. — (3) Lucien Laveur. — (4) Félix Juven. — (5) Hachette.

Saint-André, où s'épanouissent l'art roman et l'art gothique du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, ce siècle qui vit aussi, dans la capitale de la Guyenne, le triomphe de l'Église de plus en plus puissante, plus étroitement que jamais unie à la vie de la cité. Alors le chanoine Vital de Carle fonde l'hôpital Saint-André ; sous l'archevêque Pey-Berland, s'organise l'Université bordelaise. Les deux chapitres ornent avec une profusion inouïe l'intérieur de Saint-Seurin et de Saint-André. C'est l'époque des chapelles luxueuses, aimables et fleuries, consacrées à la Vierge : le type le plus parfait est, à Saint-Seurin, la chapelle de Notre-Dame de la Rose, écrit M. Paul Courteault, l'historiographe de *Bordeaux à travers les siècles* (1), qui a consacré un savant travail, beancoup plus complet, plus précis, plus solide que tout ce qui avait été fait jusqu'ici pour glorifier le passé de Bordeaux.

« Beau prince autant qu'il y en eust au monde, » les chroniqueurs, les ambassadeurs, les contemporains le répètent à l'envi en parlant de *François I<sup>er</sup>* (2). Lorsque, peu de jours après la mort de Louis XII, il fit à Paris son entrée solennelle, l'ambassadeur de Marguerite d'Autriche, décrivant toutes les somptuosités du cortège, ajoutait : « Après, le Roy armé sur son cheval bardé, tout accoustré en blanc et en toile d'argent, et ne se tenoit point dessous le pale (le dais), mais faisoit rage sur son cheval qu'estoit toujours en l'air et le faisoit bon voir et y avoit tout plain de bons chevaux et de bons chevaucheurs, qui faisoient merveilles à ce monstrer devant les dames (3). »

C'est le roi chevalier portant beau, de haute taille et d'une allure élégante avec un peu d'affectation, tel qu'il se présente dans certaines miniatures, tantôt revêtu de la robe aux fleurs de lys, tantôt d'un pourpoint de soie blanche, brodée de perles et ornée de joyaux, ou d'un vêtement rouge, or et vert bordé de fourrure, tantôt à cheval, avec la belle armure ciselée et rehaussée d'or que l'on connaît, brave, passionné pour la lutte, la chasse, les apertises d'armes, recherchant la guerre, grand dans la victoire et dans la défaite, caracolant dans les tournois ou faisant le galant avec les dames qui inspiraient sa poésie; aimant à charmer sa Cour en parlant politique, art, littérature, sciences; le Roi plein du sentiment de l'honneur, sans la vertu, comme on l'entendait alors, incapable de se posséder, inconstant, égoïste et insaisissable, et qui semble se jouer au milieu des difficultés les plus graves, comme si la devise de ses armes, la Salamandre au milieu des flammes, « *Nutrisco et exstinguo*, je m'en nourris et je les éteins, » était

(1) Féret et fils, Bordeaux. — (2) Boivin. — (3) Voyez l'*Histoire de France*, publiée sous la direction de M. Ernest Lavisse (Hachette).

la devise de sa vie, — enfin c'est le Roi et le règne tels qu'ils sont restés dans l'imagination populaire qu'on retrouve dans le récit simple, sobre et élégant de M. G. Gustave-Toudouze et les compositions si variées, si pleines de mouvement, de vie et d'entrain de A. Robida.

Dans les souvenirs du passé, *les Légendes de Provence* (1), par M. J. Charles-Roux méritent une place d'honneur pour le charme du récit comme pour le luxe du livre et des 400 dessins originaux.

Après avoir naguère dans un volume fort apprécié raconté aux petits Français leur histoire nationale, M[me] de Moussac, dans un beau livre, présenté par le marquis de Ségur, a écrit pour eux *l'Histoire d'Angleterre* (2). On ne lira pas sans fruit et sans plaisir la captivante suite d'aventures, de drames, de tragi-comédies dont fourmille le passé de la Grande-Bretagne.

L'étude la plus instructive que l'on puisse faire de l'histoire de France par le texte et par l'image qui en est à chaque page ici le vivant commentaire, on la trouvera dans l'*Histoire de France* (3), dont la librairie Larousse publie le tome I[er], *des Origines à 1610*, — aussi complète et aussi sobre que l'exécution en est parfaite et qui nous fait pénétrer dans l'intimité de notre pays, en nous montrant dans 960 reproductions photographiques tous les faits, les hommes et les événemens importans de notre pays. *La Hollande illustrée* (4), également enrichie de centaines de gravures, se distingue par la belle exécution.

M. Armand Dayot, poursuivant son œuvre de reconstitution historique par l'image, n'a eu que l'embarras du choix pour son magnifique album sur *Louis XIV* (5).

L'esprit malicieux et ironique, aussi ancien en France que l'esprit chevaleresque et peut-être plus indigène, a inspiré au Moyen âge le long poème d'un caractère gai et railleur connu sous le nom de *Roman de Renart* (6), qui est visiblement une satire véhémente et malicieuse de toutes les classes de la société féodale. Les grands et le clergé, le Pape et l'Empereur, les rois comme les princes, les bourgeois comme les vilains y font piteuse mine sous la figure d'animaux dont chacun est le type d'un personnage ou d'une fonction sociale. Le goupil s'appelle *Renard*, et le renard, c'est la malice, l'hypocrisie, l'esprit vicieux sous toutes ses formes : hypocrisie, adresse, ruse, mensonge, aux prises avec la force brutale incarnée dans *Isengrin* (le loup), voilà le spectacle qui se déploie dans le *Roman de Renart*. A côté d'eux s'agitent *Noble* (le lion), le Roi par excellence, *Belin* (le mouton), ou

(1) A. Lemerre, Paris. — A. Rey, Dijon. — P. Ruat, Marseille. — (2) Mame. — (3-4) Larousse. — (5) Ernest Flammarion. — (6) Laurens.

la sottise naïve, *Brun* (l'ours), la brute stupide, *Tibert* (le chat), *Chanteclair* (le Coq), etc. Tous ces animaux, lointains ancêtres français de *Bagheera*, la panthère noire, de *Baloo*, l'ours, de *Kaa*, le sage python, d'*Akela*, le grand loup gris solitaire, de *Shere Kan*, le tigre, du *Bandar Log*, le peuple singe, rappelleront aux jeunes lecteurs les *Livres de la Jungle*, et la fantaisie de Rudyard Kipling renouvelée de notre poésie satirique. Mais ce poème, populaire dans la France du XIIIe siècle, n'était pas entré jusqu'ici dans la littérature enfantine. Elle est bien faite pour elle, cette adaptation de M. L. Tarsot comme aussi l'interprétation de M. A. Vimar, l'artiste à la verve aussi féconde que brillante et d'une inspiration toujours nouvelle.

Parmi les œuvres d'imagination qui prouvent des aspirations généreuses, répondent à une recherche de l'idéal et sont relevées par l'originalité de l'invention, par une observation fine et délicate et par le charme du style, il suffit de signaler celles d'écrivains dont nous n'avons pas à faire l'éloge ici : les *Contes Choisis* (1), de M. Paul Bourget, — *la Peur de vivre* (2), de M. Henry Bordeaux, — *Pages Choisies* (3), de M. Ernest Daudet, tous ces récits publiés par les éditeurs R. Roger et F. Chernoviz, — *Ma Tante Giron* (4), de M. René Bazin, qui a pour cadre merveilleux le Craonais, cette région qui tient à la fois de la Bretagne et de la Vendée, — *Damaris l'Athénienne* (5), par M. Henri Guerlin, où l'intrigue la plus dramatique se déroule au temps de saint Paul en pleine décadence athénienne, — *Où le grain tombe* (6), où se trouve évoquée la parabole évangélique, ces trois volumes de la maison Mame avec les illustrations de G. Dutriac, — *Histoire d'une petite fille d'il y a Cent ans* (7), par Mme Cremnitz, — *les Récits pour les Jeunes filles* (8) et ceux tirés du *Petit Français* (9), de la librairie Armand Colin, comme ceux de la *Bibliothèque illustrée d'éducation et de récréation* (10), — *en France et en Amérique* (11), qui comprend, sous ce titre, *Geneviève Delmas*, *Pierre Casse-Cou*, *Yette* et la *Rose Blanche*. Nous avons plus d'une fois ici même loué la sûreté de goût, l'imagination brillante de Th. Bentzon, la grâce spirituelle et le charme attachant de ses romans, dont les lecteurs de la *Revue* appréciaient tant l'originalité et l'observation pénétrante, et qui, par les qualités de simplicité, de naturel, d'émotion vraie et de douce moralité, qu'ils laissent percer sous la délicatesse du sentiment, sont tout à fait ce qui convient aux enfans, — pour ne pas dire un mot des *Contes de tous les pays* (12) et pour ne

(1-2-3) Roger et Chernoviz. — (4-5-6) Alfred Mame. — (7) Juven. — (8-9) Armand Colin. — (10-11-12) Hetzel.

pas souhaiter que ses *Souvenirs d'enfance* soient bientôt publiés comme le plus bel hommage qui puisse être rendu à la femme de lettres d'un esprit si élevé, si droit, si fine et si bonne, qui ne ressemblait à aucune autre, ainsi qu'il apparaîtra une fois de plus en lisant ces pages exquises, et pour le plus grand honneur de sa mémoire.

Dans les récits d'aventures excentriques ou de voyages extraordinaires, nous n'avons pas besoin de faire longuement ressortir tous ceux de la collection Hetzel, où Jules Verne est représenté encore cette année par les *Naufragés du Jonathan* (1), d'analyser la *Course au Radium* (2), de M. Paul d'Ivoi, — *Le Renard de la mer* (3), par Georges G. Toudouze, — *Maître Juponnet cambrioleur* (4), de MM. Chemilly et Paul de Maurelly, — la *Découverte du docteur Faldras* (5), par M. O. de Fraynel, — la *Perle de sang* (6), de M. E. Salgari, — *l'Aviateur du Pacifique* (7), par le capitaine Danrit. — *les Premiers exploits de Sherlock Holmes* (8), de Conan Doyle; — *Buch, histoire d'un chien de l'Alaska* (9), par Jack London. Comme à l'ordinaire, l'intérêt résulte d'une heureuse combinaison de l'élément scientifique et de l'imagination, faite avec tant d'art qu'on ne sait plus où finit la fiction, où commence la réalité.

Dans ce genre et parmi les œuvres d'une fantaisie charmante, *Tiarko, le chevrier de Napoléon* (10), de M. Jules Chancel avec les compositions de R. de la Nézière, la *Lionne de Clisson* (11), par Pierre Maël.

Dans cette littérature où tout se place, l'histoire et la légende, mais surtout les inventions étranges, et qui se recommande par une brillante imagination au service de beaux sentimens, un tour ingénieux et que nous ne pouvons analyser parce qu'ils sollicitent le lecteur par l'attrait de l'imprévu : *Le dernier des Castel-Magnac* (12), de H. de Charlieu, — *Le Vieux tzigane, ou Une idylle aux Carpathes* (13), de Léo Claretie, — *L'Enfant de la falaise* (14), de M[me] Augusta Latouche, — *Poucette* (15), de Pierre Maël, — *Le Ballon Fantôme*, de M. Jacques des Gachons (16), — *Les Mangeurs de sable* (17), par H. Leturque, — *Le Fils du gamin de Paris*, par Louis Boussenard (18).

Les amateurs de livres où l'élément scientifique se mêle à l'étude de la nature et qui donnent des enseignemens présentés avec savoir et agrément ne sauraient les trouver dans de meilleurs ouvrages que *la Terre qui tremble* de M. Stanislas Meunier (19), — *la Route de*

(1) Hetzel. — (2) Boivin. — (3) Hachette. — (4) Delagrave. — (5) Boivin. — (6) Delagrave. — (7) Flammarion. — (8-9) Félix Juven. — (10) Charles Delagrave. — (11) Roger et Chernoviez. — (12) Hachette. — (13) Roger et Chernoviez. — (14) Charles Delagrave. — (15) Hachette. — (16) Mame. — (17) Boivin. — (18) Jules Tallandier. — (19) Charles Delagrave.

*l'air* (1), — *le Royaume de l'air* (2), de M. de Saint-Fégor, — *l'Aviation* (3) du malheureux capitaine Ferber, — *En vacances : A la Montagne, — Au bord de la mer* (4), par MM. A. Dauzat et Loudemer.

Dans les albums dont la diversité des sujets appelle la diversité des interprétations et qui attestent l'entrain, l'abandon, la fécondité et la libre recherche de nos illustrateurs, citons : *les Héros comiques* (5), avec le texte de M. Émile Faguet et les dessins de Job, — *Dites-nous votre fable* (6), pour la poésie de M. Alfred Theulot et l'illustration de Benjamin Rabier, — *les Exploits de Cracambole* (7) de G. Le Cordier, illustré par R. Giffey, — *les Merveilleuses aventures d'Archibald* (8), par Harry Rountree et S.-R. Hamer, — *le Roman du Renard* (9), — et *Chantecler* (10), illustrés par Benjamin Rabier.

Pour ceux qui ont le goût des choses militaires quel souvenir évoquera ce seul titre : *la Défense de Paris* (11), de M. Jules Mazé qui décrit les combats de la défense de Paris et les luttes engagées contre l'envahisseur par les armées du Nord, des Vosges et de l'Est. Quelle plus haute leçon pourrait-on imaginer que celle que nous rappellent les *Exploits héroïques de nos soldats au Maroc* (12) de H. Cordonnier, les *Notes et souvenirs d'un ancien marsouin* (13), en Cochinchine et au Cambodge ?

Tous ces souvenirs de la Défense Nationale, ces grands faits de l'histoire élèvent naturellement la pensée vers les choses surhumaines, la sainteté du sublime, et, dans le désarroi des consciences, quelles plus belles pages pourrait-on soumettre aux méditations de la jeunesse que celles qui retracent, dans leur belle simplicité, ces apostolats, ces vies édifiantes, si remplies de grands exemples, *Vers Jérusalem* (14), — *Sur les chemins de Compostelle* (15), — *Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre* (16), de Johannes Jœrgensen, — *la Bienheureuse Jeanne d'Arc* (17), de M. E.-R. Vaucelle et *Sur les pas de Jeanne d'Arc* (18), — *Aux pieds de Jeanne d'Arc* (19), par M. Daniel de Laflotte, souvenirs d'un pèlerin qui eut le bonheur d'assister, à Orléans, aux fêtes commémoratives des 29 avril et 8 mai 1429 et, à Rome, à la glorification de la bienheureuse, — la Sainte nationale, — dont le lys a refleuri sur un sol jonché de débris.

J. BERTRAND.

(1) Hachette. — (2) Félix Juven. — (3) Berger-Levrault. — (4) Hetzel. — (5) H. Laurens. — (6) Boivin. — (7) Delagrave. — (8) Alfred Mame. — (9-10) Librairie illustrée Jules Tallandier. — (11) Mame. — (12) Roger et Chernoviz. — (13) A. Leclerc. — (14-15) Mame. — (16) Perrin. — (17) Mame. — (18-19) Marcel Marron, Orléans.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'association et le syndicalisme semblent devoir être à bref délai les deux pôles du monde moderne; le mouvement qui porte les citoyens à s'associer et les ouvriers à se syndiquer est si rapide qu'on se demande, en présence de toutes ces forces qui s'organisent, ce que deviendra bientôt celle de l'État. L'État et le gouvernement qui le représente ne sont forts, en effet, que par une organisation dont ils avaient jusqu'ici le monopole. Les forces numériques dont ils disposent sont faibles, si on les compare à celles de la multitude des citoyens; mais, en fait, elles ont été prépondérantes dans le passé parce que les citoyens étaient dispersés et sans cohésion entre eux, tandis que le gouvernement était une association de fonctionnaires. Ceux-ci étaient organisés, hiérarchisés, disciplinés, et obéissaient à des chefs qui, par cela même, étaient très puissans. Il semble que l'avenir doive être différent. Les fonctionnaires continuent bien d'être une association, mais cette association vise à devenir indépendante, avec des lois, des règles, enfin un statut pour les personnes qu'elle se donnera à elle-même, et qu'elle imposera à l'État découronné. C'est à cela que nous marchons à grands pas. Les fautes et les négligences des uns, l'audace grandissante des autres, les transformations profondes qui se multiplient autour de nous, tout nous pousse dans le même sens. Le gouvernement, débordé, ne sait que dire, ou du moins ne sait que faire : il hésite et tâtonne. En attendant, le mouvement se précipite, et le Comité d'études des associations de fonctionnaires vient de s'ériger en Fédération nationale.

Un fait pareil mérite plus d'attention que beaucoup d'autres don on s'occupe davantage. Il est d'ailleurs parfaitement logique et devait se produire un peu plus tôt ou un peu plus tard. L'État, aujourd'hui, n'a plus foi en lui-même; il se laisse discuter, attaquer, entamer de

toutes parts. Le gouvernement, qui est son organe, tombe de faiblesse en faiblesse, de capitulation en capitulation. Les droits des citoyens se dressent devant lui, contre lui, avec une arrogance croissante, comme s'ils étaient les seuls respectables. Le jour où un ministère, après avoir fait des réserves de principe sur la légitimité des syndicats d'instituteurs, a toléré la survivance de ceux qui existaient jusqu'au moment où une loi organique réglerait définitivement la question, il a été facile de prévoir ce qui arriverait bientôt. Le seul moyen de parer au danger aurait été de faire tout de suite la loi dont on a beaucoup parlé, et qui aurait donné aux fonctionnaires un statut garanti contre les caprices et les passe-droits. Mais rien de tel n'est venu, et on peut, en parodiant un mot célèbre, dire du gouvernement actuel qu'il a toujours été en retard d'une idée, d'une année et d'une loi. Ses hésitations et son inertie ont laissé le champ libre aux autres. Il s'était donc formé un Comité d'études des associations de fonctionnaires, qui s'était précisément donné pour mission de préparer un projet ou un contre-projet de loi destiné à entrer dans la discussion parlementaire au même titre que celui du gouvernement, ou même à un titre supérieur, car les fonctionnaires ont la prétention de savoir ce qui leur convient beaucoup mieux que personne. Le Comité d'études a fait jusqu'à présent peu parler de lui; on pouvait croire que, pour répondre à son nom, il étudiait, il travaillait; en réalité, il était en butte à des suggestions de plus en plus actives qui, après avec usé les résistances ou s'en être débarrassé, ont transformé subitement sa physionomie. On a appris un jour qu'il avait vécu sous sa première forme, sous sa première dénomination, et qu'il était devenu désormais une Fédération nationale de tous les fonctionnaires. Nous avons parlé de résistance; il y en a eu, en effet, de très honorables et qui se sont montrées finalement irréductibles. Le président même du Comité d'études, M. Demartial, a donné sa démission et il a été suivi dans sa retraite par plusieurs autres. La majorité qui s'est prononcée pour la transformation du Comité en Fédération n'a pas été forte; mais elle est restée maîtresse du terrain, et il faudrait le pire des aveuglemens, celui qui ne veut pas voir, pour méconnaître les dangers de l'opération.

Ces dangers, la Fédération nationale s'est appliquée à les dissimuler, à les masquer, en se donnant des statuts d'une apparence modérée. De quoi s'agit-il, à l'entendre? De créer modestement « un organisme permanent capable de défendre tous les intérêts généraux des fonctionnaires. » Mais comment les défendra-t-il?

La Fédération s'interdit le recours à la grève, et nous en prenons acte. Nous serions toutefois bien surpris si elle respectait longtemps l'interdiction qu'elle s'impose à elle-même. Une Fédération nationale est un organisme trop puissant pour les intérêts auxquels elle prétend s'appliquer : la tentation d'user de toute sa force sera dès demain très grande, et elle grandira de jour en jour à mesure que la défaillance du gouvernement deviendra plus apparente. Il y aurait quelque naïveté à croire qu'en de certains momens la Fédération ne mettra pas en œuvre toutes ses ressources. Son nom même est une menace, et elle le sait bien; elle ne se l'est pas donné en vain ; elle ne l'a pas adopté sans intention. Le passé suffit d'ailleurs à nous instruire de l'avenir. Lorsque le Comité d'études s'est formé, ses organisateurs ont pris soin de rassurer l'opinion sur son objet, et la démission que viennent de donner quelques-uns d'entre eux montre que ceux-là du moins étaient sincères. Mais que penser des autres? Par malheur, ce sont toujours les plus violens qui l'emportent et les plus modérés qui disparaissent.

Il est à craindre que l'histoire de la Fédération nationale ne soit celle du Comité d'études et que, au prix d'une seconde épuration, si elle est nécessaire, le nouvel organisme ne manifeste à brève échéance le caractère révolutionnaire qui est le sien. Dans cette situation, que fait le gouvernement? Il parle, il parle bien même, il n'agit pas. Il lui est, à la vérité, difficile d'agir. La première chose qu'il aurait à faire serait de demander aux Chambres de mettre en tête de leur ordre du jour le projet de loi sur le statut des fonctionnaires; mais l'état des travaux parlementaires, la discussion du budget au Palais-Bourbon, celle des retraites ouvrières au Luxembourg, ne le permet pas. Cela prouve une fois de plus qu'on ne rattrape pas le temps perdu. Pourtant, le mal s'aggrave. Il atteint des couches administratives qui en étaient, jusqu'ici, restées indemnes. Les gardiens de la paix de la ville de Paris sont mécontens et s'agitent. Ils se sont récemment réunis au nombre de deux mille pour s'occuper, eux aussi, de leurs intérêts professionnels. La réunion a, d'ailleurs, été tranquille : on a lieu de le supposer sans toutefois pouvoir l'affirmer, car elle a été secrète, et les gardiens de la paix n'ont donné que peu de renseignemens sur ce qui s'y est passé. Ils se sont plaints, semble-t-il, de deux choses : d'abord de la dureté de leur service quotidien, ensuite des conditions futures dans lesquelles devraient être réparties les sommes versées par les particuliers pour des services payés. Une circulaire leur avait inspiré des craintes sur ce dernier point; elle a été retirée le

matin même du jour où la réunion a eu lieu. Au reste, les motifs de cette réunion ont ici un intérêt secondaire; c'est la réunion elle-même qui importe; c'est le procédé nouveau au moyen duquel les gardiens de la paix, conformément à la mode du jour, cherchent à faire prévaloir leurs exigences. Ils ne se sont encore organisés ni en association, ni en syndicat; mais, d'après le renseignement qu'un d'entre eux a donné à un journal, ils ont nommé deux délégués par arrondissement et les ont chargés de rédiger le texte de leurs revendications. Ils convoqueront ensuite les camarades à un nouveau meeting, ou même à une réunion publique à laquelle les conseillers municipaux seront invités et où ils saisiront de leurs griefs la population parisienne. Que devient la discipline avec ces mœurs nouvelles?

Le gouvernement s'en est préoccupé. A la suite de leur meeting, les gardiens de la paix avaient envoyé une adresse de dévouement au Président du Conseil et au préfet de police. C'est fort bien, évidemment; mais ni le Président du Conseil, ni le préfet de police n'ont trouvé dans cette manifestation platonique une garantie suffisante: aussi ont-ils profité de la réunion, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, de l'Assemblée générale de la Société amicale de la Préfecture de police, pour faire entendre aux gardiens de la paix des paroles de bienveillance mêlées de sages conseils. Tout le monde sait que M. Lépine est aimé de son personnel. Les gardiens de la paix voient en lui, non seulement un chef, mais un ami; il est toujours à côté d'eux au moment du danger; il a déjà fait beaucoup pour améliorer leur situation. La brève allocution qu'il a prononcée a été bien accueillie et applaudie; mais c'est surtout M. le Président du Conseil qu'on attendait.

Il a eu, à son tour, un succès très vif, ce qui n'étonnera personne, car jamais sa parole souple, enveloppante, caressante, câline même, ne s'était mise plus en frais pour charmer un auditoire qui n'était pas habitué à l'entendre. La manière dont il a parlé de leur mission aux gardiens de la paix les a certainement flattés. « Votre tâche, leur a-t-il dit, est plus difficile que jadis. Nous sommes dans une société de citoyens libres, qui dressent le front vers le progrès, qui se lèvent fièrement pour le réclamer, qui souvent exagèrent le geste dans leurs réclamations. Vous vivez dans ce bouillonnement, et vous avez la mission d'assurer la paix et la sécurité. Quelles qualités de tact et d'énergie vous devez montrer! Vous devez contenir et réprimer, mais dans un sentiment de liberté: aussi ceux que vous empêchez de commettre des actes qu'ils regretteraient ne vous en gardent pas rancune.

Vous êtes les gardiens de la paix dans une république de liberté et de progrès social. Votre mission même s'élargit, car vous collaborez avec ceux qui veulent plus de bien-être. Sans la police, en effet, pas de liberté. Le progrès ne se réalise ni dans le désordre, ni dans la violence, mais dans le calme et la sécurité. » Les gardiens de la paix n'avaient pas encore été à pareille fête; ils apprenaient sur eux-mêmes des choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé ; ils se sentaient les ouvriers du progrès social; la langue dorée de M. le Président du Conseil s'employait à les élever très haut à leurs propres yeux. Tout cela, pourtant, n'était qu'un exorde par insinuation, et M. Briand avait encore autre chose à dire à ses agens. « Aujourd'hui, leur a-t-il dit, toutes les catégories de citoyens s'organisent, s'unissent pour affirmer leurs revendications, pour les faire triompher... Vous avez des droits comme tous les citoyens et vous voulez en user. Vous êtes aussi des fonctionnaires. D'autres fonctionnaires se groupent, s'associent pour affirmer leurs desiderata et les faire réussir. Il y a tout de même entre les citoyens entièrement libres et les fonctionnaires une petite différence. Quand il n'y a que sa personnalité en jeu, le citoyen a droit à toute la liberté : l'abus qu'il en fait ne porte préjudice qu'à lui-même. Mais quand à cette personnalité vient s'adjoindre une autorité spéciale qu'il tient de la nation, il n'a plus le droit de faire les mêmes gestes; il est tenu à plus de tact, de mesure, de discrétion dans l'usage de ses droits. S'il commet un abus, il porte atteinte à la dignité de sa fonction et à son intérêt particulier. S'il ne comprend pas cela, il n'est pas un bon fonctionnaire, il n'est pas digne de la confiance que la nation a mise en lui. Votre situation est encore plus délicate : vous êtes fonctionnaires et soldats. Il y a pour vous une nécessité de discipline sans laquelle vous perdez votre autorité et la sympathie de la population... » Voilà, évidemment, ce que M. Briand tenait surtout à faire entendre aux gardiens de la paix; il y a mis beaucoup de précautions et de ménagemens; il a terminé par de vagues promesses : on améliorera la situation de ces utiles serviteurs; on se montrera généreux pour eux dans toute la mesure où le budget le permettra; on leur demande seulement un peu de patience. Ils ont fort applaudi : reste à savoir ce qu'ils feront demain. S'ils lisent les journaux, comme tout le monde, ils savent ce que M. le Président du Conseil lui-même pense des paroles qui ne sont pas suivies par des actes, et ce sont des actes qu'ils attendent. Consentiront-ils à les attendre longtemps?

Nous avons fait une longue citation du discours de M. Briand, parce qu'il est typique : il montre l'attitude adoptée par le gouvernement à

l'égard des fonctionnaires qui s'organisent fortement à côté de lui. Cette attitude est un peu flottante ; elle manque de précision, peut-être de fermeté. Entre les autres citoyens et les fonctionnaires, il y a, dit M. Briand, une « petite » différence. Est-elle donc aussi petite que cela ? La vérité est qu'elle est grande, mais que le gouvernement s'applique à la diminuer, afin de pouvoir conclure que les fonctionnaires, qui ont d'ailleurs les mêmes droits que les autres citoyens, doivent seulement être plus mesurés dans leurs gestes, avoir plus de tact, faire preuve de plus de discrétion. Ce sont là des conseils de morale plutôt que des prescriptions professionnelles et disciplinaires. La vraie question est de savoir dans quelle mesure les fonctionnaires ont le droit de se syndiquer ou même de s'associer à l'encontre des pouvoirs publics, et cette question ne saurait être résolue par de simples discours, quelque éloquens, quelque adroitement nuancés qu'ils puissent être. C'est pourquoi l'avenir continue de nous inquiéter. Sans admirer le gouvernement parlementaire tel qu'il est aujourd'hui pratiqué, nous tenons à son principe, avec l'espoir qu'échappant un jour aux mains des radicaux, il passera dans d'autres qui sauront en restaurer la dignité. Mais l'œuvre de réparation sera bien difficile, si tous les pouvoirs publics ont été étouffés entre des organismes devenus plus puissans qu'eux. Au lieu de la représentation du pays par un parlement élu, on aura bientôt celle des diverses professions qui, après s'être rendues indépendantes, dicteront, chacune en ce qui la concerne, la loi que des Chambres subalternisées n'auront plus qu'à enregistrer.

La Fédération nationale des fonctionnaires a décidé, au moins pour le moment, qu'elle ne se rattacherait pas à la Confédération générale du Travail. A quoi bon, en effet? N'est-elle pas elle-même une autre Confédération générale d'une certaine sorte de travail qui ne peut s'arrêter sans suspendre la vie du pays ? Ces deux grandes puissances, qui paraissent s'ignorer aujourd'hui, s'entendront très vite lorsqu'elles y auront intérêt. De toutes les révolutions que nous voyons se faire ou se préparer autour de nous, il n'y en a peut-être pas de plus grave. Ne pouvant rien pour les enrayer, nous en aurons du moins indiqué le caractère et signalé le danger.

A mesure que les élections approchent, tout le monde s'apprête pour y jouer un rôle, et rien n'est plus légitime ; mais c'est une question de savoir quelle est la meilleure tactique à observer pour les partis et les groupemens divers qui existent dans le pays. Parmi ces

groupemens, un des plus considérables est l'Église, rendue à la liberté par sa séparation d'avec l'État. Elle commence à s'agiter à la recherche du meilleur usage qu'elle peut faire de cette liberté. Est-ce de constituer les catholiques en parti, à l'imitation de ce qui s'est fait ailleurs? N'est-ce pas plutôt de prendre comme ils sont les partis déjà existans et d'appuyer ceux de leurs adhérens qui tiennent à la liberté de conscience sous toutes ses formes et se montrent fermement résolus à la défendre? Il y a là deux systèmes différens, dont chacun peut être bon suivant les temps et les lieux, mais aussi peut être mauvais, et ce n'est pas un motif, parce qu'un de ces systèmes a réussi quelque part, pour l'appliquer partout. On sait, par exemple, ce qu'a fait le parti catholique en Allemagne, sous la direction de chefs habiles et énergiques; son histoire est inséparable de celle de l'Empire; il a fait reculer Bismarck et a gardé son indépendance à l'égard des gouvernemens successifs. Mais on se tromperait fort si on croyait que le même système d'action peut être importé en France et qu'il y obtiendrait le même succès. A chaque pays convient une tactique particulière : et même, dans un pays déterminé, il peut y avoir intérêt à appliquer, suivant les endroits, une tactique différente. Il semble toutefois que, en France, l'homogénéité du pays conseille d'en adopter une seule et d'en faire la règle générale.

Ces réflexions nous sont inspirées par la polémique, — il faut bien employer ce mot, — qui s'est élevée entre Mgr Germain, évêque de Toulouse, et Mgr Turinaz, évêque de Nancy, au sujet de la meilleure organisation à adopter. Elle a été vive et n'est probablement pas finie Nous ne rechercherons pas, ce n'est pas notre affaire, si elle a toujours été inspirée par la charité évangélique; mais il n'est pas douteux que les deux prélats ont poursuivi avec un zèle égal ce qu'ils considèrent comme le bien de l'Église. Faut-il regretter qu'ils ne soient pas d'accord? Faut-il leur conseiller de se tourner au plus vite vers Rome et de solliciter une parole du Saint-Père devant laquelle ils s'inclineraient? Non. Il ne s'agit pas ici d'un point de doctrine, ni même d'une question de discipline, mais d'un de ces problèmes d'ordre politique et électoral que la parole divine n'a pas soustraits aux disputes des hommes, et qu'il serait dangereux de vouloir leur enlever. Si un conseil venait de Rome à ce sujet, la plupart des catholiques s'y soumettraient peut-être; mais les catholiques, en tant que tels, ne sont pas la majorité électorale, ou du moins ils ne sont la majorité que dans un très petit nombre de circonscriptions : dans toutes les autres, une intervention de ce genre produirait un résultat

contraire à celui qu'elle se serait proposé. Un dissentiment entre les évêques est à quelques égards regrettable ; c'est là cependant une condition de la vie dans la liberté, et la soumission à une règle venue du dehors risquerait d'avoir des conséquences plus regrettables encore, parce que, si elle unissait les catholiques, ce qui même n'est pas certain, elle mettrait la division tout autour d'eux et les isolerait. Or ils ont besoin, à peu près partout, du concours des « libéraux et des honnêtes gens de tous les partis. »

Nous empruntons ces termes à Mgr Turinaz. Les journaux ont fait connaître ce qu'on en pense à Rome. On ne les y a pas désapprouvés; on s'est contenté de dire qu'un appel spécial aux « libéraux » n'était pas indispensable, les libéraux étant déjà compris dans les « honnêtes gens de tous les partis. » Mais cela n'est pas bien sûr, et cette réserve, qui y a été faite, montre seulement qu'à Rome les mots de liberté et de libéral ne sont pas ceux qui plaisent le plus. Si nous avions une crainte à exprimer, ce serait plutôt au sujet de la convenance des mots : « les honnêtes gens de tous les partis. » Nous nous rappelons un temps où un parti n'a pas tiré grand avantage de s'être intitulé celui des honnêtes gens : il y a heureusement des honnêtes gens partout, et on peut blesser ceux qu'on a l'air d'exclure. Au surplus, ce sont là des détails sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister. Les termes dont s'est servi Mgr Turinaz n'ont soulevé aucune protestation. On s'est contenté de voir dans l'initiative qu'il a prise le désir de constituer, non pas un parti catholique spécifique, mais une union d'hommes empruntés à tous les partis. La tendance de Mgr Germain est différente ; nous disons sa tendance, parce qu'il a protesté contre quelques-unes des conséquences qu'on a tirées de son projet. Il semble bien, cependant, avoir eu l'intention de constituer un parti catholique qui marcherait à la bataille politique sous la direction de ses pasteurs, et, à supposer que ce soit vraiment là son dessein, il est impossible de ne pas dire que, dans les circonstances actuelles, l'application en serait périlleuse. Si elle ne l'est pas dans le diocèse de Toulouse, c'est que la situation de ce diocèse est très exceptionnelle. Dans la grande majorité du pays, un parti qui irait aux élections sous la seule bannière catholique, portée par les curés et par les évêques, froisserait des susceptibilités très vives et courrait à un échec certain. La politique, chez nous, doit être chose purement laïque : c'est sur le terrain de la laïcité et de la liberté, en invoquant le droit commun qui leur appartient comme à tout le monde, que les catholiques ont chance de combattre utilement. La majorité des évêques l'ont compris, car cin-

quante-cinq d'entre eux se sont ralliés au projet de Mgr Turinaz. Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, a été particulièrement explicite. Ce prélat ne plaît pas à tout le monde; on ne saurait toutefois lui refuser une intelligence politique déliée et un sens des réalités très exercé. Il a envoyé à Mgr Turinaz son adhésion la plus complète, en affirmant qu'une tactique différente de celle qu'il conseillait ferait pénétrer le clergé dans l'arène des partis, et serait une « tentative désastreuse pour la religion : » elle aboutirait inévitablement, dit-il, à un « seize-mai religieux. » On ne saurait rien dire de plus fort, ni sans doute de plus juste. Les préventions anticléricales sont encore trop ardentes dans ce pays pour qu'on puisse les y aborder de front. Si le temps peut arranger bien des choses, c'est à la condition qu'on lui laisse faire son œuvre d'apaisement. La constitution d'un parti catholique, qui se jetterait hardiment dans la mêlée électorale, aviverait les passions au lieu de les calmer.

Il convient aussi que les catholiques sachent se limiter, se borner, et qu'ils ne demandent pas aux candidats libéraux pour lesquels ils seraient disposés à voter, de prendre des engagemens dont la réalisation, à supposer qu'elle soit jamais possible, ne le serait qu'à très longue échéance. A chaque jour, à chaque législature suffit sa peine. Les catholiques sont aujourd'hui irrités et blessés de toutes les épreuves qu'on leur a infligées; ils sortent d'une lutte inégale tout frémissans d'indignation; on comprend que leur premier mouvement soit pour demander d'un seul coup toutes les réparations auxquelles ils estiment avoir droit. Mais d'aussi brusques changemens à vue sont rares dans l'histoire politique, et il est invraisemblable que les élections prochaines en amènent un. Il faudra se tenir pour très heureux si la situation actuelle est améliorée, ou même si elle est seulement détendue. Pour cela, les catholiques n'ont qu'un bien à revendiquer, un bien qui leur est strictement dû, la liberté de conscience sous toutes ses formes, dont une des principales est la liberté d'enseignement. Cette dernière liberté est menacée aujourd'hui. Si le parti radical et radical-socialiste n'était pas retenu par des difficultés matérielles, c'est-à-dire financières, elle serait probablement supprimée : en tout cas, elle aurait à soutenir un terrible assaut. Qui sait si cet assaut n'aura pas lieu dans la Chambre prochaine, ou si, à défaut d'une attaque directe, la liberté d'enseignement ne sera pas l'objet de travaux de siège, de travaux d'approche, destinés à faciliter plus tard l'enlèvement de la position? Là est le vrai péril. Personne ne songe à porter atteinte à l'exercice du culte. M. le Président du Conseil

dans un discours qu'il a prononcé récemment à la Chambre à propos de ce qui reste du budget des Cultes, s'est félicité d'avoir maintenu les églises ouvertes, et a donné l'assurance qu'elles le resteraient. Le gouvernement évitera avec le plus grand soin toutes les apparences de la persécution. Mais, pour ce qui est de la liberté de l'enseignement, c'est autre chose. Il y a, dans le parti radical une poussée très vigoureuse contre cette liberté ; la défense de l'école laïque sert aujourd'hui de prétexte à un mouvement agressif qui sera porté sur le terrain électoral aussi loin que possible et qui, s'il est suivi d'un certain succès, se prolongera sur le terrain parlementaire avec un surcroît d'énergie. Les catholiques doivent tourner de ce côté leur principale préoccupation.

L'erreur de quelques-uns d'entre eux est de vouloir faire entrer dans les programmes électoraux de demain l'ouverture de négociations avec le Pape, la restitution des biens qui leur ont été enlevés, etc. Nous n'en sommes pas là, et, à supposer que l'avenir soit plus favorable, nous n'y arriverons pas d'un seul bond. Que les catholiques s'appliquent aujourd'hui à conserver les libertés qui leur restent et à les développer peu à peu. Avant tout, il faut vivre : *primo vivere*. Le reste appartient à un avenir encore indéterminé.

La chute du ministère Giolitti, en Italie, n'a pas été précisément une surprise. Depuis quelque temps déjà, on le savait ébranlé, et on se doutait que M. Giolitti aimerait mieux s'en aller spontanément, que d'attendre un vote formel de la Chambre contre lui. Il a gouverné pendant trois ans; il a fait les élections dernières; dans ces conditions, un ministère s'use toujours un peu. M. Giolitti est un trop fin manœuvrier parlementaire pour ne l'avoir pas reconnu. Il a senti s'opérer autour de lui la raréfaction des moyens de gouvernement, et il a pensé que le moment était venu pour l'habile homme qu'il est de prendre un peu de repos dans la retraite, ou peut-être seulement d'y reprendre des forces. Il a donné sa démission.

La nomination d'une Commission défavorable à ses projets financiers lui a servi de prétexte. Un ministre, chez nous, ne s'en irait pas sur une simple indication de ce genre, et, s'il en était autrement, les crises ministérielles y seraient beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont. Il arrive souvent, en effet, qu'à la Chambre ou au Sénat, une Commission soit élue avec une majorité contraire à un projet du gouvernement; mais on discute, on cause, on se fait des concessions mutuelles, les choses s'arrangent à la longue, et si elles ne s'arrangent

pas devant la Commission, le gouvernement se rappelle qu'il n'est en somme responsable que devant la Chambre. N'en est-il pas de même en Italie? M. Giolitti est-il vraiment parti devant l'opposition accidentelle d'une commission financière? Non: sa chute a des causes plus anciennes et plus sérieuses. L'usure de son gouvernement s'était déjà manifestée avant les vacances. Les conventions qu'il avait préparées avec les compagnies de navigation avaient rencontré des difficultés à peu près inextricables. Le gouvernement dispose d'une vingtaine de millions qu'il attribue à une compagnie chargée de pourvoir en retour aux services postaux. La compagnie pourvue était la *Navigazione generale*, à laquelle, à l'expiration de son contrat, le gouvernement a voulu substituer le *Lloyd Sabaudo*. La première a son centre à Palerme et à Naples, la seconde a le sien à Gênes : on aperçoit tout de suite le conflit des intérêts régionaux, et on sait combien les conflits de ce genre sont vifs en Italie. Le déchaînement a été tel contre le ministère, auquel on reprochait de n'avoir pas procédé par le système de l'adjudication, que M. Giolitti a retiré son projet. Au mois d'octobre dernier, la subvention a été mise au concours, mais le résultat n'a pas été plus satisfaisant : les sociétés de navigation ayant formé plusieurs groupes, les armateurs du Midi se sont trouvés adjudicataires des lignes du Nord, tandis que les armateurs du Nord l'étaient des lignes du Midi; le mécontentement, au lieu de diminuer, a augmenté. A l'ouverture de la session, M. Giolitti, qui le sentait gronder autour de lui, a cherché une diversion : il a déposé des projets financiers imprévus, dont l'un diminuait de 40 millions les droits d'entrée sur le sucre et l'autre établissait un impôt progressif sur les revenus supérieurs à 5 000 francs. De pareils projets, par le temps qui court, ne dénotent pas une grande originalité d'invention. Il est douteux que M. Giolitti y ait vu pour lui un moyen de salut, bien que les journaux qui le soutenaient aient dit tout de suite qu'il y avait eu là, de sa part, un trait de génie qui lui ramènerait tout le monde. Son but semble avoir été plutôt d'embarrasser son successeur. L'opposition contre ses projets a été très ardente : elle s'est manifestée par la nomination de la Commission dont nous avons parlé. Aussitôt M. Giolitti a remis sa démission au Roi qui l'a acceptée et a fait appeler M. Sonnino dont le nom était déjà sur toutes les lèvres.

En dépit de cette désignation quasi universelle, M. Sonnino a eu beaucoup de peine à constituer son ministère : on s'est même demandé un moment s'il y parviendrait. M. Giolitti conservait dans la Chambre un groupe important sur le concours duquel on ne pouvait pas

compter d'une manière ferme et durable : aussi M. Sonnino a-t-il essayé de composer un ministère de concentration avec des élémens variés allant de la droite libérale à la gauche démocratique. Il aurait désiré y faire entrer deux hommes considérables appartenant à ce dernier parti, MM. Martini et Finocchiaro-Aprile; mais le premier, auquel il avait offert le ministère de l'Instruction publique, a exigé que le programme ministériel comprît la laïcisation immédiate des écoles publiques, et le second qu'il comprît une réforme relative au mariage civil qui devrait désormais précéder le mariage religieux. Ces réformes sont réalisées chez nous, mais elles ne sont peut-être pas mûres en Italie : en tout cas, elles n'auraient pas été acceptées par la droite libérale dont M. Sonnino regardait le concours comme nécessaire. Dans ces conditions, MM. Martini et Finocchiaro-Aprile ont retiré leur adhésion à M. Sonnino, dont la situation a paru quelque peu affaiblie. Pourtant, il a dans son ministère des hommes comme M. Luzzatti, l'amiral Bettolo, M. de Guicciardini, dont le concours est une force. Il a confié au dernier le portefeuille des Affaires étrangères que M. Tittoni ne pouvait pas conserver après la démission de M. Giolitti. Tel qu'il est, le ministère Sonnino s'appuie sur une base assez large; l'expérience seule montrera si elle est aussi solide qu'elle est étendue; mais ce n'est certainement ni le talent, ni l'expérience, ni la notoriété qui manquent aux nouveaux ministres. Ils feront demain connaître leur programme, et nous leur souhaitons de trouver dans la Chambre une majorité qui ne se contente pas de l'approuver, mais leur permette de l'exécuter.

FRANCIS CHARMES.

*Le Directeur-Gérant,*

FRANCIS CHARMES.

CINQUIÈME PÉRIODE. — LXXIXe ANNÉE

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## CINQUANTE-QUATRIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

### Livraison du 1er Novembre.



### Livraison du 15 Novembre.

## Livraison du 1er Décembre.



## Livraison du 15 Décembre.



---

Paris. Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 49315.